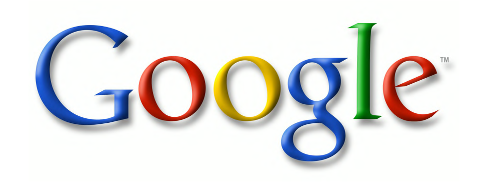
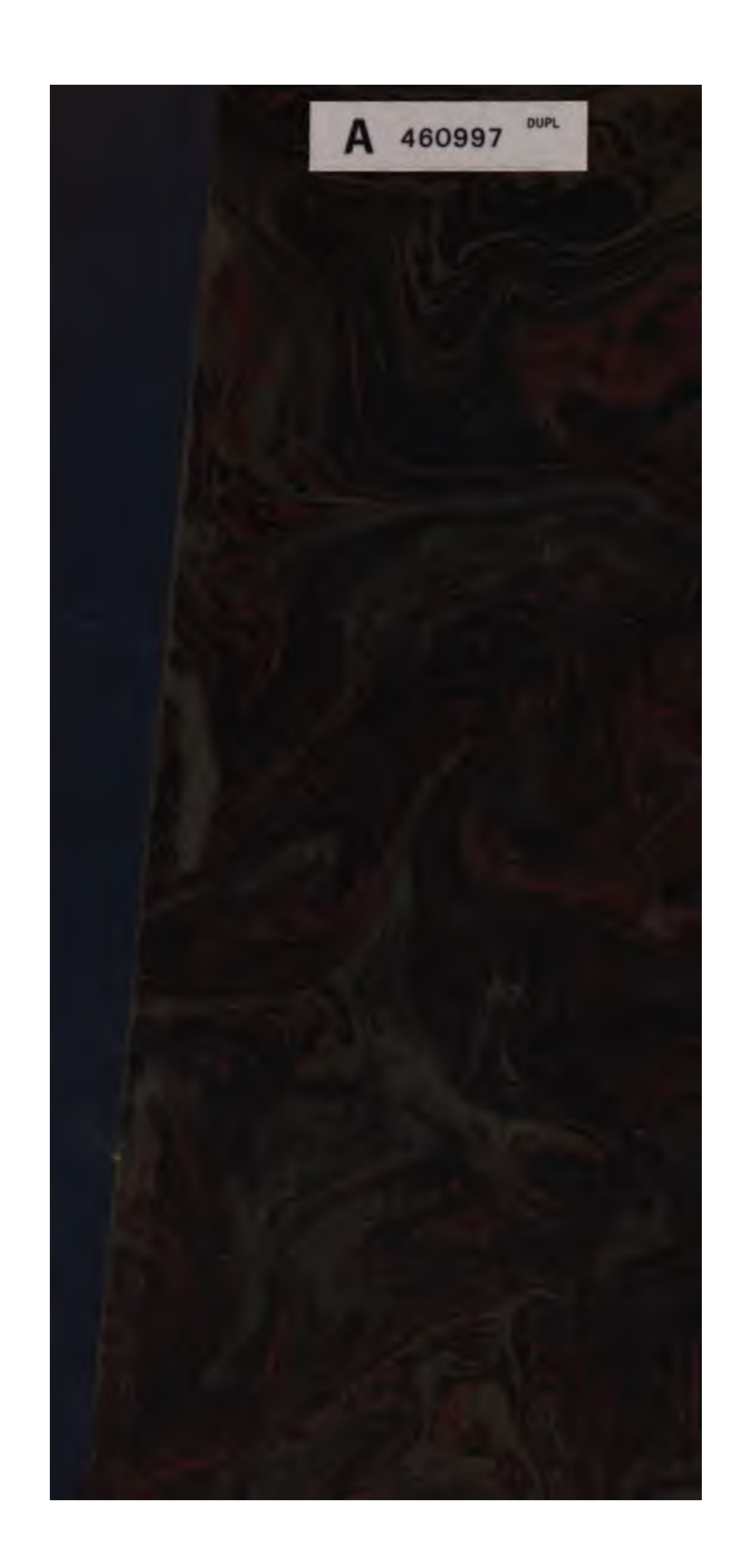
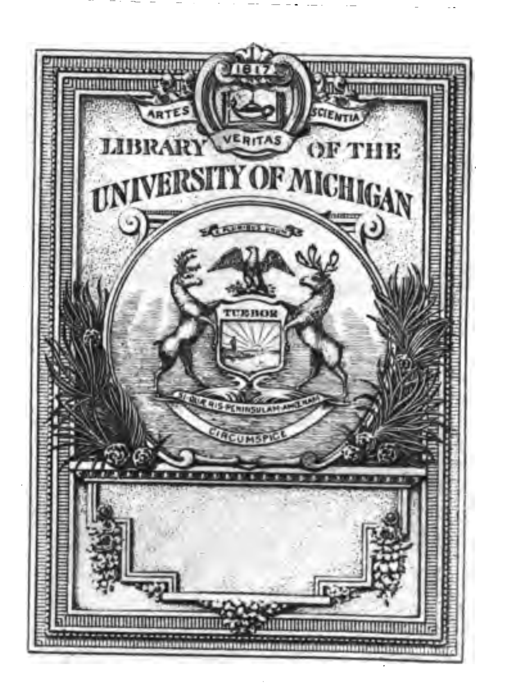



A 460997 DUPL




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE MABILLON ET DE MONTFAUCON

AVEC L'ITALIE.

SÈVRES. — M. CERF, IMPRIMEUR, 144, RUE ROYALE.

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE MABILLON ET DE MONTFAUCON

AVEC L'ITALIE,

Contenant un grand nombre de faits sur l'Histoire religieuse et littéraire du 17e siècle;

SUIVIE

DES LETTRES INÉDITES DU P. QUESNEL

à Magliabechi, bibliothécaire du grand-duc de Toscane Come III, et au cardinal Noris

ACCOMPAGNÉE

de Notices, d'Éclaircissements, et d'une Table analytique;

PAR M. VALERY,

Auteur des Voyages historiques, littéraires et artistiques en Italie; des Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne;
de l'Italie comfortable, et des Curiosités et Anecdotes italiennes;
Bibliothécaire du Roi aux palais de Versailles et de Trianon;
de l'Académie royale de Turin;
de l'Académie des Sciences de Naples et de plusieurs autres Académies d'Italie.

PARIS

JULES LABITTE, LIBRAIRE - ÉDITEUR,
66, Passage des Panoramas,

1846

PRÉFACE.

Le docte et pieux bénédictin Dom Thuillier qui a publié les *Œuvres Posthumes* de Mabillon, termine sa préface par le regret de ne pas donner un plus grand nombre de ses lettres : « Ce n'est pas faute, dit-il, d'avoir fait ses diligences pour les avoir, mais, ou elles sont perdues, ou chacun a eu ses raisons pour les garder. » La même observation s'applique encore plus aux lettres de Montfaucon, moins modéré, moins circonspect que son doux et saint confrère qui l'appelait plaisamment du nom chevaleresque de son ancienne et noble famille languedocienne, M. de la Roquetaillade (1). L'édi-

(1) Un moine franciscain du XIVe siècle, Jean de la Roquetaillade, obtint quelque célébrité par deux ouvrages curieux, le premier intitulé : *Copie de la prophétie de Frère Jean de la Roquetaillade, de l'Ordre des Frères Mineurs de la province de Guienne, gardien de Rodes et avocat d'Orléans, prisonnier à Avignon la 8me année du pontificat de Clément VI, dans la prison que l'on nomme Soldan, au mois de novembre, l'an de l'Incarnation* MCCCLIX. Le second ouvrage du Frère de la Roquetaillade est le

teur actuel recueillit, il y a vingt ans, quarante de leurs lettres dans les archives de l'abbaye du Mont-Cassin ; il annonça dans la première édition de ses *Voyages historiques; littéraires et artistiques en Italie*, l'intention de les publier; depuis il n'a cessé d'en rechercher de nouvelles, et ce fut le but spécial d'un sixième voyage fait en 1843 dans cette docte et spirituelle contrée, où les bibliothèques et les archives lui ont été ouvertes avec une libéralité qu'il ne saurait oublier.

Les deux illustres bénédictins visitèrent l'Italie, Mabillon du 1er avril 1685 au 2 juillet 1686; Montfaucon de mai 1698 à mars 1701. Mais leur correspondance remonte plus haut et finit plus tard ; elle comprend soixante-six des plus belles années de cette grande littérature francaise, émule de l'antiquité, qui, après un court moyen-âge, a aujourd'hui sa renaissance. La plupart des chefs-d'œuvre qui ont éternisé sa gloire, sont annoncés dans cette correspondance, avec une simplicité qui doit paraître aujourd'hui singulière et contraste avec le fracas de notre publicité. Il n'y a point d'auteur actuel de quelque savoir-faire, qui n'ait été loué

Vade mecum in tribulatione, petit livre, *librunculus*, comme il l'appelle, où, se défendant d'être un prophète comme ceux que Dieu inspirait, il dit tenir de Dieu le talent de voir par l'Écriture ce qui doit arriver. Après avoir gémi dans la *Prophétie* sur les maux et les scandales de l'Église, il annonce dans le *Vade mecum* que le Pape soumettra un jour toute la terre qui le regardera comme son pasteur ; et cela, par la seule force de ses armes spirituelles et sans guerres : *Non erat intentionis faciendi guerras.*

fort au-delà des plus illustres maîtres du grand siècle. Il est vrai que l'oubli, ce don heureux de notre âge, cette compensation à la perte de facultés plus brillantes, délivre bientôt du joug de tant de renommée. Cette correspondance bénédictine peut être rapprochée et devenir un complément curieux des 110 volumes de *Nouvelles littéraires* imprimées en Hollande, ainsi que du *Journal de Trévoux*; elle offre un sage et indépendant milieu entre la critique protestante, aigre, frondeuse, et la critique jésuitique.

Les réponses des principaux correspondants de Mabillon et de Montfaucon, tirées des manuscrits de la bibliothèque royale, ou dues à une communication particulière, ont été insérées parmi leurs lettres, qu'elles éclaircissent et complètent; réunies, elles présentent une véritable chronique littéraire de Paris, de Florence et de Rome. Cette correspondance fera encore voir quel était au XVIIe siècle l'état florissant de l'imprimerie et de la librairie parisienne, qui fournissait l'Italie des principaux ouvrages d'histoire et d'érudition. Une telle prospérité était due surtout aux vastes publications des bénédictins de Saint-Maur : leur simple et véridique historien littéraire, Dom Tassin, énumérant les services qu'ils ont rendus, a pu les féliciter d'avoir « concouru à faire fleurir la librairie, une des branches considérables de notre commerce. » La correspondance de Mabillon et de Montfaucon

deviendra pour le XVIIe siècle et la première partie du XVIIIe, ce que sont pour la deuxième partie de celui-ci, les correspondances littéraires de Grimm, de Diderot et de La Harpe; elle peut en être regardée comme la tête. Mais au lieu de princes qui ne répondent point, elle donne les lettres d'écrivains instruits et vertueux. Une partie des réponses à Mabillon et à Montfaucon manque : elle périt dans l'incendie de l'abbaye et de la riche bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, dans la nuit du 19 au 20 mai 1794; plusieurs des lettres que j'ai données portent l'empreinte des flammes. Ce désastre littéraire oublié, inaperçu parmi tant d'autres ruines, eût, à une autre époque, été un évènement mémorable, déploré par l'Europe savante.

Quant aux préventions que le monde et une certaine philosophie pourraient avoir contre ces lettres de moines, on jugera par le tendre attachement qui les unit, si leur ame est devenue insensible, et si plusieurs ne possèdent pas les qualités et les talents faits pour plaire. C'est à l'un de nos correspondants, le Père, depuis le cardinal Quirini, que le plus élégant esprit écrivait :

> Et la grâce de Jésus-Christ
> Chez vous brille en plus d'un écrit
> Avec les trois grâces d'Homère.

Les deux plus illustres infortunés de l'Italie, le Tasse et Galilée, eurent pour amis, consolateurs et

défenseurs, deux moines bénédictins : le premier, l'excellent P. Grillo, poète aussi ; le second, son digne élève Castelli, l'inventeur de la théorie des eaux courantes. Depuis que par ses études l'éditeur habite en quelque sorte le cloître, qu'il hante le solitaire Mont-Cassin et notre brillante abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il s'est dépouillé de bien des préjugés ; le cloître lui a semblé respectable lorsqu'il l'a vu animé par la culture active, assidue, permanente des lettres et par le goût des livres. Les monastères, tels qu'il les a pratiqués pendant plusieurs années et tels qu'ils apparaissent dans cette correspondance, étaient de véritables foyers littéraires qui manquent aujourd'hui ; de là cette barbare indifférence pour les œuvres les plus élevées de l'histoire, de la critique et de l'érudition, et la difficulté à les publier ; car elles n'ont presque point de public. Sans retomber dans les abus et les scandales passés, le rétablissement d'un certain nombre d'ordres savants, limité par la loi, serait secourable aux arts de l'esprit et même aux intérêts matériels ; ce que l'on appelle le progrès devrait y ramener notre société inquiète, gênée, que l'industrie est reconnue impuissante à nourrir, que menace, qu'envahit le paupérisme, et dont une partie seule pourra bientôt se donner les douces, les inépuisables, mais très coûteuses jouissances de la famille. D'après l'enquête sur les biens de la congrégation de Saint-Maur, faite en 1682 par le célèbre lieutenant-géné-

ral de police La Reynie, le même auquel Paris doit l'établissement des réverbères, tels qu'ils se sont maintenus jusqu'à l'apparition triomphante du gaz, chaque bénédictin revenait à 437 livres et quelques sols; c'était encore moins que les modestes 600 livres auxquelles on a remarqué que revenait chaque jésuite. Il n'est point aujourd'hui d'homme jeune et de quelque capacité qui, armé du diplôme de bachelier, ne réclame de l'État et de la société un salaire plus élevé. Certes à l'aspect des décombres amoncelés dans nos grandes cités manufacturières par l'insurrection affamée, quel bon citoyen, quel politique même, quel économiste ne préférerait le voisinage paisible du couvent à celui de la fabrique? Ajoutons que le couvent vous donne parfois pour connaissances et pour amis des hommes de savoir, d'esprit, d'excellente compagnie; qu'il est souvent un admirable monument, et que son entretien, sa décoration, occupent les artistes. Un poète éclairé de la France nouvelle a soutenu notre thèse; il peut être hardiment cité, car de bons vers seront toujours utiles à la raison :

Mais aujourd'hui qu'enfin l'Église dans l'État
N'emprunte qu'à Dieu seul son immortel éclat,
. . . .
Défendrez-vous alors, aux pieux solitaires
De vivre en bons chrétiens et de s'aimer en frères?
Les rejetterez-vous au souffle des démons,
Et préférerez-vous aux couvents les prisons (1)?

(1) *Rêves et souvenirs* par M. Larnac. Les Couvents au XIXe siècle.

Napoléon reconnaissait l'utilité des couvents, et il avait imaginé d'en fonder pour les veuves de ses colonels et de ses généraux ([1]). Mais le travail et la prière doivent être l'ame de ces associations régénérées; le relâchement, l'abaissement intellectuel de nos derniers ordres religieux les déconsidéreraient à jamais aux regards prévenus du siècle. La science chrétienne du cloître, fruit salubre de la retraite, serait un antidote puissant et utile au savoir sceptique du monde.

La congrégation de Saint-Maur, fondée en 1618, a fait trop d'honneur à la France pour que nous ayons à la défendre. On connaît ses travaux, mais ce que la vulgarité de notre temps ne saurait guère imaginer, c'était l'existence princière de ses abbés, hôtes magnifiques des savants de tous les pays, c'étaient ses célèbres conférences où plusieurs fois la semaine venaient argumenter les plus beaux esprits et les docteurs de cette admirable église gallicane du XVII[e] siècle. Cela, dira-t-on, est trop cher pour notre budget : au point de vue moral, c'était de l'argent bien employé, puisqu'il aidait à la vie et à la force des intelligences. L'histoire de nos bénédictins est encore un argument favorable au christianisme : on y voit des esprits graves, sensés, plus enclins à la liberté de penser qu'au mysticisme, profondément versés dans la science de l'Ecriture, des Pères, des antiquités ecclésiastiques,

([1]) *Napoléon et Marie-Louise*, par M. le baron Meneval, III, 213.

et, avec cette connaissance des difficultés, les plus fermes des croyants. L'assentiment de pareils hommes semble plus convainquant que celui de génies plus élevés, mais dominés par l'imagination ou la sensibilité, et auxquels on peut opposer des adversaires de même force et non moins glorieux.

La lecture de la table analytique et des notices des principaux religieux et écrivains mentionnés dans la *Correspondance* de Mabillon et de Montfaucon, offrira sur les évènements de leur vie et leur condition des détails suffisants et qui n'ont pas été mis en note. Ce mode de recherches et de vérifications semble préférable, puisqu'il dispense de perpétuels renvois. L'éditeur a tâché que ce travail répondît à la définition que le docte Bochart fait d'un *index* lorsqu'il l'appelle : « L'ame des gros livres. » Une vue fatiguée par l'étude et les voyages ne lui a point permis de revoir les épreuves ; il réclame l'indulgence pour les fautes d'une impression qui n'était pas sans difficulté.

Mabillon fut envoyé en Italie sur la proposition de l'archevêque de Reims, Letellier, qui, à la mort de Colbert, avait été chargé de ce qui concernait les lettres. Louis XIV ayant souhaité de le voir, il lui fut présenté par l'archevêque et Bossuet. « Sire, dit l'archevêque, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté le plus savant homme de votre royaume. » Bossuet, qui crut que ce mot était pour

le piquer, dit de son côté : « Sire, M. l'archevêque de Reims devait ajouter et le plus humble. » Or c'est ce même Letellier que tourne en ridicule pour sa hauteur Madame de Sévigné, et qui en apprenant que Fénelon avait rendu son unique abbaye quand il fut promu à l'archevêché de Cambrai, disait naïvement : « Que M. de Fénelon, pensant comme il faisait, prenait le bon parti, et que lui pensant comme il fait, fait bien aussi de garder les siennes. » Un des fruits du voyage de Mabillon fut l'acquisition, pour la bibliothèque du Roi, de près de quatre mille volumes et de plusieurs manuscrits.

Les trois grands ouvrages de la *Diplomatique*, de *l'Antiquité expliquée* et des *Monuments de la Monarchie française*, par Mabillon et Montfaucon, ont presque conduit leurs noms à la gloire par le travail. « C'est principalement dans ce siècle, dit Voltaire, que les bénédictins ont fait les plus profondes recherches..... Thuillier et tant d'autres ont achevé de tirer de dessous terre les décombres du moyen-âge. C'est encore un genre nouveau qui n'appartient qu'au siècle de Louis XIV. » Ces hommes possèdent toute la science des érudits du XVI[e] siècle, mais avec l'ordre, la critique, la clarté : c'est, après le chaos, la création. Mais si l'auteur de *l'Antiquité expliquée* a trouvé de redoutables successeurs dans Caylus, Winckelmann, Zoega et Visconti, l'auteur de la *Diplomatique* n'a point été égalé.

L'histoire de la vie et des ouvrages de Mabillon et de Montfaucon a été trop bien écrite par Dom Tassin dans son *Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, chef-d'œuvre de méthode, de goût et d'exactitude, pour qu'on soit tenté de la refaire; sans parler du naïf récit de *l'Abrégé de la vie de Mabillon*, par Dom Thierri Ruinart, qui l'appelle son père et son maître, de son éloge par l'exact et judicieux De Boze, et de l'*Histoire de D. Mabillon et de la Congrégation de Saint-Maur*, par M. Chavin de Malan, laborieux et fervent écrivain catholique, publiée en 1843. Mais il est un mérite qu'il ne paraîtra pas inopportun de rappeler aujourd'hui, et qui a échappé aux énormes débats de notre loi sur les prisons, c'est que Mabillon peut être regardé comme l'inventeur du système cellulaire. Ses curieuses *Réflexions sur les prisons des ordres religieux* contiennent ce passage : « Pour revenir à la prison de Saint-Jean-Climaque, dont j'ai parlé ci-dessus, on pourrait établir un lieu semblable dans les Ordres religieux pour y renfermer les pénitents. Il y aurait dans ce lieu plusieurs cellules, semblables à celles des chartreux, avec un laboratoire pour les exercer à quelque travail utile. On pourrait ajouter aussi à chaque cellule un petit jardin, qu'on leur ouvrirait à certaines heures, pour les y faire travailler et leur faire prendre un peu d'air. Ils assisteraient aux offices divins, renfermés au commencement dans quelque tribune séparée, e

après avec les autres dans le chœur, lorsqu'ils auraient passé les premières épreuves de la pénitence et donné des marques de résipiscence. Leur vivre serait plus grossier et plus pauvre, et leurs jeûnes plus fréquents que dans les autres communautés. On leur ferait souvent des exhortations, et leur supérieur ou quelqu'autre de sa part, aurait soin de les voir en particulier et de les consoler, et fortifier de temps en temps. Les séculiers et externes n'entreraient pas dans ce lieu, où l'on garderait une solitude exacte. Je ne doute pas que tout ceci ne passe pour une idée d'un nouveau monde; mais quoi qu'on en dise ou qu'on en pense, il sera facile, lorsqu'on voudra, de rendre les prisons et plus utiles et plus supportables (1). » N'est-ce pas là l'isolement, le travail, le silence et la prière prescrits par la philanthropie pensylvanienne et génevoise? Plus d'un siècle et demi auparavant, la science et la charité du modeste religieux français les avaient découverts, et il ne les jugeait point, comme l'a prétendu récemment le clergé belge, incompatibles avec la foi et les pratiques du catholicisme.

Après la Révolution, les restes mortels de Mabillon et de Montfaucon furent recueillis avec ceux de Descartes, dans le jardin du musée français des Petits-Augustins. Transférés le 26 février 1819 à l'église de Saint-Germain-des-Prés, devenue pa-

(1) Œuvres posthumes de Mabillon, T. II, p. 334.

roisse, ils gisent au fond d'une obscure chapelle; au-dessus est une simple plaque en marbre noir de Flandre, à trois compartiments avec inscription. Malgré la nudité de ce monument administratif, le culte de l'éditeur pour la mémoire de nos deux grands bénédictins, n'en est point offensé: Descartes rayonne au milieu d'eux, et suffit à décorer leur sépulture.

Dans la longue recherche de ces lettres de Mabillon et de Montfaucon, et le rude labeur de leur publication, l'éditeur a été attiré par le tableau des mœurs littéraires qu'elles présentent. La science, la piété, l'ardeur au travail, les hautes vertus des hommes qui les ont écrites, les combats qu'ils soutiennent sans effleurer jamais ni les principes de l'Eglise, ni l'autorité spirituelle de son chef, ni les liens de l'unité, offrent vraiment un grand spectacle, et qui certes ne sera pas sans opportunité. Au milieu de ces âpres controverses, l'éditeur espère être resté parfaitement impartial; les paroles énergiques de l'apôtre sur leur vanité, leur inutilité, ont été sa règle (1); profondément pénétré des vérités du christianisme, il pense que de semblables querelles compromettent sa cause, et qu'il peut aujourd'hui se pratiquer en dehors d'elles, avec calme et sincérité.

(1) *Stultas autem quæstiones et genealogias, et contentiones, et pugnas legis devita : sunt enim et inutiles et vanæ. Tit. Cap. III, 9.*

NOTICES

SUR

LES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS ET RELIGIEUX

MENTIONNÉS

dans la Correspondance de Mabillon et de Montfaucon.

ACHERY (JEAN-LUC D'), bénédictin de S.-Maur et bibliothécaire de S.-Germain-des-Prés, né à S.-Quentin en 1609, mort en 1685, après avoir passé à l'infirmerie de l'abbaye les quarante-cinq dernières années de sa vie.

AGUIRRE (JEAN SAENZ D'), né à Logrono, dans la Vieille-Castille, en 1630, bénédictin, mort cardinal, à Rome, en 1699. Mécène savant et affectueux des gens de lettres, cet homme illustre n'avait point cru au-dessous de sa dignité de composer, en l'honneur de Mabillon, des vers qu'il envoya, en 1694, au modeste bénédictin avec sa Collection des Conciles d'Espagne et d'Amérique. D'Aguirre combattit la déclaration de l'Église gallicane de 1682, et opina, avec moins de zèle, pour la condamnation des *Maximes des Saints* de Fénelon.

ALEXANDRE (NOEL), dominicain, né à Rouen, en 1639, célèbre historien ecclésiastique et controversiste; le pape Benoît XIII l'appelait son maître. Mort à Paris, âgé de 85 ans, et aveugle par l'excès de l'étude.

ARCIONI (ANGE-MARIE), abbé des bénédictins du couvent de Saint-Jean l'Evangéliste à Parme lors du voyage de Mabillon, et trois fois président général de

son ordre. Aimable, pieux et docte religieux qui avait aussi, comme on le verra, le goût de la poésie et des beaux-arts. Mort en 1688, abbé de S.-Sixte de Plaisance, à plus de 80 ans.

BACCHINI (Benoît), bénédictin, né à San-Donnino, dans le Parmesan, l'année 1651. Élevé au célèbre collége des Jésuites de Parme, il passa, en 1667, au noviciat du couvent des bénédictins de S.-Jean-l'Evangéliste. Il raconte y avoir lu, dans la cellule du professeur de mahématiques, Dom Chrysogon Fabj, les livres des philosophes modernes dont était fort partisan son digne maître, Dom Maurice Zappata, qui allait même, chose étrange, jusqu'à être très-engoué des œuvres de Gassendi. Dès lors il conçut une vive horreur de la scholastique.

Après s'être adonné à la chaire, de l'année 1679 à 1683, Bacchini y renonça pour s'attacher à l'antiquité, à la diplomatique et à la critique, d'après les conseils de Magliabechi et de Noris, avec lesquels il s'était lié à Florence quand il y prêcha le carême de 1681. L'amitié qui unit ces trois grands bibliothécaires, la conformité, la liberté de leurs doctrines, les rapports de caractères formeront un des traits intéressants de cette correspondance.

Le plus célèbre ouvrage de Bacchini est son *Giornale de' Letterati*, publié à Parme et à Modène, de 1686 à 1697, 9 vol. in-4o. dont il avait eu l'idée dans ses entretiens avec Mabillon. Sa science, vraiment encyclopédique, y rendait compte et donnait des extraits des livres nouveaux; plus d'une fois il eut à faire preuve de courage et d'indépendance contre l'amour-propre des auteurs. La liste des 52 ouvrages reconnus de Bacchini, dont 19 imprimés, se trouve indiquée avec soin, à la fin de sa vie, par mon vénérable collègue et ami, M. Pezzana, t. V des *Memorie degli scrittori e letterati parmigiani*.

Après avoir été successivement Théologien ducal (*Theologo ducale*) de Ranuccio II Farnèse de Parme;

Historiographe et Bibliothécaire des ducs de Modène François II et Renaud d'Este, et abbé du sauvage monastère de S.-Colomban de Bobbio, où la rigueur du climat altéra sa santé ; âgé de 69 ans, il vint à Padoue pour se faire traiter : son illustre ami, Vallisnieri, le guérit de la colique néphrétique avec du vin chaud. Il mourut l'année suivante, professeur d'Écriture Sainte à l'Université de Bologne. Une partie des traverses dont la vie de ce pieux et savant bénédictin fut remplie, sera éclaircie aux notes de cette Correspondance ; mais ce qui ne saurait y être rattaché, c'est la singulière variété de ses talents : Bacchini était fort *dilettante* de musique ; aux noces du duc Renaud, il se fit artificier, et tout Modène fut ravi de sa *machina di fuochi di gioja*.

Deux disciples suffisent à la gloire de Bacchini : Muratori et Scipion Maffei. Muratori, qui, âgé de 19 ans et déjà ardent à apprendre, ne pouvait se détacher de lui quand il passa par Modène, et avouait plus tard « qu'il devait au ciseau (*scalpello*) de ce grand lettré d'être ce qu'il était devenu », et le jeune Maffei, qui reconnaissait avoir été détourné par lui des études profanes et frivoles pour les lettres sacrées, qui l'écoutait comme un oracle, le prenant pour arbitre dans sa querelle avec l'allemand Pfaff et le pleurait comme l'honneur du siècle et de l'Italie (*Italiæ olim et seculi decus*); sans parler de son cher Dom Camille Affarosi, de Reggio; du savant Dom Pierre-Louis della Torre, de Gênes ; de Dom Fortunato Tamburini, de Modène, depuis cardinal; du cardinal Joseph Livvizani ; et du docteur Pierre Hercule Gherardi, professeur de grec et d'hébreu, et précepteur des princes de la maison d'Este ; noms moins éclatants que Muratori et Maffei, malgré la pourpre de deux d'entre eux, mais qui témoignent toujours de l'ascendant, du savoir et de la renommée du bénédictin de Parme.

BALUZE (Étienne), né à Tulle en 1630, bibliothécaire de Colbert, savant et laborieux historien, mort à 88 ans, lorsqu'il travaillait encore à sa belle édition

des Œuvres de saint Cyprien, imprimée au Louvre.

BANDURI (ANSELME), né en 1670 à Raguse, petit état aride, jeté au sein de la barbarie et qui a produit un nombre extraordinaire d'hommes illustres, tels que : le grand médecin Georges Baglivi, mort à 38 ans, le Boerhaave du XVIIe siècle; l'habile mathématicien Boscowich; l'étonnant improvisateur latiniste Gagliuffi, et l'aimable, le regrettable comte Antoine de Sorgo, si zélé pour les gloires de sa patrie. Ce bénédictin avait parcouru l'Italie, vivant de son talent d'organiste, lorsqu'il connut à Florence Montfaucon, qui, frappé de son savoir et de ses qualités, lui obtint du grand duc Côme III la chaire d'histoire ecclésiastique créée récemment à l'Université de Pise. Il fut ensuite envoyé à Paris à l'abbaye de S.-Germain-des-Prés, afin de se perfectionner à cette grande école. Disgracié par Côme, le duc d'Orléans, fils du Régent, le nomma, en 1724, son bibliothécaire; il avait été élu dès 1715 de l'académie des Inscriptions. Mort de la goutte à Paris, âgé de 73 ans.

BARBARIGO (GRÉGOIRE), cardinal, un des plus illustres prélats italiens du XVIIe siècle, né le 25 septembre 1625, mort en 1697, évêque de Padoue. Il créa dans le séminaire, étendu et doté magnifiquement par lui, des chaires de Grec, d'Hébreu, de Syriaque, de Chaldéen et d'Arabe, et une superbe imprimerie orientale admirée par Mabillon. Béatifié, il a non moins justement mérité d'être comparé par ses vertus et son amour des lettres au cardinal Frédéric Borromée.

BARONIUS (CÉSAR), né à Sora, dans le royaume de Naples, en 1538, oratorien, général de son ordre, confesseur de Clément VIII, et cardinal-bibliothécaire de la Vaticane. Ses *Annales ecclesiastici a Christo nato ad annum* 1198, imprimées à Rome, 1588-93, 12 vol. in-fol., lui valurent d'être appelé le *Père des annales ecclésiasti-*

ques. Telle était sa réputation de piété et de science, qu'à l'élection de Paul V, il avait obtenu trente-six voix dans le conclave, et aurait été nommé pape si la faction espagnole ne s'y était opposée, à cause de son traité de la Monarchie de Sicile. Mort en 1607.

BEVERINI (BARTHÉLEMY), religieux des clercs réguliers de la Mère de Dieu, à Lucques, modeste congrégation enseignante créée vers la fin du XVI[e] siècle, par Jean Leonardi, de Diecimo, village de ce pays, laquelle a fourni des hommes instruits, particulièrement d'excellents latinistes, et qui mérita d'être excepté de la suppression des couvents par l'administration française. L'érudition de Beverini fut singulièrement précoce : dès 15 ans il avait commenté les principaux écrivains classiques. Ses *Annales de Lucques*, écrites en latin et restées manuscrites jusqu'en 1829, imprimées assez incorrectement dans cette ville, trop peu jalouse de la gloire d'un tel fils, auraient, à une époque littéraire, obtenu une juste célébrité et fait décerner à Beverini le surnom de Tite-Live de Lucques. M. Pierre Giordani s'est plu à traduire dans ce style, modèle pour la pureté de la prose italienne classique, le 14[me] livre de l'Insurrection des *Straccioni* (déguenillés) en 1531, et qui dura onze mois; peinture dramatique d'une de ces grandes émeutes d'ouvriers produites par le besoin, la cupidité, ou excitées par l'étranger, qui ne s'emportent point à des excès trop sanglants, que cherche à diriger l'honnêteté et l'opulence de la bourgeoisie et qu'apaisent alors la prudence aristocratique et l'ascendant religieux. La version de l'Éneide *in octava rima* n'avait coûté à Beverini que treize mois; elle n'a point fait oublier celle d'Annibal Caro, malgré l'énormité des éloges de Redi, qui lui écrivait qu'elle avait été inspirée par l'immortel génie du grand Virgile, assisté par celui de Tasse. Mort en 1686 à 57 ans.

BIGOT (ÉMERY) né à Rouen, l'année 1626; mort dans la même ville à l'âge de 64 ans; un des plus érudits et des

plus hommes de bien de son temps. Il avait voyagé en Hollande, en Angleterre, en Allemagne et en Italie, et ne cessa de correspondre avec les savants qu'il avait connus, surtout avec Magliabechi. Invité plusieurs fois à la cour pendant le séjour d'une année qu'il fit à Florence, il répondit « qu'il voyageait pour voir les livres, connaître les lettrés et non les princes. » Voici en quels termes, un peu égoïstes, Ménage, son ancien ami, le regrette; « Si j'étais à l'âge de quarante ans, je pleurerais amèrement la mort de M. Bigot; mais je suis tellement accablé de mes maux, que je ne suis plus capable d'être sensible aux maux étrangers... Il y a trente ans que M. Bigot logeait chez moi toutes les fois qu'il venait de Rouen à Paris, sans que nous ayons jamais eu le moindre différend l'un avec l'autre. Il était singulier en une chose; comme il parlait peu, il ne me disait jamais rien de ce qu'il avait dessein de faire, nonobstant la familiarité qui était entre nous, jusque-là que lorsqu'il fit le voyage de Rome, il ne m'en dit jamais rien qu'un jour ou deux avant de partir. Lorsqu'il me dit adieu, il me demanda seulement si je n'avais rien à lui commander.... La bibliothèque qu'il laisse vaut au moins quarante mille francs. » Ce grand amateur de livres a laissé quelques conseils qui peignent les mœurs assez joyeuses de la librairie du XVIIe siècle: « Quand il voulait acheter des livres, rapporte encore Ménage, il disait que le meilleur temps était la veille ou le lendemain de beaucoup de fêtes. Et sa raison était qu'en y allant la veille, les libraires faisaient bon marché pour avoir de quoi se réjouir pendant les fêtes; et qu'en y allant après que les fêtes étaient passées, ils se relâchaient pour se rembourser de l'argent qu'ils avaient dépensé. » Les manuscrits de cette riche bibliothèque, commencée par le père de Bigot, sont passés à la bibliothèque du Roi. Ce laborieux savant a peu produit; sa passion était de lire et de faire des notes qu'il communiquait à ses amis. Il eut part à l'Anti-Baillet de Ménage et aux deux Glossaires de Du Cange. « Souvent, raconte Vigneul-Marville, il me montrait ses

tablettes chargées de remarques grecques et latines; et me disait: Voilà du butin pour notre bon ami. »

BLAMPIN (THOMAS), bénédictin de S.-Maur, né à Noyon en 1640, religieux admirable par la science, la pureté et l'austérité de sa vie. Élevé aux jésuites, la crainte du monde lui fit préférer l'ordre de S. Benoît. Il entra à 18 ans dans l'abbaye de S.-Remi de Reims; chargé d'enseigner la philosophie et la théologie aux novices, il eut plus grand soin, remarque Dom Tassin, « de leur apprendre les devoirs et les vertus de leur état, que de les exercer dans les questions sèches et stériles de l'école. Ses exhortations étaient soutenues par ses exemples, et l'on voyait ses disciples aussi ardents à l'imiter qu'à l'écouter. » Quand il fut choisi pour présider à l'édition du S. Augustin, Nicole écrivit: « Cette édition aura un succès heureux, parce qu'elle est entre les mains d'un religieux des plus humbles de sa congrégation; et pour donner les ouvrages du plus humble de tous les Pères, il fallait un homme de ce caractère. » Obligé, pour consulter quelques manuscrits, de faire un voyage dans les Pays-Bas, « il y aurait été seul, raconte Dom Tassin, et se serait traité avec beaucoup de rigueur; mais les supérieurs lui donnèrent pour compagnon frère René Pasquier, religieux convers d'une éminente piété. Ils commencèrent leur voyage un jour de jeûne d'église, et firent ce même jour dix lieues à pied. Son compagnon en fut tellement échauffé qu'étant à Compiègne il se trouva très-mal; il fit cependant un effort pour suivre Dom Blampin jusqu'à Noyon, où, deux jours après son arrivée, il alla faire le grand voyage de l'éternité par une mort précieuse. Les supérieurs extrêmement affligés de la perte d'un religieux qui était estimé de tout le monde pour sa vertu, et craignant pour Dom Blampin un pareil accident, lui ordonnèrent de prendre un cheval et d'interrompre ses jeûnes dans ses voyages, qu'il n'entreprenait que dans la plus urgente nécessité, telle que celle de consulter les

manuscrits dont il avait besoin. » Nommé cellerier de Saint-Germain-des-Prés, « la gloire de Dieu fut toujours son principal objet. Pendant les vendanges, il faisait la prière aux ouvriers avant le travail, et les menait lui-même à la vigne. Sa présence les retenait dans le respect, et l'on n'y entendait point ces chansons de dissolution, qui ne sont que trop ordinaires. » L'amour de la retraite faisant désirer à Dom Blampin d'être éloigné de Paris, il fut élu, au chapitre général de 1693, prieur de l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims; « mais la supériorité lui paraissait un écueil encore plus dangereux. Il obéit cependant, résolu d'en remplir de son mieux tous les devoirs. Persuadé que sa dignité ne lui donnait rien au-dessus de ses frères, que l'obligation d'être plus humble, plus pauvre, plus pénitent, il porta ces trois vertus au plus haut degré. Ce fut alors qu'on vit ce savant homme, qui avait presque toujours été plongé dans l'étude, passer tous les jours plusieurs heures au travail des mains, à la tête de ses confrères. » Nommé en 1708 visiteur de la province de Bourgogne, il se soutint dans les mêmes pratiques de pénitence et d'humilité. « Étant à Lyon à la table de M. le cardinal de Bouillon, il fut appelé par cette Éminence l'illustre compagnon et le parfait imitateur du P. Mabillon, dont on venait de vanter l'érudition, la science et la piété. Le Père visiteur, qui n'avait pas encore parlé, ne rompit son silence que pour dire avec modestie et en rougissant, qu'il n'était rien du tout. Un abbé de la première qualité, et qui était accompagné de plusieurs personnes de distinction, l'ayant rencontré dans les rues de Lyon, s'arrêta en disant hautement: « Vous voyez, Messieurs, ce révérend Père, c'est le plus savant homme de France. » Cet éloge causa une si grande confusion à Dom Blampin, qu'il s'enfuit promptement et précipita le pas afin de ne pas être aperçu... Sa manière de vivre était une sévère et continuelle pénitence. Souvent il ne buvait que de l'eau, sur laquelle il répandait quelques gouttes de vinaigre. Il ne se nourrissait que de légumes et de fruits, et ne mangeait du poisson

que très-rarement. Il passa le dernier Carême et le dernier Avent de sa vie, en ne faisant par jour qu'un très-modique repas. Pendant l'hiver si rigoureux de 1709, qui fit mourir les arbres et les plantes, il ne s'approcha du feu que pour faire dégeler son encre. Toujours prêt à se sacrifier pour l'obéissance, jamais les tonnerres et les orages ne purent l'empêcher de continuer sa route pour arriver au jour marqué de ses visites. » Après avoir rempli cette charge pendant dix-huit mois, D. Blampin tomba malade à l'abbaye de Saint-Benoit-sur-Loire, le 10 février 1710, le jour de sainte Scholastique, et mourut le 13. « Les dernières paroles qu'il prononça furent celles de la profession religieuse selon la règle de saint Benoît : *Suscipe me, Domine, secundùm eloquium tuum et vivam*, etc. Il fut enterré, comme il l'avait souhaité, devant l'autel de ce saint. Il était âgé de 70 ans. On eût dit que la grâce et la nature s'étaient unies ensemble pour en faire un homme accompli. Il était bien fait, il avait un esprit supérieur, et son extérieur et sa conversation lui attiraient le respect de tout le monde. »

BOUGIS (Simon), bénédictin de S.-Maur, né à Séez en 1630, auteur de quelques ouvrages de piété. Élu supérieur général de la congrégation en 1699, il refusa. La veille de la conclusion du chapitre, il avait ordonné secrètement qu'on lui tînt prêt un cheval pour quatre heures du matin, et après avoir entendu la messe, il prit la route de Vendôme. « Toute la France, dit Dom Tassin, admira cette action du Père Bougis. Le roi et toute la cour conçurent de lui une estime extraordinaire, et le pape Clément XI, qui venait de casser l'élection de deux généraux, l'ayant appris, dit tout haut, « qu'il ne s'étonnait pas s'il y avait tant de bien dans la congrégation de Saint-Maur, puisqu'on y fuyait les dignités. » Retiré au monastère de Jumièges, qu'il avait choisi à cause de sa solitude et du souvenir des saints qui l'habitèrent, quoiqu'il y eût bien aussi la salle des gardes de Charles VII, et le tom-

beau ou plutôt le cœur d'Agnès Sorel, il demanda d'être chargé du soin des lampes et de quelques autres offices pareils qu'il estimait plus que le généralat, auquel toutefois il ne put échapper en 1705. Mort en 1714, âgé de 84 ans, deux ans après s'être démis de sa dignité.

BRETAGNE (Claude), né à Semur en 1635, un des plus dignes supérieurs de la congrégation de Saint-Maur par la vertu, et l'un des plus aimables par l'esprit, les manières et le don de la conversation. Il était visiteur de Normandie lorsqu'il termina sa carrière à Rouen, âgé de 59 ans. Dès qu'il se sentit en danger, il renvoya par humilité l'institution de sa charge, afin de mourir simple religieux.

C'est à Dom Bretagne que Nicole écrivit cette lettre charmante de naïveté et de bonhomie, dans laquelle il raconte sa triple mésaventure comme auteur de panégyrique, de sermon et d'épitaphe : « Dieu partage, mon Révérend Père, aussi bien les talents de la nature que ceux de la grâce ; et l'on peut dire des uns et des autres : *Unusquisque proprium donum habet a Deo*. Chacun au moins est obligé de reconnaître ceux qu'il n'a pas; et c'est pour satisfaire à cette obligation que je me sens pressé de vous avouer très-sincèrement que je n'ai point du tout celui de réussir dans les ouvrages qui demandent de l'invention et de la beauté d'esprit, où il faut se soutenir de soi-même, et prêter des ornements à ce que l'on traite. Il me faut toujours une base et un appui grossier et matériel, et qu'il y ait quelque chose à prouver et à démêler : à moins de cela, je tombe, et ne me saurais soutenir. Vous allez voir, mon Révérend Père, que je ne parle point en l'air, que je ne dis rien qui ne soit appuyé sur des expériences très-certaines ; je ne ferai pas difficulté de vous les rapporter pour vous divertir. Il y a quelques années qu'un de mes amis m'ayant montré le Panégyrique d'un saint qu'il devait prononcer, et lui ayant dit avec liberté que je n'en étais point du tout satisfait, il m'engagea à lui en faire un,

puisque je renversais le sien. Je le lui promis, et quelques jours après je lui donnai ce que j'avais fait. Il l'adopta et le déclama parfaitement bien. Cependant le succès en fut, qu'ayant assisté moi-même à ce sermon, j'entendis, à mes côtés, je ne sais combien de gens qui ne pouvaient s'empêcher de dire assez haut : Le pauvre sermon ! Le pitoyable sermon ! Est-ce là prêcher ? Qui a jamais vu un tel Panégyrique ? Enfin étant sorti, et ayant été témoin de quantité de plaisanteries d'autant plus naturelles et plus libres, que personne ne savait que j'y fusse intéressé ; il y en eut qui me vinrent trouver sérieusement, pour me dire, qu'étant ami du prédicateur, je le devais avertir de ne se mêler plus d'un métier dont il s'acquittait si mal. Le prédicateur néanmoins ne se rebuta pas de ce mauvais succès, il exigea de moi une seconde fois la même corvée. Je l'acceptai pour avoir une seconde fois le plaisir de ces jugements du monde, et j'assistai encore à ce sermon. L'amour-propre s'était un peu défendu la première fois contre le jugement public, parce que le prédicateur avait un peu défiguré le premier sermon par quantité de lambeaux mal cousus qu'il y avait ajoutés. Mais la seconde fois il fut entièrement désarmé; car le prédicateur n'ajouta pas un mot à ce que je lui avais donné, il le déclama mieux qu'il ne méritait; et quoiqu'un auteur dont on récite la pièce soit extrêmement délicat à la manière dont on la prononce, j'en fus entièrement satisfait. Cependant, mon Révérend Père, ce second sermon eut entièrement le même succès, il excita les mêmes plaisanteries, je les essuyai comme la première fois, et j'éprouvai ce que dit Tacite : *Fractique fama sua.* Ainsi je me résolus fort gaîment de profiter de ces deux événements, et de n'avoir pas besoin d'un troisième, pour renoncer aux Panégyriques... Vous direz peut-être qu'il ne s'agit pas ici de Panégyrique, mais d'une Épitaphe. Mais pour moi, je ne distingue guère ces deux sortes d'écrits. Ils demandent, ce me semble, un pareil génie. Ils ont la même fin, qui est de relever dans l'esprit des hommes ceux dont on parle,

et la différence que j'y mets, est que le Panégyrique d'une personne morte est une longue Épitaphe, et qu'une Épitaphe est un court Panégyrique. Aussi les Panégyriques de saint Jérômeportent le nom d'Épitaphe: *Epitaphium Paulæ, Epitaphium Nepotiani.* Mais de peur que vous ne croyiez néanmoins que l'application ne soit pas tout à fait juste, il m'est facile de vous le faire approuver par une autre aventure qui m'est arrivée; et que j'ai mise aussi en réserve pour faire voir à ceux qui en douteraient, que je ne suis pas plus heureux en Épitaphes qu'en Panégyriques, et que j'ai raison de renoncer également à ces deux sortes d'écrits. Je fus engagé autrefois par feu Madame la Princesse de Conti, de faire l'Épitaphe de M. le Prince de Conti : et comme elle était en latin, et qu'elle ne fut presque pas entendue, elle ne fut pas alors trop désapprouvée, et on la grava aux Chartreux d'Avignon. Il arriva donc que quelques années après, passant par Avignon, en 1676, et y ayant été adressé à un fort honnête homme, qui pour me régaler avait assemblé chez lui quelques-uns de ses amis, ils eurent la civilité de me faire voir ce qu'il y avait de plus curieux et de plus rare dans leur ville. Il y en eut un qui me proposa de me mener aux Chartreux, et qui allégua pour raison, que j'y pourrais voir le tombeau de M le Prince de Conti et son Épitaphe. Mais le plus bel esprit d'Avignon s'y opposa, en disant que cette Épitaphe ne méritait pas d'être vue, et qu'elle ne valait rien du tout. Tout le monde en demeura d'accord, et moi aussi, avec intention d'en faire mon profit, et de m'en servir pour me délivrer à jamais des Épitaphes. Voyez si après cela ces bonnes et éloquentes Religieuses, qui ont dressé l'éloge funèbre de cette abbesse, que vous m'avez envoyé, qui est un chef-d'œuvre en son genre, pourraient agréer que vous eussiez choisi un si malhabile faiseur d'Épitaphe? C'est ce qui m'a fait dire qu'il était plus de votre intérêt que du mien, de recevoir mes excuses. Je vous honore trop, et ces Religieuses, pour permettre qu'elles soient trompées sur mon sujet. Ainsi j'aime beaucoup mieux

pratiquer à leur égard cet avis de saint Augustin, que : qui n'a pas réussi à mériter la louange d'habileté, doit au moins tâcher de mériter la louange qui en approche le plus, qui est celle de la modestie : *qui non potuit primas habere sapientiæ, secundas habeat partes modestiæ.*

Une autre lettre curieuse de Nicole à Dom Bretagne sur la manière d'enseigner la philosophie aux jeunes religieux, prescrit une certaine mesure dans cette étude : «...Les jeunes Religieux sont d'ordinaire fort modestes et fort recueillis dans les années de leur noviciat, parce qu'on ne les y applique qu'à des lectures ou solides comme celle de l'Écriture Sainte et des Pères, ou au moins édifiantes comme celle de quelques livres communs de méditations : mais sitôt qu'il en sont sortis, on ne leur fait presque lire que de misérables cahiers remplis de chicanes philosophiques et théologiques, qui enflent la tête de ces jeunes gens, et leur persuadent qu'ils sont fort habiles. C'est pourquoi je ne saurais m'empêcher de vous dire, avec liberté et avec confiance, que je souhaiterais que la philosophie humaine y fût en quelque sorte rabaissée et qu'il n'y eût pas tant comme j'en connais, qui passent pour de grands philosophes, pour sectateurs de Descartes, pour curieux des belles choses, qui sont des mots par lesquels on déguise dans le monde la vanité de ceux qui s'appliquent avec ardeur à ces recherches. Il est peut-être bon d'être en plusieurs points sectateur de Descartes, puisqu'il est sans doute plus raisonnable que les autres ; mais il ne faut pas que cette qualité fasse paraître qu'on en fasse une profession ouverte ; qu'on se fasse remarquer dans cette guerre des enfants du siècle : car dans la vérité les cartésiens ne valent guère mieux que les autres, et sont souvent plus fiers et plus suffisants : et Descartes même n'était pas un homme que l'on pût appeler une personne de piété, quelques louanges que lui ait données M. Clairsellier. Mais surtout il faut bien se garder de porter cette philosophie jusqu'à certaines opinions téméraires qu'on en a tirées, et qui sont d'une si périlleuse conséquence, que

j'ai dessein d'en faire un petit traité, afin de vous porter à détourner, autant que vous pourrez, ceux de votre congrégation qui ont de l'attache à la philosophie de Descartes, de passer jusqu'à ces conséquences. » Une dernière lettre de Nicole à Dom Bretagne sur la philosophie eucharistique contient ce passage : « Vous pouvez informer le P. N... que feu M. Pascal, qu'il cite comme approbateur de ses principes philosophiques à l'égard de l'étendue, en était si étrangement éloigné, que quand il voulait donner un exemple d'une rêverie qui pouvait être approuvéee par entêtement, il proposait d'ordinaire l'opinion de Descartes sur la matière et sur l'espace..... Je n'ai jamais eu aussi la moindre pensée d'une opinion qu'il m'attribue, que Dieu ne puisse anéantir maintenant aucune partie de la matière.... Nous sommes si près de l'autre vie, c'est-à-dire d'un état où nous saurons la vérité de toutes choses, pourvu que nous nous soyons rendus dignes du Royaume de Dieu, que ce n'est pas la peine de se travailler à s'éclaircir de toutes les questions curieuses de la Théologie et de la Philosophie. »

Nicole, dans une autre lettre, revient avec non moins de sévérité sur Descartes et la philosophie. « De quelque éloge qu'on relève la philosophie de M. Descartes, il faut néanmoins reconnaître que ce qu'elle a de plus réel, est qu'elle fait très-bien comprendre que tous les gens qui ont passé leur vie à philosopher sur la nature, n'avaient entretenu le monde, et ne s'étaient entretenus eux-mêmes, que de songes et de chimères... J'ai vu tant de vanité et tant de présomption parmi ceux qui font métier de philosophie et qui soutiennent même la plus solide, que si j'avais à revivre, il me semble que j'éviterais de faire paraître de l'inclination pour aucun de ces partis, et que je ferais en sorte qu'on ne me mettrait pas au nombre des cartésiens non plus qu'en celui des autres. » Et dans le *Traité de la faiblesse de l'homme* : « On avait philosophé trois mille ans durant sur divers principes, et il s'élève dans un coin de la terre un homme qui change toute la face de la philosophie, et qui prétend

faire voir que tous ceux qui sont venus avant lui n'ont rien entendu dans les principes de la nature. Et ce ne sont pas seulement de vaines promesses, car il faut avouer que ce nouveau venu donne plus de lumière sur la connaissance des choses naturelles que tous les autres ensemble n'en avaient donné. Cependant, quelque bonheur qu'il ait eu à faire voir le peu de solidité des principes de la philosophie commune, il laisse encore dans les siens beaucoup d'obscurités impénétrables à l'esprit humain. Ce qu'il nous dit, par exemple, de l'espace et de la nature de la matière, est sujet à d'étranges difficultés, et j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de passion que de lumière dans ceux qui paraissent n'en être pas effrayés. »

BULTEAU (Louis), né à Rouen l'année 1625, secrétaire du roi de 1647 à 1661, se retira dans l'abbaye de S.-Germain-des-Prés, où il devint commis-clerc. Il avait résigné sa charge à Charles Bulteau, son frère, mort doyen des secrétaires du roi, en 1710, à 84 ans, auteur d'un savant et patriotique *Traité de la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, des *Annales Francici ex Gregorio Turonensi ab anno* 458 *ad annum* 591, insérées dans les œuvres de cet historien, et auquel sont écrites, de Rome, dix piquantes lettres de Claude Estiennot.

CASANATA (Jérôme), né à Naples en 1620, mort à Rome en 1700, cardinal et bibliothécaire de la Vaticane. Il augmenta et dota la bibliothèque de la Minerve, qui depuis porte son nom. Saint-Simon l'a bien jugé et apprécié : « Rome, dit-il, perdit en lui un de ses plus illustres cardinaux, par sa piété, par sa doctrine, par le nombre et le choix des livres qu'il ramassa, et par le bien qu'il fit aux lettres. »

CENNI (Jacques-Marie), né dans le territoire de Sienne le 10 mai 1651, successivement secrétaire des

cardinaux César Fachinetti, Jules Spinola et Jacques Cantelmo, archevêque de Naples, mort dans cette ville, âgé de 41 ans.

CIAMPINI (MONSIGNOR JEAN-JUSTIN), né à Rome en 1633, maître des brefs des grâces et préfet de ceux de justice sous Clément IX. Antiquaire, historien, physicien, littérateur, un des plus ardents Mécènes de l'Italie et dont la bibliothèque et le musée étaient un de ces rendez-vous européens si précieux aux savants et aux étrangers qui visitent Rome. Mort en 1698 abbréviateur du Grand-Parc, collége chargé de l'expédition de certains brefs et dont il a écrit en latin les vieilles annales. Il partagea sur l'usage du pain azyme dans l'Église latine l'opinion de Mabillon, et fut avec le docte prélat Fabretti et le custode de la Vaticane, Schelstrate, son assidu cicerone à Rome.

COLLOREDO (LEANDRE), Cardinal, d'une famille originaire d'Allemagne et depuis trois siècles établie dans le Frioul. D'abord simple oratorien de S.-Philippe de Néri à Rome et depuis grand pénitencier; ami de Mabillon et des savants avec lesquels il correspondait. Il fut prié par Fénelon de présenter au pape la lettre par laquelle il lui soumettait ses *Maximes des Saints*, et se montra disposé à le servir, bien qu'il l'ait jugé dans l'erreur et félicité de sa soumission. Mort le 11 janvier 1709.

COME III, grand duc de Toscane, fils aîné et successeur de Ferdinand II en 1670 ; mort en 1723, âgé de 81 ans; prince ignorant, médiocre, vain, mais qui, excité par Redi, son premier médecin, prodigua aux lettrés et savants étrangers des faveurs pour lesquelles il ne fut pas moins loué qu'un vrai grand homme.

COTELIER (JEAN-BAPTISTE), né à Nîmes en 1627, d'un ministre protestant converti, professeur de langue

grecque au collége royal et bibliothécaire de Colbert. Voici quelques traits de l'agréable lettre de Chapelain à ce dernier par laquelle il l'avait proposé : « De tous les hommes de ma connaissance, il ne s'en est présenté qu'un seul qui, avec beaucoup de probité et d'habileté dans les lettres, eût cette qualité si rare que vous désirez... C'est un ecclésiastique âgé de 40 ans, nommé Cotelier, bachelier de Sorbonne, et qui, ayant fait un cours de philosophie pour pouvoir être *socius Sorbonicus*, se vit arrêté par sa pauvreté dans sa licence, et fut dans l'impuissance de fournir aux frais du doctorat. Mais s'il n'est docteur, il est docte : il possède l'hébreu, le grec et le latin à la perfection, n'est d'aucun parti, et il est également aimé de tous les deux. Il n'y a rien de plus modeste, ni de moins présomptueux: il connaît l'école, mais il est au-dessus de l'école; ami de la paix, et croyant que pour l'obtenir on peut se relâcher de quelque chose. » Cette lettre et surtout la *Conversation sur les vieux romans* insérée par le P. Desmolets dans sa continuation des *Mémoires de littérature*, et adressée au cardinal de Retz, prouve que celui-ci a pu très-bien dire : « Chapelain, qui enfin avait de l'esprit. »

COUSTANT (Dom Pierre), bénédictin de S.-Maur, né à Compiègne en 1654, un des plus laborieux et des plus judicieux collaborateurs de l'édition de S. Augustin. Nommé en 1693 prieur de Nogent-sous-Coucy, il ne cessa de réclamer contre cette dignité et d'aspirer à redevenir simple religieux. Après avoir fait son triennal, il écrivit au chapitre général pour supplier les Définiteurs de décharger la congrégation d'un si pitoyable supérieur, et, afin de donner à entendre que le fardeau de la supériorité lui ôtait le repos, il data sa lettre de minuit. Dom Coustant était digne par la science et la piété d'être l'ami de Mabillon dont il défendit avec chaleur la Diplomatique, contre ce que Dom Tassin appelle les calomnies du P. Germon, jésuite. Voici en quels termes simples et touchants cet

historien de la congrégation de S.-Maur trace le portrait et rapporte la mort de Dom Coustant: « Il ne travaillait que pour se sanctifier, et en prenant l'esprit des Pères pour l'intelligence de leurs écrits, il en prenait les maximes pour la règle de sa conduite.... Sa charité pour ses frères et particulièrement pour les pauvres, était infinie. Pour soulager ces derniers, avec la permission du Père-Général, il vendait les exemplaires qui lui revenaient de ses impressions, et leur en distribuait l'argent. Mais s'il aimait les pauvres, il ne chérissait pas moins la pauvreté. C'était sa vertu favorite : tout ce qui était à son usage en annonçait la pratique. Les choses les plus viles étaient celles qu'il ambitionnait le plus. De cet amour pour la pauvreté procédait le grand mépris qu'il avait de lui-même, ne demandant jamais rien et se privant des choses les plus nécessaires. Il aimait la retraite et la solitude, et pendant près de 40 ans qu'il demeura à Paris, il ne s'y était fait aucune habitude. Il ne rendait ni ne recevait de visites. Jamais il ne fit un pas pour voir les curiosités qui sont dans cette capitale et dans les environs. Il faisait tous les ans une promenade de quatre ou cinq jours, plutôt par remède que par divertissement, et toujours à pied, tant par esprit de pauvreté que par mortification. Dès l'année de son noviciat il s'était tellement accoutumé à supporter la rigueur des saisons, que les plus grands froids ne furent jamais capables de lui faire interrompre son étude. Il ne se chauffa jamais, pas même dans l'hiver si rigoureux de 1709. Il se passait peu d'années qu'il ne tombât malade; mais on ne s'apercevait de ses maladies que lorsqu'il ne pouvait plus les cacher; et il n'y apportait point d'autre remède que la patience. Dans sa dernière maladie il supporta son mal un mois entier avant qu'on s'en aperçût. On le contraignit alors d'aller à l'infirmerie; mais ce fut pour aller se préparer à la fin de son pèlerinage. Il s'abandonna pour la vie et pour la mort à la Providence, et à l'ordre de Dieu, qu'il n'aurait pas voulu reculer d'un moment. Il prit tous les

soulagements qui lui furent prescrits, sans jamais apporter aucune résistance aux ordres du médecin et de l'infirmier. Lorsqu'on s'aperçut qu'il approchait de sa fin, on lui donna les derniers sacrements, qu'il reçut avec une piété très-édifiante. Enfin, le 18 d'octobre 1721, sur les onze heures du soir, il rendit son âme à Dieu et mourut sans agonie, sans convulsions, et sans aucune frayeur de la mort. Il fut universellement regretté, et depuis le P. Mabillon, la congrégation n'avait pas fait une plus grande perte. »

DU CANGE (CHARLES DU FRESNE), né à Amiens; historien, philologue, généalogiste et antiquaire, l'honneur de l'érudition française, non moins modeste et homme de bien que savant et laborieux. Récompensé et protégé par Louis XIV, il refusa, selon Ménage, d'être de l'Académie. Mort en 1688, âgé de 78 ans, toujours plein d'ardeur et même de gaîté dans le travail, comme on le verra par cette correspondance, dont il est une des principales et des plus excellentes figures.

DUPIN (LOUIS ELLIES), docteur de Sorbonne et professeur de philosophie au collége royal, célèbre par la hardiesse de ses principes religieux et politiques, né en 1657, mort en 1719.

ESTIENNOT (DE LA SERRE CLAUDE), bénédictin de S.-Maur, né à Varennes en 1639, mort en 1699 à Rome, où il était dès 1684 procureur-général pour la congrégation. « A toutes les parties d'un homme de lettres, dit Dom Tassin, il joignait une dextérité merveilleuse pour les affaires, hardi avec prudence, secret sans affectation, adroit sans le paraître, insinuant sans bassesse, ferme sans entêtement; il y avait peu de conjonctures embarrassantes, dont il ne se tirât avec honneur. » Malgré sa grave devise : *Immorior studiis et amore senesco sciendi*, justifiée par les 45 volumes in-folio de chartes, de chroniques, de lettres et de dissertations recueillis et tran-

scrits par lui dans les monastères, et le détail des affaires de l'Ordre, ce bénédictin, regardé par Dom Le Cerf comme le plus laborieux auteur de la congrégation, est encore un nouvelliste fort au courant de la chronique de la ville et un observateur quelquefois fin et malicieux des mœurs, des usages et des travers de la société romaine. Quarante-trois lettres d'Estiennot ont été insérées dans cette Correspondance; elles en éclaircissent plusieurs faits importants et font mieux connaître quelques-uns des principaux caractères qui y figurent.

ESTRÉES (César d'), évêque de Laon, puis cardinal. Ambassadeur à Rome, il avait concouru à l'élection d'Innocent XI, qui dans ses démêlés avec la France parut un peu trop l'oublier, d'Alexandre VIII, d'Innocent XII et de Clément XI. Son ardeur à faire condamner le quiétisme du prêtre espagnol Molinos, devint dix ans plus tard fatale à celui de Fénelon, qu'il détourna de se rendre à Rome, malgré sa « passion d'aller s'y jeter aux pieds du Pape.... de lui ouvrir son cœur sans réserve et de faire comme un enfant tout ce qu'il voudrait. » L'illustre accusé écrivait encore avec une malicieuse amertume : « Je ne puis demander aucune lettre de recommandation aux cardinaux d'Estrées et de Janson, ils sont trop courtisans pour vouloir hasarder cette démarche. *Hi in curribus, et hi in equis : nos autem in nomine Domini.* » Le cardinal d'Estrées suivit Philippe V en Espagne; battu avec honneur par la faveur ingrate de la princesse des Ursins, il demanda son rappel. Homme d'esprit et ami des lettres, il fut lié avec Ménage, Chapelain, Valincourt; Regnier-Desmarais lui dédia sa traduction du traité *de la Divination* de Cicéron, et il avait offert à Bossuet de revoir la traduction italienne de l'*Exposition de la doctrine catholique* qu'on imprimait à Rome, proposition acceptée avec reconnaissance par Bossuet, qui loue en lui « cette justesse d'expression et cette solidité de jugement qui est son véritable caractère. » Mort à 87 ans, abbé de S.-Germain-des-Prés et doyen

de l'académie française. Voici le portrait qu'en trace Saint-Simon : « C'était l'homme du monde le mieux et le plus noblement fait de corps et d'âme, d'esprit et de visage, qu'on voyait avoir été beau en jeunesse, et qui était vénérable en vieillesse; l'air prévenant mais majestueux, de grande taille, des cheveux presque blancs, une physionomie qui montrait beaucoup d'esprit et qui tenait parole, un esprit supérieur et un bel esprit, une érudition rare, vaste, profonde, exacte, nette, précise, beaucoup de vraie et de sage théologie, attachement constant aux libertés de l'Église gallicane et aux maximes du royaume, une éloquence naturelle, beaucoup de grâce et de facilité à s'énoncer, nulle envie d'en abuser, ni de montrer de l'esprit et du savoir, extrêmement noble, désintéressé, magnifique, libéral, beaucoup d'honneur et de probité, grande sagacité, grande pénétration, bon et juste discernement, souvent trop de feu en traitant les affaires. Il avait été galant dans sa jeunesse, et il l'était demeuré sans blesser aucunes bienséances. Parmi un courant d'affaires, presque toute sa vie continuelles, réglé en tout; aumônier et très homme de bien. C'était l'homme du monde de la meilleure compagnie, la plus instructive, la plus agréable, et dont la mémoire toujours présente n'avait jamais rien oublié ni confondu de tout ce qu'il avait su, vu et lu; toujours gai, et sans la moindre humeur, mais souvent singulièrement distrait; qui aimait à faire essentiellement plaisir, à servir, à obliger, qui s'y présentait aisément, et qui ne s'en prévalait jamais; il savait haïr aussi et le faire sentir, mais il savait encore mieux aimer. C'était un homme très généreux; il était aussi fort courtisan et fort attentif aux ministres et à la faveur, mais avec dignité, un désinvolte qui lui était naturel, et incapable de rien de ce qu'il ne croyait pas devoir faire..... Tant de grandes et d'aimables qualités le firent généralement aimer et respecter; sa science, son esprit, sa fermeté, sa liberté, le perçant de ses expressions quand il lui plaisait, une plaisanterie fine et quelquefois poi-

gnante, un tour charmant le faisaient craindre et ménager, et cela jusqu'à sa mort. Avec beaucoup de politesse, mais distinguée, il savait se sentir ; il était quelquefois haut, quelquefois colère. Ce n'était pas un homme qu'il fît bon tâtonner sur rien. Ce tout ensemble faisait un homme extrêmement aimable et sûr, et lui donna toujours un grand nombre d'amis..... Devenu abbé de S.-Germain-des-Prés, il vécut avec ses religieux comme un père, et tous les soirs il avait deux, trois ou quatre moines savants qui venaient l'entretenir de leurs ouvrages jusqu'à son coucher, et qui avouaient qu'ils apprenaient beaucoup de lui... Il fut universellement regretté, tendrement de sa famille, de ses amis, des pauvres, de son domestique, et de ses religieux, qui sentirent tout ce qu'ils perdaient en lui, et qui trouvèrent bientôt après qu'ils avaient changé un père pour un loup et pour un tyran. » Ce nouvel abbé était Henri de Thiard de Bissy, depuis cardinal, qui n'avait pas été un plus digne successeur immédiat de Bossuet sur le siége de Meaux. Voltaire, qui vit le cardinal d'Estrées dans sa vieillesse, le montre « plus occupé des agréments de la société que de théologie, » et son ironie philosophique s'accorde avec le sarcasme pieux de Fénelon, et le portrait mondain de Saint-Simon.

FONTANINI (Juste), littérateur, antiquaire et critique, naquit à S.-Daniel, dans le Frioul, en 1666. Élevé aux jésuites de Goritz, il les quitta par indépendance d'esprit et pour étudier ailleurs la philosophie. Il s'est plu à reconnaître que les premières impressions du beau et du bon lui vinrent de la lecture des ouvrages de Redi. Arrivé à Rome en 1697, sous Innocent XII, Pape, qui, sans être très savant, aimait la science, il fut lié avec Ciampini, Noris et Casanata. Ses vastes connaissances en histoire ecclésiastique, le firent briller dans cette fameuse académie qui s'assemblait à la Propagande, où joutaient les plus habiles gens de l'Italie et de l'étranger, académie romaine, émule de nos conférences de Saint-

Germain-des-Prés, gymnases chrétiens où la religion était alors si admirablement discutée et approfondie. L'amitié contractée par Fontanini avec Montfaucon, remonte à l'année 1700, quand celui-ci vint à Rome ; elle ne fut jamais rompue, malgré l'humeur capricieuse et l'irritable amour-propre de Fontanini, qui l'avait brouillé avec Muratori et Scipion Maffei, qui lui attira tant d'ennemis et fit de sa vie un combat. Appelé en 1704 à la chaire des belles-lettres à la Sapience, son discours d'ouverture *De usu et præstantia bonarum litterarum* eut à l'impression un grand succès et obtint même les éloges difficiles de Bayle. Le caractère à la fois indépendant et ambitieux de Fontanini, son libre langage, l'exposèrent à des fortunes bien diverses. C'est ainsi qu'une première fois il fut contraint par Innocent XIII, de quitter l'appartement du Vatican que lui avait donné Clément XI, en qualité de camérier d'honneur, et que, logé depuis par Benoît XIII à Monte-Cavallo, pour les éminents services qu'il avait rendus au Saint-Siége, et nommé archevêque d'Ancyre, il lui fallut encore déguerpir à l'avènement de Clément XII. Sa vieillesse agitée, épuisée par la controverse, se termina en 1736, par un coup d'apoplexie.

GATTOLA (Erasme), né à Gaëte, au mois d'août 1662, de la noble et riche famille d'Alvito, archiviste, pendant quarante ans, du Mont-Cassin, et le restaurateur des archives; mort en 1734, pendant l'impression, par ses collaborateurs Doms Longo Montoya et Giustiniani, de l'*Historia abbatiæ Cassinensis*, Venise, 4 vol. in-fol. Le zèle jaloux de Gattola pour la juridiction spirituelle et temporelle de l'abbaye et de ses droits féodaux, qui avait inspiré sa belle Histoire, lui fit composer plusieurs mémoires, conservés inédits aux archives et sans objet aujourd'hui : les domaines ont été vendus nationalement, et les vingt religieux actuels, avec leurs quinze novices, reçoivent de l'état une chétive subvention de 14,000 du-

cats (59,500 fr.). Le nom de cet aimable et docte religieux reparaît héroïquement mêlé à nos désastres militaires. Lors de la retraite de Naples en 1799, et du pillage du Mont-Cassin par une soldatesque moins française que sarrazine, le jeune Henri Gattola reçut un coup de sabre au visage en défendant ces mêmes archives, si bien rangées par son ancêtre, et que la porte garnie de lames en fer faisait supposer cacher un trésor; mais quand nos officiers, indignés et émus à l'aspect sanglant du religieux, voulurent qu'il dénonçât le coupable, il s'y refusa chrétiennement.

GERMAIN (MICHEL), né à Péronne en 1645, fidèle compagnon de Mabillon dans ses voyages d'Allemagne et d'Italie, et son collaborateur : « Quand il s'agissait de lui rendre service, dit Dom Tassin, il passait les nuits entières à l'étude sans dormir. Jamais il ne l'abandonna d'un moment dans ses maladies, qui étaient fréquentes. » Les soixante et une lettres de cette Correspondance, écrites par lui, ont quelque chose de plus libre et presque de plus mondain que celles de son pieux ami. Il est probable qu'il ne les lui a pas toutes communiquées ; Mabillon n'eût point laissé passer certains traits satiriques. « Il est plus à propos, lui avait dit ce dernier quand il voulut répondre au libelle d'Adrien de Valois contre le Traité des Palais royaux de la Diplomatique, que Dieu permette qu'il nous arrive de petites humiliations, pour contrebalancer les louanges que les hommes nous prodiguent. » Le voyage de Michel Germain en Italie, à une époque où les gens de lettres français ne la visitaient guère, offre un récit piquant par le naturel et une malicieuse bonhomie : resté franc Picard, Michel Germain ne s'enthousiasme point à froid pour le soleil, la mer et les rochers, et ses souvenirs d'Amiens lui servent à décrire Naples. Sa relation véridique peut être opposée au jugement plein de prévention des écrivains protestants, tels que le docteur Burnet et Misson. Il aurait pu rencontrer le premier, et il n'a précédé le second

que d'une année. Quoique mort dès 1694, Michel Germain est avec Claude Estiennot une des principales figures de cette correspondance, et ils représentent parfaitement ce qu'était, au XVIIe siècle, pour la science, le courage, le patriotisme, la dignité morale, un religieux français.

GERMON (BARTHELEMY), jésuite, né en 1663. Il fut à peu près pour la diplomatique ce qu'était son confrère le P. Hardouin pour les écrits de l'antiquité. Mais son pyrrhonisme trouva, en France et en Italie, comme on le verra, de rudes adversaires. Mort à Orléans, sa ville natale, en 1718.

HUET (PIERRE-DANIEL), né à Caen, en 1630, sous-précepteur du Dauphin, de l'Académie française, évêque d'Avranches, un des plus savants hommes de ce siècle. Mort à Paris, âgé de 91 ans, dans la maison professe des jésuites, où il s'était retiré depuis vingt ans, afin d'être tout entier à l'étude, passion de sa vie, qu'il conserva jusqu'à ses derniers jours.

JANSON (TOUSSAINT DE FORBIN-), né en 1625, cardinal et grand-aumônier de France. Malgré ses succès diplomatiques en Toscane, en Pologne et à Rome, Louis XIV refusa de le nommer ministre, et répondit à M. de Torcy, selon Saint-Simon, que « lorsqu'à la mort du cardinal Mazarin il avait pris le timon des affaires, il avait été, en grande connaissance de cause, bien résolu de n'admettre aucun ecclésiastique dans son conseil, et moins un cardinal que les autres, qu'il s'en était bien trouvé, et qu'il ne changerait pas. » Mort à Paris, âgé de 88 ans.

LA PARRE (FRANÇOIS-GUILLAUME) succéda, en 1701, à Montfaucon comme procureur-général à Rome. Il ne

figure point parmi les écrivains de sa congrégation, et l'on ne sait de lui que la mission qu'il reçut du pape Clément XI, de reconduire en France les six religieuses françaises du S.-Sacrement, que la reine de Pologne Marie-Casimire avait appelées à Rome afin d'y fonder un monastère de leur institut.

LOPPIN (Jacques), né à Paris, en 1655, un des plus vertueux et des plus savants religieux de la congrégation de S.-Maur, mort prématurément à l'âge de 38 ans. Chargé d'enseigner la philosophie à la célèbre abbaye de Marmoutier de Tours, ses écoliers désirèrent apprendre le grec, et il les rendit si forts qu'ils parvinrent à l'employer pour soutenir leurs thèses. Elles furent envoyées au R. P. Général, qui, après les avoir fait examiner, les approuva et permit de les imprimer. On les distribua dans la ville, et cette nouveauté attira la foule; « mais comme on allait ouvrir la dispute, dit Dom Tassin, le Prieur, par un zèle de régularité assez mal entendu, se leva et dit qu'il ne souffrirait pas qu'on disputât en grec, et que c'était une nouveauté inouïe dans la Congrégation. Le Professeur eut beau lui représenter que la thèse avait été approuvée par les supérieurs majeurs, en vain toute l'assemblée joignit ses prières à celles de Dom Loppin, le supérieur despotique demeura inflexible. Alors le Professeur, se possédant parfaitement et sans témoigner la moindre émotion, dit à ses écoliers, avec sa douceur ordinaire : « Puisque le R. P. Prieur ne veut pas qu'on soutienne en grec, il faut se contenter de disputer en latin. »

LOUVOIS (Camille Letellier de), quatrième fils du ministre, né à Paris en 1675, de l'Académie française et de celle des inscriptions. Il obtint dès l'âge de neuf ans, outre plusieurs bénéfices, la charge de bibliothécaire du Roi, et ses talents précoces justifièrent presque de telles faveurs. Baillet l'inscrivit sur le catalogue des Enfants

célèbres, à la suite d'une thèse publique, qu'âgé de douze ans, il soutint dans une salle de la bibliothèque sur toute l'Iliade et toute l'Odyssée, et aux prises avec Bossuet, l'homme de France qui savait le mieux son Homère. Il eut pour précepteur Hersan; Boivin jeune lui enseigna le grec; Vittement, la philosophie; La Hire, les mathématiques; Homberg et Geoffroi, la chimie, et Du Verney, l'anatomie. Mort de la taille en 1718.

MAGLIABECHI (Antoine), naquit à Florence le 29 octobre 1633. Ce grand bibliographe, ce Varron toscan, ne fit point d'études, et jusqu'à 40 ans, à la mort de sa mère Ginevra, femme irréprochable, demeurée veuve jeune, dont il reconnut pieusement la tendresse et les soins, il resta orfèvre, sur le Pont-Vieux. Depuis l'âge de seize ans, il n'avait lu qu'en secret et la nuit les livres achetés sur ses épargnes. Connu et encouragé par Michel Ermini, bibliothécaire du cardinal Léopold de Médicis, il lui dut d'apprendre le latin, le grec et l'hébreu.

La rapidité de ses progrès, son activité, cette mémoire tenace qui ne lui laissa jamais rien oublier de ce qu'il avait lu une seule fois, en indiquant le chapitre, la page, l'édition, le firent employer par le chevalier Marmi, gentilhomme de Côme III, à la création de la bibliothèque qu'il formait pour ce jeune prince. Devenu bibliothécaire, il obtint de ne point paraître à la cour, et il faisait son service en remettant les volumes qu'on lui demandait par écrit. Tout entier à la passion de l'étude, il n'était ni moins désordonné, ni moins poudreux dans son costume que notre Gabriel Naudé, le premier bibliothécaire de la Mazarine. A l'exception de l'hiver, il ne se mettait guère au lit, ou se jetait dessus tout habillé, et, fixé dans son fauteuil, son manteau lui tenait lieu de drap et de couverture. Le reste de l'année, son lit n'était pas moins encombré de livres, que tous les autres coins de la maison, y compris l'escalier. Il ne mangeait d'ordinaire que des salaisons et des fruits, pour ne point avoir les tracas du ménage. Les

traditions de la bibliothèque Magliabechiana, racontent que dans sa distraite précipitation quelques-uns de ces aliments tels que des anchois, lui servaient de signets. Afin d'échapper aux importuns, il avait pratiqué dans sa porte une ouverture d'où il observait les visiteurs, et n'admettait que ceux qui ne venaient pas trop souvent. Petit, laid, et avec ce *viso di fariseo* que lui donne le satirique Menzini, barbouillé de tabac, il ne consentit jamais à ce qu'on le peignît, et il ne pardonna point à Dandini le portrait que lui avait commandé Côme III. Cependant deux médailles furent frappées en son honneur : l'une au revers, offrait ingénieusement un volume ouvert, avec ces mots : *omnibus omnia* ; l'autre représentait Magliabechi dans le petit jardin de sa maison de la *via della scala*, un volume à la main, et Diogène dans le fond venant le visiter. L'exergue pris de Cicéron et faisant allusion à la merveilleuse mémoire de Magliabechi, portait *scire nostrum reminisci.*

Mais les manies de Magliabechi n'ont point nui à sa gloire. Le P. Ange Finardi, augustin et son ami, trouva dans son nom latin *Antonius Magliabechius*, l'anagramme: *is unus bibliotheca magna.* On peut juger de sa réputation européenne, par les cinq volumes de la correspondance qu'a publiée le docteur Jean Targioni, un des deux premiers bibliothécaires de la Magliabechiana, correspondance si curieuse pour l'histoire littéraire et scientifique de la fin du XVIIe siècle. Là, sont les lettres du cardinal Noris, de Juste Fontanini, de François Bianchini, de Vincent Coronelli, du cardinal Barbarigo, d'Etienne Angeli, de Gisbert Cuper, de Nicolas Heinsius, de Georges Grœvius, de Jacques Gronovius, de son frère Théodore, de Pierre Burmann, d'Antoine Leeuwenhoeck, de Pierre Fransz, d'Adrien Reland, d'Henri Meibomius, d'Hermann Conring, de Jacques Camerarius, de Christophe Wagenseil, et quarante-une lettres de Leibnitz. Deux volumes contiennent les lettres des Vénitiens ; deux, celles des Flamands ; il n'a paru que le premier volume des lettres allemandes, les lettres

françaises manquent ; notre publication et une autre qui peut-être la suivra, rempliront cette lacune et compléteront le recueil du docteur Targioni.

Magliabechi excita l'admiration des nombreux voyageurs qu'il reçut. Mabillon l'appelle un musée ambulant et une bibliothèque vivante : *museum inambulans et viva quædam bibliotheca*. De grandes dames venues à Florence, parmi lesquelles on cite une connétable Colonne, une Spinola et une Doria, bravèrent les horreurs de son gîte pour le visiter. La lecture des catalogues, ses rapports avec les étrangers et sa vaste correspondance, lui avaient fait connaître merveilleusement les diverses bibliothèques, malgré sa vie sédentaire. Il était comme notre actif et bienveillant Vanpraët, pour la science des livres, ce que Danville fut pour la géographie : son plus long voyage est une course à Prato, à cinq lieues de Florence, où l'entraîna le P. Noris, augustin, son disciple et ami, pour examiner un manuscrit au couvent du même ordre. Le Grand Duc lui demandant un ouvrage très rare, Magliabechi lui dit : « Il est impossible de vous le procurer, il n'y en a au monde qu'un exemplaire, qui est à Constantinople, dans la bibliothèque du Grand-Seigneur ; c'est le septième volume de la deuxième armoire du côté droit en entrant. » Il savait par cœur le nom des auteurs et le titre des livres des bibliothèques Laurentienne et Pitti, et les trouvait sans l'aide du catalogue. Magliabechi a cependant peu produit ; mais il n'a pas moins mérité des lettres par les éditions qu'il a données, et par ses infatigables conseils aux savants qui le consultaient. Son style est vif, propre, naturel, concis ; il traite de marchands de paroles (*mercanti di parole*) ceux qui préfèrent les mots aux choses ; il abhorre le purisme toscan et ce qu'il appelait *rettoricare*.

Il est toutefois une tache à la vie de Magliabechi, et que révèle sa correspondance secrète, inédite, avec Côme III, conservée à la bibliothèque Pitti. On l'y voit jouer le rôle d'espion et de délateur ; il a senti lui-même

tout le tort que devaient lui faire quelques-unes de ses lettres, qu'il supplie avec instance Côme de brûler : *per le viscere di Gesu Cristo, dopo aver letto la presente, V. A. prego che la bruci.*

Magliabechi mourut âgé de quatre-vingt-un ans, à l'infirmerie du couvent de Sainte-Marie-Nouvelle, où le Prieur et les religieux, ses voisins et ses amis, vinrent le solliciter de se faire soigner. Il repose dans leur charmante église; le chevalier Marmi lui consacra cette belle et juste épitaphe :

D. O. M.

Hic requiescunt ossa doctissimi eruditissimique Antonii Magliabechii, qui natalem diem sortitus est XXIX octobris anno æræ Christianæ MDCXXXIII, ex Marco Magliabechio, optimo morigeratoque cive Florentino, et Ginevra Baldoriotta, honestissima piissimaque fœmina conjugibus. Ultimum vero ætatis suæ clausit, senio confectus, IV julii anno reparatæ salutis MDCCXIV, apud Cœnobitas hujus inclyti Monasterii, post expletum, prospera valetudine, vitæ suæ curriculum in honorifica Palatinæ Præfectura Regiæ Celsitudinis Cosmi III, Magni Ducis Etruriæ, cui percarus semper fuit: nec non aliis quamplurimis Principibus, omnibusque scientiarum et humanarum litterarum cultoribus, toto orbe diffusis.

Magliabechi légua à ses concitoyens sa bibliothèque, montant à trente mille volumes, tant imprimés que manuscrits. Il y avait mis tout son revenu; elle s'était encore accrue par les nombreux présents des auteurs, des imprimeurs et des libraires : c'est aujourd'hui la principale de Florence, et elle a conservé son nom qu'elle fera vivre. Je ne puis oublier la courtoise hospitalité littéraire dont j'y fus honoré par M. l'abbé Gelli, le bibliothécaire actuel, digne successeur des Targioni, des Fossi, des Pierini et des Follini.

NORIS (Henri), né à Vérone en 1631, d'une famille

d'origine irlandaise, s'était fait augustin par enthousiasme pour le saint de ce nom. L'abbé de Chanterac, l'agent fidèle de Fénelon à Rome, l'accuse toutefois de paraître « occupé et amusé de tout ce qui regarde la beauté et la magnificence des meubles, et de tout le reste des choses qui ont rapport à la vie commode, d'une manière que le public juge fort opposée à la modestie de l'état religieux dans lequel il a vécu, aussi bien qu'à la sévérité de la doctrine de S. Augustin, dont il se déclare si hautement le zélé défenseur. » Comme toutes les opinions passionnées, les opinions de Noris varièrent, ainsi qu'on le verra par cette correspondance. Il dédia à Mabillon son *Augustinus Fossœus* imprimé en 1681. Voici le jugement que, dans une lettre à son neveu, Bossuet porte de quelques dissertations que lui avait offertes Noris : « Ce sont des pièces achevées en savoir, en élégance, en délicatesse. » Les fragments de ses lettres italiennes jetés parmi nos éclaircissements historiques justifieront encore l'opinion de Bossuet. Après avoir été théologien du Grand Duc de Toscane Côme III, et professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise, il fut créé cardinal par Innocent XII, et rédigea, de concert avec les cardinaux Casanata, Albani et Ferrari, le bref modéré rendu contre les *Maximes des saints* de Fénelon. Mort en 1704, bibliothécaire de la Vaticane.

PATIN (Charles), médecin et numismate, dernier fils et préféré du spirituel et passionné Guy Patin, dont la correspondance est un commentaire si gai, si amusant et si vrai de Molière ; digne de son père par ses talents et même par sa bibliomanie et son goût des livres prohibés. Soupçonné d'avoir répandu un écrit scandaleux, et fugitif pour sa hardiesse d'opinion, Charles, après avoir voyagé en Allemagne, vint se fixer et enseigner à Padoue. Il y mourut en 1693 à l'âge de 60 ans, premier professeur de chirurgie.

QUESNEL (Le P. Pasquier), de l'Oratoire, né à Paris le 14 juillet 1634, mort à Amsterdam, exilé, et âgé de 86 ans. Les 22 lettres inédites de cet ardent théologien jointes à la Correspondance de Mabillon et de Montfaucon, quoiqu'écrites en partie de son premier exil, n'offriront guère d'aliments aux partis; l'on n'y verra que ce qu'il fut avant tout, un fort zélé catholique. Comment refuser ce titre à l'homme qui répondait aux sévères préventions de Fénelon par cette profession de foi : « A l'égard du souverain pontife, je le révère sincèrement, je le reconnais pour le vrai successeur de saint Pierre. J'ai déclaré en plusieurs endroits de mes écrits, que je crois la primauté de son siége apostolique sur toutes les églises particulières; que je le regarde lui-même comme le chef du collége apostolique. Je reconnais encore que cette primauté n'est pas un simple droit de préséance, ni seulement une prérogative d'honneur, mais une primauté d'autorité et de juridiction, qui a son fondement dans la parole de Dieu et dont l'usage est réglé par l'Église dans ses sacrés canons. » Mais le P. Quesnel eut le tort d'aimer la dispute et de trop s'indigner contre les inconséquences ou les rigueurs de ses adversaires. Ses célèbres *Réflexions morales*, dans lesquelles la bulle *Unigenitus* condamna 101 propositions, avaient d'abord obtenu l'éloge de Clément XI ; les évêques et le cardinal de Noailles ne varièrent pas moins à ce sujet. Le P. Lachaise, rapporte Duclos, avait toujours l'ouvrage sur sa table, et disait à ceux qui paraissaient étonnés de son estime pour un auteur d'un parti opposé à la Société : « Je n'ai plus le temps d'étudier; j'ouvre ce livre, et j'y trouve toujours de quoi m'édifier et m'instruire. » « Le bien s'y montre de tous côtés, remarque judicieusement Voltaire, et le mal il faut le chercher. » Le docte, le probe, l'opiniâtre P. Tabaraud de l'Oratoire, affirme que, lors de l'examen à Rome, des *Réflexions morales*, le P. Quesnel écrivit à Clément XI, deux lettres par lesquelles il demandait la communication des propositions dénoncées, et les moyens de se

défendre avant d'être condamné, et offrait de se rétracter; lettres que le Pape circonvenu laissa sans réponse.

Si les doctrines du P. Quesnel doivent être rejetées et surtout oubliées, ce qu'il vaut ne saurait être contesté. « C'est un homme de mérite, écrit Rancé à l'abbé Nicaise le 16 décembre 1694, qui joint une grande sagesse à une grande érudition; » et M. Cousin, qui le rapproche d'Arnauld pour la force d'esprit et de caractère, prétend qu'au lieu d'être seulement un sectaire intrépide, il eût, dans d'autres circonstances, été un grand penseur et un écrivain éminent. L'indépendance religieuse du P. Quesnel, ainsi que celle d'Arnauld son maître, ne s'allie point toutefois, comme chez la plupart de leurs tristes successeurs, à l'opposition politique; son traité estimé de *La souveraineté des Rois défendue*, contre le violent ministre calviniste Leydeker, soutient, comme l'aurait fait Bossuet, que « le mépris de la puissance souveraine et la révolte contre l'Église ne marchent guère l'une sans l'autre. » Une telle maxime et la lettre à Fénelon placeraient aujourd'hui le P. Quesnel dans les rangs du parti appelé catholique et monarchique; elles corrigeront au moins quelques préjugés sur cet homme extraordinaire et méconnu.

QUIRINI (Ange-Marie) [1], naquit à Venise le 30 mars 1680, de Paul Quirini, procurateur de S.-Marc, et de Cécile Giustiniani. Elevé aux Jésuites, il préféra, malgré les caresses de ces religieux et le désir de sa famille, entrer dans l'ordre de S.-Benoît, afin d'être moins distrait de sa passion précoce pour l'étude. La vie de Qui-

[1] Cette orthographe doit être préférée à celle de *Querini* que l'on croit pouvoir indifféremment adopter. *Querini* est une corruption du dialecte vénitien, l'italien a conservé la racine latine de *Quirinus*, *Quirites*, et le docte Visconti a toujours signé *Ennio Quirino*. *Quirini* semble d'autant plus admissible, que cette famille, selon M. Daru, se prétendait d'origine romaine et descendre des Sulpicius, dont le nom a été pris par trois Quirini, doges au huitième siècle.

rini ne laissa pas toutefois d'être remplie par des emplois actifs, des voyages et des charges élevées. Après avoir professé l'hébreu, la théologie, le droit canon, l'Écriture sainte, il devint en 1714 historiographe des bénédictins d'Italie, ensuite consulteur du Saint-Office, en 1724 archevêque de Corfou, en 1726 évêque de Brescia, l'année suivante cardinal, et en 1731 préfet de la bibliothèque Vaticane. Il avait été admis aux académies de la Crusca, à l'Institut de Bologne, à l'académie de Cortone, à notre académie des Inscriptions et Belles-Lettres, aux académies de Vienne, de Berlin, de Pétersbourg et autres. Il mourut en 1759, d'une attaque d'apoplexie, dans son évêché, qu'il ne quittait que trois mois chaque année, pour faire deux voyages de six semaines à Rome, et inspecter la Vaticane.

Les voyages à l'étranger que fit Quirini, de 1710 à 1714, ont principalement étendu sa réputation. Il connut en Hollande, Jacques Gronovius, Kuster, Jean Le Clerc, le P. Quesnel, Fouilloux, Brigode, Périzonius, Jacques Bernard, Casimir Oudin, Jurieu octogénaire, et le jésuite Papebrock; en Angleterre, Gilbert et Thomas Burnet, Bentley, Hudson, Potter et Newton. Quirini séjourna en France de mai 1711 au même mois de 1714. Il visita Fénelon à Cambrai et obtint son amitié. A Paris, il logea à Saint-Germain-des-Prés, dont le cardinal d'Estrées, ce magnifique seigneur, était Abbé, et y rencontra, ainsi que chez d'Aguesseau, les plus illustres savants et écrivains de l'époque. Présenté à Louis XIV par le marquis de Torci, au commencement de novembre 1713, après un voyage de trois mois en Bretagne, sur la Loire et en Champagne, « Est-il vrai, lui dit le roi, que vous ayez été si content de Paris et des provinces de mon royaume? — Oui, Sire, et je regarderai le temps que j'ai passé en France, comme le plus beau et le plus utile de ma vie. — Je suis bien aise de cela, et je vous promets que vous serez aussi content de ma personne. » Quirini vit à Rouen le P. Bernard Lami; à Auxerre, l'abbé Le Beuf; à Dijon, le président

Bouhier. Voltaire correspondit avec le cardinal Quirini, de 1745 à 1752; il lui adressa l'épître déjà citée, et la dissertation sur la tragédie ancienne et moderne, qui précède Sémiramis. Sans contester la science et les qualités qui honorent ce cardinal, il faut convenir que Voltaire, qui l'avait tant adulé en prose et en vers, en français et en italien, n'a pas tout à fait tort quand il plaisante avec Madame Denis sur sa vanité et son amour de la louange; le commentaire historique latin en trois volumes, que Quirini a laissé sur lui-même, en est la preuve. Il y donne des fragments des lettres flatteuses qui lui furent adressées, et, à la manière de Montaigne, racontant ses diverses maladies en voyage, il donne les consultations des premiers médecins de l'Europe; le livre peut ainsi être curieux pour l'histoire de l'art de guérir.

Mais la vanité de Quirini eut de nobles et utiles effets : il bâtit à Brescia une nouvelle cathédrale, il contribua à élever l'église catholique de Berlin, dont la façade porte une inscription en son honneur; il embellit plusieurs églises de Rome, orna de statues d'argent la chapelle funéraire de S. Charles Borromée, à Milan; laissa tous ses livres à la Vaticane, et fonda à Brescia la bibliothèque publique, qui fut appelée Quiriniana. Elle m'a fourni d'intéressantes lettres dont j'ai dû la communication à l'actif et intelligent bibliothécaire, M. Zanni.

RAMAZZINI (BERNARDIN), célèbre médecin, né en 1633 à Carpi dans le Modénais, petit état méconnu, si fertile en grands hommes et de génies divers: Arioste, Corrége, Vignole, Fallope, Vallisnieri, Spallanzani, Muratori, Montecuculli. Après avoir été pendant dix-huit ans professeur de théorie à l'école de médecine fondée à Modène par le duc François II d'Este, il fut appelé en 1700 à l'Université de Padoue, pour occuper la chaire de médecine pratique. Privé de la vue en 1705, et plus que septuagénaire, il continua d'enseigner. Le sénat de Venise le nomma en 1708 président du collége de méde-

cine, et l'année suivante à la première chaire de médecine pratique qu'il occupa pendant six années; son petit-fils lui servait de lecteur. Il mourut en 1714 à quatre-vingt-un ans, frappé d'une apoplexie foudroyante, lorsqu'il se rendait à l'Université, pour faire son cours. Ramazzini avait été inscrit de l'académie des Curieux de la Nature en Allemagne, sous le titre de troisième Hippocrate; il était de celle de Berlin et des Arcades de Rome. On croit qu'il a le premier observé l'influence des éclipses sur le corps des malades, à l'occasion d'une éclipse de lune survenue à Modène, et pendant laquelle il périt beaucoup de monde. Il fut aussi probablement le premier qui, chez les modernes, ait parlé des puits artésiens, dans son traité Physico-Hydrostatique sur les curieux puits de Modène, ville où chacun en perçant le sol a dans sa maison un vrai puits artésien [1], et qui, fière de ce privilége de la nature, porte sur son écusson deux vrilles :

Lo stendardo maggior con le trivelle,

comme dit son poëte [2]. Ce savant médecin avait aussi le goût et le talent de la poésie latine et italienne: son premier livre imprimé est un poëme latin, composé de vers de Virgile, et adressé à Louis XIV, pour célébrer l'expédition de Messine, suivi d'autres pièces en italien, consacrées à la gloire du monarque français.

ROBERTI (Gaudens), carme, savant théologien du duc Ranuccio II de Parme, actif collaborateur de Bacchini au *Giornale dei Letterati*. Amateur passionné de livres et de portraits d'hommes célèbres, sa collection de portraits formait dix-sept volumes. Mort en 1695, âgé de quarante ans, *non sine litterariæ rei jacturâ*, comme dit Bacchini.

(1) V. *L'Italie confortable*, chap. IX, Paris, Renouard, in 12.
(2) Tassoni, *Secchia rapita*; cant. I, st. XII.

RUINART (Thierri), bénédictin de S.-Maur, né à Reims en 1657, d'une famille honorable et ancienne. Un Ruinart fut contraint de partir, en 1487, pour aller habiter Arras, où Louis XI voulait substituer des races françaises à celles qui étaient attachées à la maison de Bourgogne. La science, la piété, la douceur de Thierri Ruinart, le firent désigner à Mabillon, qui cherchait un jeune religieux capable de le seconder dans ses travaux, et de les continuer. Appelé à Paris en 1682, « Mabillon, dit Dom Tassin, se donna la peine de l'instruire lui-même pendant plusieurs années, de lui apprendre le grec, de lui donner des règles, et de lui faire remarquer les routes qu'il devait suivre dans la carrière des grandes études. » La douleur que Ruinart ressentit de la longue maladie et de la mort de son maître aimé, après une collaboration de vingt-cinq années, altéra gravement sa santé, et il succomba âgé de cinquante-trois ans, dans l'abbaye de Hautvilliers, au retour d'un voyage en Champagne, entrepris afin de recueillir de nouveaux mémoires pour les Annales bénédictines.

SCHELSTRATE (Emmanuel), né à Anvers en 1649. Nommé, par Innocent XI, bibliothécaire de la Vaticane, il y reçut Mabillon, et fut l'un de ses doctes et obligeants *ciceroni* de la capitale du monde chrétien. Malgré son zèle pour la défense du Saint-Siége, ce savant resta modéré, et sa bonhomie flamande ne fut point altérée par la politique romaine. Mort prématurément en 1692.

SERGARDI (Louis), patricien de Sienne, naquit en 1660. Il était digne de cette ingénieuse cité par l'élégance, la finesse de son esprit et son exquis langage. Les dix-huit satires qu'il a composées, sous le nom de Quintus Sectanus, peinture énergique des vices et des ridicules de la haute société romaine, ainsi que ses querelles avec le grand jurisconsulte, penseur et injurieux puriste napolitain Gravina, fondateur de l'académie des

Arcades de Rome, bienfaiteur et maître de Métastase, le placent au premier rang des versificateurs modernes qui ont le mieux écrit en latin. Telle était sa merveilleuse facilité à manier cette langue, qu'il y translata une élégie sur la mort du grand lyrique Alexandre Guidi, improvisée à la campagne devant le pape Clément XI, par son digne compatriote siennois Perfetti, immédiatement après l'avoir entendue. Ami et commensal du cardinal Ottoboni, ce cardinal lui conserva sa faveur quand il devint pape sous le nom d'Alexandre VIII, et le chargea de sa correspondance littéraire. Cette circonstance, qui n'a duré que les quinze mois de son pontificat, du 16 octobre 1689 au 1er février 1691, nous a valu les lettres de Sergardi et les réponses de Mabillon; rejetées à la fin des œuvres de Sergardi, édition de Lucques, 1783, elles revenaient à cette collection. Alexandre VIII aimait la congrégation de S.-Maur; il s'intéressait à ses travaux, il l'appelait: *una Accademia di pietà et di dottrina*, et il accordait de secrètes audiences à Claude Estiennot, procureur-général de la congrégation à Rome. Son secrétaire a montré contre les nouveautés du XVIIme siècle, qu'il recevait, des préventions qui paraîtront aujourd'hui bien sévères, quand on ne regarde que ses chefs-d'œuvre, et que l'on oublie les futiles ouvrages qu'il ne laissait pas de produire en abondance. Il se plaint, dans la spirituelle satire sur les libraires et les imprimeurs, de la multitude de livres qui fondaient de la France et de la Hollande sur l'Italie, avec les modes et les harengs :

. . . . *Ergo*
Quærimus hoc unum, cellas implere capaces,
Codicibus chartisque novis, quas Gallia mittit
Sedula nugarum cultrix, atque arbitra luxus;
Vel quas hollandis mercator callidus undis
Invexit Romam, seu piscis dolia salsi
Alecisque cadum. . . . .

Sergardi va jusqu'à souhaiter qu'on s'en tienne à la

lecture de la Bible, de Cicéron et de Virgile. Devenu Monsignor et préfet de la basilique Vaticane, il érigea sous le portique cette colossale et médiocre statue équestre de Charlemagne, digne pendant du Constantin du Bernin. On lui doit le beau dallage de la place Saint-Pierre; mais, son idée d'envelopper de colonnettes le grand obélisque ayant fort peu réussi, ce satirique, jusque-là victorieux, fut accablé de la risée publique, encore si puissante à Rome; il se retira à Spolète, et mourut âgé de soixante-six ans.

Le style épistolaire de Sergardi est leste, précis, piquant, sa pensée libre: confident d'un pape, il se moque de haut, et la vivacité de son allure semble parfois entraîner son calme et doux correspondant français.

SIMON (Richard), né à Dieppe en 1638, célèbre par la liberté de sa critique sacrée, sa science de l'hébreu, et ses disputes avec les écrivains de Port-Royal; les bénédictins, les rabbins et les protestants. Mort en 1712.

TELLIER (Michel), né près de Vire en 1643, confesseur de Louis XIV. Mort à la Flèche en 1719. Il était de l'académie des Inscriptions, et il eut l'honneur d'être remplacé par Montfaucon. Le nom de ce jésuite est devenu presqu'une injure. Malgré son naturel sauvage, l'histoire des Bénédictins de Saint-Maur démontre qu'il n'était pas incapable de bons mouvements, car il fut secourable au plus téméraire et au plus persécuté de la congrégation: parmi les nombreux écrits du P. Gerberon, on remarque sa *Lettre au Père Le Tellier, confesseur du Roi, du* 15 *avril* 1710, *pour le remercier de ce qu'il s'était intéressé pour lui procurer la liberté*. On voit que Saint Simon le peint à tort comme ne pouvant « être touché d'aucun plaisir d'obliger. » La correspondance de Fénelon le montre circonspect, timide, tandis que c'est le doux prélat de Cambrai qui l'excite à ne pas faiblir, à ne pas trahir la cause de la foi par des ménagements et le si-

lence, et qui regrette amèrement que « le confesseur du Roi n'ait qu'un demi-crédit. » Le P. Tellier ne devint confesseur de Louis XIV qu'en 1709. L'oubli de cette date a été envers lui l'occasion de plus d'une éclatante injustice. Napoléon l'accusait auprès du calme et vertueux Pie VII, son hôte des Tuileries, d'avoir provoqué la lettre que Louis XIV écrivit en 1693, par laquelle la déclaration de 1682 aurait été abandonnée et même rétractée; [1] et M. Cousin, dans une de ses plus vives, de ses plus éloquentes répliques à la chambre des Pairs, attribuait à son influence les malencontreux arrêts du Conseil sur la philosophie, qu'à la fin du XVIIe siècle, le chancelier Phelippeaux de Pont-Chartrain fit revêtir de la signature royale. La réponse du P. Tellier à Louis XIV qui lui demandait s'il était parent de MM. Le Tellier: « Moi Sire, parent de MM. Le Tellier! je suis bien loin de cela; je suis un pauvre paysan de basse Normandie où mon père était un fermier; » cette réponse est simple, digne, chrétienne, et il faut toute la passion de Saint-Simon pour reprocher au P. Tellier de se vanter de son extraction et l'accuser « d'être de la lie du peuple. » Louis XIV, dans les dernières paroles adressées à son arrière-petit-fils, voulut qu'il conservât le P. Tellier pour confesseur, d'après le texte authentique de ces célèbres paroles données inexactement jusqu'ici par les divers historiens. L'exil du redoutable jésuite immédiatement après la mort du Roi, fit substituer une autre copie à celle qu'avait exécutée, sur l'original écrit par l'un des secrétaires de la chambre et d'après l'ordre de Madame de Ventadour, gouvernante du dauphin, l'habile calligraphe Charles Gilbert, son maître d'écriture. M. le docteur Le Roy, bibliothécaire de la ville de Versailles, retrouva en 1845 ce texte précieux dans la famille de Charles Gilbert, restée en possession de sa charge jusqu'à la Révolution. Nous

[1] V. l'*Histoire du Pape Pie VII.* t. II., chap. 1. M. Artaud y donne pour la première fois la lettre si mal connue de Louis XIV à Innocent XII et de curieux détails sur les entretiens du Pape avec Napoléon.

croyons devoir rapporter ici ce texte qui, peut-être, ne sera point déplacé parmi d'autres documents sur l'histoire religieuse du grand siècle : « Mon cher enfant, vous allez estre le plus grand roy du monde. N'oubliez jamais les obligations que vous avez à Dieu. Ne m'imitez point dans les guerres, taschez de maintenir tousjours la paix avec vos voisins, de soulager vostre peuple autant que vous pourrez, ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire par les nécessités de l'Estat. Suivez tousjours les bons conseils et songez bien que c'est à Dieu à qui vous devez tout ce que vous estes. Je vous donne Le P. Le Tellier pour confesseur, suivez ses advis et ressouvenez-vous toujours des obligations que vous avez à Madame de Ventadour. » On remarquera que le repentir de Louis sur LES TROP GRANDES DÉPENSES qu'il avait faites et que les ennemis des splendeurs de Versailles ont tant répété d'après Saint-Simon et Voltaire, n'existe point dans cette noble, touchante et fidèle version. Par une hardie et heureuse innovation, elle forme à elle seule la péroraison admirable du premier sermon du petit Carême sur les *Exemples des Grands*, et, sauf l'exclusion inévitable du P. Tellier, Massillon ne l'a point altérée.

FIN DES NOTICES.

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE MABILLON ET DE MONTFAUCON

AVEC L'ITALIE.

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE MABILLON ET DE MONTFAUCON

AVEC L'ITALIE.

Arch. du Mont-Cassin.

LETTRE I.

MABILLON à D. MAURO CESARINI de NOLA, abbé du Mont-Cassin (1).

Lutetiæ Parisior, in monasterio S. Germani de Pratis, VIII kal. maii, an. MDCLXXI.

Reverendissime Domine,

In communi Ordinis nostri negotio, non vereor interpellare te, quem Benedictinæ Reipublicæ studiosissimum esse persuasum habeo. Ab annis fere triginta consilium inierunt præfecti Congregationis nostræ S. Mauri, ut sanctorum quorumcunque ordinis nostri acta, qualia scilicet à primariis auctoribus descripta sunt, emitterentur in lucem. Collectione facta veterum monumentorum, typis vulgari cœpit opus istud in sœculorum classes digestum. Duobus primis editis, jam procedit editio sæculi tertii (2), in quo locum habebunt clarissimi Viri e sacro vestro Monasterio, Petronax, Carolomannus, et alii (3). Jam vero suppetias in ulteriora sæcula postulamus à vobis, quos non minus optima librorum mss. supellectile, quam sanctis viris

abundare probe novimus. Est penes vos Liber Petri Diaconi De ortu Justorum Casinensium, cujus libri copiam nobis fieri etiam atque etiam rogamus ([1]). Non dedignaberis, ut spero, id præstare nobis, quod Patribus Soc. Jesu Henschenio, et Papebrocchio concessum à vobis fuisse intellexi. Nobis etiam pergratum feceris, si per Bibliothecarium vestrum digneris transmittere indicem vitarum, quæ in vestra bibliotheca manu descriptæ habentur, indicatis primis ac postremis cujusque vitæ verbis. Addo et aliud : nempè legi nuper in Chronico Cænobii S. Vincentii de Vulturno, *Vitam primorum Patrum ejusdem loci à Petro Præsbitero, jussu Jasonis Abbatis*, scripto mandatam fuisse. Scio istius monasterii fortunam. Si tamen per vos opusculum istud recuperare possem, maximam tibi gratiam haberem. Parce, quæso, Reverendissime Domine, homini ignoto, non tam audacter, quam ingenue opem tuam postulanti. Sic enim decet filium agere in Patrem, si tamen filii nomine me dignaris. Nam Patris loco te habeo, quem Sanctissimi Patris nostri Benedicti vices agentem suspicio. Illud etiam postulo supplex à sanctissimo cætu Alumnorum tuorum, Patrum utique, ac Confratrum meorum, ut me, licet immerentem, in societatem suffragiorum suorum admittere velint, quod per te spero mihi annuendum.

([1]) Cet abbé avait succédé, en avril 1669, au savant et infortuné Ange Della Noce, qui figure dans cette correspondance; il mourut le même mois de 1675.

([2]) La direction des *Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti* fut confiée à Mabillon et à dom Luc d'Achery en 1667. Dès l'année sui-

vante, le premier volume, qui traite du 1er siècle bénédictin ou du VIe de l'Église, avait paru. Mabillon eut depuis, comme collaborateurs, Michel Germain, pour le IVe siècle, et Ruinart pour le VIe. Les préfaces et les observations placées dans les neuf volumes in-fol. publiés de cet important recueil attestent l'étendue, la variété de sa science, la sûreté de sa critique, et méritent d'être mises à côté des discours sur l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury. Un dixième et dernier volume presque terminé, et qui allait être imprimé en 1709, resta manuscrit à S. Germain-des-Prés, et paraît aujourd'hui perdu. Voici le jugement de l'exact et judicieux de Boze sur les Actes des Saints de l'Ordre de S. Benoît : « On ne considérera pas à l'avenir les vies des saints, même des saints solitaires, comme des livres qui ne servent tout au plus qu'à exciter la piété et à ranimer la foi des fidèles. A cette utilité particulière, dom Mabillon a su joindre de nouveaux avantages. La chronologie rétablie, l'histoire restituée, les différents usages des temps découverts et expliqués, les points les plus importants de la discipline ecclésiastique éclaircis et fixés sont de ce nombre. »

(3) Pétronax, d'une famille noble de Brescia, abbé du Mont-Cassin, et le restaurateur du monastère, au moyen des secours qu'il obtint des papes Grégoire II et Zacharie ; mort en 750. Carloman, fils aîné de Charles Martel, retiré moine au Mont-Cassin, sous Pétronax, qui le chargeait de la garde des troupeaux, mourut à Vienne en Dauphiné dans l'année 755, à la suite d'une mission dont l'avait chargé le pape Etienne II, auprès de son frère Pépin-le-Bref. V. les *Voyages historiques, littéraires et artistiques en Italie,* liv. XVII. chap. 2.

(4) Pierre, diacre, moine du Mont-Cassin, de la première moitié du XIIe siècle. On lui doit une continuation de la *Chronique du Mont-Cassin,* de Léon Marsicanus, et plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels l'*Histoire des Hommes illustres du Mont-Cassin.*

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE II.

MABILLON A MAGLIABECHI.

Paris, ce 22 Novembre 1680.

C'est à ma confusion que j'ai différé à vous écrire,

et à vous remercier de toutes les bontés que vous avez à mon égard. Il est vrai que je n'ai reçu votre lettre que depuis deux jours, quoiqu'elle soit datée du 10 avril. Mais j'avais assez d'autres engagements sans cela pour vous écrire, et, quelque résolution que j'en eusse fait, j'ai eu de la peine à m'en acquitter plus tôt. Je reviens d'un voyage assez long que j'ai fait en Lorraine, pour y voir les archives et les bibliothèques du pays, afin de mettre la dernière main à notre ouvrage des *Chartes* ([1]), que l'on commence enfin d'imprimer. J'aurai occasion bien souvent de me faire honneur des bons offices que vous m'avez rendus dans ce dessein. Je suis surpris des bontés que vous avez pour un inconnu comme moi, et je ne souhaite rien davantage que d'avoir quelque occasion pour vous en témoigner mes reconnaissances. Les remarques que vous me faites la grâce de me communiquer, touchant le manuscrit de Virgile, sont fort justes, et je m'en servirai, Dieu aidant, avantageusement. J'achève de faire graver les écritures des *Chartes*, après quoi on gravera incessamment les écritures des Mss., parmi lesquelles les vôtres auront une place considérable. Je voudrais que nous eussions quelque chose dans notre bibliothèque qui pût servir à vos études. Je me ferais un plaisir singulier de vous en donner la communication.

Encore que je ne doute pas que vous ne sachiez d'ailleurs ce qui s'imprime de nouveau en ces quartiers, il faut néanmoins, Monsieur, que vous souffriez que je vous en dise un mot, pour satisfaire à l'inclination que j'ai de m'entretenir le plus long-

temps que je puis avec vous. On nous promet au premier jour les trois premiers tomes du Mois de Mai des Pères d'Anvers, qui sont dédiés à monseigneur l'évêque de Munster et à ses deux frères. On dit que ces Pères ont eu ordre de leur général, à la sollicitation de celui des Carmes, de retrancher ce qu'ils avaient écrit dans un de ces tomes contre la prétendue antiquité de ceux-ci. En vérité, c'est pousser la fable bien loin que d'empêcher les gens d'en dire ce qu'ils en pensent (2). M. Cotelier imprime son deuxième tome des monuments grecs (3), et on achève la réimpression de l'Ammian Marcellin de M. de Valois (4); le père Chifflet, jésuite, imprime in-4° l'histoire des Anglais par le Vénérable Bède, revue sur un ancien manuscrit de saint Maximin de Trève, et sur quelque autre (5). Voilà à peu près ce qui se passe ici dans la république des lettres. J'espère imprimer bientôt un troisième tome d'Analectes (6); mais ce sera après que j'aurai achevé notre livre *De Re Diplomatica* (7), qui ne sera pas imprimé tout-à-fait avant Pâques. Je prie Notre Seigneur qu'il vous conserve en parfaite santé, dans ce temps-ci principalement, où nous avons beaucoup de malades et de morts en ce pays-ci. Obligez-moi, Monsieur, s'il vous plaît, de me conserver l'honneur de votre bienveillance, et faites-moi la grâce de croire que je suis avec passion et avec respect, votre, etc.

(1) Il s'agit de la *Diplomatique*. V. la lettre suivante, note 2.

(2) Les Pères Papebroch et Henshen, rédacteurs du recueil connu sous le nom des *Bollandistes*, rejetèrent les réclamations des Carmes, qui ne tendaient à rien moins qu'à remonter au

prophète Élie, qui considéraient plusieurs des grands hommes de l'antiquité comme disciples des Esséniens du Mont-Carmel, et qui firent, en 1682, soutenir une thèse publique, pour démontrer que Pythagore était carme : *Valde probabile est Pythagoram philosophum fuisse carmelitam.* Ces moines se vengèrent des jésuites par une multitude de gros et de petits libelles, tels que l'*Armamentarium*, le *Speculum Carmelitanum*, le *Pomum discordiæ*, et surtout le *Novus Ismael, cujus manus contra omnes, et omnium manus contra eum, sive P. Daniel Papebrochius, Jesuita, omnes oppugnans orbi expositus;* Augsbourg, 1683, in-8°. Le sage Du Cange écrivit à ce sujet la lettre à son ami et collaborateur d'Hérouval, pour exhorter les Carmes à renoncer à leurs vaines prétentions, et le P. Papebroch à ne pas répondre. Le silence de ce dernier irrita de nouveau les Carmes, qui se proclamèrent victorieux et publièrent à la fois, contre lui et contre Du Cange, le grossier pamphlet intitulé : *Jesuiticum nihil P. Papebrochio jesuitæ, super ipsius cum Carmelitis quoad Ordinis illius historiam controversia, Carmeliticis scriptis convicto et ad silentium redacto demonstratum;* Saltzbourg, 1685, in-8°.

(³) Le IIIe volume des *Monumenta Ecclesiæ Græcæ* parut en 1686, et Cotelier mourut la même année, lorsqu'il préparait le IVe.

(⁴) La 1re édition estimée est de Paris, 1676, in-4°.

(⁵) La traduction de Bède parut à Paris en 1681.

(⁶) « Après une longue et douloureuse maladie, rapporte Dom Tassin, D. Mabillon, n'étant pas encore en état de s'appliquer à la continuation de ses *Actes des Saints*, s'amusa à revoir ses portefeuilles, d'où il tira quantité de pièces singulières ou inconnues. Après les avoir éclaircies par de savantes notes, il les donna au public, en quatre volumes imprimés en différents temps. » Le premier est de 1675, le second de l'année suivante. Une curieuse dissertation de ce volume, sur la vie monastique de S. Grégoire-le-Grand, démontre qu'il fut bénédictin ; elle est dédiée à Adrien de Valois, qui avait un jour dit à Mabillon qu'il n'aurait point de peine à reconnaître que S. Grégoire a été bénédictin, si on pouvait lui prouver qu'il a été moine. Le troisième volume des *Analectes* parut en 1682 ; le dernier, qui contient le voyage en Allemagne de l'auteur et de Michel Germain, en 1685. Les quatre volumes furent réimprimés en un seul in-folio, par De La Barre, Paris, 1723.

(⁷) V. la lettre suivante, note. 2.

LETTRE III.

MAGLIABECHI À MABILLON.

Firenze, li 19 Febbrajo 1681.

Qui incluse, trasmetto a V. P. R., come ultimamente le scrissi che avrei fatto, le osservazzioni intorno alle comete del sig. Montanari, Professor publico dell' astronomia, e delle meteore, nello studio di Padova (1). Sono come vedrà diligentissime, ed accuratissime, e senza dubbio, le migliori, che si sieno fino ad ora nella nostra Italia vedute. Qua in Firenze ne sono eziandio escite alcune, ma insulsissime, ed inettissime, e perciò non degne di passar sotto l'occhio di V. P. R. Il sig. Cavina di Faenza, ed il sig. Marchetti Professor publico delle mathematiche nello studio de Pisa mi scrivono, di volere in breve dare in luce le loro, le quali saranno certo degne di vedersi, essendo l'uno e l'altro dotto, ed io ad ogni cenno di V. P. R. le trasmetterò costà.

Del resto, se il sig. Montanari me l'avesse fatto sapere avanti, certo che l'avrei pregato a indirizzarle a persona che molto più di me fosse stata degna di questo onore, ma esso che non è men cortese di quel che sia dotto, intorno a ciò gentilmente si scusa dicendo, che ne meno le comete anno fatto sapere avanti ad esso di voler venire.

In Roma intorno alle medesime comete sono eziandio escite in luce alcune cose, ma come ho detto, le osservazzioni del sig. Montanari sono le migliori che fino ad ora si sieno vedute.

Con che di nuovo rendendole mille milioni di grazzie dell'onore che si degna di fare a questa città nella sua dottissima, ed eruditissima opera, *De Re Diplomatica* (2), e supplicandola de, suoi da me desideratissimi comandamenti, la riverisco, e mi riconfermo, etc.

(1) L'ouvrage a pour titre : *Copia di due lettere scritte all' illustr. sig. Antonio Magliabechi, sopra i moti e le apparenze delle due comete, ultimamente apparse sul fine di novembre* 1680.

(2) *La Diplomatique* avait paru à Paris cette année, in-fol. Elle est dédiée à Colbert, qui, en témoignage de son contentement et du mérite supérieur de l'ouvrage, voulut faire mettre l'auteur sur l'État pour une pension de 2,000 liv. ; mais l'humble savant refusa. « Ce vrai bénédictin, dit Ruinart, avoit un amour très-sincère pour la pauvreté, et il souhaitoit toujours que tout ce qui étoit à son usage fût le plus simple que l'on pourroit trouver ; ne souffrant même qu'avec peine qu'on lui procurât quelque petite commodité dans le nécessaire. Qu'est-ce qu'on pourroit penser, disoit-il quelquefois avec S. Augustin, en s'humiliant, si, étant pauvre et né de parents pauvres, je recherchois dans la religion ce que je n'aurois osé espérer dans le siècle. »

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE IV.

MABILLON et Michel GERMAIN à MAGLIABECHI.

Paris, ce 24 Février 1681.

J'ai reçu les épitaphes de Michel-Ange et de

Charles Marsuppin, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, dont je vous suis bien obligé ([1]). Vous me feriez plaisir, à votre commodité, de me mander combien il y a de tombeaux dans la chapelle qui est au côté droit du grand autel de S. Laurent; si ces tombeaux sont tous de la façon de Michel-Ange, et qui sont les noms de ces trois ou quatre personnes qui y sont enterrées. Je voudrais bien savoir aussi le nom du R. P. Abbé qui est à présent à l'Abbaye.

On commence à débiter la vie de S. Léon, par M. Maimbourg. Je ne l'ai pas encore lue, et je ne sais pas quel sentiment on en aura. Quoi qu'il soit, c'est un chien mort pour le S. Siège.

Le R. P. Noris, dans une lettre qu'il a écrite à M. Toinard, nous fait, à Dom Michel et à moi, ses civilités d'une manière fort obligeante. J'ai prié ce monsieur de lui faire nos compliments lorsqu'il lui écrira. Si vous le voyez auparavant, obligez-moi de l'assurer de nos respects.

J'ai fait vos civilités à M. Du Cange, qui vous en est très obligé. C'est un très digne homme. Son *Glossaire* n'est pas encore achevé. M. Bigot est en cette ville pour quelques jours. Il veut vous écrire, à ce qu'il m'a dit, pour renouer votre ancien commerce.

M. l'abbé Porta, qui a porté les chapeaux aux cardinaux d'Espagne, est en cette ville. Il paraît fort honnête homme. Le roi lui a fait rendre de grands honneurs.

Je crois que vous n'avez pas encore reçu les livres que Dom Michel et moi avons eu l'honneur de

vous envoyer par le R. P. Bacchini. Ce retardement me cause bien du chagrin, mais la diligence des voituriers n'est pas en notre pouvoir. Dom Michel vous présente ses respects avec moi, qui suis, avec toute la reconnaissance possible, votre etc.

La voie la plus courte que vous trouverez, hormis la poste, pour nous faire tenir le *Humbert*, sera la meilleure.

MABILLON.

Je prends la liberté de vous prier, Monsieur, de mettre cette adresse pour M. Cenni, secrétaire de M. le cardinal évêque de Lucques. Quand est-ce donc que vous commanderez ici quelque chose à votre très humble et très obéissant serviteur,

F. MICHEL GERMAIN M. B.

(1) V. sur les tombeaux de Michel-Ange et de Marsuppini, à l'église Sainte-Croix de Florence, les *Voyages historiques, littéraires et artistiques en Italie*. Liv. X., Chap. XII.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE V.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Paris, ce 31 Mars 1681.

C'est un grand bonheur pour moi d'avoir le bien de votre connaissance, puisqu'elle ne m'est pas moins honorable qu'avantageuse. Les lettres obligeantes que vous prenez la peine de m'écrire, et les pièces que vous y joignez, me sont des

preuves de l'un et de l'autre. J'ai reçu la lettre qui vous est adressée touchant la comète: M. l'abbé de la Roque, auteur du *Journal des Savants*, se fera un plaisir et un honneur d'en faire mention dans son premier journal. J'ai reçu presque en même temps une autre de vos lettres, avec des échantillons de quelques Mss. que vous avez eu la bonté de me faire dessiner. Je suis confus de tant de bontés que je reçois de votre part: j'en conserverai éternellement le souvenir. Mais c'est à vous aussi, Monsieur, que je suis redevable de l'honneur que m'a fait le R. P. de la Fosse en m'adressant la belle pièce qu'il a faite contre le P. Macedo. Il paraît assez qu'il ne me connaît que par votre moyen, et c'est pourquoi je dois compter encore la faveur qu'il m'a faite au nombre des obligations que je vous dois. La pièce de ce Père est très-bien écrite, il serait à souhaiter qu'il eût eu quelqu'autre adversaire à combattre. Car je ne sais si le P. Macedo était digne de sa colère. Ce bon Père parlait assez bien, mais il était un peu aventurier. J'oubliais à vous dire, Monsieur, que la lettre dans laquelle vous eûtes la bonté de m'envoyer la pièce de M. Montanari, touchant la comète, me fut apportée de chez M. le Résident par M. Boulliau, dont le nom, sans doute, ne vous est pas inconnu, puisqu'il est si habile dans les mathématiques et si ami de M. le Résident. Ayant ouvert votre paquet en sa présence, il me ravit votre écrit, qu'il a fait voir à M. Cassini et à tous nos savants, qui en ont fait toute l'estime qu'ils devaient. Je l'ai mis entre les mains de M. l'abbé

de la Roque, qui lui fera l'honneur que la pièce mérite.

Nous avons peu de choses nouvelles dans la république des lettres. Le P. Thomassin a achevé son troisième tome De la Discipline, et a donné un petit ouvrage De la lecture des Poètes et des auteurs profanes. C'est un traité de morale, et en français. On imprime un nouveau livre de Médailles: je ne sais pas encore bien ce que c'est. On dit que M. de Montausier a reçu d'Allemagne une nouvelle Décade de Tite-Live, que l'on imprime pour M. le Dauphin. Il n'y a rien de plus beau que le livre de monseigneur de Condom, son précepteur, touchant l'*Histoire universelle,* dont la première partie commence de paraître. L'impression de notre pièce *Des Chartes* s'avance aussi bien que les gravures. J'espère achever dans la Pentecôte. Je suis, avec toute l'estime et la reconnaissance possible, votre, etc.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE VI.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, li 19 Aprile 1681.

Non sarei stato a rispondere alla gentilissima e cortesissima lettera di V. P. R., dell'ultimo del passato, per non deviarla da' suoi gravissimi ed

utilissimi studi, e farle perdere il tempo, nel leggere le mie inezzie. Sono con tutto ciò costretto a farlo, perchè facendomi V. P. R. menzione del P. de la Fosse, è necessario che io le avvisi, che non ho col detto padre amicizzia alcuna, avendo solamente letto i suoi libri. Nell' opusculo del quale V. P. mi scrive, non credo assolutamente che il detto P. de la Fosse, abbia parte alcuna, anzi che ne meno ne sia informato. Qua si crede che il vero autor dell'opusculo si trovi nel verso 28, della pagina 4; e nel verso 26 della pagina 63. Me ne sono stati lasciati in casa due esemplari, ne so da chi, ne quali l'autore per quel che io stimo, ha di sua mano corretti gli errori fatti dallo stampatore. Perchè a me ne serve un esemplare, mando l'altro a V. P. R., alla quale è stato d'all' autore degnamente dedicato. Per non fare il piego troppo grosso, una parte ne mando adesso, ed il restante le trasmetterò la seguente settimana.

Le rendo poi mille milioni di grazzie, e dell' onore che si è degnata di fare all'opusculo del sig. Montanari, al quale ne do avviso, e delle bellissime novità letterarie che si è degnata di scrivermi, essendovene alcune al maggior segno preziose.

Con che necessitandomi l'angustia della carta a finire, la pregherò a favorirmi dell'onore de' suoi da me desideratissimi comandamenti, e col riverirla mi riconfermo, ec.

Ms. de la Biblioth. royale.

LETTRE VII.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, 26 Aprile 1681.

Ecco a V. P. R., il restante dell' opusculo, è corretto per quel che io stimo dalla mano del medesimo autore. Avendone avuti due esemplari in tal maniera corretti, ho stimato mio debito il trasmetterne subito uno a V. P. R., alla quale meritamente è stato dedicato. Di nuovo le riconfermo, che quà si stima che il Padre sotto'l nome del quale è stampato non vi abbia che fare cosa alcuna. Di nuovo le rendo eziandio mille milioni di grazzie delle novità letterarie che si è degnata di scrivermi. Ed *oh* se riescisse vera quella della nuova Deca di Tito Livio quanto reiscirebbe grata a tutta la Republica letteraria! Dubito però che non ei possa essere qualche equivoco dal secondo tomo de' supplementi del Freinsemio al suddetto Livio.

Della nostra Italia poche novità letterarie posso scriverle.

Il P. Macedo mi avvisa che ha finita la sua risposta al Torelli e che me la manderà senza indugio.

Oggi appunto ho avuto di Roma il primo tomo dell'opera postuma del Borelli, *De motu animalium*, ma non posso intorno ad essa avvisarle cosa alcuna perchè l'ho subito dato a legare. Il secondo è principiato a stamparsi.

L'opera del R. P. Noris sopra l'Inscrizzioni di Pisa è finita di stamparsi. Non può essere stampata con maggior nobiltà ([1]). Senza indugio ne manderò a V. P. R. un esemplare.

In Padova si ristampa il Panvinio *De ludis circensibus* con le solite Annotaz. dell Argoli e del Pinelli. Stimo che in questa nuova edizzione vi aggiugneranno le Annotazioni del Madero, al libro de *Triumphis* del medesimo Panvinio, avendogliele io per tale effetto mandate.

Con che non volendo tediarla di vantaggio farò fine, col supplicarla dell'onore de' suoi da me desideratissimi comandamenti, riverirla, e riconfermarmi, ec.

([1]) Le savant ouvrage de Noris, *Cenotaphia pisana Caii et Lucii Cæsarum dissertationibus illustrata*, parut cette année à Venise, in-fol., fig., il fut réimprimé à Pise, 1764, 2 vol. in-4°.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE VIII.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Paris, ce 10 mai 1681.

J'ai toujours eu la pensée que la pièce en question était l'ouvrage du P. Noris : mais j'avais de la peine à concevoir qu'un homme qui avait attaqué si ouvertement le P. Macedo en d'autres occasions eût voulu déguiser son nom dans celle-ci où il n'y avait rien à craindre. Mais enfin quelque raison

qu'il ait eu d'en user de la sorte, je crois qu'il n'était pas tout-à-fait de son honneur de mettre son nom à la tête d'un ouvrage, dans lequel il donne des éloges et fait des honneurs à un homme tel que moi qui ne le mérite pas. Quoi qu'il en soit, je lui suis toujours extrêmement obligé de l'amitié dont il m'a prévenu en cette rencontre, et je n'ai pu me dispenser de lui en témoigner mes très humbles reconnaissances par votre moyen. Je ne sais à qui me prendre de toutes les bontés que vous avez pour moi, Monsieur, mais si ce n'est pas le P. Noris qui a contribué à cette grâce, je crois que c'est vous qui m'avez attiré la dédicace qu'il a bien daigné me faire de son livre. Au moins lui en avez-vous fourni la matière comme il le témoigne lui-même, et je ne puis m'en prendre qu'à vous, aussi bien qu'à lui, de cette bonne aventure. Que je serais heureux, si je pouvais avoir quelque occasion favorable pour vous rendre à l'un et à l'autre quelque service. Cependant agréez que je vous mande quelques petites nouvelles de littérature, qui sont arrivées depuis ma dernière. Je commence par l'Ammian Marcellin de la nouvelle réimpression de M. le Valois le jeune, qui commence à se débiter en petit folio. On me dit avant-hier que la maladie du P. Lupus l'avait empêché d'achever l'impression de trois de ses ouvrages; le premier est un recueil de lettres importantes touchant les affaires de l'Église du v[e] siècle; le deuxième est un autre recueil des ouvrages de S. Thomas de Cantorbéri; et le troisième un ouvrage touchant la Régale, qui est fort en vogue, comme vous savez, en

ces quartiers-ci. On achèvera au plus tôt l'impression du troisième volume de S. Augustin ([1]), et presque en même temps notre traité *De Re Diplomatica*. Vous en saurez des nouvelles aussitôt qu'il sera achevé. Les planches nous retarderont un peu, car nous en avons plus de soixante. M. Du Cange avance son Glossaire du bas grec qui n'est pas encore sous la presse. M. Cotelier imprime un second tome de *Monumenta Græca* ([2]). On va imprimer ici les poésies de monseigneur l'évêque de Munster ([3]). M. Gal, principal du collége de Londres en Angleterre, fait un ramas de tous les ouvrages de Jean Scott ([4]). M. Gerbais, docteur de Sorbonne, va imprimer son livre de *Majoribus causis* avec quelques corrections et adoucissements ([5]). Voilà à peu près ce que je sais de la littérature. Ce n'est pas une nouvelle de vous dire que je suis avec beaucoup d'estime et de reconnaissance, votre, etc.

([1]) Cette fameuse édition en 11 vol. in-fol. (1679-1700), dont la publication est comme une guerre de vingt ans, où figurent les premiers docteurs et théologiens de la chrétienté, était dirigée par Dom Blampin, après l'éloignement de Dom Delfau (voyez ci-après, let. VII du P. Quesnel, note 1). « D. Blampin sut y joindre, dit Baillet, à la pénétration d'esprit, un jugement exquis; à l'application au travail, une diligence et une exactitude extraordinaires : et l'on trouve dans toutes ses préfaces et ses notes un air de cette modestie qui lui était naturelle, et qui était soutenue de beaucoup d'érudition ecclésiastique. » Ce religieux eut des collaborateurs dignes de lui pour la science et la piété, Dom Coustant et Dom Du Frische. Dom Guesnié fit la table générale, chef-d'œuvre en son genre, et Dom Goysot surveilla l'impression et corrigea les épreuves. La dédicace, acceptée par Louis XIV et datée de 1679, fut composée du soir au matin par Mabillon, qui prétend que nos plus grands monarques ont fait leurs délices de la lecture des livres de S. Au-

gustin. Le premier vol. ne parut qu'en 1687, le second en 1688, et le troisième annoncé ici, l'année suivante.

(²) Le premier vol. avait paru en 1677; le troisième est de 1686.

(³) Les poésies latines du cardinal Ferdinand de Furstemberg, prélat érudit, charitable, ami de Nicolas Heinsius, des Pères Larüe, Commire, etc., parurent in-12 en 1684. Bossuet les a louées ainsi, dans ce brillant passage d'une lettre au noble auteur : « Videre mihi videor antiquam illam Græciam, quæ nullum habuit collem, quem non poetarum ingenia extollerent; nullum rivulum, quem non suis versibus immortali hominum memoriæ consecrarent. Horum æquantur gloriæ amnes tui fontesque. Non Dirce splendidior, non Arethusa castior, non ipsa Hippocrene notior Musisque jucundior. Non ergo Evenus aut Peneus, sed Padera et Luppia celebrentur, non vanis fabularum commentis atque portentis, sed rerum fortissime gestarum claritudine nobiles; nec priscis religionibus, sed christiano ritu meliorique numine regenerandis populis consecrati. Sic enim decebat christianum Principem, christianum Antistitem, non aurium illecebris aut oculorum voluptati servire, sed animos ad veram pietatem accendere. »

(⁴) Il ne s'agissait que du grand ouvrage de Scott : *De divisione naturæ*, publié à Oxford en 1681, in-fol.

(⁵) La première édition était de 1679, in-4°. Gerbais y établit que les causes majeures doivent être jugées par les évêques avant d'être portées à la décision du Saint-Siège. L'ouvrage condamné en 1680, par une bulle d'Innocent XI, fut, après correction, approuvé par la nombreuse assemblée du clergé de France de 1681.

Bid. de la Biblio. royale.

LETTRE IX.

MAGLIABECHI À MABILLON.

Firenze, li 5 Luglio 1681.

Sono alcune settimane, che ricevei una gentilissima e cortesissima lettera di V. P. R. nella quale

ne era inclusa una altra per il P. Noris, che da me gli fu subito consegnata in sua propria mano. Mi disse, che avrebbe risposto subito a V. P. R.; e data la lettera a me: soggiugnendomi, che restava confuso dell'incomparabile cortesia di V. P. R. Io ho aspettato fino ad ora, e vedendo che non mi manda la sua risposta, non ho voluto tardar di vantaggio, ad avvisare a V. P. R. la ricevuta della sua, ed accertarla del ricapito dell' altra; non essendo conveniente che, se'l detto P. Noris non ha creanza esso di rispondere, faccia un mal termine io con V. P. R. Può però essere che'l P. Noris suddetto le abbia mandata la sua risposta per altra strada, essendo qualche giorno che non l'ho veduto.

Il P. Macedo morì alle settimane passate studiando. Queste odiose controversie sono state cagione della sua morte. Aveva esso finito di stampare un libro per sua difesa contro 'l P. Torelli agostiniano. Benchè avesse avute tutte le licenzie, i suoi emoli operarono che non potesse publicarlo. Dunque (disse esso) a gl' altri ha da esser lecito lo scriver contro di me ciò che vogliono, ed a me non ha da esser nemeno permesso il difendermi? Tal cosa talmente l'afflisse, che soppragiuntagli una piccola febbre, in pochi giorni se ne morì.

Quì incluso, le mando il ritratto del generale Ambrosio, grande per santità di vita, per dottrina, per dignità di cariche, per cortesia. Va inserito nell' *Hodœporicon* che le invierò sensa indugio ([1]). È certo somigliantissimo, essendo cavato da tre pitture fatte al naturale nel medesimo tempo d'Ambrosio.

Con che supplicandola dell' onore de' suoi da me desideratissimi comandamenti, e riverendola, mi confermo, ec.

Il sig. Bellori mi ha mandato di Roma le pitture antiche del sepolcro di Nasoni, intagliate benissimo, e da esso descritte, ed illustrate.

(¹) Magliabechi avait publié à Florence, en 1678, in-8°, l'*Hodœporicon* d'Ambroise le camaldule, curieux récit de la mission donnée au docte et pieux religieux par le pape Eugène IV, de réformer plusieurs couvents des deux sexes, et dans lequel il a été parfois obligé de recourir au grec, afin d'exposer à moins de lecteurs certains désordres.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE X.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Paris, 7 août 1681.

Je vous remercie très affectueusement du portrait d'Ambroise le camaldule. J'ai pris plaisir d'y voir votre nom, et je me persuade que la personne à qui cette pièce est dédiée est un de vos proches. Je vous prie d'agréer par avance la notice de notre ouvrage touchant les chartes, en attendant que je vous le puisse envoyer lorsqu'il sera entièrement achevé d'imprimer. Nous en sommes aux tables. J'ai pris la liberté de vous y citer quelquefois, dans la croyance que vous ne le trouverez pas mauvais, ne pouvant reconnaître par d'autre voie toutes les honnêtetés que vous avez la bonté de me faire. Je

crois que vous saurez que M. Bigot est à Paris présentement. Je lui ai fait voir le portrait d'Ambroise (1). Vous avez bien deviné touchant les huit livres prétendus de Tite-Live. On n'imprime à présent que des livres en français, excepté le huitième tome des *Annales du Père Le Cointe,* que l'on achève après sa mort, arrivée il y a quelques mois (2). Il y a quelque temps qu'il paraît un livre de médailles, imprimé chez Billaine, pour prouver la succession des rois des Séleucides. M. l'abbé de Foligno m'écrivait il y a quelque temps touchant un livre de vers qu'il a composés. Je sais que c'est à vous, Monsieur, que je dois cette connaissance, mais je voudrais bien savoir quel homme c'est, et si l'on peut lier quelque commerce avec lui. J'entends un commerce de littérature, et je crois que vous l'entendez ainsi. J'oubliais à vous dire que M. Baluze imprime en deux volumes les lettres d'Innocent III, desquelles plusieurs n'ont pas encore été imprimées. Vous saurez sans doute la mort du bon P. Lupus, dont nous n'avons pu encore voir le dernier volume qui contient beaucoup de lettres non imprimées, touchant les conciles d'Éphèse et de Chalcédoine (3). Je suis avec beaucoup de respect et de reconnaissance, votre, etc.

(1) Ce portrait était destiné à l'édition de la version latine, par Ambroise le camaldule, du texte grec de la *Vie de S. Chrysostôme,* de Palladius, découvert à Florence par Bigot, et qu'il publia cette année à Paris, in-4°.

(2) C'était le dernier des *Annales ecclesiastici Francorum;* Paris, Imp. roy., 1665-1683, 8 vol. in-fol.,

(3) Ces lettres parurent à Louvain en 1682, 2 vol. in-4°, avec

des notes. D. de Vic, le traducteur latin de la *Vie de Mabillon* par Ruinart (Padoue 1714), qu'il a si fort et si utilement étendue, loue le P. Lupus pour l'érudition de ses écrits et sa douceur à réfuter ses adversaires: « Virum ut in scribendo doctissimum, ita in refellendis adversariis humanissimum. » Bossuet en parle également avec estime, dans la *Défense de la déclaration de l'assemblée de 1682* : « Christianus Lupus Lovaniensis, quem alioquin honoris causa nominatum volo. »

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE XI.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, li 30 agosto 1681.

Rendo a V. P. R. mille milioni di grazzie, e della sua cortesissima lettera, e della notizzia stampata che si è degnata di trasmettermi, della sua opera, che con ragione mi presuppongo, dottissima, eruditissima, e curiosissima. Ma che cosa è quella ch'io leggo nella benignissima lettera di V. P. R., cioè, che si sia abbassata a inscrire il mio vil nome nella sudetta sua opera, ed anche in più luoghi? Questo è un onore, che ne meno col pensiero avrei avuto ambizzione per desiderare, e l'assicuro, che nell'istesso tempo, mi riempie d'un estremo contento, e di una infinita confusione, per conoscermene interamente indegno. Può credere, che stimo un onore così segnalato quanto debbo, cioè infinitamente, onde me le professo infinitamente obbligato.

Il nome che è sotto il ritratto del generale Ambrosio camaldolense, è di un mio fratello e servi-

dore di V. P. R.; il quale appunto è adesso arrivato quà, e dall'infinita benignità del Gran Duca serenissimo mio signore, stato da pertutto ripieno d'onori, di favori e di grazzie. Quì inclusa, le mando una parte dell'*Hodœporicon*, del suddetto Ambrosio, grande per pietà, per dottrina, per dignità, per cortesia, ec. Nelle due seguenti settimane, le manderò il restante. Ne ho mandato costà a Parigi un fagottino di venti esemplari, perchè sieno donati a tutti gl'amici e padroni, ma perchè stimo che non arriverà se non tra due o tre mesi, ho stimato bene l'inviarne un esemplare in questa maniera a V. P. R., per lettera.

L'opera *De Re Diplomatica*, la leggerò, anzi la divorerò, subito che mi arriverà, ma perchè non è libretto in-12, ovvero, in-8°, ch'io possa ricevere in dono senza vergogna, e V. P. R. donare senza scomodo, non sapendo che cosa trasmetterle in contraccambio di quà, mi sono ardito a inviarle l'opera ultima del P. maestro Noris, sopra le inscrizzioni di Pisa, laquale anche opererò che V. P. R. riceva senza spesa alcuna di porto, fino costà, o almeno fino Lione.

Con che di nuovo supplicandola dell'onore de' suoi da me desideratissimi comandamanti, e riverendola, mi confermo.

Riverisco i seguenti dottissimi signori, sig. Baluzzi, sig. Bigot, sig. Joly, P. Quesnel, ec. A tutti i sudetti e diversi altri, ho mandato l'*Hodœporicon*, come ho detto, ma non credo che gl'esemplari arriveranno se non tra circa due mesi. Mi onori fare e ad essi vederlo.

LETTRE XII.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, 5 Settembre 1681.

Eccole quattro altri fogli dell' *Hodœporicon*, del generale Ambrogio camaldolense. Non restano adesso che due soli fogli, che le manderò la seguente settimana. La prego a farlo vedere a gli amici, a'quali tutti ne mando un esemplare per uno, in un rinvoltino, che ho mandato per mare, onde non credo che arriverà costà se non tra due o tre mesi.

La morte del P. Lupo mi fu avvisata subito. Poco avanti della sua morte mi aveva scritto lungamente, con avvisarmi che m'aveva inviato il suo libro *de Appellat. et cœt.*, che è ancora in viaggio. (1) La medesima settimana che mi fu avvisata la sua morte, mi furono anche trasmessi due brevi opuscoli, uno in lode, e l'altro contro di esso, i titoli de'quali sono i seguenti : *Anima Patris Lupi monachi Christiani S. F. Doctoris, primarii Professoris Regii quæsita, et inventa, per quemdam Alethinum et cœt.* 1681, in-8°.

Epiedium quo piis manibus A. R. ac E. P. M. N. Christiani Lupi Spiensis in alma universitate Lovaniensi S. Theol. Doctoris ac Professoris Primarii et Regii eremitarum S. P. Augustini nuper Prioris Provincialis dignissimi, magno ordinis sui et Academiæ Lovaniensis damno, e vivis erepti pan-

gens et plangens parentabat cœnobium D. P. Augustini. Lovanii, typis Martini Hullegaerde, 1681, in-4o.

Il P. Don Gio. Batista Becci, del quale V. P. R. si degna domandarmi, non credo che sia più Abbate del Monasterio di Fuligno. Doveva andare Abbate del Monasterio di Arezzo, ma non so se ciò sia seguito, ma me ne informerò. È un ottimo vecchio, cortesissimo, e di candidissimi costumi.

Come scrissi a V. P. R., le ho mandata l'opera del P. M. Noris sopra l'Inscrizzioni di Pisa, stampata nuovamente in foglio. In breve stimo che arriverà a Lione, essendo per mare. Ho procurato che le arrivi franca di spesa di porti.

Della nostra Italia non ci sono nuove letterarie di considerazione. Un monaco Olivetano ha stampato in Milano, un vasto e spropositatissimo volume in foglio, del quale la seguente settimana scriverò lungamente al dottissimo P. Quesnel, che riverisco. Ho appunto questa settimana avuto l'Apologetico del P. Macedo, contro'l P. Torelli, che è stato cagione della sua morte. Per ora è impossibile'l poterlo avere, onde mi è riescito l'averne segretamente un esemplare, a dispetto, dirò cosi, del senato Veneto. In esso sono molte acerbissime cose contro il P. Noris.

Con che supplicandola dell'onore de'suoi da me desideratissimi comandamenti, e riverendola, mi confermo, ec.

(¹) Le livre du P. Lupus, imprimé cette année à Mayence, in-4°, est dirigé contre les principes gallicans de l'archevêque de Paris, Marca, dans son célèbre traité *De Concordiâ sacerdotii et imperii*,

et des docteurs Jacques Boileau et Gerbais. Il a pour titre : *Divinum ac immobile S. Petri Apostolorum principis, circa omnium sub cœlo fidelium ad romanam ejus cathedram appellationes, adversum profanas hodie vocum novitates assertum privilegium*, V. lett. XI du P Quesnel.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE XIII.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, 12 Settembre 1681.

Eccole gl'ultimi due fogli dell'*Hodæporicon*. Le ho mandato questo esemplare cosi battuto, perchè V. P. R., e codesti altri dottissimi signori possano vederlo subito. Ne mando un fagottino per mare, acciochè sieno dispensati a tutti, e ve ne è anche uno per V. P. R., giacchè questo come ho scritto non può servire se non per far vedere a gl'amici.

Ho anche inviata a V. P. R. l'opera in foglio del P. Noris sul l'Inscrizzioni di Pisa. Fino a Lione l'ho mandata franca da ogni spesa di porti, avendo io quà pagato il tutto. Per maggior sicurezza, l'ho indirizzata al sig. Anisson, stampatore e mercante di libri celebre, onde se le pare, può ad esso sig. Anisson far sapere come vuole che esso costà di Lione le la trasmetta. È libro in foglio, ed anche grosso assai.

Del resto io son confusissimo per l'onore che per eccesso di cortesia sento che si è degnata di farmi, nella sua immortale opera *De Re Diplomatica*. Può presupporsi che stimo quanto debbo, cioè infinitamente, un onore così grande,

che ne meno col pensiero avrei avuto ambizzione per desiderare. Niuna opera è mai quà in Italia stata bramata con maggiore ansietà. Il gran Duca serenissimo mio signore ha fatto ordinare al sig. Anisson che gliene mandi subito un esemplare. Anche il serenissimo Principe Francesco mio signore ha fatto ordinare al medesimo sig. Anisson che gliene trasmetta un altro esemplare. Così anche anno fatto tutti gl'amici dotti.

Con che supplicandola dell'onore de'suoi comandamenti, e riverendola, mi confermo, ec.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE XIV.

MABILLON à MAGLIABECHI.

A Paris, ce 3 novembre 1681.

J'étais à Reims lorsque j'ai reçu vos deux dernières, avec le reste des feuilles de l'itinéraire d'Ambroise camaldule. C'est ce qui m'a empêché de répondre aussitôt que j'aurais bien voulu à vos lettres, et de vous remercier du présent que vous me faites par avance de l'ouvrage de ce grand homme. Je ne sais si les Pères de son ordre seront bien satisfaits de cette impression, mais il est certain que la lecture ne donne pas une grande idée de l'état de leur ordre tel qu'il était pour lors. Les gens de lettres sans doute y trouveront mieux leur compte, et ils auront encore plus d'idée de la probité de cet auteur et de son inclination pour les lettres.

Vous saurez sans doute la disgrâce du P. Quesnel que l'on a obligé de sortir de Paris pour des

causes qu'il vous aura pu mander. Je suis marri de cette aventure, car c'est une personne que j'estime et que j'honore beaucoup. Il est allé demeurer à Orléans.

On ne saurait avoir ici les lettres que le P. Lupus a fait imprimer, lesquelles regardent le v[e] siècle et ont été tirées d'un manuscrit du Mont-Cassin. Je ne sais par quel mystère on les tient cachées en Flandre, vu que l'on débite ici son livre des appellations. Nous espérons avoir en bref communication de ces lettres, par le crédit de M. le Cardinal Casanate, qui en a écrit à M. l'Internonce.

On tient ici une assemblée du clergé touchant les affaires qui sont entre cette cour et celle de Rome. La messe du Saint-Esprit, chantée par M. de Paris et l'exhortation par M. Bossuet, précepteur de Monseigneur le Dauphin, en doit faire l'ouverture dimanche prochain (1).

Je crois vous avoir mandé que le deuxième tome des *Monuments grecs* de M. Cotelier se débite à présent. J'attends le retour de M. Anisson pour lui mettre en mains à votre adresse notre livre *De Re Diplomatica* pour le joindre aux exemplaires qu'il doit envoyer à S. A. S. Je ne pourrai jamais reconnaître vos bontés, mais j'en conserverai éternellement le souvenir et serai toute ma vie, etc.

(1) C'est l'assemblée de 1682 qui a conservé cette date, parce que les quatre fameux articles n'y furent proclamés que le 19 mars. L'ardent abbé de Longuerue affirme avoir « ouï dire au P. Pagi qu'on eut belle peur à Rome de l'assemblée de 1682 ; mais que quand on la vit se contenter de dresser les quatre articles et se séparer, on se moqua de nous. » Cette modération fait leur force, et l'honneur des trente-quatre évêques français qui les ont proclamés.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE XV.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Ce 8 janvier 1682.

J'ai reçu, il y a déjà quelque temps, le beau présent que vous avez eu la bonté de me faire de l'excellent ouvrage du R. P. Noris, touchant les inscriptions de Caius et de Lucius. Il n'y a rien de mieux écrit ni de mieux imprimé, et on peut dire que c'est un ouvrage digne de son auteur et du grand prince auquel il est dédié. Je trouve que le P. Noris a eu raison de préférer l'avantage qu'il a de la protection de S. A. S., à la demeure de Rome et à l'emploi de bibliothécaire du Vatican. On trouve partout des livres, mais on trouve rarement un tel Mécénas. Et puis, que ne quitterait-on pas pour être proche de l'illustrissime M. A. Magliabechi, qui est l'homme du monde le plus connaissant et le plus obligeant ? Pour moi je m'estimerais heureux de l'avoir vu seulement une fois, et le voyage d'Italie me serait agréable pour ce dessein. Mais un solitaire, et un solitaire âgé de presque cinquante ans ne doit plus penser à de tels voyages, et il faut se contenter de vous présenter de loin nos respects, Monsieur, et de vous souhaiter mille heureuses années pour l'avantage des lettres et de vos amis. Nous avons bien parlé de vous avec M. Anisson, auquel j'ai donné l'exemplaire de notre

Diplomatique que je vous avais destiné il y a longtemps. Je voudrais, monsieur, que ce fût quelque chose plus digne de vous. Mais enfin c'est ce que je puis faire, et je puis dire au moins que j'ai la volonté bonne. Je voudrais avoir autant de pouvoir pour vous marquer, Monsieur, toutes les reconnaissances que je dois à toutes les bontés dont vous me voulez bien prévenir. Mais pour toute reconnaissance souffrez que je vous dise que je serai éternellement votre obligé. Voilà le projet d'un Glossaire grec que M. Du Cange a composé depuis peu. Je ne sais si on trouvera des imprimeurs qui le veuillent entreprendre. Il sera en deux volumes. Je suis avec respect, etc.

Ms. de la Biblioт. royale.

LETTRE XVI.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, 16 Maggio 1682.

Volevo aspettare a scriverle, che mi fosse giunta la sua dottissima ed eruditissima opera, che con tanta generosita, si è V. P. R. degnata di mandarmi a donare, per non tediarla con tante mie lettere, e deviarla da suoi gravissimi ed utilissimi studi. Mi ha distolto da tal pensiero il sig. Schelestrate, che la passata settimana passò di Firenze per andarsene a Roma, per custode della Vaticana. Con esso feci io lunghissimi, e soavissimi discorsi,

del gran merita di V. P. R., e mi mostrò, che nell'opera che ha presentemente fra mano inserisce varie scritture avute dall'incomparabil cortesia di V. P. R., imponendomi il riverirla in suo nome. Si tratenne quà poco più d'un giorno, e adesso sarà assolutamente in Roma.

Aspetto di giorno in giorno, e con grandissima impazzienza, la suddetta sua bellissima, dottissima, e curiosissima òpera, *De Re Diplomatica*, della quale me ne scrive, e me ne parla ognuno, con eccessi di lode. Anche il sig. Schelestrate me la lodò infinitamente, confermandomi quel che da altri avevo udito, cioè, che in più luoghi di essa, si era V. P. R., degnata d'inserire il mio vil nome. Questo è un onore del quale non son degno per capo alcuno e del quale le ne rendo mille milioni di grazie, solo dispiacendomi, che apporterà esso con la sua oscurità, e bassezza, non piccolo danno ad una opera così insigne, e tanto per ogni parte perfetta.

La supplico quando che avra letta l'inclusa, a farmi grazzia di farla avère all'eruditissimo P. Quesnel, che mi presuppongo occupatissimo nel rispondere al P. Lupo; il libro del quale, ha appunto adesso ricevuto.

Con che supplicandola insieme dell' onore de' suoi da me, e bramatissimi e stimatissimi comandamenti, la riverisco, e mi confermo, ec.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE XVII.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, li 20 Giugno 1682.

Non so se con maggior mio contento, o rossore, abbia ricevuto la nobilissima, dottissima, eruditissima, e curiosissima opera, *De Re Diplomatica*, che per eccesso di cortesia, si è degnata di mandarmi a donare. Il contento è stato veramente infinito, vedendomi tanto favorito da personaggio di sì gran merito per cento capi; ma infinito è stato anche'l rossore, e la confusione, per conoscermi interamente indegno di un onore, e di un favore, cosi grande. Questa R. P., non è un opericciuola in-12, overo in-8, che possa esser donata senza scomodo, ed accettata in dono senza vergogna; ma una delle più dotte, per la composizzione, e delle più nobili per la stampa, opere, che sieno mai escite in luce. Non posso per ora se non renderlene mille milioni di grazie, ed insieme assicurarla, che eterna conserverò la memoria, e de' suoi singolarissimi favori, e delle mie infinite obligazzioni. Non parlo dell'essersi V. P. R. degnata, e nella prefazzione, ed in altri luoghi, di quella insigne, e celeberrima opera, di parlar della mia debolezza con tanta lode, poichè questo è un onore, ed un favore così grande, che mi rende per la confusione interamente mutolo, conoscendomi in tutto e per tutto indegno di quelle lodi.

marmi per tanto in parte il rossore, la supplico reverentemente, a degnarsi d'avvisarmi almeno qualche libro o altra cosa, che brami di quà, che sarà mio pensiere il trasmetterle subito il tutto. Con che di nuovo rendendole vivissime grazie de'suoi favori, e di nuovo anche supplicandola dell'onore de'suoi da me, e bramatissimi e stimatissimi comandamenti, la riverisco, riconfermandomi, ec.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE XVIII.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, li 10 Luglio 1682.

Di nuovo torno a rendere a V. P. R. vivissime grazie della sua nobilissima, eruditissima e curiosissima Opera, e dell'onore singolarissimo che per eccesso di cortesia, si è degnata di farmi in essa. Quà concorrono giornalmente amici alla mia casa, solo per vederla ed ammirarla; e tra essi uno è stato anche'l P. Generale degl'Agostiniani, il quale lunedi mattina della presente settimana, avendomi fatto l'onore di venire a visitarmi alla mia casa, la maggior parte del tempo lo spese nel leggere, ed ammirar la sua dottissima opera.

I signori Velseri mi hanno mandate l'opere di Marco Velsero, grande per pietà, per erudizzione, per cortesia, per dignità, ec., tutte ristampate in un corpo, in foglio, in Norimberga, ma facilmente anchè V. P. R. le avrà vedute.

È qualche tempo che non ho lettere di alcuno costà di Parigi. Se a sorte chi è restato in luogo del signor abbate Gondi non volesse prenderle, la supplico quando V. P. R. vorrà onorarmi di qualche suo comandamento, a degnarsi di mandarle a Lione al sig. Anisson che me le trasmetterà quà.

Con che supplicandola dell'onore de'suoi da me, e bramatissimi e stimatissimi comandamenti, la riverisco, riconfermandomi, ec.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE XIX.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, 18 Luglio 1682.

Torno a renderle mille milioni di grazie, della sua dottissima, eruditissima e curiosissima Opera, e dell'onore singolarissimo e da me non meritato, ma ben si infinitamente stimato, che si è degnata di farmi in essa. L'onore certo che è così grande e segnalato, che mai potrò degnamenter ingraziarla.

La passata le trasmessi un esemplare dell'incluse composizzioni. Adesso le ne mando un altro esemplare, supplicandola a farmi la grazia di farlo avere al dottissimo P. Quesnel da mia parte. Io non iscrivo al detto Padre perchè non ho avuto risposta a diverse altre mie lettere, nè so la cagione di ciò. Sento che di quà sia stato dato ordine a tutti i Ministri, che non ricevino lettere di chi che sia per

mandare a Firenze, e questa facilmente sarà la cagione che è molto tempo che non ricevo lettere di Parigi. Si accerti che'l Duca serenissimo non ha concetti così bassi, poichè le lettere scritte quà da uomini dottissimi, come sono tutti i miei padroni ed amici di Parigi, sono di gloria anchè ad esso. Alcuni ministri che ne meno sanno leggere, e perciò nemici atrocissimi delle lettere, e de' letterati, hanno pensieri cotanto vili. Ma almeno riformassero spese considerabili, e non bagattelle, o baronerie simili, poichè certo che le lettere che mi venivano di Parigi, non importavano dieci paoli l'anno. Io per questa viltà non ho voluto parlare a S. A. S. E se, o V. P. R., o'l P. Quesnel, o altri, vorranno favorirmi di qualche lor comandamento, potranno farmi grazia di trasmettere le lor lettere a Lione al sig. Anisson, che me le invierà certo quà sicurissime.

Con che supplicandola dell'onore de' suoi da me, e bramatissimi e stimatissimi comandamenti, la riverisco, e mi riconfermo, ec.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE XX.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Ce 6 août 1682.

Je viens de recevoir deux de vos lettres, l'une du 10, l'autre du 18 du mois passé. Je suis confus des honnêtetés que vous me faites au sujet de notre ouvrage. Je vous prie de ne parler plus de remer-

ciments; je suis plus que satisfait de la grâce que vous me faites de le vouloir agréer. Je vous remercie des beaux vers que vous m'avez envoyés, et je prends part aux éloges que vous avez fait dresser pour les PP. Henschenius et Garnier qui étaient de mes amis. C'est une marque de l'amour que vous avez pour les lettres, de leur avoir fait rendre cet honneur par un si illustre poète. J'ai envoyé ces vers à M. l'abbé de la Roque, auteur du *Journal des Savants*, afin qu'il en fasse mention dans quelqu'un de ses journaux.

Je ne sais si vous aurez reçu les lettres que je vous ai écrites depuis mon retour d'un voyage que j'ai fait en Bourgogne et à Lyon, où j'ai vu M. Anisson, votre bon ami et le mien, qui nous a fait mille amitiés à Dom Michel Germain, notre compagnon, et à moi. Il est tout plein d'estime pour vous. Je crois qu'il se résoudra enfin à imprimer le *Glossaire grec* de M. Du Cange, semblable à celui que cet illustre auteur a fait pour le latin. M. Baluze imprime un *Auctarium* des conciles, en six volumes. Le premier est déjà bien avancé. Je n'ai pas entendu parler de l'ouvrage de Marc Velserus, dont vous prenez la peine de m'écrire. Je voudrais bien savoir de quoi il traite. Je ne sais si vous savez que M. Bigot, notre bon ami, est chargé d'une tutelle des enfants de M. son frère, qui le chagrine fort, et qui le distrait de ses études et du commerce qu'il avait de lettres avec ses amis. M. Ménage me fit voir ces jours passés une de vos lettres, dans laquelle vous faites encore mention de moi telle que j'en suis honteux. Je l'avertirai

d'adresser les lettres qu'il vous écrira à M. Anisson. J'ai donné le même avis au P. Quesnel, qui demeure à présent à Orléans, comme vous savez, par ordre de la Cour. Je lui envoie les vers que vous m'avez adressés pour lui. J'achèverai bientôt le troisième tome de nos *Analecta*, dont j'enverrai un exemplaire pour vous à M. Anisson, et un autre pour le P. Noris. Le bruit a couru en ce pays-ci qu'il était mort. J'en étais bien affligé, mais je vois bien que cette nouvelle est fausse, grâces à Dieu. Vous voulez bien que, pour remplir ce vide, je vous dise, faute de choses meilleures, que je donnerai dans ce troisième tome d'Analectes une chronique des évêques du Mans, *Cenomannenses*, et un ancien calendrier des fêtes qui se célébraient en Afrique au ve siècle. Je [1]...... cette pièce ne sera pas désagréable au P. Noris, lui qui aime tant l'antiquité de ce pays. J'y joins plusieurs lettres anciennes avec deux anciens catalogues de papes, faits il y a plus de mille ans. Vous en jugerez lorsque vous les verrez. Dom Michel Germain, notre compagnon, vous présente ses très-humbles respects. Je prie notre Seigneur qu'il vous conserve en santé, et suis du meilleur de mon cœur, etc.

[1] Le cachet a enlevé deux mots.

LETTRE XXI.

MABILLON à MAGLIABECHI.

1682.

Ayant achevé notre troisième tome d'*Analectes*, j'ai cru que vous auriez pour agréable que je vous en offrisse un exemplaire pour témoigner quelque légère reconnaissance de toutes les bontés que vous avez pour moi. Je vous prie de souffrir que je vous en adresse aussi un exemplaire pour le P. Noris, et de le lui offrir de ma part. J'adresserai à M. Anisson l'un et l'autre à votre adresse.

On imprime ici au Louvre les poésies de M. de Munster. C'est un prélat qui témoigne bien de l'inclination pour les gens de lettres (1). Le P. Thomassin, de l'Oratoire, vient de nous donner un tome in-4° des *Matières de la Grâce* en français (2).

Je suis avec bien du respect, etc.

Dom Michel Germain, notre compagnon, vous présente ses respects.

J'oubliais à vous dire que l'on a mis depuis peu le dernier ouvrage du P. Noris dans le *Journal des Savants*, avec l'éloge qui est dû à son mérite. M. Du Cange lui est fort obligé de l'honorable mention qu'il a faite de lui et de son Glossaire dans son *Cenotaphia Pisana*.

Je suis tout à vous.

(1) V. la lettre de Mabillon à Magliabechi, du 10 mai 1681.

(2) C'était la deuxième édition des *Mémoires sur la Grâce*; la première publiée à l'insu de l'auteur et sur une copie furtive, est de Louvain, 1668, 3 vol. in-8°. Malgré l'esprit conciliateur du P. Thomassin, le chancelier Séguier crut devoir, dans son intérêt, arrêter l'impression à cause de la délicatesse du sujet. L'archevêque de Harlay protégea l'édition de 1682, considérablement augmentée.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE XXII.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, li 29 Gennaio 1683.

Essendo escita in luce l'Epistola consolare del P. maestro Noris (1), ho stimato mio debito il mandarne subito un esemplare per uno ad alcuni miei dottissimi amici e padroni, che si trovano costà. Tanto più, che ne sono stampati pochissimi esemplari, e perciò il libro non può aversi in compra. Ne riceverà per tanto V. P. R. con questa mia, otto esemplari, senza spesa di porti, e la prego a farmi la grazia di fargli avere in mio nome a' seguenti :

1° Un esemplare si degni prenderne per se. 2° Un esemplare mi onori di fare avere in mio nome, al sig. abate Baluzzi. 3° Un esemplare mi onori di fare avere in mio nome, al sig. abate Menagio. 4° Un esemplare la prego a farmi grazia di mandare in mio nome, al P. Pascasio Quesnel. 5° Un esemplare la prego a farmi grazia di fare avere in mio nome, al sig. Emerigo Bigot. 6° Un esemplare la prego a farmi grazia di fare avere in mio nome, al sig. Guglielmo Sanson. 7° Un esemplare la prego a

farmi grazia di fare avere in mio nome, al sig. abate Joly. 8° Un esemplare la prego a farmi grazia di fare avere in mio nome, al P. Cl. Francesco Menestrier.

Con che supplicandola a perdonarmi l'ardire che mi son preso, affidato dalla sua incomparabil cortesia, di darle questo incommodo, ed insieme a favorirmi dell'onore de'suoi stimatissimi comandamenti, la riverisco, e mi riconfermo, ec.

(1) C'est le *Epistola consularis in qua collegia* LXX *consulum, ab anno christianæ epochæ* XXIX, *usque ad annum* CC. XIX *in vulgatis fastis hactenus perperam descripta, corriguntur, supplentur et illustrantur;* imprimé cette année à Bologne, in-4°.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE XXIII.

BACCHINI à MABILLON (1).

Parmæ, die 4 Februarii 1683.

Aliquot abhinc diebus maximo demum gaudio perfusus sum, recipiens capsam cum libris, quibus nil apud me pretiosius, nil mihi carius. Hi vero optime habiti sunt, et licet per varia discrimina rerum, sedulitate tamen Domini Anissonii, qui etiam super hanc rem litteras mihi dedit, incolumes pervenerunt. Secundum regulam præscriptam, reddidi Patri Abbati, et Patri Gaudentio quos jussisti. Mittam cœteros nostro domino Magliabechio, cui de hac re scripsi, sicut et Patri Abbati Ticinensi

opusculum cantus, ac tandem Domino Johanni Baptistæ Gentili reddam incolumem ipsi inscriptum, cum revertetur ad nos, jamdudum enim ob munus concionatoris abest. Me vero quot favoribus prosequi dignatus es, Rev^me Pater! Quid tandem pro tanta humanitate rependam? Quibus verbis dignas munere gratias agam? Libris a me emptis, sed quos nunquam habuissem, nisi tu procurare dignatus esses, donum etiam adjunxisti pretiosissimi operis tui de *Azymo* (²), ac rarissimi Bergerii de magnis per Romanum imperium viis(³). Fateor, impar sum tot gratiis digne reddendis. At pro tua insita humanitate, quæso, æqui bonique consulas conatum meum, nam voluisse aliquando sat est.

Te admonitum arbitror a Domino Anissonio de pretio jamdudum Lugduni soluto, ut alias scripsi; sed, siquid deest ad plenam debiti satisfactionem, me, quæso, admoneas rogo, prout enixe eumdem Dominum Anissonium rogavi.

Patrem Dominum Michaelem obsequentissimo animo saluto, ac ipsi omnia, quæ supra scripsi, item scripta sunto. Rogo demum ut mihi frequenter aliquid, quo debito gratitudini respondeam, imperetis. In præsens nil adjungendum occurrit. Fruar interim elaboratissimis vestris lucubrationibus, in quibus nil non summa laude dignum invenio. Valete Rev^mi Patres, ac me pro vestra humanitate amore dignemini, etc.

(¹) L'adresse de cette lettre porte : « Al Reverendissimo Signore Padrone Colendissimo il Padre don Giovanni Mabillon Monaco della Congregazione di S. Mauro. — Chez M. Lange, rue de la Truanderie, vis-à-vis le *Poirier*. Parigi.

(²) La dissertation *De Pane eucharistico, azymo et fermentato* parut en 1674, in-8°. Mabillon l'a dédiée avec modestie au pieux et savant cardinal Bona, qui avait cru, ainsi que le P. Sirmond qu'avant le IXe siècle, on se servait indifféremment du pain levé et du pain azyme dans l'Église latine ; il prouve que le pain azyme est le seul dont on s'est toujours servi dans cette Église. V. la *Notice* sur Ciampini.

(³) V. la lett. de Bacchini à Mabillon, du 3 mars 1687, note 1.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE XXIV.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, li 8 Novembre 1683.

Subito che dal sig. Anisson, con ogni maggior cortesia, e puntualità, mi furono inviati i due esemplari del suo dottissimo e utilissimo terzo tomo degl'Analecti, ne diedi da parte di V. P. R. un esemplare in propria mano al P. Noris, e con una mia lunga lettera, le ne avvisai la ricevuta (¹). Dopo, non le ho più scritto, perchè so che ha altro che fare che perder tempo nel leggere le mie inezzie, essendo occupatissimo nello scrivere i suoi dottissimi libri, per utile universale, e gloria del nostro secolo.

Adesso le scrivo così in fretta questi quattro versi, primo per riverirla, e riconfermarmele vero ed obligatissimo servidore, e dopo per accennarle, che mi sono ardito a trasmetterle le Addizzioni alla *Biblioteca napoletana*, escite adesso in luce. La maggior parte della roba che è nel detto libro, è cavata dalle notizzie che mandai io a Napoli,

come potrà V. P. R. vedere dalla lettera del sig. Nicodemo, al sig. D. Pedro Valero, che è in principio del libro ([1]).

Essendo stato pregato a vedere la Biblioteca napoletana, e notare in essa qual cosa da aggiugnervi, o da correggersi in pochissimi giorni, correntissimamente scrissi quasi cento fogli di varie cose, che vi potevano, o corregere, o aggiugnere, in quel libro, ma però in confuso, e senza ordine di alcuna sorta, secondo che mi venivano alla memoria. Il sig. Nicodemo le ha distese, essendo tutta la dicitura sua, e ve ne ha aggiunte molte altre.

Perchè nel tempo che le scrissi ero occupatissimo, non toccai quasi cosa alcuna intorno alla parte erudita degli scrittori Greci, e Latini, come ne meno a molti altri uomini dotti moderni, come per esempio, circa al cardinal Cajetano, al Tasso, e simili, perchè di questi mi riserbavo a scriverne ad animo posato, e con qualche ozio. Dopo mi sopraggiunsero occupazzioni maggiori, onde non ne feci altro, il che le accenno per mia difesa, e perchè sappia, che quel che in quel libro si legge del cardinal Cajetano, ed altri simili, non è roba mia. Cento cose avrei scritto e, se non erro, assai curiose, del detto Cardinal Cajetano, e de'suoi libri, senza cavare i titoli di essi, dagl'Elogi del sig. Crasso.

Ma tralasciando questo, il P. Noris fa stampare una sua lettera di circa a trenta fogli, al P. Pagi, intorno al suo libro de' Consoli. Come sarà finita d'imprimere, la manderò a V. V. R.

Con che supplicandola dell'onore de'suoi da me

bramatissimi comandamenti, e riverendola, mi confermo, ec.

(1) Le tome III des *Analectes* avait paru à la fin de 1682. Mabillon le dédia à M. de Tressan, évêque du Mans. Les actes des évêques de cette métropole sont encore un excellent morceau d'histoire de France.

(2) La *Biblioteca napoletana*, publiée par le jurisconsulte Toppi, Naples, 1678, in-folio, devint beaucoup moins imparfaite par les *Additions* à cette histoire données aussi in-folio, en 1685, par le docte napolitain Nicodème.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE XXV.

MAGLIABECHI A MABILLON.

Firenze, li 19 Maggio 1684.

Oggi, avendo avuto l'onore, che sieno stati a favorire la mia piccola libreria, gl'erudittissimi e cortesissimi signori, il sig. abbate Le Dieu, ed il sig. de Cordemoy che mi hanno fatta soavissima commemorazzione del gran merito di V. P. R., gli ho subito fatte vedere le dottissime ed eruditissime Opere di V. P. R. che conservo tra le cose a me più care, e più grate. Avendogli dopo condotti a veder la libreria di S. A. S., e quivi pure, come da essi potrà sapere, gl'ho mostrate le dette insigne Opere di V. P. R., collocate da me tra libri più prezziosi e singolari. Con tale occasione, ho anchè voluto scriverle questi due versi, per riverirla, e riconfermarmele vero ed obbligatissimo servidore. Stimo che possa poco tardare ad arri-

varle il fagottino, che per mezzo del sig. Huguetan, mi sono ardito a mandarle franco di ogni spesa di porti. Quando V. P. R. l'avrà ricevuto, la supplico a degnarsi di fare avere gl'esemplari in mio nome, a que'dottissimi signori, che le ho accennati nella mia lettera che è col fagottino.

Con che supplicandola dell'onore de'suoi da me, e bramatissimi e stimatissimi comandamenti, e di nuovo ringraziandola de'suoi favori, la riverisco, e mi riconfermo, ec.

Mt. particulier.

LETTRE XXVI.

CLAUDE ESTIENNOT à CHARLES BULTEAU

Rome, le 23 décembre 1681.

Pax Christi.

Notre R. P. Flambart partit d'ici le 14 de ce mois, et mardi dernier de Civita-Vecchia, sur un vaisseau malouin escorté d'un armateur français et de deux marsillanes, en bonne santé, et il va passer l'hiver à Avignon. Le P. dom Jean est allé à la Stamparia pour dresser le catalogue des Cardinaux que vous souhaitez, et vous l'aurez au premier ordinaire. Envoyez-nous, je vous prie, les journaux, vous nous ferez plaisir. On est ici extrêmement cu-

rieux de ces sortes de nouvelles, et on y a celles du nouvelliste de Hollande régulières. Le livre de M. Maimbourg *de l'Eglise de Rome* est ici regardé avec tous les yeux, et on ne doute pas qu'il n'y soit censuré ([1]); mais ce que vous aurez peine à croire est que dans les permissions qu'on a données de lire les livres défendus, on y a mis, pendant quelque temps, *exceptis impio Machiavello, Molinao,* et *Maimbourg*. A présent on ne le fait plus.

La reine de Suède en a vu un exemplaire qu'elle envoya au moment à M. l'abbé Schelstrate. Je le trouvai jeudi au sermon du pape, et le vis tout triste. On dit qu'il y est traité fortement, j'en suis marri, non pas pour la chose qui est juste, mais pour la personne; car c'est un fort honnête homme, et comme il est flamand, et a été mis en la charge où il est, à l'exclusion de beaucoup d'autres gens, cela lui fera tort dans l'esprit de Sa Sainteté, à qui on ne manquera pas de dire qu'il a attiré à la Cour de Rome cette nouvelle affaire.

Il y a six semaines que Sa Sainteté n'a donné audience à personne, pas même à ses officiers, et monseigneur Slusius a près de trois cents mémoriaux à lui présenter. On a donné ici un bref qui défend aux pères minimes d'aller voir et confesser les religieuses de Cîteaux, sans l'agrément et le consentement des pères de l'ordre; mais comme il ne leur a pas été signifié, je vous prie de ne le pas publier. L'affaire des chartreux est bien embarrassée, et on n'en verra pas sitôt la fin. Celle de Cîteaux l'est par une sentence arbitrale qu'a rendue monseigneur le cardinal d'Estrées, à laquelle ils se

tiendront s'ils font bien. On ne croit pas que la béatification des saints martyrs du Japon se fasse ces fêtes à cause de l'indisposition du Pape. Il y a des affaires plus pressées que celles-là qui demeurent.

Saluez, je vous prie, pour moi, le R. P. Mabillon, et dites-lui que nous travaillons fortement à notre seizième tome de fragments, et lui enverrons ce qu'il y a de meilleur à la bibliothèque de la sérenissime reine de Suède. Je vous souhaite bonjour et bonne année, et suis de tout mon cœur votre, etc.

(1) Le *Traité historique de l'Eglise de Rome,* déplut tellement au Saint Siége par ses principes gallicans, que l'auteur fut obligé de quitter les Jésuites. Il reçut aussitôt une pension de Louis XIV.

Mt. particulier.

LETTRE XXVII.

CLAUDE ESTIENNOT A MABILLON.

Rome, le 30 décembre 1684.

Pax Christi.

Mon révérend père, je vous souhaite une bonne et heureuse année et vous assure de mes amitiés et services, celle-ci et toutes les autres *in æternum et ultrà*. Vous avez dû recevoir trois ou quatre de mes lettres sur lesquelles j'attends réponse et savoir ce dont vous aurez besoin des bibliothèques

Vaticane et de la reine de Suède, dont nous sommes les maîtres. J'ai vu les manuscrits de celle de la reine, et en ai tiré douze ou quinze de cartulaires, chroniques etc., que vous aurez dans nos tomes de fragments. On m'a prêté le catalogue des manuscrits de presque toute l'Italie, mais je ne l'ai que d'hier, et n'ai pu encore en faire des extraits.

On parle ici, aussi bien qu'à Paris, de votre voyage d'Italie, et monseigneur le Cardinal casanata, que je fus voir jeudi, me dit qu'il fallait absolument que vous vinssiez voir les bibliothèques de ce pays-ci, et nous marquer vous-même les choses dont vous avez besoin. Je lui promis de vous en écrire, et si vous le croyez, et vos amis, vous viendrez faire ici une station de quelques mois. Nous vous donnerons cellule, pain, vin, etc., l'hospitalité entière, et vous serez *padrone della casa*. Vous nous enverrez ce qu'il vous plaira de votre itinéraire ou des *Acta*, mais je crois qu'une douzaine ne sera pas trop, car j'en donnerai à M. l'abbé Schelstrate et au bibliothécaire de la reine, outre ceux qu'on a coutume de donner, car j'en reçois de bons et agréables services. J'apportai hier neuf ou dix manuscrits de la bibliothèque de la reine, qui sont chroniques de monastères, volumes de lettres, etc. Nous en tirerons ce qui ne sera pas imprimé, et nous avons déjà expédié Mostarius, une partie des ouvrages d'Abbon, la chronique de sainte Colombe de Sens, etc., mais nous n'avons point trouvé, ni dans la bibliothèque Vaticane, ni dans celle de la reine, des manuscrits d'Optat de Milève, ni de Pacien.

Nous avons pris les *Var. Tres.* de *Paschase* Radebert *De corpore et sanguine Domini* [1], et trois ou quatre manuscrits, quelques vers du même auteur et d'Atton, qui ne sont pas imprimés, et quelques autres ouvrages. J'ai trouvé dans la bibliothèque de la Reine un *Sacramentaire* et un *Ordo Romanus*, avec un *Collectaire* qui ont près de mille ans. Ils ont été vus par le cardinal Bona et par le R. P. Thomaso. Néanmoins, si vous croyez qu'il y ait quelque chose qui puisse vous servir, commandez et vous serez obéi.

Dom Jean Durand, qui vous salue, aimant autant que moi l'étude, nous y passons assez souvent sept à huit heures par jour. Cela nous occupe, nous divertit, et ne vous sera pas inutile. Je ne croyais pas devoir avoir si facilement tout ce que je souhaitais dans ce pays-ci, mais j'y ai trouvé encore deux ou trois exemplaires du *De Re Diplomatica*, que j'ai donnés fort à propos et cela a fait un bon effet; car en ce pays-ci, le secret pour avoir est de donner. Ainsi, quand vous nous enverrez de vos livres, nous vous enverrons des nôtres.

Voyez si vous n'aurez pas besoin de quelque chose de ce qui suit :

1. *Theoderici liber de miraculis Sancti Benedicti.*
2. *Miracula ad sepulchrum Eugenii Papæ III facta.*
3. *Collectio veterum formularum*, autres que Marculphe, à ce que je crois.
4. *Egloga de Ordine Romano, cum orationibus episcoporum.*
5. *Capitula Herardi Parisiensis Episcopi.*
6. *Statuta ecclesiæ Carnotensis.*
7. *Ratramni monachi Corbeiæ libri V, contra opposita Græcorum pro Romana Ecclesia.*

8. *Gisleberti Abbatis Aureæ Vallis opera.*
9. *Theodulphi Aurelianensis responsa ad quæstiones Karoli Imperatoris.*
10. *Sermones Sancti Eligii Noviomensis, quorum nonnulli sunt inediti.*
11. *Tractatus Hugonis Rothomagensis archiepiscopi ad Philippum primum, regem Francorum, de laude memoriæ.*
12. *Commentarii Abælardi in epistolam ad Romanos.*
13. *Commentarii Gisleverti episcopi Pictavensis in epistolam ad Corinthios.*
14. *Libellus incerti authoris ad Augustinum.*
15. *Theorioni philosophi epistola græca de Eucharistia suscipienda.*
16. *Fulberti Carnotensis Episcopi tractatus de forma fidelitatis.*
17. *Dicta et acta Sancti Hyeronimi, ex diversis operibus ejus collecta.*
18. *Aconis Episcopi liber de rebus Orientis.*
19. *Officia ecclesiastica antiqua.*
20. *Regula monasticæ vitæ incerti sed veteris scriptoris.*
21. *Theodulphi Aurelianensis episcopi Epistolæ.*
22. *Homiliæ Sancti Severini episcopi. Bertharii abbatis plures.*
23. *Gennadii libellus de problematibus vel definitionibus rectæ fidei,*
24. *Liber Bedæ de natura rerum.*
25. *Abbonis tractatus de computo.*
26. *Ejusdem commentarii in Caliculum Victurii et in Isagogen Porphyrii.*
27. *Aymoini liber de vita Apollonii.*
28. *Andreæ Marchianensis libri tres de gestis Francorum ad annum 1194.*
29. *Geraldi de Fracheto chronicum Lemovicense.*
30. *Hadoardi presbyteri collectio de divina natura.*
31. *Vita Sancti Petri abbatis Clarevallensis.*
32. *Tractatus Abbonis de Cyclo XXII. Alius ejusdem de anno Dominicæ Passionis.*
33. *Liber anonymi, sed veteris, de informatione principum.*
34. *Gerberti regula de Abaci computo.*

Je salue vos chers collègues et suis en vérité et de bon cœur tout à vous. M. l'abbé Schelstrate est traité un peu fortement dans le livre du P. Maimbourg. J'en suis marri pour l'amour de lui, car c'est un

fort honnête homme et votre ami. On lit ici ce livre avec application, et ne sais quel sort il aura. M. l'abbé Dyrois et autres en sont contents, et même quelques prélats de la Cour, mais non pas tous.

Votre humble et obéissant confrère.

(1) Le célèbre traité *De sacramento corporis et sanguinis Domini nostri Jesu-Christi ad Placidum liber*, par Paschase Radebert, grand théologien, philosophe et lettré du IXe siècle, fut inséré par Dom Martène et Dom Durand dans le dernier vol. de leur *Amplissima collectio;* la correction était due à Dom Sabbathier, l'élève de Ruinart, qui revit le texte sur vingt manuscrits.

Mt. particulier.

LETTRE XXVIII.

Claude ESTIENNOT à MABILLON.

Rome, le 6 janvier 1685.

Pax Christi.

Mon révérend Père, vous avez reçu ou vous recevrez cinq ou six de mes lettres, où vous trouverez un indice de ce que nous avons entre les mains. Nous travaillons infatigablement à faire des recueils, et comme nous prenons à la bibliothèque de la Reine ce que nous voulons, nous aurons d'assez bonnes pièces à vous faire présent. Mais nous amassons l'hiver pour l'été, et pour vous faire voir au printemps prochain où nous vous attendons. J'ai vu monseigneur le cardinal Casanata ces fêtes, qui me demanda de vos nou-

velles et me dit qu'il fallait que vous vinssiez. Monseigneur le cardinal d'Estrées me dit la même chose. Vous prendrez à la bibliothèque de la Reine tout ce que vous voudrez, mais on vous donnera avec quelque réserve ce que vous demanderez de la bibliothèque Vaticane. J'ai l'index des manuscrits grecs qui sont beaux, mais je n'ai pu encore avoir celui des latins qui nous accommoderait bien mieux. J'ai aussi celui d'une partie des manuscrits de Venise. A Florence vous verrez tout sans peine; ainsi votre voyage ne vous peut être qu'avantageux, et au reste Rome, un consistoire etc., sont à voir. Le Mont Cassin vous sera ouvert; on me l'a promis, et Dom Jean ou moi vous tiendrons compagnie. Vous verrez Sublac et quantité d'autres lieux; ainsi venez et commencez par apprendre à parler italien, car sans cela vous pâtirez sur la route et vous embarrasserez ici les gens si vous leur parlez latin. M. l'abbé Dyrois et Dom Jean vous saluent. On érige ici une côngrégation de l'ordre en Bavière, sous le titre du Saint-Ange-Gardien. Nous devons nous assembler mardi pour examiner leurs statuts, avant que de les présenter à sa Sainteté. Le livre de M. Maimbourg est ici traité d'hérétique, et il fera peut-être qu'on sera encore plus réservé à nous faire voir tout dans la bibliothèque Vaticane. Il y a une infinité d'espions; mais il y en a bien qui ne sont pas pour le Saint Siége.

Je salue votre cher collègue et les savants, singulièrement le P. Dom Placide. Je vous ai mandé que je n'avais point trouvé ici de manuscrits d'Optat de Milève jusqu'à présent. Nous chercherons encore

dans les bibliothèques Barberine, Daltemps, Chigi, etc. On sait ici les affaires du Roi et de Morimond.

Je n'ai pu encore baiser les pieds de sa Sainteté, parce qu'il n'a pas donné d'audience, outre que j'attends le *saint Augustin* et quelques autres livres pour les lui présenter. Je suis de tout mon cœur, etc.

Mt. particulier.

LETTRE XXIX.

Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

Rome, le 3 mars 1685.

Pax Christi.

Vous pouvez envoyer tous les livres à monseigneur le Cardinal par la voie de M. Pasturel, aussi bien que les journaux, sans craindre le coût du port. Cela n'est rien pour ces seigneurs, outre que je crois qu'ils n'en paient pas, à beaucoup près, tant que nous faisons. Je lui envoie de Hollande le journal qui est ici beaucoup plus estimé que celui de France [1], et comme M. de la Roque est de nos amis, s'il l'est au point que vous puissiez lui dire tout, vous ferez bien de lui conseiller de n'en faire pas tant et de les mieux remplir. Le premier que vous m'avez envoyé a fait ici pitié, et s'il ne fait mieux, on lui préférera celui de Hollande en toute manière. Vous me ferez pourtant plaisir de conti-

quer à me les envoyer ; je les fais voir à cinq ou six cardinaux qui m'en savent gré : cela donne entrée et, dans la suite, vous pouvez leur demander avec plus de liberté quelque grâce.

On continue de dire ici et de croire que les affaires s'accommoderont touchant les propositions, et que nos seigneurs les prélats écriront à sa Sainteté une lettre respectueuse et soumise; qu'on ne parlera plus du passé, et que tout sera enseveli dans l'oubli, comme s'il n'était point arrivé; mais on a peine à ajouter foi à tout cela et à croire, ou qu'on veuille faire cela en votre pays, ou qu'on s'en veuille contenter en celui-ci. Je ne crois pas que M. Dyrois pense à rien donner au public; il travaille pourtant toujours, mais ce n'est qu'à lire ce qui se fait de nouveau. Il est toujours notre bon ami et vient manger ici une *minestra* avec nous du moins de quinze en quinze jours. M. Bellori a achevé son livre des *Médailles*, mais il voudrait qu'il fût à recommencer (*). Nous gardons ici toutes les mesures que nous pouvons, et nous voyons plutôt trop peu que trop. Pour le reste, mes amis et vous pouvez être en repos. Monseigneur le Cardinal m'a dit plus d'une fois que je pouvais étudier en toute sûreté, voir les bibliothèques, etc. Nous n'allons à celles du Vatican que rarement, ni à celle de la Reine, qu'une fois le mois, et on se plaint que nous n'y allons pas assez souvent. Je n'en sache point dans Rome qu'on ne nous ait ouverte, ou qu'on ne nous ait invité d'aller voir; j'ai été prié plusieurs fois d'aller à celle d'Altemps avant que d'y aller. Ainsi nous garderons toutes les mesures que la petite

prudence pourra nous suggérer et je ne prévois rien qui nous puisse faire de l'embarras. Presque tous les jésuites français qui sont ici me viennent voir et m'invitent à leurs cérémonies; ayant même témoigné au R. P. Assistant, que je souhaitais voir une bulle dont j'avais besoin, lui-même m'apporta leurs privilèges, etc., et je les ai encore. Ainsi de ce côté-là ni du côté des Cours, je ne vois rien qui nous puisse faire obstacle. Il a fallu autrefois pour avoir un manuscrit de S. Augustin de la bibliothèque de la Reine, employer des cardinaux; je lui ai demandé cette grâce à elle-même, et elle me l'a accordée très obligeamment; j'en jouis paisiblement, et on m'en donne plus quelquefois que je n'en veux. Nous avons achevé les manuscrits de S. Hilaire; nous allons ensuite voir ceux du Vatican et de la bibliothèque du cardinal Baronius, qui est une des belles et riches de Rome. Nous n'avons pas à la vérité permission d'en emporter chez nous les manuscrits, parce qu'il y a des bulles qui le défendent, mais nous y restons seuls depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir, toutes fois et quantes que nous le voulons. Je vous dis cela une bonne fois pour toutes, afin que vous soyez sans appréhension. Grâce à Dieu depuis que je suis en charge, je ne me suis point fait d'affaires, et je ne commencerai pas, Dieu aidant. Saluez, je vous prie, notre cher père Mabillon. Je vais travailler à Atton, *De Rebus Orientis*, Fulbert, *De Fidelitate*, etc.

Dans les folies du carnaval on a représenté, dans une ville d'Italie, le doge et les quatre sénateurs montés sur des ânes, et des Espagnols tirant les ânes

par la queue et les voulant empêcher d'aller. Cependant les ânes, ou en ruant ou poussés par ceux qui les montaient, ont été les plus forts, et les Espagnols ont été obligés de les laisser passer.

Il y a long-temps qu'on a ici discontinué le journal; on n'y pense qu'à *campare*, c'est-à-dire qu'à ce qui peut servir à s'avancer et à se mettre à son aise, *panis et spectacula*. Peu de bien, si on ne peut en avoir beaucoup, mais jouir de ce bien et vivre sans s'incommoder et en prenant toutes ses aises, voilà le génie du pays; et un habile homme est celui qui, comme disait il y a quelque temps un cardinal, *sa camminare*. Je ne sais pas, disait-il, ni la théologie, ni l'histoire ecclésiastique, ni etc., mais je sais vivre, et vivre à la cour. Sa Sainteté est encore alitée ou de goutte ou de fluxion sur les jambes; il y a pourtant au moins quatre cautères; mais comme il ne fait pas d'exercice, il ne se peut qu'il n'amasse des humeurs. Il dépense tous les jours un teston, c'est-à-dire 31 sols de France (*). Il n'est rien de plus modeste, et si tous ceux qui l'ont précédé avaient fait comme lui, la chambre apostolique aurait plus de pistoles qu'elle n'a d'écus. Mais cela ne contente pas bien des gens, qui ne savent que le métier d'estafiers, etc. Ainsi il y a bien de la misère dans Rome, quoiqu'il y ait, à ce qu'on dit, soixante mille hommes de moins qu'il n'y a eu sous Alexandre VII. Il y en a encore beaucoup pourtant. J'ai été aujourd'hui à S. Pierre, où il y a indulgence. Je n'ai jamais tant vu de monde assemblé.

Je ne sais si M. Schelstrate répond au livre de

M. Maimbourg, mais j'ai ouï dire à de fort habiles gens qu'il était très difficile d'y bien répondre. L'Espagne est entrée dans la ligue contre le Turc avec le Pape et les Vénitiens, plus à ce qu'on dit pour se mettre à couvert de la France et des armes de notre incomparable monarque que par pure dévotion.

Je suis de tout mon cœur votre, etc.

M. l'abbé Dyrois a passé ici la journée. Nous avons parlé de vous plus d'une fois; il vous salue, et m'a dit qu'il avait deux livres prêts à mettre sous la presse. Il m'a encore assuré que je pouvais étudier *secure*, et sans aucune crainte. Je vous prie de dire au R. P. Assistant, que les mémoriaux qu'il sait de la Pénitencerie m'ont été renvoyés pour être examinés et y mettre mon avis, et qu'ainsi je ne pourrai les lui envoyer que l'ordinaire prochain.

(1) Il s'agit des *Nouvelles de la République des lettres*, rédigées par Bayle, Jac. Bernard, La Roque, Jean Barrin et J. Leclerc, qui parurent à Amsterdam de 1684 à 1718.

(2) L'ouvrage de Bellori *Veterum illustrium philosophorum, poetarum, rhetorum et oratorum imagines, ex vetustis nummis, gemmis, hermis, marmoribus, aliisque antiquis monumentis desumptæ,* parut à Rome cette année, in-fol.

(3) Le docteur Burnet, qui, dans son satirique voyage d'Italie, loue toutefois la sagesse, les mœurs et la sobriété d'Innocent XI, fait plus que tripler cette dépense, lorsqu'il la porte à un écu.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE XXX.

MABILLON à MAGLIABECHI.

A Milan, ce 29 avril 1685.

Je vois bien qu'il n'y a pas moyen de vous surprendre, et que vous êtes toujours comme en sentinelle pour chercher les occasions de servir vos amis. Quand je n'en aurais point reçu de preuves jusqu'à présent, les lettres de recommandation que vous avez eu la bonté d'adresser pour nous à M. Anisson m'en fournissent une authentique. Il n'y a rien de plus obligeant que cette manière agréable de prévenir et de surprendre ses amis. Je souhaite passionnément d'arriver bientôt à Florence, afin de vous en marquer de vive voix mes reconnaissances. Cependant, je ne crois pas que nous y puissions arriver si tôt. Nous partirons d'ici pour Venise la semaine prochaine, pour nous rendre à Rome avant la saint Jean. Je ne vous ai pas mandé que nous avons achevé d'imprimer, avant notre départ de Paris, le VIIe tome de nos *Actes*, avec le IVe des *Analectes*, qui contient notre *Iter Germanicum*, et de plus un volume séparé in-4°, *De Liturgia Gallicana* (1). Vous en saurez de plus amples nouvelles, lorsque nous serons à Rome. Dom Michel, notre compagnon, vous présente ses respects avec moi, qui suis de tout mon cœur, etc.

(1) Le T. VII des Actes des Saints de l'ordre de S. Benoît consacré au xe siècle (le ve de l'ordre), parut au commencement de cette année. Mabillon, sans dissimuler dans la préface les abus, les désordres, les vices que ce siècle si décrié vit au sein de l'Église, montre les vertus des quatre ou cinq papes qui le remplirent, ainsi que l'influence de la congrégation de Cluny, créée en 910, qui répandit par toute l'Europe ses colonies de saints et savants moines, apôtres de l'évangile et de la civilisation. Il est vrai qu'un de ces abbés, le superbe Oydelo, devait s'appeler un jour roi de Cluny et chef de la milice (*Rex Cluniasensis et militiæ princeps*), et que son faste répondait à ces titres. Le T. IV des *Analectes* fut publié en 1685, et l'*Iter Germanicum*, séparément, dès 1675.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE XXXI.

Claude ESTIENNOT à Thierry RUINART.

A Rome, 5 mai 1685.

Pax Christi,

Je vous suis obligé de la peine que vous avez prise de me donner avis du départ du R. P. Mabillon. Vous m'auriez fait plaisir, ou lui, de me marquer sa route, car j'ai des lettres de recommandation pour lui aux cardinaux Visconti, à Milan; Barbarigo, à Padoue; Pignatelli, à Bologne; monseigneur l'Archevêque, à Florence, etc.; et je ne sais où les lui envoyer. J'ai pris copie de l'apologie de Manassès, et je la donnerai à Dom Jean avec deux volumes de recueils que nous avons déjà faits, et il en prendra tout ce qui pourra lui être utile, ne travaillant ici que pour lui et pour nos savants. Nous

avons fait le *var. tres.* de S. Ambroise, S. Hilaire, Paschase Radebert, où nous avons trouvé des pages entières qui manquent à son traité *De corpore et sanguine Domini*; d'Alcuin, où nous avons trouvé quelques lettres non imprimées, etc. Faites-moi, s'il vous plaît, l'amitié de saluer pour moi nos savants, et singulièrement le R. P. bibliothécaire; ils ne peuvent avoir ici un correspondant moins capable de leur rendre service, et plus disposé à le vouloir faire que moi.

Il y eut hier Consistoire sur les affaires d'Angleterre qui vont très bien pour la religion, ce qui fait voir que le pape, qu'on fait malade à Paris, se porte bien à Rome, et que s'il n'a fait aucune fonction ces fêtes, cela vient plus de l'éloignement qu'il en a, que du manquement de santé; il n'a pas, à la vérité, les jambes fort bonnes, mais, du reste, il se porte autant bien qu'on le peut à soixante-seize ans.

Je suis, en vérité, etc.

Mt. particulier.

LETTRE XXXII.

Michel GERMAIN à Placide PORCHERON.

Venise, 25 mai 1685.

Je vous remercie très-humblement, mon Révérend Père, des nouvelles que vous nous avez fait la

grâce de nous écrire. Prenez, s'il vous plaît, pour vous, tout ce que j'ai écrit aux deux RR. PP. Assistants, du manuscrit de l'*Imitation* d'Arone, et de celui de sainte Justine de Padoue, et donnez-en avis à nos savants, à qui je présente mes respects.

Peu après la Canonica, on entre dans les terres des Vénitiens. La première ville qui s'est présentée à nous a été Bergame. Je ne saurais mieux la comparer qu'à Montreuil et à Boulogne jointes ensemble. Le *Borgo*, ou basse ville, a une très vaste étendue; la *Città* me paraît très forte. Nous y avons trouvé aux portes tous français et même des françaises. Bresse est aussi bien munie; nous y avons deux monastères : S. Faustin et S. Nazaire. Les bâtiments y valent quelque chose, mais les moines ne nous ont pas plu. Un savant, pour qui nous avions des lettres, nous a fait connaître deux autres savants, et tous trois ensemble nous ont promenés à la cathédrale qui était autrefois un temple de Vénus, chez M. le comte Martiningue, où il y a bien des raretés, et par les plus beaux endroits.

Vérone sent encore son ancienne colonie romaine. L'étendue de la ville est très grande. Nous y avons deux monastères, S. Zénon, mal entretenu sous un abbé commandataire qui en tire de grands revenus, et laisse à douze moines de quoi vivre; l'autre monastère est de dix-huit moines, sous un abbé régulier. Point de bibliothèque ni dans l'un ni dans l'autre lieu. L'amphithéâtre de Vérone reste encore presque entier. Le cabinet du comte Moscardo vous occuperait agréablement dix jours. Sachez du R. P. Assistant Boistard, le profit que nous

en avons tiré. L'Académie des savants est un lieu magnifiquement bâti, proche de l'amphithéâtre. Les nôtres ne sont pas si bien logés au Louvre ni à la bibliothèque du Roi. Nous avons un joli monastère au faubourg de Vicence, où il y a huit ou dix anciennes inscriptions; ni là, ni ailleurs, nos moines ne nous ont pas fait goûter de leur vin. Trois nobles et savants Vicentins se sont efforcés de nous combler de civilités et de nous montrer toutes les beautés de la ville. On ne saurait faire attention sur le mérite et les manières honnêtes de ces messieurs, sans réfléchir sur nos moines et admirer leur insensibilité. Aussi n'étudient-ils pas : ils disent matines avant souper; ils mangent gras, portent du linge, pour ne rien dire du *peculium* et de leur sortie seuls.

M. Patin est le plus habile homme de Padoue. Son cabinet de médailles est très riche. Il a fait depuis peu un livre qu'il a dédié au R. P. de La Chaise : c'est sur des inscriptions grecques qu'il a trouvées. Il nous en a fait présent (1). Madame Patin nous a aussi donné un livre de piété de sa façon (2). Il a deux filles savantes en latin, en vers et en prose, agrégées à l'Académie des Ricovrati, aussi bien que Mademoiselle de Scudéry (3). La ville de Padoue est très grande. S. Antoine-le-Cordelier, ou son église, y est simplement appelée *le Santo*; sainte Justine est un lieu très magnifique. L'église est plus grande et plus belle que celle du *Santo*. Le monastère est magnifique à proportion. Il y a quatre vingt-dix moines; trente ou quarante commis, c'est-à-dire frères convers, qui n'ont nulle forme de capuchon, mais simplement une soutane noire et une ceinture de cuir,

On peut les renvoyer si l'on n'en est pas content. Il y a encore cent serviteurs. Je ne suis point content de l'observance de ces moines, qui nous ont montré leur bibliothèque, où rien n'est plus à remarquer que le manuscrit de l'*Imitation*, dont je fais la description au P. Assistant Boistard.

Lisez ailleurs la description de Venise. Je ne vous parlerai que de S. Georges-Major. L'église et le reste du monastère est la plus belle chose que j'ai vue en ce genre. Il y a un escalier que je voudrais un peu moins magnifique. Les RR. PP. me paraissent mieux réglés qu'ailleurs. M. l'Ambassadeur est très content de leur office divin. Ils sont bien soixante sans parler des frères. Leur bibliothèque est ornée presqu'en miniature, s'il faut ainsi dire. Sur chaque classe, il y a des figures des principaux auteurs. Le plafond, les tableaux, la dorure et la peinture même des livres y font demeurer par plaisir. Ils nous y ont invités à manger, aussi bien que les religieux de notre petit monastère de S.-Nicolas-*in-Lido*, c'est-à-dire *in littore*. L'Eglise en est fort belle. Je voudrais que nos lieux réguliers valussent ceux-là. L'air n'y vaut rien. Les religieux y sont de très bon cœur ; ils nous ont ouvert leurs archives à cœur ouvert. Je ne vous écrirai plus que de Rome. Mes respects et sincères amitiés à tous ceux à qui vous savez que je dois et que je désire les faire. Lisez les lettres au R. P. Assistant, et puis après les avoir montrées à Dom Emond et à Dom Thierry seulement, cachetez-les, et en cas qu'ils soient à S. Denis, prenez la peine de les leur envoyer, et de tenir la main que, ni vous, ni nos deux frères, ne fassiez connaître à personne

que vous ayez vu le contenu de ces lettres. Madame l'Ambassadrice nous a dit aujourd'hui à dîner, après avoir bu à la santé de Dom J. Mége, que la Gazette de France faisait une honorable mention de Dom Luc, *magnifica post consummationem*. Ce bon père a été béni sur la terre. Je crois qu'il l'est aussi dans le ciel, et je le désire de tout mon cœur. Aimez-moi, je vous conjure, comme je vous aime et honore, et continuez à prier pour votre, etc.

(1) La dissertation de Charles Patin, imprimée cette année in-4° à Padoue est intitulée *Commentarius in tres inscriptiones Græcas Smyrna nuper allatas*. Ces inscripions, lui avaient été vendues dix sequins par un brocanteur d'antiquités, un soir qu'il se promenait sur la place S. Marc. On voit par la dédicace qu'il voulut, vers la fin de sa vie, rentrer en grâce, quoique le frontispice porte cette fière devise d'exilé prise d'Ovide : *Omne solum forti patria est*, que le républicain Ludlow, banni comme juge de Charles 1er, avait aussi inscrite sur la porte de sa maison de Vevey, en supprimant avec goût la fin du vers, *ut piscibus æquor*.

(2) Le livre de madame Patin a pour titre : *Réflexions morales et chrétiennes*, 1680. Mme Patin, compagne des traverses et de la fuite en Italie de son mari, était sous le nom de Modeste, de l'Académie des Ricovrati, ainsi que ses deux filles.

(3) Les filles de Charles Patin ont publié plusieurs mémoires latins d'art et d'antiquités. L'ainée, Charlotte Catherine, répondit dans le *Acta eruditorum* de Leipsig, à la critique que l'on y avait faite du commentaire de son père *In antiquum monumentum Marcellinæ è Græcia nuper allatum*. Padoue, 1688, in-4°.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE XXXIII.

Claude ESTIENNOT à Thierry RUINART.

A Rome, 19 juin 1685.

Pax Christi.

Mon révérend Père, j'ai reçu les lettres que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire, et celles que vous avez écrites au P. Mabillon et à Dom Michel. Ils arrivèrent ici samedi, à cinq heures du matin; nous les attendions le même jour, mais seulement le soir, et nous avions pris nos mesures pour aller au-devant d'eux, M. l'abbé Dyrois, M. l'abbé d'Essamied, et quelques autres de nos amis; mais, ou leur modestie, ou leur diligence prévint les petits honneurs que nous leur voulions faire. J'ai mis en main de Dom Jean Mabillon nos recueils; il y a trouvé l'apologie de Manassès, les statuts d'Ebbon et quelques autres pièces, dont je crois qu'il envoie copie de quelques-unes à Monseigneur l'archevêque de Rheims. Nous avons fait prendre aujourd'hui une petite médecine à Dom Jean; car nous l'avons trouvé un peu échauffé, outre que c'est une pratique qu'on observe ici à l'égard des nouveaux venus, que de les purger par avance pour les disposer à l'air de Rome, qui est extrêmement grossier et dangereux dans les chaleurs; elles ne sont pas grandes, Dieu merci, et

il a fait quelques jours de pluie qui les ont tempérées. Sa Sainteté se porte assez bien, mais il ne faut pas espérer de lui voir faire des fonctions publiques, et la tiare en tête. Nous ne savons même s'il recevra lui-même la haquenée la veille de S. Pierre. Ce sera le connétable Colonne qui la présentera. On avait offert cet honneur à trois autres princes, mais ils s'en sont excusés ; car il faut faire bien de la dépense et on n'en tire pas de profit, outre que les princes ont tant perdu dans la réduction des *Monts* et sont si bas percés, qu'il n'y en a pas qui se presse lorsqu'il faut faire de la dépense.

Je suis de tout mon cœur, etc.

Mt. particulier.

LETTRE XXXIV.

MABILLON à Charles BULTEAU.

Rome, ce 19 juin 1685.

Je crois que vous serez content, mon cher monsieur, de la diligence que nous avons faite pour Arone. Vous nous en devez assurément quelque chose, et nous n'avons pas moins fait ce voyage pour votre satisfaction que pour la nôtre. Je voudrais que ces bons Pères voulussent s'accommoder de leurs manuscrits. On fera quelques tentatives pour cela (*). Nous nous portons assez bien. Nous avons vu à Ravennes le mausolée de Théodoric, roi des Ostrogoths, et celui de Placidie. Il y a une belle biblio-

thèque à Césène, chez les Conventuels. M. Schelstrate nous a fait mille amitiés, aussi bien que MM. les cardinaux d'Estrées, Casanate, etc. Je vous recommande notre cher Père Dom Thierry. Adieu.

(1) Il s'agit du célèbre manuscrit de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dit le manuscrit d'Arone, qui fut apporté à Paris, et sur lequel délibéra ce congrès de savants assemblés en 1687 à l'abbaye de S. Germain-des-Prés. On ne lui reconnut pas moins de trois cents ans d'antiquité; aujourd'hui, de l'avis à peu près unanime des premiers savants de France, d'Allemagne et d'Italie, il ne paraît guère que du XV[e] siècle, et même de sa fin. Ce manuscrit n'a donc pu servir à débrouiller la difficile question d'histoire littéraire touchant le véritable auteur de l'*Imitation*.

Mt. particulier.

LETTRE XXXV.

Jean DURAND et Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

Rome, ce 26 juin 1685.

Pax Christi.

Depuis l'arrivée de nos Révérends Pères, notre plus grande occupation a été de les accompagner dans leurs visites chez Messeigneurs les cardinaux et les prélats, et autres personnes de qualité de notre connaissance. C'est un devoir dont on ne peut se dispenser, mais qui ne laisse pas de fatiguer. Le R. P. Dom Jean Mabillon qui est assez délicat, comme vous savez, n'a pas laissé de s'acquitter de cette obligation avec beaucoup d'assiduité, et néanmoins il se porte assez bien, grâces à Dieu, et ne paraît pas avoir encore ressenti aucune incom-

modité de l'air de Rome. Je vous parlai, le dernier ordinaire, du régal que Monseigneur le cardinal d'Estrées lui fit, et au R. P. Procureur, dès le lendemain de son arrivée. Monsignor Gabrielis voulut avoir son tour le jour de S. Jean. Ce seigneur que vous pourrez avoir vu à Paris, et qui témoigne avoir reçu beaucoup d'amitiés de Dom Jean, durant le séjour qu'il a fait dans cette ville-là, voulut lui en témoigner sa reconnaissance, et le traita magnifiquement avec les RR. PP. Procureur-Général et Dom Michel Germain, dans une vigne qui appartenait autrefois au cardinal Antoine. La réputation du R. P. Dom Jean Mabillon était grande en ce pays-ci, et il la soutient fort bien par son érudition et sa modestie.

Pour nouvelle, on dit que le Pape a donné à M. l'abbé Denof, agent du roi de Pologne, la charge de Commandeur du Saint-Esprit. Monsignor Panciatici avait exercé cette charge par commission, depuis la mort de Monsignor Astalli, et Sa Sainteté l'a conférée à cet abbé polonais qui a beaucoup de mérite, et est fort estimé de Sa Sainteté. Cette charge est une des principales de Rome, à cause des grandes dépendances de l'hôpital du Saint-Esprit dont il a la direction, ce qu'on appelle commanderie. On dit aussi que l'Empereur, les Vénitiens et le roi de Pologne font la paix avec le Turc, et que l'Empereur a dépêché un courrier à Sa Sainteté pour lui en déclarer les conditions, et obtenir son consentement. Le Pape n'a point porté le Saint-Sacrement le jour du sacro; quelques-uns disent qu'il ne paraîtra plus en aucune fonction publique, excepté au

Consistoire. Néanmoins, il se porte bien. Quelques-uns murmurent de cette conduite, mais peut-être que s'ils savaient les raisons qui obligent Sa Sainteté d'en user ainsi, ils les approuveraient.

Je me recommande à vos saintes prières, et suis avec sincérité, Monsieur, votre, etc.

J. DURAND.

F. Claude Estiennot vous salue. L'abbé Denof n'a pas encore accepté la charge de Commandeur du Saint-Esprit; elle est trop pesante pour lui. Il y a, dit-on, quatre papes à Rome : le premier est *nostro signore;* le deuxième, le gouverneur de Rome; le troisième, le Général des jésuites, et le quatrième, le Commandeur du Saint-Esprit qui a plus de vingt-quatre mille vassaux, et la dispensation de plus d'un million de biens. Monsieur de Clairvaux veut recommencer son procès contre Monsieur de Cîteaux, et son procureur en a reçu ici les ordres; mais, outre qu'on ne sait comment il le pourra faire, on ne doute pas que s'il le fait, il ne perde une deuxième fois, à moins que la Cour ne change. On ne peut faire à Dom Jean plus d'amitiés qu'on lui fait. Monseigneur l'archevêque de Rossano, Dom Angelo de Nuce, vient de lui rendre visite. Il verra tout à Rome et au Vatican, etc.

CL. ESTIENNOT.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE XXXVI.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Rome, ce 30 juin 1685.

Quelque inclination et quelque obligation que j'aie

eues de vous écrire depuis notre arrivée à Rome, je n'ai pu y satisfaire jusqu'à présent, ayant été extrêmement distrait par des visites actives et passives. Maintenant que je suis un peu en repos, je n'ai pas voulu manquer de vous assurer de la continuation de mes respects. Il y a quinze jours que nous sommes arrivés ici, et nous n'en pourrons sortir avant l'automne pour aller au Mont-Cassin et à Naples. Je ne sais si nous aurons l'honneur de vous voir avant la fin de l'année en retournant en France. Je souhaite avec passion que ce soit au plus tôt; mais il faut prendre son temps pour sortir de ce pays-ci.

Je vous prie de me faire la grâce de me mander si une traduction d'*Ambrosius camaldulensis*, qui a pour titre: *Ægyptus Alexandrinus*, est imprimée, ou si vous l'avez vue manuscrite en quelqu'endroit. Comme aussi si l'ouvrage de *Robertus Walturius*, *De Re militari*, est imprimé, et en quel endroit (1).

Nous recevons ici beaucoup d'honnêtetés des gens de lettres. Le R. P. Benvenuti de Bergame nous a fait mille honnêtetés à votre considération. Nous étions si pressés par le voiturin qui nous conduisait, que nous n'avons presque rien vu en cette ville-là. Nous y pourrons peut-être repasser à notre retour.

On me mande de Paris que M. Baluze va commencer l'impression de son *Marca Hispanica*, en 2 volumes in-folio. C'est sur les mémoires de feu M. de Marca, son Mecenas (2). M. Cotelier va commencer aussi un nouveau tome de ses *Miscellanea*.

Le premier tome de l'Histoire de France, par M. de Cordemoy, lecteur de Monseigneur le Dauphin, commence à paraître.

Voici une lettre que M. Joly, chanoine de Notre-Dame de Paris, m'avait donnée il y a quelque temps pour vous. Elle est un peu de vieille date.

J'oubliais de vous dire que le recueil des poésies de feu Monseigneur l'évêque de Paderborn vient d'être imprimé au Louvre avec son éloge ([3]). Dom Michel Germain, notre compagnon, et M. Anisson, vous présentent leurs très-humbles respects, aussi bien que moi, qui suis de tout mon cœur, etc.

([1]) L'érudit ouvrage de Valturio; dédié au grand Sigismond-Pandolphe Malatesta, seigneur de Rimini, guerrier aventureux du XV[e] siècle, et toutefois ami des poètes, des philosophes et des savants, avec lesquels il se plaisait à disserter, fut d'abord imprimé à Vérone, 1472, in-fol., fig. ; puis à Bologne, 1483, et réimprimé à Paris, 1532 et 1534, avec des corrections. Paul Ramusio le traduisit en italien, 1483, et Louis Meigret, en français, 1555. Les machines militaires gravées en bois sont encore dignes d'attention. Malatesta envoya le *De Re militari* en présent à Mahomet II, avec une lettre latine de Valturio. Cet auteur attribue à son maître l'invention des bombes que, d'après quelques écrivains d'artillerie, on ne croyait dater que de la conquête de Naples par Charles VIII, ou des guerres de Flandres au XVI[e] siècle, et dont il est plus communément fait honneur au belliqueux évêque de Munster, Van Galen. L'opinion de Valturio a été admise par mon judicieux collègue à l'académie royale de Turin, M. le Chevalier Charles Promis, dans les dissertations pour servir à l'histoire des guerres d'Italie, jointes au *Trattato di Architettura civile e militare di Francesco di Giorgio Martini, architetto Senese del secolo XV*, splendide ouvrage publié à Turin, en 1841, 2 vol. in-4° et atlas, par les soins de M. le chevalier César Saluzzo, homme éclairé, gouverneur des enfants du roi et possesseur d'une riche bibliothèque militaire.

([2]) Le *Marca hispanica, sive limes hispanicus* qui décrit les provinces limitrophes de la France et de l'Espagne, et que l'auteur avait composé lorsqu'il fut chargé en 1660 de déterminer les limites des deux états avec les commissaires espagnols, ne parut à Paris qu'en 1688.

([3]) V. la lettre de Mabillon à Magliabechi, 1692.

Ms. particulier.

LETTRE XXXVII.

Jean DURAND, MABILLON et Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

Rome, 3 juillet 1685.

Pax Christi.

Je vois par votre billet que nous serons obligés de nous contenter de six abrégés de l'*Histoire monastique*, que nous avons reçus, puisque vous-même n'en avez pas suffisamment pour donner à tous ceux à qui la bienséance vous obligeait, ce semble, d'en donner. Je comprends facilement les difficultés que vous pouvez avoir sur ce sujet. Dom J. Mabillon m'a dit que la voie la plus courte et la plus sûre était d'en écrire à Dom Jean Prou, ce que je pourrai faire en son temps.

Les RR. PP. Dom Jean Mabillon et Dom Michel se portent assez bien, Dieu merci, et, depuis leur arrivée, l'air a toujours été assez tempéré. Ils auront ainsi la facilité de s'accoutumer insensiblement au climat, et la violence de la chaleur leur sera moins difficile à supporter. Ils ont vu la cavalcade des Espagnols dans la cérémonie de la haquenée, présentée au Pape par le prince Colonne, au nom du roi d'Espagne; ils ont aussi eu l'honneur de voir Sa Sainteté dans cette cérémonie, et de prendre sa bénédiction avec le peuple. Ils auront l'avantage de le voir plus particulièrement en quelque temps d'ici. Ils assistèrent hier à des thèses

qui se firent à S. Calixte. C'est l'hospice des Bénédictins de l'abbaye de S. Paul; l'abbé les avait envoyé prendre dans son carrosse. Ils sont fort satisfaits du bon accueil qu'on leur fit, et de l'érudition du maître et du répondant. On a publié ici que la reine d'Espagne est assurément grosse; on a même ajouté que lorsque Monsieur en porta la nouvelle au Roi, il dit à Sa Majesté que ce serait un grand bonheur pour l'Espagne, et que le Roi répondit en espagnol: *Y por toda la cristianidad*. D'autres néanmoins révoquent cette nouvelle en doute.

L'affaire des Dominicains pour leur vicaire-général a été décidée, par les cardinaux que le Pape avait nommés pour l'examiner, en faveur des Français; mais le Pape en a arrêté le décret; néanmoins le P. Ricci, en faveur de qui Sa Sainteté inclinait le plus, a déclaré qu'il ne voulait point être vicaire-général. Cela pourra faciliter les affaires. L'abbé Denof a pris possession de la charge de Commandeur de l'hôpital du Saint-Esprit. Cela cause un peu de jalousie aux Italiens qui aspiraient à cette charge qui est fort considérable, et qui voient avec chagrin un étranger remplir une charge qu'ils croient leur être due. On m'assura hier que les affaires s'accommoderaient infailliblement en peu de temps entre les deux Cours, et qu'on verrait, au plus tard au mois de septembre, une promotion de cardinaux, et que les couronnes seraient satisfaites. Je le souhaite de tout mon cœur; mais les raisons sur lesquelles on appuyait cet accommodement ne me paraissent nullement probables, entr'autres, que le clergé de France doit faire une rétractation solen-

une dévotion particulière à ce grand saint y descendit quand il allait mourir à Rome.

(²) V. la lettre de Mabillon à Magliabechi du 16 septembre 1686, note 1.

Ms. de la Biblioth. royale.

LETTRE XXXVIII.

BACCHINI à MABILLON.

Ex monasterio S-Joannis Evangelistæ,
Parmæ, V Non. Julii anni 1685.

Cum tribus ferme abhinc mensibus per virum mihi necessitudinis vinculo conjunctum cognovissem te, P. R. omnibusque numeris clarissime, iter quo nostram Italiam perlustrares adornare jamque Mediolani degere, ut Romam inde concederes : in eam lætus spem veni, ut hinc, qua solet via, transires; mihique videbar habere quod gratularer, quasi jam coram eruditissimum Mabillonium, tot ex capitibus de Benedictina familia bene meritum, venerarer, officiisque hospitalitatis pro viribus prosequerer. A quo quidem gaudio statim excidere coactus sum, vel certe in aliud tempus illud prorogare, cum intellexi te alio divertisse, Venetiisque aliquibus diebus moratum, inde Romam petiisse : quare non nisi elapsis æstivis caloribus, visisque istis antiquitatum celeberrimis monumentis, circa quæ totus nunc, ut arbitror, versaris, cum demum in Gallias reverteris, spes reliqua fuit mihi meisque, qui te maxime colunt, monachis, te copiam videndi ac in tui obsequium incumbendi futuram. Differre tamen haud potui in illud tempus omnino animi erga

te mei signa, ut quod coram facere nequeo, per litteras saltem id agam. Et ne rursus, quod tunc demum absque ulla reliqua spe esset, hæc vota mea frustrentur; te per epistolam oratum enixe velle decrevi, ut per regressum hinc transiens, animum nostrum summa erga te veneratione devotum experiare. Hoc tibi ipsi, tam bene erga totam Sancti Patris Nostri familiam affecto non injucundum fore reor, nobis certe summi gaudii et decoris; mihi tandem apprime suave, qui, desiderii quo afficior te cum primum reverteris colendi, testes hosce breves caracteres adhibeo, meque tibi omnimode paratum exhibeo, etc.

Mt. particulier.

LETTRE XXXIX.

Jean DURAND, MABILLON et Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

Rome, ce 17 juillet 1685.

Pax Christi.

Outre la stérilité de notre terroir en nouvelles, la *Liturgie* du R. P. Mabillon que nous avons reçue aujourd'hui m'a tellement occupé tout l'après-dîner, que j'ai eu peine à trouver le temps pour vous écrire ce petit mot (1). On fait toujours espérer qu'il y aura une promotion de cardinaux avant la fin du mois de septembre; elle est attendue avec beaucoup d'empressement de plusieurs; ceux

mêmes qui y ont le moins d'intérêt, ne laissent pas de la souhaiter quand ce ne serait que la curiosité de voir les cérémonies qui se pratiquent dans ces promotions, et de voir passer des gens souvent d'un état médiocre au prochain accessit de la première dignité du monde. On a dit ici que le gentilhomme que le roi de Pologne a envoyé extraordinairement au Pape, était venu pour témoigner à Sa Sainteté que sa Majesté polonaise persévérait dans la nomination qu'elle avait faite de Monseigneur l'évêque de Beauvais au cardinalat. Je ne sais si c'était la principale commission de cet envoyé extraordinaire, mais je sais que ce n'est pas l'unique; cet envoyé est français, et nous nous trouvâmes dimanche avec lui chez les Chartreux. Tandis que nos Pères voyaient les antiquités de cette Chartreuse, qui est maintenant où étaient autrefois les thermes de Dioclétien, je me joignis à ce gentilhomme sans le connaître. Dans l'entretien, j'appris qui il était, et autant que j'en pus juger, il n'était pas fort satisfait du succès de sa négociation, mais je n'osai pas lui demander en quoi elle consistait. C'est un gentilhomme qui a voyagé dans l'Orient et qui a de fort belles connaissances.

Les RR. PP. Mabillon et Germain allèrent hier à S-Calixte avec Monseigneur l'archevêque de Rossane, autrefois le P. Angelo de Nuce, pour voir une très belle et fort ancienne bible qui est de l'archive de S. Paul. Il y a, au frontispice de cette bible, la figure d'un empereur assis sur un trône, et M. de Rossane croyait que c'était Charlemagne. Le P. Mabillon croit que c'est Charles-le-Chauve; ils allèrent

sur le lieu éclaircir cette difficulté (*). Ce pauvre archevêque de Rossane est réduit dans un état à faire compassion. Il a premièrement quitté la congrégation du Mont-Cassin, où il était avec toutes sortes de commodités et d'honneurs, pour prendre l'archevêché de Rossane. Il a quitté ensuite son archevêché en se retenant pension, à la sollicitation du cardinal François Barberini, qui l'aimait et qui lui promettait beaucoup plus qu'il ne pouvait faire. Maintenant, le cardinal Barberini est mort, et celui à qui il avait résigné son archevêché, celui à qui le Pape a donné cet archevêché ne veut point se charger de payer la pension à Monseigneur de Nuce; en sorte qu'il se trouve, comme il l'avoue lui-même, à la mendicité. Il décrit sa misère d'une manière à faire pitié. C'est, néanmoins, un bel exemple pour ceux qui quittent leur profession par des motifs un peu trop humains.

Le Pape a exaucé les vœux du peuple à l'instance des prélats, préfets de l'annone, qui ont representé à Sa Sainteté que, si elle continuait à ne point permettre le débit des grains, le revenu de la chambre diminuait par an de plus de trois cent mille écus. Néanmoins, on dit que cela n'est pas encore conclu. Il fait ici fort grand chaud depuis quelques jours. Néanmoins, nos RR. PP. se portent assez bien, Dieu merci. Le R. P. Mabillon vous le témoignera lui-même dans ce reste de papier.

Je suis, etc.,

J. DURAND.

Je remplis ce vide, quoique je n'aie rien à vous

dire, sinon que je suis *summamente vostro servitore humilissimo*, et à M. Sainte-Beuve, *reverisco sua signoria, ed io so tutto disposto a servirla*. Me voilà tantôt au bout de mon italien, et je suis en danger de n'en être pas beaucoup chargé lorsque je retournerai en France. Mais au moins n'aurai-je pas besoin de truchement pour entendre les lettres de M. Magliabechi, dont je lis et entends les lettres à présent *senza maestro*. Je suis tout à vous.

Mes respects à M. votre frère, s'il vous plaît.

MABILLON.

Je n'ai rien à ajouter aux nouvelles de Dom Jean sinon que nos voyageurs reçoivent ici des savants toutes les amitiés et honnêtetés qu'ils peuvent souhaiter. On croit que le R. P. Morel sera Assistant français des Augustins, la cour le souhaitant. Il y a bruit au monastère de Saint-Antoine des Français à Rome, les supérieurs en voulant retirer un religieux qui trouve ici des personnes de qualité qui l'y veulent retenir. Heureux qui n'ont ni affaires, ni monastère à Rome. Je suis de tout mon cœur votre, etc.

CL. ESTIENNOT.

(¹) Mabillon allant en Allemagne trouva dans l'abbaye de Luxeuil un ancien lectionnaire du rit gallican, d'environ onze cents ans, écrit en beaux caractères mérovingiens. Il en prit occasion de restituer l'ancienne liturgie gallicane, telle qu'elle existait en France avant Charlemagne, et publia cette année son *De Liturgia Gallicana*, lib. III, in-4°, dédié à l'archevêque de Reims, Le Tellier.

(²) V. sur la célèbre bible de S. Paul, les *Voyages historiques, littéraires et artistiques en Italie*, livre XV, chap. 27.

LETTRE XL.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Rome, ce 21 juillet 1685.

J'ai reçu les deux lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire du 7 juillet, mais non pas celle que vous dites avoir adressée à Venise. On ne peut être plus sensible que je le suis aux amitiés que vous me faites, et je ne vous suis pas moins obligé des lumières que vous me donnez touchant les deux auteurs dont je vous ai écrit. Vous n'en serez pas quitte pour cela, et je crains bien fort que notre voisinage ne vous soit trop importun, d'autant que j'aurai besoin d'avoir recours souvent à vous, pour être éclairci sur quelques doutes que je ne puis facilement résoudre ici, faute de livres.

Je trouve ici deux livres manuscrits d'un Fulgence: *Ad Catum presbyterum Carthaginis, de fabulis Gentilium moraliter expositis*, dont le prologue commence ainsi: *Quamvis inefficax petat studium*, etc. Je ne sais si cet ouvrage est imprimé ou non.

Je suis dans la même peine touchant un livre de notes et d'observations sur le IXe livre de l'histoire naturelle de Pline, qui commence ainsi: *Quo in mari maxima animalia..... Scribendum: Quare in mari maxima animalia, ex vetustis codd.*

Obligez-moi, s'il vous plaît, monsieur, de m'en mander votre sentiment.

Je souhaiterais aussi de savoir si c'est en Hollande que le livre du cardinal Albizzi est imprimé (1).

J'ai écrit à Paris pour faire connaître à nos savants que vous avez fait votre possible pour empêcher l'édition de la lettre de S. Jean-Chrysostôme *ad Cæsarium*, et ce que vous en avait écrit M. Gronovius (2).

Je suis en peine de savoir si vous avez reçu le quatrième tome de nos Analectes, où l'*Iter Germanicum*. Je vous prie de me le faire savoir, afin que j'y mette ordre. Il me semble que je vous l'ai envoyé de Paris, et que je vous en ai écrit.

J'ai ici quelques lettres pour le R. P. Noris. Je serais bien aise d'en être le porteur, et de les lui donner en mains propres, lorsque nous irons à Florence ou à Pise. Je ne crois pas qu'il y ait rien de pressé. L'une est du P. Lubin, l'autre de M. Floriot. On me dit que le R. P. Noris est présentement à Florence; si vous vouliez m'obliger de lui présenter nos très humbles respects, et nous mander s'il souhaite qu'on lui envoie ces deux lettres par avance, vous nous obligeriez beaucoup. Lorsque vous prendrez la peine de m'écrire, je vous prie d'adresser ici vos lettres en droiture. Nous demeurons dans une maison particulière *al strada Gregoriana*, avec notre P. Procureur-Général Dom Claude Estiennot, qui vous remercie très affectueusement de l'honneur de votre souvenir, et vous présente ses très humbles respects, aussi bien que Dom Michel Germain, notre compagnon.

On nous mande de Paris que M. l'évêque de Castorie a fait imprimer son *Amor pœnitens* avec aug-

mentation, et que l'on a fait une petite critique de cet ouvrage, que je trouve excellent (³). Il paraît aussi une petite dissertation des *Magdeleines* (⁴). Nous n'avons encore reçu que deux exemplaires de notre *Liturgia Gallicana*. Aussitôt que le ballot qu'on nous envoie sera arrivé, je vous en ferai tenir un exemplaire. Je suis, avec toute la reconnaissance et le respect que je vous dois, etc.

(1) L'ouvrage savant et hardi du cardinal Albizzi est la *Risposta alla storia dell' Inquisizione di F. Paolo Sarpi*, imprimée d'abord à la Propagande, in-4°. V. la lettre de Mabillon à Magliabechi du 11 août 1685.

(2) V. la lettre de Mabillon à Magliabechi du 9 septembre 1685, note 3.

(3) L'évêque de Castorie était Néercassel, vicaire apostolique en Hollande, prélat pieux, éclairé, correspondant fréquent de Bossuet qui, par une lettre latine du 23 juin 1683, l'avait félicité de l'*Amor pœnitens de recto usu clavium*, publié la même année à Emmerick, in-12. Cette édition ayant été supprimée par l'inquisition, l'auteur adoucit ce qu'il avait dit de trop fort contre les attritionnaires dans la seconde, 2 vol. in-8. V. la lettre de Michel Germain à Claude Bretagne du 12 février 1686.

(4) Elle a pour titre : *Dissertation sur la défense des deux saintes Marie Magdeleine et Marie de Béthanie, sœur de Saint Lazare*, in-12. On y démontre que la Magdeleine, Marie de Béthanie, et la Pécheresse dont il est parlé dans l'évangile de saint Luc, sont tout-à-fait distinctes.

Ms. particulier.

LETTRE XLI.

Michel GERMAIN à Placide PORCHERON.

Ce 23 juillet 1685.

Lisez cette incluse au très R. P. Général, mon très cher et Révérend Père, et, après l'avoir commu-

niquée, si vous jugez à propos, avec les précautions nécessaires que j'exige de vous, à Dom Emond, à Dom Thierry et au brave M. Bulteau seulement, cachetez-la, et portez-la au très R. P. Par ce moyen, je me délivre d'écrire deux fois à peu près la même chose, ce qui est de quelque conséquence à un transcriveur lombard, gothique, romain, etc., tel que je suis ici. Faites-moi s'il vous plaît encore le plaisir d'aller voir le R. P. Assistant Boitard, et de lui dire que je le prie très humblement d'agréer mes respects, et de prendre la peine de voir la lettre que j'écris au très R. P. Général, dont je lui ferais le double, si l'on ne m'avait assuré qu'il voit les nouvelles qu'on adresse au P. Général. Agencez cela comme il faut. J'ai peur que notre R. P. Prieur ne soit tombé malade aux eaux, puisqu'il y reste si longtemps. Je fais vœu pour sa guérison. Sans qu'on puisse se douter de rien, sachez, je vous prie, comme de vous même, si l'on a connaissance à Paris, d'un abbé *Pomposiani monasterii,* lieu situé proche de l'embouchure du Pô, dans le diocèse de Ravenne, lequel abbé vivait il y a environ cinq cents ans. C'est qu'il a fait une espèce d'abrégé des ouvrages de S. Augustin, qu'il a réduits sous certains chefs ou titres, qui regardent la foi ou les dogmes, et la discipline ou la morale, et à quoi il ajoute des réflexions de son crû. J'ai trouvé cet ouvrage à Venise, et j'ai transcrit l'épître dédicatoire ou la préface qu'il envoie avec l'ouvrage à son archevêque. Il ne me serait pas impossible d'avoir un jour copie de ce manuscrit, qui est un gros in-4° ou petit in-folio; mais, auparavant, je voudrais être sûr qu'il

n'est pas imprimé, ou, s'il est connu, quoique non imprimé, il serait bon de savoir si on le trouve digne d'être donné au public ; car, en ce cas, il ferait belle figure dans l'appendice de S. Augustin avec l'abbé Pierre de Tripoli, F. Bede, Flore, etc., que vous avez autrefois eu quelque pensée de donner au public ; à quoi je voudrais contribuer de ce nouvel ornement, et de tout ce qui serait en moi, n'en doutez pas. Comme je serai obligé de retourner à Venise pour d'autres sujets, je conclurais pour la copie de ce manuscrit que M. l'Ambassadeur ou Mme l'Ambassadrice, ou un libraire, vous enverrait facilement, sans qu'il en coûtât beaucoup pour la copie de ce livre.

Auparavant que d'aller plus loin, je m'en vais relire votre dernière. Continuez à multiplier vos bonnes nouvelles ; par bonnes, j'entends exactes et dignes de vous et de nous. Il faut bien que la prétendue Mme de Bussy m'ait voulu tromper, en me parlant de mettre ses filles à Chelles. Ce qu'il y a de meilleur à cela, c'est qu'à une bonne espérance près, qui s'est évanouie, il n'y a rien de perdu. Je vous prie de faire savoir à mesdames Drouyn, Baudoin, Laboissière, etc. et à Chelles, que, pour marque que je songe à ce qu'elles ont souhaité de moi, je pourrais bien leur envoyer, au premier ordinaire, un rescrit pour leur autel privilégié. Je m'attendais à recevoir de Mme de Laboissière des lettres à mon arrivée. Sans doute que la chose que vous savez, ayant été avec moi chez Mme Arnauld, à Luxembourg, aura eu le succès que j'ai prévu qu'elle aurait.

Il n'y a rien de plus constant que les mouve-

ments de Mantoue. Quatre des principaux officiers du Duc sont en prison. Il était temps de découvrir la trahison, car, outre les trente-cinq mille hommes que le comte de Melgar tenait tout prêts dans le Milanais, l'Empereur, qui a tant de besoin de son monde en Hongrie, avait envoyé, du consentement des Vénitiens, ses bons voisins, deux corps (on dit régiments) de carabins pour aider à enlever ce prince et se saisir de son état. Lui fait fort sagement, et bien plus que par le passé. Il ne dit mot jusqu'à la résolution du Roi; cependant il se tient sur ses gardes; il fortifie Guastalla et d'autres endroits; il gagne l'affection de ses sujets, il veille, fait la ronde, et songe, dit-on, au règlement de sa vie. Il a hérité un million et demi de sa mère. Il y en a qui croient que cette démarche contre lui pourra bien le détourner de son penchant pour la France; d'autres, au contraire, concluent qu'il prendra occasion de cette entreprise pour s'y attacher plus fortement que jamais. Quoiqu'il en soit, on persévère ici à ne vouloir pas entendre parler de cette affaire, ou, si l'on en parle, c'est avec confusion et en termes qui marquent que le nom et la sagesse du Roi sont ici extrêmement redoutés.

Vous savez d'ailleurs que M. l'abbé Denoff envoyé extraordinaire de Pologne a eu du Pape la commanderie de l'hôpital du Saint-Esprit, qui est un bénéfice très considérable, et dont les Italiens ont une jalousie incroyable. Cet abbé n'a pas eu ce bénéfice sans plaire beaucoup au Pape. Il n'a pu s'insinuer dans ses bonnes grâces, à ce qu'on dit, qu'en découvrant, par scrupule ou motif de cons-

cience, feint ou véritable, *Deus scit*, le secret que son maître lui avait confié. Le Polonais s'en est aperçu, mais, pour ne pas perdre ce qu'il reçoit du Pape, il dissimule. Le Pape sait que cette dissimulation n'est qu'*ad tempus*, et pour ne pas souffrir son confident dans la disgrâce ou dans l'indigence, on dit qu'il lui a donné ce bénéfice, et même qu'apparemment il le fera cardinal. Quoi qu'il en soit, on ne voit plus couler en Pologne, avec tant de profusion, les testons romains. Du moins c'est ainsi que le disent les Italiens, qui se perfectionnent tous les jours dans l'art de médire du gouvernement présent. Je vous prie de présenter mes respects à M. de Gaignières et de lui dire que j'ai acheté pour lui un volume in-fol.°, qui contient tous les portraits des anciens et des illustres, par de Rubeis, à Rome. S'il veut, je le lui enverrai dans la première balle; sinon, je différerai à le lui envoyer avec un semblable volume pour vous, mon Révérend Père, c'est-à-dire, pour notre monastère. Nous avons parlé de vous à M. le cardinal d'Estrées, qui vous prie de nous donner avis le plus tôt et le plus exactement que vous pourrez des bibliothèques que vous saurez à vendre. Il a envie d'en acheter une, et d'abord il y mettrait peut-être bien dix-huit à vingt mille livres. Mes grands respects à tous ceux que vous connaissez, que je dois et que je souhaite respecter. Embrassez Dom Emond, etc., du dedans. Saluez au dehors MM. Sanson, Baudrand, Leblanc, De la Croix; les Messieurs de la bibliothèque, avec MM. Du Cange, Cotelier, Baluze, Chastelain, Bigot, Ménage, Faure, etc. Le P. Procureur et les deux Dom

Jean vous saluent. Je suis encore plus qu'eux tous ensemble, mon Révérend Père, votre, etc.

Mt. de la Bibliot. royale.

LETTRE XLII.

Claude ESTIENNOT à Thierry RUINART.

Rome, 30 juillet 1685.

Pax Christi.

J'ai donné au R. P. Dom Jean Mabillon les lettres que vous lui avez écrites et que j'ai reçues. J'ai fait réponse aussi à celles que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne sais pas ce que le P. Mabillon vous mande, mais je suis fort persuadé qu'il vous chérit, et vous devez l'être. Dom Jean Mabillon s'expliquera à vous plus amplement, à ce que je crois, sur cet article. Dormez en repos, mais ne faites pas l'oraison de quiétude comme certaines gens, qu'on nomme ici *Quiétistes*, la font; ce sont des nouveaux illuminés qui donnent tout à l'esprit et ne veulent rien refuser au corps, rejettent les prières vocales, pénitences, mortifications, etc. Il y en a bon nombre en prison qui auront tout loisir d'y faire l'oraison de quiétude; cependant on examine les écrits du docteur Molinos pour lui faire ensuite son procès; nous vous en manderons les suites. Nous sommes tous en paix, en santé, et occupés à nos bibliothèques et antiquailles à l'ordinaire. Nous aurons soin de nos voyageurs et nous

les renverrons, Dieu aidant, en santé et contents des gens de lettres et des bibliothécaires de Rome. Dom Jean Durand vous salue.

Je suis en vérité, etc.

LETTRE XLIII.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Rome, ce 31 juillet 1685.

J'espère que vous trouverez bon que je vous recommande cet honnête gentilhomme, porteur de la présente, qui est de Paris et le fils d'un de nos amis. Il s'en retourne à Paris après avoir vu Rome, et il doit passer par Florence pour en voir les beautés et les raretés. Je prends la liberté de vous le recommander, et de vous prier de lui témoigner une partie de cette amitié que vous voulez bien avoir pour moi. Je prendrai sur mon compte toutes les grâces que vous aurez la bonté de lui faire. Je suis, avec respect, aussi bien que Dom Michel, notre compagnon, etc.

Mt. particulier.

LETTRE XLIV.

Jean DURAND, MABILLON et Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

Rome, 31 juillet 1685.

Pax Christi.

Je vous dis un mot, le dernier ordinaire, touchant le docteur Molinos, prêtre espagnol; on l'a mis, comme je vous ai mandé, à l'Inquisition. On ne sait pas encore précisément quelles sont les causes de son emprisonnement. On y a mis aussi pour le même sujet quelques ecclésiastiques, quelques personnes séculières et même quelques femmes de qualité. J'ai vu des personnes fort sages et fort équitables qui parlent en des termes fort avantageux de ce docteur Molinos, et qui disaient que c'était un homme fort humble et fort désintéressé; tous néanmoins ne paraissent pas être dans ces sentiments à son égard; mais il vaut beaucoup mieux croire le bien que le mal. On pourrait bien avoir abusé de la doctrine de cet ecclésiastique; ce n'est pas le premier qu'on ait mis à l'Inquisition, dont on ait reconnu l'innocence dans la suite. Le temps nous en apprendra davantage, et nous en pourrons parler avec plus de certitude.

On a confirmé, de plusieurs endroits, la nouvelle qu'on avait publiée de la ruine de Tripoli par l'armée du Roi, sous la conduite de Monseigneur le maréchal

d'Estrées, et l'on ajoutait que les hommes avaient abandonné leur ville pour la plupart pour s'enfuir aux montagnes, et que les femmes s'étaient approchées du rivage de la mer, d'où, par leurs cris et leurs pleurs, elles imploraient la clémence de leurs vainqueurs, en leur montrant leurs petits enfants. Vous saurez, sans doute à présent, la vérité de cette relation dont plusieurs doutent en ce pays-ci.

On attend toujours de quelle manière on prendra en France l'affaire de Mantoue; cependant tout est dans le silence sur ce sujet. Nos voyageurs sont, grâces à Dieu, en bonne santé. Monseigneur le cardinal d'Estrées les traita encore samedi au soir, à la vigne de l'abbé Benedetti, avec le R. P. Procureur et huit à neuf autres personnes de lettres. Je salue, avec votre permission, le R. P. Dom Thomas Blampin, Dom Thierry Ruinart, Dom Placide Porcheron, sans oublier notre bon et ancien ami Dom Gaspard de La Porte que j'apprends avec plaisir être à présent Procureur de Saint-Germain-des-Prés. Je ne sais s'il se souviendra de m'avoir autrefois aidé à corriger les épreuves du *S. Augustin*. Je suis, avec respect, votre, etc.

J. Durand.

Vous m'avez bien consolé, mon cher monsieur, en me faisant savoir de vos nouvelles. Je vous en remercie de tout mon cœur; mais je vous prie de ne pas vous mettre en peine ci-après de m'écrire en particulier, à moins que vous n'ayez quelque raison particulière de le faire. La lettre que vous écrirez au P. Procureur servira pour tous. Je suis bien

marri que l'on ait empêché d'imprimer au plus tôt ce que vous vouliez mettre au journal touchant Dom Luc. Vous savez qu'à mon égard il ne faut point tant de ménagements. Je prends part à ce qui le touche. Faites-le donc imprimer au plus tôt, je vous en prie. Je crois que Dom Michel en écrit à Dom Placide qui lui a fait savoir, à ce que l'on m'a dit, le contenu de votre mémoire. Dom Michel ne m'en a point parlé, mais il l'a dit à un de nos Pères, et a témoigné qu'il trouvait cela bien. Il ne fallait pas tant de mystère pour cela : mais vous savez juger des choses par le bon endroit. Obligez-moi de veiller à votre conservation, et de vous ménager pendant les chaleurs. Vous travaillerez au xe siècle à votre commodité. Je vous recommande toujours Dom Thierry. Je suis marri de lui avoir donné quelque petit sujet de chagrin. Il doit être persuadé de ma disposition à son égard. Encouragez-le toujours, je vous prie. Lorsque vous verrez M. le Prieur et M. votre frère, obligez-moi de les assurer de mes respects. Je suis tout à vous, votre, etc.

F.-J. MABILLON.

Monseigneur le cardinal d'Estrées témoigne être fort satisfait des journaux et nouvelles que vous lui envoyez et vous prie de continuer. On fait ici estime d'une satire qui a été faite par un chanoine régulier contre les dévots et dévotes. Bien des gens la souhaitent en ce pays-ci. M. Fabretti et quelques autres ont donné leurs livres à Dom Mabillon, des régals de vin, confitures, etc.; cela nous

aidera à passer les chaleurs. On vient de me dire que Sa Sainteté achète Piombino, pour...... (1); il lui a déjà acheté une terre de plus d'un million. On ne sait pas s'il en fera enfin un prince ou un cardinal. Le bruit a couru ici que Monseigneur le cardinal de Bouillon avait eu ordre de se retirer à son abbaye de Pontoise. On a peine à le croire. Tout à vous.

CL. ESTIENNOT.

(1) Deux mots enlevés par le cachet : *son neveu*, Dom Livio Odescalchi, mort en 1713, qui, avec de très-grands biens laissa des dettes pour un million d'écus.

Mt. particulier.

LETTRE XLV.

Jean DURAND, MABILLON et Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

Rome, ce 7 août 1685.

Nous avons reçu la vôtre du 16 juillet; on a été édifié de la générosité chrétienne des catholiques d'Oleron à l'égard des protestants du même lieu. Quelqu'un dit à ce propos que la générosité d'un évêque de Lisieux, au temps de Charles IX, fut pareillement la cause de la conversion de la plupart des huguenots de son diocèse. Quelques-uns disent que l'affaire des Quiétistes se réduira en fumée. La reine de Suède continue toujours de donner sa protection au docteur Molinos, chef de ce parti. On dit que cet espagnol ne fut jamais plus splendidement traité qu'il l'est depuis sa détention, par la libéralité de cette princesse, qui em-

Dom Jean vous mande tout ce que je sais qui mérite de vous être mandé. Mes respects, s'il vous plaît, à M. le Prieur et à M. votre frère. Je suis tout à vous.

F.-J. MABILLON.

Sa Sainteté a donné ordre aux pères Feuillans italiens, de lui faire savoir le nombre de leurs monastères en Italie et les revenus. Comme ils vivent bien, on ne croit pas que ce soit pour autre chose que pour les faire contribuer pour la guerre de Hongrie; mais on a donné avis à quelques autres communautés, que si elles ne vivaient mieux on les supprimerait. Cela fait peur aux Olivétains, Jérominites et autres. On a cherché les moyens de les réformer, mais on n'en trouve pas, et on croit avec raison qu'il est plus aisé de fonder que réformer un ordre, à moins qu'on ne fasse comme on a fait dans la congrégation de S. Maur. Monseigneur l'archevêque de Rossano et le révérendissime abbé de S. Paul nous sont venus voir aujourd'hui; ils nous ont offert carrosse et nous les avons remerciés.

CL. ESTIENNOT.

Mt. particulier.

LETTRE XLVI.

Michel GERMAIN à Placide PORCHERON.

Rome, ce 7 août 1685.

Vous êtes, mon Révérend Père, un bon et fidèle correspondant. Il y a plaisir d'être dans vos bonnes

grâces. Continuez, s'il vous plaît vos bontés envers moi en faisant tenir ces incluses à leur adresse. Je réponds à votre dernière. J'écris amplement à M. Faure, peut-être joignerai-je sa lettre à votre paquet, afin que vous la lisiez avant qu'il la reçoive. Fermez celle pour le très R. P. Général, avant que de la lui donner. C'est la récompense de votre vertu que l'hérédité de la bibliothèque de M. Valant. Multipliez nos actions de grâces à MM. Bertier et Leblanc, de leurs bons avis, et nos civilités à tous les savants du dehors, comme s'ils étaient ici nommés. Vos nouvelles monastiques et celle de l'aimable D. Emond, menacent ou d'un agrandissement ou de quelque changement considérable à Saint-Germain. Je ne conçois pas comment l'augmentation de moines puisse y être faite à présent. Dieu sera le maître des changements. Vos nouvelles civiles, guerrières et politiques font ouvrir la bouche jusqu'au gosier, tant on est avide de les dévorer en les entendant. Courage, soutenez-vous, et, si faire se peut, faites encore mieux. J'ai fort examiné sur les catalogues votre géographie de Ravenne; j'en ai aussi parlé à M. Sluse, notre abbé élu et confirmé, qui a la plus remplie des biblothèques que j'aie vues chez aucun particulier, et qui sait mieux les livres. Pas un mot de cet auteur. Soyez hardi. C'est une trouvaille dont vous pouvez vous faire honneur. J'en écrirai pourtant encore à M. Magliabechi, que le P. Noris appelle *une bibliothèque ambulante*. J'attends votre portrait du Roi pour Dom Jovite. Si pourtant il n'est pas parti, ne l'envoyez pas. Rendez, s'il

vous plaît une visite d'honneur à notre R. P. sous-Prieur, pour le remercier de la gracieuse appendice qu'il a mise derrière votre lettre. Je suis fidèle à ce qu'il a souhaité de moi. Je l'honore, j'aime sa droiture, je demande sa protection, et je lui souhaite tous les biens que la reconnaissance m'invite à lui souhaiter. Je devrais deux lettres à celle que le bon P. Emond m'a fait la grâce de m'adresser. Je ne réponds pourtant à ses amitiés que par votre organe, dans l'assurance que vous direz mieux que moi, et que rien ne lui échappera de ce qui peut sortir de ma plume, tant pour le divertir que pour lui marquer le souvenir que je conserve de ses bons offices. Dieu sait avec quelle tendresse je l'embrasserai au retour. Souvenez-vous encore, s'il vous plaît, de témoigner aux deux RR. PP. Assistants, que je me donnerais volontiers l'honneur de leur écrire si je ne craignais de leur déplaire, en tournant seulement en autre méchant français ce que j'écris au très R. P., que je crois qu'il leur communique. Changeons. Comptez déjà pour un article tout ce que j'ai écrit au très R. P.

Rien n'est plus partagé que Rome sur l'affaire de Molinos et des autres Quiétistes. Je remarque que la plupart des gens équitables conviennent que ce docteur était irréprochable dans sa vie et dans ses mœurs. Dom Jean envoie à Monseigneur de Reims son livre, et d'autres faits pour et contre; et cela par la poste. Je n'ai rien lu de tout cela, mais des savants français qui les ont lus, n'y trouvent rien à redire. Ce qu'on peut objecter de plus raisonnable

à la prétendue innocence de Molinos est: 1° que personne n'est arrêté au saint-office, qu'on n'ait par avance les deux tiers de la conviction du fait pour lequel on l'arrête; 2° il était très bien dans l'esprit du Pape qui ne haïssant pas les Espagnols n'aurait eu garde de changer de sentiment, si l'on ne lui avait donné de fortes raisons de le faire, et si fortes, qu'on dit lui avoir fait dire: *Veramente siamo ingannati;* 3° la reine de Suède, grande amie du cardinal Azolin, et tous deux aussi de Molinos, se sont remués pour savoir le fin de cette affaire en ce qu'elle regarde le prisonnier. On dit qu'on répondit à la Reine que l'on ne pouvait lui révéler autre chose de ce secret, sinon que le mal était grand, et plus grand qu'on ne le croyait. Après tout, je crois qu'on peut dire raisonnablement que le grand mal de ces gens était pour les suites et pour la crainte qu'ils ne fissent une secte, qui fût d'autant plus dangereuse qu'elle naissait (pour parler en romain de ce pontificat) dans le sein et dans les plus nobles parties de la foi catholique. Car il est bon que vous sachiez, mon cher ami, que les propositions de nos seigneurs nous font tous passer ici et par toute l'Italie, bien plus encore en Espagne, en la plupart des endroits d'Allemagne, et chez les Anglais et Hollandais catholiques, pour des gens qui approchent fort de l'hérésie. Ils multiplient de gros livres contre ces propositions et contre les libertés de l'église gallicane, où sans doute ils emploient ces gros mots, et bien d'autres que je me garderai bien de marquer. Notre Saint Père le Pape, ayant lu, ou s'étant fait lire la préface du

livre imprimé à Liège, contre nos libertés gallicanes, le dit tout glorieux à des cardinaux, et les invita fort à lire exactement cet oracle de vérité, comme ils l'appellent (1). Tout de bon, si on se contente en France de ce que M. Maimbourg a écrit, on fera croire à bien des gens que notre cause est une cause mal fondée : ce qui certainement n'est pas. On a pendu le séculier qui a écrit contre le Pape et la Cour romaine. Le Pape veut absolument qu'on fasse aussi mourir le prêtre coupable de ce crime. Mais quand on demande en détail ce qu'avait écrit le séculier, on dit (je veux croire que ce soit par mécontentement du gouvernement pontifical) qu'il avait seulement fait une pasquinade sur la dernière cérémonie de la Haquenée, disant que la cavale avait enfin fait sortir le limaçon de sa coquille, pour exprimer que le Pape avait été contraint, à cette occasion, de se faire porter de sa chambre à la chapelle pour recevoir l'hommage. A cette occasion, il court une pointe, qu'on a mise en la bouche de Pasquin. Il dit vouloir sortir de Rome. Pourquoi? *Perchè qui scrive è spiccato, chi parla va in galera, qui è quieto è mandato al sant'officio.* Ces trois articles ont rapport au séculier qui a été pendu pour avoir écrit ce que dessus; à l'ecclésiastique qui devait aller en galère pour avoir parlé et dicté à ce séculier, et enfin à Molinos qui, pour être le chef des Quiétistes, a été mis au saint-office. Ils ajoutent, ces méchants, ou plutôt ils renouvellent une pasquinade qui a pensé faire couper le cou à son auteur. Vous savez l'histoire du marquis Gabrielis, et comme il n'a pu sortir du château Saint-Ange,

qu'à condition qu'il irait servir au siége de Bude, ou qu'il paierait dix mille écus. Ce seigneur fut jusqu'à Vienne, et là étant tombé malade, il ne put aller plus loin. Le Pape veut sur cela qu'il paie les dix mille écus. Ce qui a fait dire à quelqu'un qu'il ne fallait pas s'étonner que le Pape fût si sévère, puisqu'il ne pouvait même se résoudre à pardonner *Angelo Gabrieli*. C'est le nom et le surnom de ce seigneur. Toute la pointe a retour sur l'ange Gabriel.

Vous en savez cependant autant que nous de la fulmination de Tripoli. Vous en pouvez savoir plus de Mantoue, dont on ne dit pas ici un mot. Il n'est pas vrai que le prince de Commercy soit mort au siége de Neuhausel; il n'a été que blessé légèrement à la jambe. Je crois qu'on prendra Neuhausel, quoiqu'on médise fort contre le peu de soin des Allemands. On dit que les Vénitiens font rage; mais on ne compte point encore à la douzaine les villes qu'ils ont prises. Les Polonais auront assez de peine à se défendre. Voilà mon système achevé. Il ne fait pas ici un chaud intolérable. On dit que de longtemps il n'a été si modéré. On verra dans la suite. Je suis bien aise que les éléments mêmes travaillent à conserver la santé de Dom Jean Mabillon, que je suivrai dans la fidèle et sincère protestation d'être toujours, mon Révérend Père, votre, etc.

(1) Le livre si vanté par Innocent XI, est le *Tractatus de libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ*, contre la déclaration de 1682, Liége, 1684, in-4°, par le docteur Charlas, grand-vicaire de Pamiers, réfugié à Rome, après s'être dérobé aux poursuites qu'avait entraînées contre lui l'arrêt du parlement de Toulouse, qui condamna son *Causa regaliæ penitùs explicata*, en réponse à la dissertation du P. Alexandre, à être brûlé comme s'opposant à

l'exercice du droit de Régale. Le traité, si faussement appelé des *Libertés de l'Eglise gallicane*, spécieux, érudit, réfuté avec force et estime par Bossuet, eut après la mort de l'auteur, une deuxième édition ; 1720, 3 vol in-4°. On y joignit le *Causa regaliæ;* le *Primatus juridictionis Romanorum pontificum assertus*, contre la dissertation de Dupin, telle qu'il l'avait écrite avant qu'on l'eût forcé d'y mettre des cartons, et le traité *Du Concile général*, *pour la justification de ce qui est dit de l'autorité du concile de Bâle, dans le traité des Libertés de l'Église gallicane.*

Bibliot. de Parme.

LETTRE XLVII.

MABILLON à BACCHINI.

Romæ, X Kal. Aug. 1685.

Reverendissime Domine, mirum in modum me delectarunt epistolæ illæ amoris et benevolentiæ succo refertæ, quas ad me recèns, id est V. Nonas hujus mensis, transmittere non es gravatus. Illis enim certiorem facis me tantillum hominem in aliquo loco apud te esse, atque adeo non ingratum hospitem ad tuum monasterium posse accedere. Faciemus id quidem perlibenter in reditu nostro, ut possimus gratias agere humanissimo patrono qui nos tam jucunda invitatione beavit. Expectatissima nobis erit et jucundissima illa dies, qua nobis licebit intueri tantum virum, cui litteræ et Religio Benedictina tantum debent, ut certa relatione comperimus, et porro in posterùm etiam amplius, Deo dante, debebunt. Sed timeo ne congressus ille aliquid detrahat de præconcepta illa, quam de me

habes, opinione, vir amplissime, nisi caritas illa, quæ te ad nos invitandum impulit, etiam ad dissimulandos defectus nostros adducat. Non enim is sum qualem me existimas; sed si quid in me laudabile reperiri potest, unus erit fortasse de Republica Christiana, et præsertim Benedictina, merendi conatus et affectus. Hoc me abunde remuneratum existimo, quod in tuam notitiam et benevolentiam venerim, quam meis officiis, quantùm in me erit, in posterùm demereri agam. Venit etiam in partem beneficii tui socius noster Dominus Michael Germanus, qui sua mecum obsequia tibi demisso et prompto animo offert. Ego vero tibi tuisque fausta omnia apprecor, etc.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE XLVIII.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Rome, ce 11 août 1685.

J'ai reçu la réponse aux difficultés que j'avais pris la liberté de vous proposer, et j'ai reçu aussi ce matin deux autres lettres de votre part avec deux incluses pour Naples, c'est-à-dire deux lettres de recommandation que vous avez la bonté d'écrire en notre faveur. Je ne vous puis assez exprimer combien nous sommes obligés de tant de grâces, dont vous nous pressez d'une manière si obligeante, et je mets encore en ce même rang la faveur que vous me faites de vouloir bien agréer nos petits ouvrages. Comme nous sommes partis de France avant la distribution de notre *Liturgie* et aussitôt la pu-

blication de notre IV[e] tome d'*Analectes*, on s'est attendu que nous ayons l'honneur de vous présenter nous-mêmes l'un et l'autre. Je vous prie de me marquer quelque personne, en cette ville de Rome, à qui je puisse confier le paquet que je vous destine pour ce sujet. Je suis bien aise d'avoir cette petite occasion pour vous donner cette petite marque de notre estime et de notre reconnaissance.

Outre le livre de l'*Inquisition*, écrit en italien par le cardinal Albizzi, dont vous m'avez fait la grâce de m'envoyer le titre, on dit qu'il en a composé un autre en latin, qui a été aussitôt supprimé (1). Je vous prie de me dire si vous connaissez cet ouvrage et si vous en avez vu quelque exemplaire.

Je suis aussi en peine de trouver les lettres de *Petrus Delphinus*, Général des camaldules (2); on ne m'en peut donner ici de nouvelles.

Le livre d'Ambroise camaldule, dont je vous ai parlé, est un petit dialogue sous le titre d'*Œgyptus Alexandrinus*, qui ne traite pas de la vie des Pères. Les deux oraisons que ce grand homme a composées, l'une prononcée au concile de Bâle, l'autre à l'empereur Sigismond, sont-elles imprimées? Je crois que la première est dans les *Conciles*. J'espère que vous aurez la bonté de nous donner quelques lettres de ce grand homme, afin d'avoir occasion de les publier comme venant de vous. Vous voyez comme j'en use avec beaucoup de liberté; mais vous vous en devez prendre à votre bonté qui me donne cette confiance.

Le livre de *Rufinus Sextus* à Valentinien touchant l'histoire romaine est-il correctement imprimé? J'en

trouve un assez beau manuscrit. Les ouvrages de *Guarinus Veronensis* sont-ils publiés? Voilà encore de nouvelles importunités. Excusez ma liberté, s'il vous plaît, et soyez persuadé que je suis de tout mon cœur, etc.

(1) Voir la lettre suivante.
(2) Voir la lettre de Malgiabechi à Mabillon, du 7 octobre 1685, note 1. [redacted]

Mt. particulier.

LETTRE XLIX.

Michel GERMAIN à Placide PORCHERON.

Rome, 13 Août 1685.

J'ai reçu votre dernière, mon Révérend Père, avec un portrait du Roi pour Dom Jovite. Je crois que c'est pour congratuler ce joufflu Père que vous m'avez envoyé une image comme soufflée, tant il paraît de graisse sur le visage de Sa Majesté qui n'y est pas en effet. Pour pénitence, je vous enverrais volontiers à Versailles mieux considérer *augustum illud caput*.

Vos nouvelles sont bonnes. Mandez-nous, s'il vous plaît, s'il est vrai que la thèse du recteur ait été tenue? Si l'on a fait une profession de foi pour les huguenots? Si l'on trouve de si grandes difficultés à l'exécution du dessin du canal? Nous portâmes il y a cinq jours le livre *De Liturgia Gallicana* à la Reine. Avant que de nous donner audience, elle voulut voir le livre, pour savoir comme on l'aurait traitée et si on y parlait d'elle. Elle se mit en colère contre le titre de *Sérénissime,* qu'elle prétend déroger à sa

dignité. Son bibliothécaire eut bien de la peine à nous faire entendre par trois différentes fois qu'il fallait lui en faire ou dire un mot de satisfaction. Ce fut par là que Dom Jean Mabillon aborda Sa Majesté. Elle témoigna, par quatre fois différentes, être très mécontente de ce qu'il lui avait donné ce titre, qu'on s'avise, dit-elle, de me donner toujours à Paris. Mon nom est Christine, ajouta-t-elle, puisque je suis reine, je ne veux pas déroger à ma dignité; mon nom seul fait mon éloge: n'y retournez plus, et avertissez ceux de Paris de ne plus me donner ce titre. Dans la suite, l'entretien fut commode et très agréable. Elle a beaucoup d'esprit; elle parle français comme si elle avait toujours vécu à la Cour. Elle finit en demandant quelque sorte d'excuse de ce qu'elle avait parlé si durement, témoignant beaucoup d'estime de tout l'ordre en général et de notre congrégation en particulier; et, ce qui est le meilleur, nous offrant à discrétion libre accès dans sa bibliothèque.

On nous a fait voir une statue de marbre blanc qui soutient le visage du Roi pareil à celui que M. Girardon a fait. Je n'ai encore rien vu de si beau que cette statue; c'est une Vertu ou Renommée qui est portée par Saturne ou le Temps. Elle tient sous elle la Rébellion ou l'Hérésie : d'un côté et d'autre sont les visages d'Alexandre, de César, des autres plus grands hommes Grecs et Romains, faits sur les figures qui en restent de l'antiquité. La pièce n'est pas encore achevée, mais elle le pourra être à Pâques; je crois qu'on en sera très satisfait en France.

On ne fait plus que murmurer sourdement des

quiétistes; mais il faut que je vous raconte l'aventure arrivée à un prélat napolitain nommé Albertini. Cet homme, tenant un peu du pays, voulut faire imprimer une espèce de *Théologie* de sa façon, malgré le maître du Sacré Palais et les autres. Pour cet effet, il fit venir, dans le Vatican même où il demeurait, dessus l'appartement du maître du Sacré Palais, une imprimerie qu'on faisait marcher. Cela ne se put faire sans bruit. On s'en aperçut; on le rapporta au Pape, qui ordonna qu'il sortirait de Rome. Le cardinal Cibo, qui en eut la commission, ne se pressa pas d'exécuter cet ordre, qui n'était pas inconnu à Albertini, de qui on dit encore d'autres fredaines qui ne font pas assez à ce sujet pour être écrites si loin. Dans cet interim, l'ordre pour se saisir de Molinos fut exécuté. Comme les sbires occupaient l'entrée du logis, Albertini, qui demeurait tout contre, s'imagina que ces sbires étaient venus pour le prendre; il était en chemise et en caleçons. Dans cet état, il monta sur le toit de la maison, et de là il se jeta dans un couvent ou maison fermée de *Donne male maritate*, où, depuis peu, l'on avait mis une personne *bellissima* dont il savait le nom. Ces femmes, le voyant chez elles, nonobstant les terribles excommunications, dans cet état, s'imaginèrent que la *bellissima* l'y avait attiré. Elles sonnèrent la cloche et vinrent en foule voir ce qui en était. Il avait beau faire signe qu'il songeait à toute autre chose qu'à mal, on fut du temps à le tenir suspect. Enfin on découvrit ce qui le tenait, et on lui permit de rentrer chez lui bagues-sauves. Cette histoire étant rapportée à *Nostro Signore*, le saint

homme en rit, et confirma la sentence pour faire sortir Albertini de Rome sans plus tarder.

Nous fûmes hier pour aller présenter à Sa Sainteté la *Diplomatique* et le IV[e] tome du S. Augustin. Sa Sainteté ne donnait pas audience ; je ne sais quand nous serons assez heureux pour pouvoir recevoir sa bénédiction. On renouvelle le bruit de la promotion des cardinaux à ces Quatre-Temps. Je n'en crois rien. On espère bien de la prise de Neuhausel. On dit que les Vénitiens font bien contre les Turcs, et qu'ils ont pris Coron. Nous continuons nos copies, et nous voyons les anciens monuments sous la conduite de MM. Ciampini et Vittori et surtout de M. l'abbé Fabretti. J'ai lu une bonne partie du livre *De Libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ.* Je ne le crois pas si public à Paris qu'à Rome, où le Pape qui en a lu la préface, veut qu'il soit en vénération. C'est un français sans doute qui y a la meilleure part. Je louerais sa manière d'écrire, si elle n'était pas employée contre nous. Le mot qu'a écrit M. Bulteau, que cet ouvrage n'est qu'un *Bellarmin recuit,* paraît ici bon politique, et s'accorder fort bien avec la déclaration qu'il fait de n'avoir pas lu ce livre. Je voudrais qu'on y répondît au plus tôt, avec autant de sagesse qu'il en paraît dans le style et dans la distribution de cet ouvrage, qu'on croira ici victorieux, jusqu'à ce qu'on y ait répondu en France. Dans peu M. Schelstrate donnera une réponse à ce que M. Maimbourg a écrit contre lui. Il se fait trop fier de son bâton, pour être cru sur sa parole. Il y a ici des gens qui ne sont pas trop fâchés que M. Maimbourg l'ait bourré. Je voudrais pourtant

que les Thèses de Reims l'aient un peu moins maltraité. Ce n'est pas pour l'amour de lui que je voudrais cela ; mais en considération de ce que je dois à ..... qui, aussi bien que monseigneur son frère, est très bien en cette ville. Il ne faut qu'un homme outré, qui ne manque pas d'armes offensives, d'accès et de correspondances, pour indisposer des gens qu'il est bon d'avoir pour amis dans les grandes occasions. Je ne serais pas fâché que vous disiez cela à la personne que vous savez. Je ne lui en écris pas exprès.

Je renouvelle mes grands respects et amitiés à tous ceux à qui je les dois, et que vous savez que je désire qu'ils leur soient rendus. Commémoration en forme du vénérable Père Emond, de qui je parle souvent dans les confessions des martyrs de nos saints de Rome et des environs. Ce sont des lieux souterrains où reposent leurs reliques, lesquels lieux sont magnifiquement ornés, et remplis de lampes qui brûlent toujours. Rome et Venise consument à ce que je crois plus d'huile dans les églises et devant les *Madonna,* que l'on n'en use à Paris tant pour les choses saintes que dans la nourriture. J'ai vu un écrit français contre la procession des ..... de Luxembourg, et un autre latin, fait par le cardinal Albizzi contre les Quiétistes de son temps, où tout le détail de leurs sentiments et erreurs est proposé exactement et réfuté succinctement. Si on les avait condamnés pour lors, peut-être que notre Saint Père n'aurait pas été obligé d'avouer qu'il a été *ingannato* et que Molinos se reposerait encore *in casa.* Je crois que Dom J. Mabillon l'enverra à mon-

seigneur de Reims; s'il ne le fait pas, ou si vous n'en entendez pas parler, mandez-le moi, et je tiendrai la main que ce bel endroit ne vous échappe pas. Il mérite d'être imprimé. On dit ici que l'affaire de Mantoue se réduira à rien. On parle des médailles trouvées dans le creux du nouveau canal d'Eure, et on craint fort qu'elles n'y aient été mises peu de jours avant que de creuser *dedita opera*, pour se moquer de nos français. Mais cela serait bon si nous n'avions pas d'habiles gens en ce genre d'étude, qui feront la loi aux étrangers quand il leur plaira, aussi bien sur cet article que sur les autres. Je suis après Dom J. Mabillon très fidèlement mon Révérend Père, votre etc.

Mt. particulier.

LETTRE L.

Michel GERMAIN à Placide PORCHERON.

Rome, ce 4 Septembre 1685.

Celle-ci, mon Révérend Père ne répondra pas autant que je le souhaiterais à l'abondance de votre dernière. Rien pourtant de ce que je sais ne vous sera caché. Sans faire mention de Tripoli, ni de la défaite des rebelles d'Angleterre, tout Rome triomphe des heureux succès des chrétiens contre les Turcs. Je me ferais gloire de vous les étaler comme on les raconte ici, n'était que sans doute vous connaîtrez parfaitement la vérité de ces évènements avant que ma lettre vous soit rendue. Il faut donc se res-

treindre à ce que Rome a produit de nouveau cette huitaine. Le Pape en considération de ces avantages a tenu chapelle. En voici la description : les cardinaux étaient dans un même endroit attendant qu'il fût prêt ; quand sa marche fut réglée, un officier portant une croix processionale toute simple se mit à la tête de toute la bande. Tous les officiers, chanoines, monsignori, auditeurs de Rote, clercs de la chambre, etc. vinrent deux deux, trois trois, le reste en gros. Les cardinaux les suivirent en meilleur ordre ; leur marche de deux à deux suivis de leurs caudataires était modeste et bien réglée ; mais à peine le Pape fut-il passé, et eux sur leurs bancs, qu'ils se mirent à causer et causèrent en effet presque tous quasi durant toute la cérémonie. Après qu'ils furent passés, le Pape sortit de son dernier appartement dans sa chaise portée par huit ou dix officiers vêtus de longues robes rouges. Il avait à ses deux côtés les cardinaux Maldachin et Casanate pour collatéraux. Dans la cérémonie, Barberin fut son assistant. Il donna en allant et retournant aussi en chaise les bénédictions ordinaires, et durant ce temps-là il regardait de tous ses yeux le monde. Voici son air : il est le plus haut du sacré collége ; il est menu ; son visage m'a paru fort décharné, mais pourtant serein et vermeil ; il a un maître nez ; ses yeux, quoiqu'il pleure et s'essuie très souvent, sont vigoureux, fixes, et marquent encore de la vie et de la résolution. Après qu'on l'eut descendu de sa chaise, il commença au lieu ordinaire l'Introït de la messe, et fut fort longtemps courbé. Après cela il monta

à son trône qui était à la tête des cardinaux du côté de l'évangile, contre la muraille. Là, il lut les oraisons, l'épître, l'évangile, etc. Cependant ce fut le cardinal Pio, protecteur d'Allemagne qui dit la messe. J'ai remarqué que le Pape, tant à la montée qu'à la descente de son trône, qu'il monta et descendit trois ou quatre fois, avait beaucoup de peine à marcher. La messe n'eut rien de singulier, si ce n'est qu'elle fût *de Beata*, quoiqu'il fût dimanche, et que la musique du Pape est sans orgue et sans autre instrument, contre toutes les autres quelles qu'elles soient en Italie. Après la postcommunion on entonna le *Te Deum*, et pendant tout ce temps le Pape demeura debout à son trône, n'ayant qu'une calotte blanche à l'ordinaire et sa chape d'or fort simple. Dans cette cérémonie, il ne porta pas son *règne* mais seulement une mitre simple. Les canons de Monte-Cavallo tirèrent durant le *Te Deum*, après quoi le Pape donna la bénédiction solennelle. On s'étonna de la fermeté, de l'harmonie et de la bonté de sa voix, d'autant plus qu'à peine entendait-on le cardinal Pio. En revenant, le Pape regardait son monde encore plus fixement qu'en venant, et donnait les petites bénédictions de bonne grâce. Voilà tout. Quand le Pape allait à pied, M. l'Ambassadeur de France portait la queue de sa chape.

La veille, Sa Sainteté accorda au cardinal Spada, gouverneur de Rome, et à la confrérie des Conservateurs ou Confortateurs, la grâce pour ce prêtre dont je vous ai écrit, qui était complice de ce malheureux qui fut pendu pour avoir fait des gazettes scandaleuses. Toute la confrérie, où n'entrent que

des cardinaux, des princes et d'autres notables de Rome, ou du moins des bourgeois, alla prendre ce prêtre dans la prison. On l'avait auparavant rasé et poudré, on lui avait fait une couronne large et bien ronde. Il n'a que vingt-sept à vingt-huit ans, il est de bonne mine, et avec la couronne d'olives argentée qu'on lui mit sur la tête, et la robe de satin rouge dont on le revêtit, et le beau cierge blanc qu'il tenait en sa main, il avait une mine éclatante qui était encore relevée par les deux confrères collatéraux qu'on lui avait donnés pour l'accompagner, dont l'un est prince et l'autre bon gentilhomme qu'on nomme en Italie cavalier. Toute la confrérie, au nombre de soixante à quatre-vingts personnes, marchait en habit de cérémonie. Le voici cet habit : c'est un hoqueton noir qu'on met sur le surtout ; sa figure revient à celle d'une aube qui descend jusqu'à mi-jambe, à celle d'un sac et à celle d'une chemise. La ceinture est de corde, la discipline souvent pend à côté. Je ne crois pas qu'il y en eût pour lors. L'habillement de la tête est larvatique. Imaginez-vous un coqueluchon de toile noire, à peu près semblable à celui des capucins : quand ils l'enfoncent (ce qui arrive presque toujours), il descend jusqu'au milieu de la poitrine, il couvre tout le derrière et le devant de la tête, le visage, le col, et à l'endroit des yeux, du nez et de la bouche, il y a trois trous par où l'on regarde et pour respirer. Ainsi on voit tout sans être reconnu de personne. Dans cet équipage, qui sert au moins à garantir du soleil et des boues, chacun un riche flambeau à la main, ils menèrent en triomphe le délivré à S. Jean-Décollato, où se

tient leur confrérie. Là on dit la messe en action de grâces; la musique, la symphonie, les pétards firent office; et on s'en revint aussi content que l'étaient les anciens Romains quand on leur avait accordé *circum et escas*. Le soir, tous les palais furent pleins d'illuminations, c'est-à-dire de flambeaux de cire blanche allumés deux à chaque fenêtre, et des feux de joie dans les rues, devant les palais. Vendredi ou samedi prochain, il y aura au Vatican aussi illumination et la girandole au château Saint-Ange.

On dit que le Pape tiendra consistoire le 16 de ce mois, ce qui réveille bien des gens. Folie! point de cardinaux que les affaires ne soient terminées avec la France, ou brouillées (Dieu nous en garde!) sans espérance d'accommodement. Nos études ne sont pas, Dieu merci, infructueuses; nous écrivons d'importance, et parce que nous n'y suffirions pas, nous allons prendre un écrivain pour nous aider à la *Chiesa-Nuova*, d'où nous tirerons de bonnes choses. Il ne fait plus si chaud et il semble que le temps se dispose au *rinfrescato*. Continuez à nous féliciter de vos nouvelles sans les interrompre jusqu'à ce que nous vous mandions le contraire. Mes grandes amitiés et reconnaissances à Dom Goizot et au tablier de S. Ambroise, j'entends Dom Foucques, et à tous ceux que vous connaissez, de bon cœur. Aimez toujours, mon révérend frère, votre très-humble et très obéissant serviteur et confrère.

LETTRE LI.

MABILLON À MAGLIABECHI.

Rome, ce 9 septembre 1685.

J'ai reçu les deux dernières lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec la lettre du P. Dezza que je vous renvoie comme vous l'avez souhaité. Je vous remercie très affectueusement des éclaircissements que vous m'avez donnés touchant les auteurs dont j'avais pris la liberté de vous écrire : j'en suis pleinement satisfait. Nous examinerons ensemble les ouvrages de Guarin de Vérone.

Je vous suis obligé des nouvelles que vous avez pris la peine de m'écrire, touchant la république des lettres. Je ne savais pas que l'on eût réimprimé le Lactance de *Mortibus Persecutorum* autre part qu'à Oxford. Je voudrais bien qu'on pût trouver quelque manuscrit de cet ouvrage, pour restituer ce qui manque dans les imprimés : mais je doute qu'il y en ait plus d'un exemplaire au monde.

J'ai vu à la *Chiesa-Nuova* de cette ville les lettres de Petrus Delphinus : je voudrais bien en pouvoir trouver un ou deux exemplaires. Nous n'en avons point trouvé à Venise où il a été imprimé ; si vous pouviez découvrir s'il a été réimprimé vous m'obligeriez de me le faire savoir.

J'ai mis entre les mains de la personne qui m'a rendu votre dernière lettre, un petit paquet dans lequel vous trouverez votre *Iter Germanicum* et la *Liturgie Gallicane*, que je vous prie d'agréer pour une marque de notre estime et de nos respects. Je m'imagine que vous avez vu les *Anecdotes* de M. de Varillas. Cette matière vous touche de trop près pour la pouvoir ignorer ([1]).

Vous n'aurez pas encore vu, sans doute, les *Jugements des savants* touchant les auteurs par M. Baillet, précepteur du fils de M. de Lamoignon avocat-général au parlement de Paris. Il y aura plusieurs volumes in-12 sur cette matière, il en paraît déjà deux ou quatre, et on en aura encore deux dans la fin de l'année. Ils seront suivis de quatre volumes chaque année les quatre ou cinq suivantes. Je doute que l'on permette la continuation de cette édition, à cause que l'auteur dit son sentiment beaucoup trop librement sur les écrivains. *L'Index librorum prohibitorum* y est maltraité ([2]).

M. Dupin, docteur de Sorbonne, nous donnera dans peu de jours la critique des Pères des premiers siècles de l'Eglise ([3]).

M. Bigot m'a fait la grâce de m'écrire ces jours passés. Il dit qu'il n'a point part dans l'impression de la fameuse lettre *ad Cœsarium* ([4]). Je voudrais bien en avoir copie en cette ville: j'en ai un exemplaire à Paris.

Le P. Dom Claude Estiennot et Dom Michel Germain vous rendent de très humbles actions de grâces de votre souvenir, et ils vous présentent leurs respects aussi bien que moi qui suis, etc.

(1) Le titre est : *Les Anecdotes de Florence, ou l'Histoire secrète de la Maison de Médicis*, La Haye, 1685, in-12

(2) *Les Jugements des Savants sur les principaux ouvrages des auteurs* par Baillet, publiés de 1685 à 1686, forment 9 vol. in-12. L'ouvrage, ainsi que le présumait Mabillon, n'a pu être achevé.

(3) Il s'agit de la *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, contenant l'histoire de leur vie, le catalogue, la critique et la chronologie de leurs ouvrages*, dont le 1er tome parut in-8° en 1686. Elle forma 58 volumes, et a principalement contribué à la réputation de Dupin. Bossuet en a relevé peut-être trop vivement les erreurs. « Il y a un petit endroit, lui écrivait Fénelon, où MM. de Court, de Langeron, de Fleury et moi, nous trouvons tous que vous allez un peu au-delà des paroles de l'auteur, dans la censure que vous en faites. » Dupin était proche parent de Racine, qui s'entremit aussi avec Fénelon pour le ramener.

(4) Bigot avait publié d'après un manuscrit de la Laurentienne, *la Vie de Saint Chrysostome*, par Palladius, Paris, 1680, in-4°, avec la version latine d'Ambroise Camaldule et la lettre à Césarius qui fut supprimée comme incertaine par les censeurs et comme pouvant être objectée à la doctrine de la transsubstantiation. L'édition de Bigot avec les suppressions fut réimprimée en 1686, à Londres, par le savant ministre Allix, qui, réfugié en Angleterre devint fou, mais fou à faire des prophéties, selon l'abbé de Longuerue, qui croit que la vapeur du charbon de terre lui avait attaqué les nerfs du cerveau. La conjecture de l'abbé ne semble pas trop invraisemblable, si l'on songe à quel point est fréquente dans cette contrée l'infirmité qui nous a valu l'inutile barbarisme d'*excentricité*.

Mt. particulier.

LETTRE LII.

Michel GERMAIN à Placide PORCHERON.

Rome, ce 11 septembre 1685.

Voici, mon révérend Père, ce que la huitaine a produit de nouveau. Il y eut hier consistoire et

point de cardinaux. Rien ne peut mieux convaincre le monde que parmi les sages de Rome il se trouve aussi des esprits légers, que la foule incroyable qui assiégeait le consistoire, dans l'espérance qu'on y ferait des cardinaux. Il y eut même sept courriers en habits décents et bottés, qui attendaient les noms des élus pour en porter les premiers la nouvelle à Florence, à Modène, à Gênes, à Milan, etc. Il fallut se débotter et retourner à pied au logis. Au défaut du Pape, les intéressés avaient fait chacun leurs cardinaux. Ils s'accordaient assez sur un grand nombre; mais pour environ une dizaine ils se battaient aussi vertement que ces deux Hibernois, dont l'un avait nié à l'autre *majorem sole clariorem.* Ce qui est ridicule, on introduisait dans la scène le bon archevêque de Cologne, qui, de concert avec son parent l'électeur de Bavière, briguait un chapeau. On disputait quel rang il tiendrait entre les nouveaux élus, en quel équipage il viendrait, sur ce qu'il ferait à Rome! M. de Beauvais était sur le tapis en postures différentes : et encore à présent on songe à lui. Devinez comment? De peur que la répugnance qu'a notre Saint Père à le voir cardinal ne fasse encore reculer la promotion, on dit que des gens vont à *Populo* faire des vœux, pour aider ce bon prélat à entrer au plus tôt dans le paradis. Notre curiosité ne nous porta pas jusqu'au consistoire. Nous savions assez que, jusqu'à ce que l'accommodement avec la France soit fait ou concerté, il n'y a point de promotions à espérer. Il nous est arrivé assez plaisamment, en parcourant un ma-

nuscrit, d'y trouver la manière dont on élisait anciennement les cardinaux. Cette manière est bien différente de celle d'aujourd'hui : le public ne sera pas sans doute fâché de l'apprendre, ni le reste que contient ce manuscrit qui occupe un écrivain. Car nous ne pouvons aller à la procession et sonner les cloches, c'est-à-dire fournir à tout ce que nous trouvons qui mérite d'être copié, et le copier seuls. On préconisa quantité d'évêchés en Italie, en Allemagne, en Espagne, point en France; mais trois *in partibus*. La veille, M. de Lyburn, auditeur du cardinal Howard fut sacré secrètement. C'est à la sollicitation du roi d'Angleterre, qui l'a demandé au Pape pour exercer les fonctions de vicaire apostolique dans son royaume : on dit qu'il y en aura deux autres pour l'Ecosse et pour l'Hibernie. Je ne sais si le roi d'Angleterre prétend faire quelque chose d'éclatant pour la foi catholique dans son royaume, ou si les Romains qui sont prudents, et ne manquent pas de prévoyance, veulent être sûrs, en cas de réconciliation, de ce qu'ils auront à faire; mais je sais d'original que les plus appliqués entre les cardinaux étudient fort les libertés de l'Eglise anglicane. Je vous ai déjà mandé qu'on était en peine si les évêques anglicans viennent *ex traduce catholici episcopi*. Hier, le P. Coloredo nous demanda si l'antiquité fournissait des preuves que les rois d'Angleterre aient autrefois nommé aux évêchés. Nous répondîmes que oui, et les preuves en sont bien certaines. Ne doutez pas, mon cher ami, qu'outre l'intérêt commun de l'Église, ce qui rend

les Romains si précautionnés sur cette affaire, ne vienne de la crainte qu'ils ont de faire des pas de clercs ou plutôt d'ignorants à la vue de la France, dont les savants ne manqueraient pas, dans l'animosité présente, de leur relever la moustache. Ainsi, de même qu'un abbé allemand me disait il y a deux ans plus ou moins, que le Roi les tenant en exercice, était cause qu'on ne buvait plus, dans son pays, la moitié du vin qu'on y prenait auparavant; on peut dire aussi que nos différends avec cette cour empêchent les esprits des Romains de croupir dans cette léthargie ou fainéantise, *far-niente*, qui fait une partie de leur bonheur, quand leur intérêt ne trouble pas leur repos par une agitation et une application aux études pesantes. S'ils peuvent un jour, ils nous rendront bien le change du mal que nous leur faisons. Le mal est grand, car ils tremblent déjà à l'aspect des ordures que M. de Martignac, nouveau pensionnaire du clergé, fourrera dans son histoire des Papes. Le pontificat de S. Grégoire, que M. Maimbourg leur prépare, les tient assez en cervelle, et si fort que par charité on devrait empêcher que M. de Martignac ne fît une plaie universelle. Quittons ces endroits incommodes.

Le Pape est en bonne santé. Il court une nouvelle prophétie qu'il vivra encore dix ans et quelques mois; elle est reçue diversement, cette prophétie. Pour continuer les bons succès contre les Turcs, il a donné indulgence plénière pendant trois jours, et ordonné les prières de quarante heures. J'ai songé à vous dans Saint-Pierre, lorsque la magnifique

procession des nouveaux convertis (où les princes, les prélats, les principaux de Rome assistaient dans l'équipage que j'ai décrit dans ma dernière, le bâton à la main, doré ou argenté au bout) lors, dis-je, que cette procession recevait, dans cette église, la bénédiction qu'on donnait d'une des quatre tribunes du dôme, avec la vraie croix, la lance, la Véronique et les autres saintes reliques et instruments de la passion de notre Seigneur, qu'on révère dans cet endroit. J'ai fait cette phrase longue pour imiter la longueur de la cérémonie. Il y avait dans Saint-Pierre plus de vingt mille âmes. Je n'ai jamais vu tant de carrosses qu'il y en avait aux environs.

Le chevalier de Gesvres a été tué devant Coron. C'est dommage. Les Espagnols qui sont dans cette ville, ont grand peur que la fin des outrages faits à la Reine, à Cantine et à toute la nation française, n'apportent une guerre terrible dans leur pays. Avec tous leurs artifices, ils n'osent nier que ces mouvements ne soient un pur effet de leur aversion contre la France.

Nous avons été à la *Grotta Ferrata* pour y voir les manuscrits des moines grecs ou italiens préconisés. C'était le jour de Notre-Dame. Une foire, qui se tenait dans la cour et aux environs de l'abbaye, nous a empêchés de rien faire. M. le cardinal d'Estrées dit qu'il nous y mènera. Ç'avait été le bon M. Ciampini qui nous avait fait cette grâce. Après avoir fait nos dévotions, il nous a régalés, dans sa vigne, proche de ce monastère. Il y avait quatorze personnes à table, et entre autres le P. Couplet,

jésuite, né à Malines, habitué dans la Chine depuis plus de trente ans. Il avait avec lui un jeune chinois, âgé de (1)... ans. Je n'oserais vous écrire ce qu'il disait : à peine en souffririez-vous la lecture ; car pour le croire, vous vous en garderiez bien. Je ne sais pas au vrai si ce R. P. ajoute à sa qualité d'apôtre mathématicien, celle de mandarin : du moins, nous dit-il qu'un autre de ses confrères a été assez habile astrologue, pour s'être élevé à la qualité de mandarin du troisième ordre. Un autre aurait beau monter en contemplation jusqu'au troisième ciel, avant que de parvenir là ; je doute qu'il y réussît. *Ars nova lucrandi animas*. Cependant il dit qu'il a une fort nombreuse *chrétienté*. Ma chrétienté, dit-il souvent, est de plus de trente mille personnes. Le croiriez-vous sur ce qu'il dit encore, que la ville de Pékin contient bien quarante millions de personnes, et toute la Chine, plus de deux ou trois cents millions? Je ne le crois pas. Mes respects, s'il vous plaît, aux RR. PP. Assistants, et à tous nos Pères. Je remercie Dom Nourri de sa *déclaration qu'il consentait que vous me disiez qu'il se souvient de moi.*

Dom Goizot, Dom Emond, Dom Foucques, et tous ceux qui, avec le R. P. Dom Daniel, veulent qu'on fasse expresse mémoire d'eux, c'est-à-dire, un *kyrie* plus long que cette lettre. Faites-le vous-même si vous le jugez à propos. Continuez à aimer et à aider auprès de Dieu, mon Révérend Père, votre, etc.

(1) Le cachet a enlevé le chiffre.

Mt. particulier.

LETTRE LIII.

Michel GERMAIN à Placide PORCHERON.

Rome, ce 18 septembre 1685.

C'est, mon Révérend Père, pour répondre autant qu'il est en moi à votre exactitude que je vous annonce la mort du cardinal Savelli. J'ai vu son corps exposé dans l'église des Cordeliers d'*Aracœli* contre le Capitole ([1]). On monte à cette église par six vingts degrés de marbre; et s'ils étaient faits à la moderne, il y en aurait bien deux cents. C'était autrefois une abbaye de notre ordre. Le cardinal ne laisse qu'un frère qui mourra sans enfants. Il lui laisse l'usufruit de ses biens qui, après lui, tomberont à l'aînée de ses nièces, de la famille Cesarini. C'est cette religieuse que le cardinal Altieri, pour se venger de MM. d'Estrées et faire niche à la France, a tirée du cloître et donnée en mariage au marquis Sforce, au préjudice de la princesse Sonnine, cadette de cette religieuse qui serait, me dit-on hier, demeurée dans son conservatoire, si madame Sonnine ne lui avait pas refusé quinze ou vingt écus qu'elle lui demandait une fois, sans conséquence, avec prières, pour faire des gratifications à ses sœurs le jour de sa fête. Mais par rencontre il se trouva que le cloître, où cette demoiselle avait fait ses vœux, n'était pas fondé pour être plutôt un couvent qu'un

conservatoire, d'où l'on a conclu que toutes les professions des filles qui s'y étaient retirées étaient nulles. Peut-être saviez-vous déjà cela : mais vous ne savez pas que cette marquise sera bientôt duchesse de Sforce par la mort du duc de ce nom qui n'en peut plus, et qu'ainsi ses enfants hériteront des trois maisons Cesarini, Sforce et Savelli. Beau jeu de la fortune envers une fille que son père voulait absolument priver du mariage, parce qu'il n'avait pour elle nulle inclination. Le duc de Palestrine a une hydropisie qui se forme; sa bourse et celle de toute sa maison n'est pas hydropique. Vous ne sauriez croire combien elle déchoit de jour en jour; et si le cardinal Barberini venait à mourir, je crois qu'il faudrait vendre une bonne partie du fond pour payer les dettes : autre jeu de la fortune.

On me disait avant hier que notre Saint Père le Pape a trouvé fort mauvais que l'Empereur ait envoyé le comte de Rosemberg à Rome pour annoncer les avantages des chrétiens sur les Turcs et pour demander de l'argent, disant qu'un courrier pouvait épargner cette dépense, et que, pour de l'argent, l'Empereur et le duc de Bavière montraient bien par leurs actions qu'ils n'en avaient pas besoin, puisque l'un et l'autre avaient fait paraître dans les noces de l'Electeur des magnificences qui auraient suffi à nourrir l'armée bien longtemps ; qu'il s'en retournât donc, et qu'il avertît l'Empereur d'être plus ménager à l'avenir, à l'exemple du roi d'Angleterre qui ne fait pas de dépense superflue et qui, par la conservation de son trésor, se rend formidable au dedans et au dehors.

Ce même ami qui m'a donné cette nouvelle, m'en disait une autre, après avoir fait réflexion que Sa Sainteté n'a garde ni de donner le Roi de France pour modèle d'épargne, ni de l'avertir de ne plus faire de dépenses inutiles. On serait bien fâché ici que le Roi eût cent millions d'avance; mais en récompense Sa Sainteté qui tâche de profiter de tout, ayant su que le Roi est dans une grande dévotion, a cru devoir solliciter puissamment sa conscience, et lui représenter scrupuleusement le danger où il se met (vous tremblez déjà, patience : nous n'en mourrons pas), en nommant pour le cardinalat M. de Strasbourg, dont il le juge tout à fait indigne, de sorte qu'il croirait s'être fermé pour jamais la porte du paradis, s'il avait donné à ce prince entrée dans le sacré collége. Mais pourquoi cela ? Il lui a bien donné des bulles pour être évêque : que faut-il de plus pour être cardinal? Qu'a-t-il fait depuis sa promotion à l'épiscopat? Il a, dit-on, des intrigues; il sait cabaler; on craint son esprit, et puis quel rang tiendrait avec lui l'Electeur de Cologne? C'est pour ce sujet qu'on parlait aussi du cardinalat pour ce bon prince. Considérez l'avis du Pape à l'Empereur et au duc de Bavière, comme l'avis d'un ami et d'un confédéré; et la lettre au Roi, comme il vous plaira. Les Romains remettent encore toutes leurs espérances pour la promotion à décembre prochain.

Un assassinat cruel arrivé depuis peu, fait encore horreur, quand on entre dans Sainte-Marie-Majeure. Un jeune bénéficier de cette église, noble Orviétan, fils du maître de chambre du prince Angelo,

frère du cardinal Altieri ou de leur mère, voyait depuis trois ans la fille d'un sculpteur en marbre. Il lui avait promis de l'épouser. Le père de la fille, à la faveur de cette promesse, lui donnait libre entrée dans sa maison; plusieurs croient qu'il n'y faisait pas le grand mal. On le pressait souvent d'accomplir le mariage. Il y avait deux difficultés. Son père quoique noble n'a rien, et lui, se mariant, perdait tout avec son bénéfice. Cela fut cause que le père, pour empêcher cette mésalliance, fit prendre l'ordre de diacre à son fils, sous prétexte que, pour jouir de tout le revenu de son bénéfice, il fallait être dans cet ordre. Cela était vrai, mais c'était aussi pour empêcher absolument son mariage. Nonobstant cela ce diacre, qu'on ne savait pas diacre chez le sculpteur, voyait la fille à l'ordinaire. Enfin on le pressa tant, que pressé lui-même de sa passion, il l'épousa sous des noms empruntés et vécut ensuite librement avec elle. Elle est grosse. Le bruit du diaconat de cet homme étant venu aux oreilles du beau-père, il fut à Sainte-Marie-Majeure, et ayant reconnu que cela n'était que trop vrai, il l'attendit en plein jour à la sortie de l'église et lui donna deux coups de deux couteaux, l'un à la gorge, et l'autre au côté, dont ce misérable mourut sur le champ. Le meurtrier s'est sauvé dans l'église des Carmes espagnols, et l'on dit qu'on ne le poursuivra pas à cause de l'affront fait à sa fille et de la profanation de l'ordre sacré.

M. le cardinal nous a envoyé quérir, Dom Jean et moi, pour savoir notre sentiment sur la bibliothèque Séguier. Je crois qu'il se déterminera à l'acheter, si

on la lui donne pour le prix que vous marquez. M. l'Ambassadeur a traité notre P. Prou et Dom J. Mabillon ; il nous a invités, Dom J. Durand et moi, pour demain. A moins que Dom J. Mabillon n'y veuille venir, je m'en vais feindre une incommodité pour me dispenser de cet honneur. Nous avons fait une bonne récolte dans la bibliothèque de la *Chiesa Nuova*. Le Vatican nous est ouvert de bonne grâce. M. Du Cange sera content de ce que M. Schelstrate ou nous lui enverrons. Dites-le lui, je vous prie. Je crois que nous pourrons bien aller à Sublac, puis au Mont-Cassin et à Naples dans quinze jours; néanmoins les Romains nous conseillent encore de différer. Ne discontinuez pas pour cela de nous écrire; nous continuerons aussi de notre part à vous donner de nos nouvelles.

L'Espagne, Mantoue, Molinos et les Quiétistes ne font plus ici de bruit. Il en serait peut-être de même des libertés de l'Eglise Gallicane et des quatre propositions, sans le P. Alexandre et les thèses du recteur. Ces deux endroits-là font que les prodiges faits en France contre les hérétiques sont regardés ici fort froidement (2). Ni M. Sluse, ni M. Diroys, ni pas un d'entre nous ne conçoit quelle raison peut avoir M. Baluze de n'être pas content de ce que M. Baillet a écrit de lui. Remerciez-le, s'il vous plaît, de l'honneur qu'il nous a fait. Mes respects aux RR. PP. Assistants, à tous nos amis du dedans et du dehors, au saint homme Emond, au signor Goizot, au laborieux Foucques, à M. Bulteau qui ne me juge pas digne de son souvenir, non plus que le prieur de Sainte-Beuve; en un mot à tous les

gens de bien. Je suis du meilleur de mon cœur, mon Révérend Père, votre etc.

(1) L'ancienne famille romaine Savelli a sa sépulture à l'église d'*Aracœli*. V. sur son célèbre mausolée, les *Voyages historiques, littéraires et artistiques en Italie*, livre XV, chap. 16.

(2) L'indifférence du Saint-Siége pour la révocation de l'édit de Nantes, n'a point échappé aux écrivains de la Réforme. Claude dans ses *Plaintes des Protestants cruellement opprimés dans le royaume de France*, avec une préface par Basnage, Cologne, 1686, in-12, espère que le Pape les plaindra, qu'il blâmera la conduite tenue envers eux ; « et peut-être, ajoute-t-il, qu'un jour à notre tour nous blâmerons aussi celle qu'on tiendra contre lui. » Bayle remarque là-dessus avec ironie : On a bien raison de dire, qu'il ne faut désespérer de rien. Qui aurait jamais dit, qu'un jour les réformés complimenteraient le Pape publiquement? » La lettre de Christine, au chevalier de Terlon, ancien ambassadeur de France en Suède, écrite de Rome le 2 février 1686, confirme le peu d'approbation qu'y avait encourue la *grande erreur du siècle de la gloire*. Cette mesure n'apaisa point la rancune conçue par la déclaration de 1682. « Croyez-vous, dit Christine, que ce soit à présent le temps de convertir les Huguenots, de les rendre bons catholiques, dans un siècle où l'on fait des attentats si visibles en France contre le respect et la soumission qui sont dûs à l'Église romaine... Jamais la scandaleuse liberté de l'Église gallicane, n'a été poussée plus près de la rébellion... Voilà les puissantes raisons qui m'empêchent de me réjouir de cette prétendue extirpation de l'hérésie. » V. la lettre de Michel Germain à Placide Porcheron, du 1er janvier 1686.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE LIV.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, li 29 settembre 1685.

Scrissi quattro giorni sono a V. P. R., con avvi-

sarle la ricevuta de' suoi due dottissimi libri, e renderle grazie infinite. Le riconfermo anche ora l'istesso, e di nuovo le ne rendo quelle maggiori grazie, che sò, e che posso, perchè veramente mi sono stati più grati di ogni tesoro. Questa medesima sera, con l'occasione che ringrazio il sig. Fesch, di un pestilente libro che mi ha mandato a donare del sig. Zuvingero (che però fino ad ora non mi è arrivato), gli avviso ciò che V. P. R. scrive di esso, a carte xvi, del suo *Itinerario della Germania* (¹).

Mercoledì fu da me il P. Febei, che mi disse di partire per costà la mattina seguente, venendo a legger le matematiche nel collegio romano. Ad esso per tanto diedi l'opuscolo del nostro Arrigo da Settimello per V. P. R., supplicandola a degnarsi, se ne trova, o costà, o in altre librerie, manoscritti di farlo diligentemente collazzionare. Come V. P. R. vedrà, scrive con gran acume (²).

Di nuovo mi riconferma il sig. Nicodemo il gran desiderio col quale, ed esso, ed altri letterati amici miei in Napoli l'aspettano, scrivendomi con una sua lettera de' 18 del presente, le seguenti parole, che le copierò per l'appunto.

« Scrissi a V. S. con l'ultima mia, che con grandissimo desiderio, da me, e da altri amici, si stava aspettando la venuta del dottissimo P. Mabillon. Or la ringrazio dell'avviso datomi, dal quale vedo con mio contento, che la sua venuta, sarà su'l principio dell' entrante mese di ottobre. »

I Padri anche quà Benedettini di Badia, ogni volta che mi incontrono, mi domandano quando V. P. R. sarà in Firenze, aspettandola ansiosiss mamente.

Del P. Beverini di Lucca, che in quella città brama di servirla, le scrissi la passata. In Pisa il P. maestro Capassi, Servita, che legge in quello studio la teologia, la brama in ogni maniera, nel tempo che ella si tratterà in quella città, nel suo convento, nel quale è Priore.

Con che supplicandola dell' onore de' suoi stimatissimi comandamenti, e riverendola, mi confermo di V. P. R., etc.

Riverisco gl' ottimi e dottissimi Padri, Padre Stefanozio e Padre Germain, il quale si dovette trovare imbrogliato con quel bibliotecario, del quale si parla a carte LXXII, dell' *Itinerario della Germania.* Prego il Signore Dio a liberarmi da un simile incontro (1).

Avrà V. P. R. osservato quante poco meno che inezie scriva il Reinesio intorno alla Patria del nostro Arrigo da Settimello ed altre cose intorno ad esso.

(1) Voici le passage flatteur de l'*Iter Germanicum*, sur l'accueil fait à Mabillon et à Michel Germain par le sénateur Faesch, de Bâle : « *Ex cathedrali ecclesiâ in ædes divertimus elegantissimas domini Faeschii, senatoris reipublicæ Basileensis, qui nos multa humanitate excepit, comitante semper erudito Buxtorfio. In inferiori ædium parte visitur bibliotheca optimis referta libris, cum editis, tum scriptis : quos inter alii sunt Isidori, alii Bedæ, plerique veterrimi. In superiori parte cimeliarchium omni rerum curiosarum genere locuples.* » On voit le rang distingué qu'occupait dès-lors la famille du cardinal, oncle de Napoléon. La bibliothèque et le cabinet d'antiquités et de médailles avaient été formés par le jurisconsulte Remi Faesch qui voyagea en France, en Allemagne et en Italie; le cabinet existe encore et porte le nom de Faesch. Le Cicerone bâlois des deux Bénédictins français est Jean-Jacques Buxtorf, célèbre professeur d'hébreu, comme son père,

son grand-père et son neveu. Le livre du théologien protestant et savant bibliothécaire de Bâle, Jean Zwinger, est le *De Festo corporis Christi*, 1682-85.

(²) Le poème de Henri de Settimello a pour titre : *De Diversitate fortunæ et philosophiæ consolatione*; composé à la fin du XIIe siècle, il était lu dans les écoles et donné comme modèle. L'auteur y raconte les vicissitudes de sa vie, d'abord opulente, lorsqu'il jouissait de la cure de Calenzano, à huit milles de Florence, ensuite si misérable, qu'il fut surnommé : *Arrigo il povero*. Magliabechi avait communiqué une copie de ce poème d'environ mille vers, les premiers vers latins modernes peut-être de quelque valeur, au savant saxon Christian Daum, sur laquelle fut imprimée l'édition de Kemnitz, 1684, in-8°.

(³) Voyez la lettre de Mabillon à Magliabechi, du 10 novembre 1686.

Ms. particulier.

LETTRE LV.

Michel GERMAIN à Placide PORCHERON.

Rome, ce 2 octobre 1685.

Peut-être que le bruit qui court à Rome, et qui se confirme de plus d'un endroit, des apprêts du Roi, rendra à l'autre bruit qui a couru de la demande de Brescello au duc de Modène, plus de fondement que je n'y en trouvais dans la dernière que je me suis donné l'honneur, mon Révérend Père, de vous écrire. On dit donc que, outre la prodigieuse quantité de toutes sortes de munitions qui sont à Monaco, avec grand nombre de troupes pour les

garder, bien loin que les Génois soient mécontents du Roi, ils lui ont accordé, dans le port de Spezia, libre passage aux troupes sur leurs terres, et des vivres pour de l'argent. On ajoute que l'on a renouvelé entièrement la garnison de Pignerol, et que toute celle qui y était est allée à Casal. Les Milanais en sont si alarmés qu'ils font des mouvements inouis. On ne doute quasi plus que le duc de Mantoue ne veuille céder, pour quelque temps au moins, son pays, puisqu'on lui prépare un fort beau palais dans Rome, où logeaient autrefois tous les Rospigliosi, assez près des religieuses de Saint-Sylvestre, et non loin des Repenties. Néanmoins, comme la plupart de ces bruits viennent du Milanais, et que je suis témoin de ceux qu'ils inventent souvent, ou par peur, ou à plaisir, suivant l'ancienne coionerie des Espagnols, je n'oserais encore y ajouter une foi entière. Je ne sais si la crainte des mouvements de la France ne fait pas suspendre les armes aux Vénitiens et à l'Empereur; du moins publie-t-on ici que la campagne est finie, et que, selon toutes les apparences, ils auront la paix ou la trève avec le Turc. Ils ne cherchent qu'un prétexte pour s'accommoder avec ces infidèles contre nous. Un Espagnol de qualité dit avant-hier que l'on avait reçu des nouvelles d'Espagne par trois différents endroits, l'ordinaire précédent, de la grossesse de la reine d'Espagne, mais que le dernier n'en faisait pas mention. Je fais cas de ce que dit ce gentilhomme, en qui j'ai toujours reconnu beaucoup de sagesse et de sincérité. Il ne croit pas qu'on rompe entre les deux couronnes, et il avoue que ce n'a été que par un excès d'envie

contre la nation qu'on a suscité l'accusation de la Cantine.

Un écervelé de Metz, qu'on dit parent de M. de Feuquières, étant à Livourne, voulut entrer de force dans une église assez petite, où le gouverneur faisait une fête. Sur la défense de ne plus laisser entrer personne, les gardes refusèrent, le plus honnêtement qu'ils purent, l'entrée à ce gentilhomme, qui, après plusieurs efforts inutiles, fut obligé de se retirer. Il attendit le gouverneur au sortir de l'église, et, abordant son carrosse, il lui fourra un coup d'épée, que ce gouverneur para de son bâton et en se retirant en arrière. Les gardes voulaient tuer ce fou; mais le gouverneur l'empêcha, et le fit seulement mettre en prison, pour savoir du Grand-Duc et du Roi ce qu'on en ferait. Après l'avoir tenu longtemps en prison, on lui fit son procès, et on lui aurait pardonné s'il avait pu être induit à demander pardon. Bien loin de cela, il déclara avec beaucoup d'emportement qu'il en ferait encore plus s'il rencontrait le gouverneur. Là-dessus, on le condamna à avoir la tête tranchée. Étant sur l'échafaud, il dit fièrement au bourreau de faire son office, et déclara aux prêtres qui l'exhortaient à songer à sa conscience, qu'il n'avait que faire d'eux, puisqu'il était de la religion réformée, et il demanda d'être enterré dans le cimetière des anglais. Les anglais ne voulurent point de lui, et on l'enterra dans le trou des juifs.

Samedi dernier, jour de Saint Michel, on épargna environ cent écus, en ne tirant qu'avec très peu de poudre les canons du château Saint-Ange. Cette lésine a fait rire bien du monde, mais Nostro Signore

y trouve son compte. C'est une coutume que les soldats du château promènent, ce jour-là, un canon par la ville, avec fanfares, tambours, etc., et qu'en cet état ils se présentent au palais du Pape, d'où Sa Sainteté sort sur une espèce de tour ou de balcon, pour leur donner sa bénédiction, et à tout le peuple qui les accompagne. Comme on ne voit le Pape que très rarement, il y avait grand concours de peuple ; nous n'y fûmes pas. Il y eut hier consistoire, où toute la populace courut en foule, dans l'espérance qu'il y aurait des cardinaux. Le bruit en était si général par toute la ville, que, comme nous revenions du Vatican, on nous arrêta pour nous annoncer cette promotion, dont nous ne fîmes que nous moquer.

Il y a un très bel arc élevé par Septimius au pied du Capitole ; cet arc est demi enfoncé en terre. Ces jours passés, on fit un trou pour voir au juste son attitude; il y a justement la moitié couverte de terre, et les figures qui sont au bas représentent des captifs menés en triomphe : elles sont très bien gravées. Les gens du Grand-Duc ont surpris le Pape, en lui demandant permission d'emporter de la vigne Médicis quelques restes de figures anciennes gâtées. Ils ont emporté tout d'un coup ce qu'il y avait de plus beau, dont les Romains ne sont pas contents. Ils jalousent aussi (c'est-à-dire les Romains) beaucoup les belles copies que nos académiciens français font pour le Roi, de toutes les anciennes figures, et des bustes qu'on empreint dessus, mais ils ne savent comment y trouver à redire.

J'ai vu un livre sous le titre latin *du double mar-*

tyre des évêques d'Italie (1); M. Diroys me l'a promis à notre retour. Le rabaissement de leur caractère, les bassesses auxquelles on les soumet, les pensions dont on les accable, les jugements canoniques qu'on leur ôte, etc., y sont vivement représentés. Le livre contient encore avec cela quelque chose du vrai martyre, ce qui a trompé les examinateurs qui l'ont laissé paraître. Mais de plus éclairés qu'eux, s'étant aperçus que, sous main, l'auteur, qui est un Religieux évêque du royaume de Naples, dit des choses dont le contre-coup retombe sur la cour de Rome, ont fait supprimer ce livre, qu'on verra en France avec beaucoup de curiosité, surtout M. Faure et Nos Seigneurs les Évêques, qui peuvent bien se dire, comme on dit qu'un d'entre eux se nommait autrefois, papes de leurs diocèses, en comparaison de ceux d'Italie, à qui un simple prélat de cette cour fait le procès en forme, les dépose et en fait mettre d'autres en leur place. Entre autres marques de leur peu de crédit, on me disait hier qu'ils ne peuvent pas même donner à une fille de leur diocèse permission d'entrer dans un monastère, soit pour y être religieuse, soit pensionnaire, et qu'il faut pour cela une permission de Rome donnée par écrit, dont on me montra un formulaire imprimé.

Jeudi dernier, nous fîmes nos stations à Saint-Pierre, dont je ne vous dirai rien; à Saint-Paul, qui est aussi mal entretenu qu'une église de nos villages, ou peu s'en faut; aux Trois-Fontaines, ou à Saint-Anastase, où il y a trois églises, dans l'une desquelles sont les trois fontaines qui ont donné ce nom au monastère. Elles sont vis-à-vis

l'une de l'autre, et leur eau a le goût de lait, avec cette différence que celle qui est plus basse a beaucoup de ce goût; celle du milieu, qui est un peu plus élevée, l'a un peu moins, et celle qui est plus haute l'a beaucoup moins que les deux autres. Il y a, dans le cloître de ce monastère, désert en été et en automne, des peintures anciennes, qui représentent au vrai l'ancien habit des moines de Cîteaux. Des Trois-Fontaines, nous fûmes à Saint-Sébastien, où le cardinal, qui en est abbé, donne à trois Feuillants qui desservent ce lieu en hiver, de quoi subsister, et garde pour lui tout le revenu, qu'on fait monter à dix mille écus. L'église est fort propre, et le tombeau de Saint Sébastien magnifiquement orné; mais ils ne sont pas assez hardis pour dire que son corps soit dans ce tombeau. Ensuite nous fûmes à Sainte-Croix-de-Jérusalem, qui est encore un monastère de Cîteaux; puis à Saint-Jean-de-Latran, qui est magnifiquement orné. L'édifice a très grand rapport à celui de Saint-Paul, mais le pape Innocent X l'a très bien embelli. Donna Olimpia disait, sur la fin de la vie de ce Pape, que nos confrères devaient prier pour lui, parce qu'il avait envie de faire à Saint-Paul à peu près de même qu'à Saint-Jean-de-Latran. Nostro Signore y allait toutes les semaines, j'entends à Saint-Paul, lorsqu'il était cardinal; à présent il ne songe pas à y faire la moindre réparation. Après Saint-Jean, nous allâmes à *San-Lorenzo*, hors les murs; ce lieu, qui appartenait autrefois à notre ordre, est à des chanoines réguliers qui y demeurent en hiver. Pendant tout l'été et l'automne, il n'y a qu'un prêtre normand, qui nous a

menés dans les catacombes. Celles de Saint-Sébastien sont plus grandes; j'ai pensé m'y perdre, comme fit, dit-on, un évêque avec toute sa suite. De Saint-Laurent, qui est en assez bon état, on revient dans Rome, à Sainte-Marie-Majeure, où l'on finit ses stations. Il était quatre heures trois quarts du soir quand nous revînmes chez nous. Ce ne fut pas sans fatigue et sans appétit. Je doute fort que la semaine prochaine se passe sans que nous songions à aller au Mont-Cassin.

Ne discontinuez pas pour cela de nous écrire; nous en ferons de même, et la distance de Cassin et de Naples ne sera pas assez grande pour nous empêcher de recevoir vos lettres à quelques jours près. Obligez-moi de présenter nos respects à M. Du Cange, et de lui dire que ce qu'on transcrit pour lui au Vatican ne saurait être achevé aujourd'hui, mais qu'infailliblement nous le lui enverrons l'ordinaire prochain. Dites aussi, s'il vous plaît, à M. Bulteau, que, s'il veut faire un Mémoire de tous les manuscrits des anciens *Codices regularum*, des chartes et des autres monuments qu'il souhaiterait avoir d'Espagne, pour éclaircir les difficultés qu'Yepez lui a laissées ou fournies, je dois écrire au plus habile de ce pays-là, et j'enfermerai sa lettre dans la mienne, dont je suis sûr d'avoir une réponse catégorique. Vous ne me mandez pas en quel état sont les bâtiments de Saint-Germain, dont pourtant Dom Jean Mabillon est bien curieux, ce qui regarde Brulé et les autres Vivonniers, Chappe, les Blancs-Manteaux, Fives et Retel. Mes très humbles respects aux RR. PP. Assistants; mes devoirs et civili-

tés au R. P. Sous-Prieur, à tous nos amis du petit dortoir, à tous ceux du grand, de même qu'à Dom A. Ant., à Signor Goizot, au vénérable P. Émond, au laborieux Foucques, à M. mon oublieur Bulteau, et à tous ceux qui nous aiment. Je serai toujours de plus en plus, mon Révérend Père, votre, etc.

En parlant du goût de lait des Trois-Fontaines, *ad aquas salvias*, j'ai oublié que, dans le plus profond de la prison Tullienne, sous les degrés du Capitole, où apparemment le conjurateur Lentulus, ami de Catilina, fut mis par le consul Cicéron, laquelle est connue par les chrétiens sous le nom de prison Mamertine, où Saint Pierre et Saint Paul furent enfermés, il y a aussi une fontaine très claire, dont l'eau a tout le goût de lait. On attribue ce goût à des miracles; jugez-en, sinon au goût, du moins par la raison physique. Ce mot me fait souvenir du P. Lami et souhaiter qu'il sache que je l'honore, aussi bien que tous messieurs nos savants et de la bibliothèque.

Je vous dis, sous un secret que vous ne révélerez qu'à Dom Thierry et à Signor Goizot, que le méchant livre du P. Mallebranche sera censuré avant la fin de l'année; c'est *de la Nature et de la Grâce* (²); il y a longtemps qu'il le devrait être; j'ai bien de la douleur que la Sorbonne n'ait pas fait son devoir avant cette censure. Les Italiens se moquent de son engourdissement en cette occasion, et ils en voient distinctement la cause et la fin.

(¹) Le titre de ce livre rare et curieux est : *De duplici agone martyrii.*

(²) Le *Traité de la Nature et de la Grâce* parut en 1680. Bossuet

écrivait à l'abbé Nicaise le 8 juillet 1681 : « Je n'en ai pas été satisfait, et je crois que l'auteur le réformera : car il est modeste, et ses intentions sont très pures. Mais il me semble qu'il n'a pas fait toutes les lectures nécessaires pour écrire de la grâce, ni assez considéré tous les principes qui servent à décider cette matière. » *V.* la lettre de Mabillon à Magliabechi, du 12 octobre 1685, note 1.

Ms. de la Biblio. royale.

LETTRE LVI.

MAGLIABECHI À MABILLON.

Firenze, li 7 ottobre 1685.

Per obbedirla hò fatte nuove diligenzie per sapere se le lettere del generale Pietro Delfino sieno state ristampate, e trovo quel che già per cosa più che certa mi presupponeva cioè, che non sono mai state ristampate. Il P. lettore Caramelli Camaldolense fù quello che mi disse che erano ristampate, e persiste ancora nella sua oppinione ma s'inganna assolutamente. Se V. P. R. per aggiugnere questo nuovo benefizio alla republica letteraria, volesse farle ristampare in Parigi, io volentieri in tal caso, per il bene pubblico, concederei il mio esemplare di queste lettere, che è benissimo tenuto al maggior segno, e senza mancamenti di alcuna sorta. Certo che avrebbero grande esito, e che lo stampatore non perderebbe a ristamparle (1).

Con che supplicandola dell' onore de' suoi da

me stimatissimi comandamenti, e riverendola, mi confermo, ec.

Riverisco gl' ottimi e dottissimi Padri, Padre Stefanozio e Padre Germain.

È stato quà di passaggio il nipote del sig. Patino, professor di Padova, che è quasi ogni giorno venuto ad onorare il mio povero museo. Il discorso più saporito che ho seco avuto, è stato del gran merito di V. P. R.

Il sig. Frambotto hà ristampata in Padova l'opera del sig. Ferrari *de Re Vestiaria*, della quale il seguente è il titolo: *Octavii Ferrarii de Re Vestiaria libri septem. Quatuor postremi nunc primùm prodeunt; reliqui emendatiores, et auctiores. Adjectis iconibus, quibus res tota oculis subjicitur. Quibus in hac nostra tertia editione accesserunt Analecta de Re Vestiaria, et Dissertatio de Veterum Lucernis Sepulchralibus. Patavii, 1685, typis Petri Mariæ Frambotti, in-4*. Con mia gran confusione hò veduto, che 'l sig. Frambotto, ha dedicata questa nuova edizione della suddetta opera del sig. Ferrari, a me. Certo che se me l'avesse fatto sapere avanti, l'avrei pregato a dedicarla a persona che fosse più di me degna di tale onore.

Non sò se io abbia scritto a V. P. R. del seguente libro stampato adesso in Padova: *Dryadum, Amadryadum, Cloridisque Triumphus, ubi Plantarum universa natura spectatur, affectiones expenduntur, facultates explicantur. Auctore Georgio A. Turre Patavino in Patrio Gymnasio olim rei Herbariæ, nunc Praxis ordinariæ interprete Hortique publici Præfecto, Ser*[mo] *Principi Augustissi-*

moque Venetæ Reipublicæ collegio D. Patavii, typis Petri Mariæ Frambotti, 1685, *in-fol.*

(1) Les lettres du célèbre général des Camaldules, Pierre Delfino, parurent à Venise en 1524, in-fol., un an avant sa mort. Deux cent quarante-et-une lettres omises dans cette édition très-rare furent insérées au tome III du *Veterum scriptorum et monumentorum, etc., amplissima collectio* de Dom Martène et de Dom Ursin Durand; mais ce tome est tout entier de Mabillon, qui avait rapporté d'Italie les autres intéressantes lettres dont il se compose.

LETTRE LVII.

MABILLON à BOSSUET (1).

Rome, ce 9 octobre 1685.

J'ai reçu la lettre que votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'écrire, dont je vous remercie très humblement. J'ai parlé à quelques personnes de nos amis, du rétablissement de la coupe en faveur des hérétiques. Monseigneur Slusio, qui est un prélat des plus éclairés et des mieux intentionnés de cette cour, m'a dit qu'il n'était pas temps de faire cette proposition; qu'il n'y avait pas assez de lumière dans le conseil pour entrer dans cette condescendance, et que de la proposer de la part de la France, dans l'état où sont à présent les choses, ce serait assez pour la gâter; que le meilleur moyen pour y réussir, serait de faire demander la chose par le roi d'Angleterre, par le moyen du cardinal Howard, ou en tout cas, ce que j'ajoute de moi-même, par le nouveau prince Palatin. Comme Monseigneur Slusio sait parfaitement la situation des choses de cette cour, je n'ai point parlé de

cette affaire à d'autres qu'à lui, si ce n'est que j'en ai dit un mot à son Eminence d'Estrées.

La congrégation des cardinaux, commis par le Pape pour examiner l'affaire de Monseigneur d'Héliopolis contre les Pères Jésuites de la Cochinchine et de Siam, etc., a donné un décret extrêmement fort en faveur de ce prélat, par lequel décret on révoque de ce pays là les Pères Jésuites, qui n'ont pas voulu se soumettre à lui, sous peine d'excommunication, *ipso facto*, et de ne recevoir aucun novice. Mais comme le Pape n'a pas voulu confirmer ce décret on ne sait s'il aura assez de force pour être exécuté, quoique le Père Général ait écrit à ses religieux missionnaires, conformément à ce décret.

M. le Cardinal Nerli a quitté l'archevêché de Florence pour prendre le petit évêché d'Assise, qui n'a de revenu que neuf cents écus, sur lesquels il y en a sept cents de pension.

Nous partirons au premier jour pour Naples et pour le Mont-Cassin, d'où nous ne retournerons ici que sur la fin du mois de novembre; si bien que nous serons obligés de passer ici une partie de l'hiver. En quelque endroit que nous soyons, je serai toujours, aussi bien que Dom Michel, avec un profond respect, etc.

(1) Quoique cette lettre ait été insérée dans la correspondance de Bossuet, elle nous a paru se rattacher à notre collection comme écrite d'Italie et parlant de personnages que l'on y voit figurer. Voici la lettre remarquable écrite par Bossuet, de sa campagne de Germigny, le 12 août 1685, à laquelle Mabillon répond. La coupe dont il est question signifie la communion seulement

sous l'espèce du vin : les articles sont les quatre articles de l'assemblée du clergé de France de 1682.

« J'ai reçu avec joie les marques de votre amitié, et vous ne devez pas douter que je n'y sois aussi sensible que j'ai d'estime pour votre vertu. Je prends *vertu* dans tous les sens du pays où vous êtes. J'ai été ravi d'apprendre qu'on vous y ouvrait les bibliothèques plus qu'on n'a jamais fait à personne ; ce qui nous fait espérer de nouvelles découvertes, toujours très-utiles pour confirmer l'ancienne doctrine et tradition de la Mère des Églises. Nous attendons l'événement de l'affaire de Molinos, qui n'a pas peu surpris tout le monde, et particulièrement ceux qui l'avaient connu à Rome. J'en connais de si zélés pour lui, qu'ils veulent croire que tout ce qui se fait contre lui est l'effet de quelque secrète cabale, et qu'il en sortira à son honneur : mais ce que nous voyons n'a pas cet air.

« Pour l'affaire d'Angleterre, outre la difficulté des premiers évêques, auteurs du schisme, il y en a encore une grande du temps de Cromwel, où l'on prétend que la succession de l'ordination a été interrompue. Les Anglais soutiennent que non ; et pour la succession dans le commencement du schisme, ils soutiennent qu'il n'y a aucune difficulté, et il semble qu'ils aient raison en cela. Cela dépend du fait ; et le Saint-Siége ne manquera pas d'agir, en cette occasion, avec sa circonspection ordinaire.

« A ce propos, il me vient dans l'esprit qu'il y aurait une chose qui pourrait beaucoup, selon toutes les nouvelles que nous recevons, faciliter le retour de l'Angleterre et de l'Allemagne : ce serait le rétablissement de la coupe. Elle fut rendue par Pie IV dans l'Autriche et dans la Bavière : mais le remède n'eut pas grand effet, parce que les esprits étaient encore trop échauffés. La même chose accordée dans un temps plus favorable, comme celui-ci où tout paraît ébranlé, réussirait mieux. Ne pourriez-vous pas en jeter quelques paroles, et sonder un peu les sentiments là-dessus ? Je crois, pour moi, que, par cette condescendance, où il n'y a nul inconvénient qu'on ne puisse espérer de vaincre après un usage de treize cents ans, on verrait la ruine entière de l'hérésie. Déjà la plupart de nos Huguenots s'en expliquent hautement.

« Pour nos articles, c'est une matière plus délicate, et je crois que sur cela nous devons nous contenter de la liberté. Je salue Dom Michel de tout mon cœur ; et suis avec une parfaite cordialité, etc. »

Fleury, dans l'*Institution au droit ecclésiastique*, incline aussi au rétablissement de la coupe : « le Pape peut accorder l'usage du calice, s'il était utile pour le bien de l'Eglise. »

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE LVIII.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Rome, ce 12 octobre 1685.

Vous me témoignez par votre dernière que vous êtes en peine de ce que je vous ai mandé touchant les *Anecdotes de Florence*. Ce livre ne vous touche pas à la vérité personnellement, mais indirectement, à cause qu'il a rapport à S. A. S. dont je sais que les intérêts vous sont pour le moins aussi chers que les vôtres en particulier. L'auteur donc de ces *Anecdotes*, traite dans son livre de l'origine, de la grandeur et des intrigues de l'illustre maison de Médicis. Et c'est pour cette raison que j'ai cru que cet ouvrage vous touchait de trop près pour le pouvoir ignorer. Je ne doute pas que S. A. R. n'en ait connaissance, et que vous-même n'en ayez appris des nouvelles par le moyen des journalistes de France et de Hollande, qui en ont parlé amplement. Il y en a des exemplaires dans Rome, chez Crozier, libraire, et chez d'autres; et si je croyais que vous ne l'eussiez pas à présent, je vous en enverrais un. Je ne pourrai pas attendre votre réponse pour cela, d'autant que nous partons lundi prochain pour Naples. Nous irons de là au Mont-Cassin. Ce sera un voyage d'un mois. M. Anisson sera de la partie, il m'a prié de vous présenter ses respects. Je vous écrirai à notre retour.

Cependant je vous remercie très affectueusement de la copie que vous m'avez envoyée des vers de *Henricus Septimellensis*. Je le verrai avec plaisir, à cause qu'il porte votre nom en tête.

Je ne sais si je vous ai écrit touchant le livre de M. Baillet, intitulé : *Jugement des savants touchant les auteurs*, etc. Nous en avons vu ici les quatre premiers volumes qui sont fort bons : ils seront suivis de plusieurs autres. Les lettres et les livres de M. Arnauld, contre le P. Malebranche, me paraissent dignes de votre curiosité (1). Notre P. Procureur Général et Dom Michel, notre compagnon, vous présentent leurs respects avec moi qui suis, etc.

(1) Le titre est : *Réflexions philosophiques et théologiques sur le Traité de la Nature et de la Grâce;* Cologne 1685, 3 vol. in-12. Arnauld composa ces *Réflexions*, ainsi que le *Traité des vraies et des fausses idées*, publié en 1683 et dirigé contre les mêmes paradoxes, aux instances de Bossuet avec lequel il avait eu des conférences lorsqu'il publiait sa *Perpétuité de la Foi;* preuve de l'estime et de l'affection qui unit ces deux grands défenseurs de l'Église. L'éditeur des *œuvres philosophiques* d'Arnauld, publiées en 1843, M. Jourdain, remarque avec sagacité que Thomas Reid partage entièrement la manière de voir d'Arnauld sur l'origine de l'hypothèse des idées représentatives, et qu'environ un siècle avant la publication des *Recherches* de Reid sur l'entendement humain, Arnauld a non-seulement soupçonné, mais développé, soutenu et invinciblement démontré la théorie même qui a fait le succès et la gloire de l'école écossaise. Bossuet invita encore Fénélon à écrire la *Réfutation du système du P. Malebranche*, restée inédite jusqu'en 1820, qui doit être de 1685 et qu'il corrigea. L'édition des *Œuvres philosophiques de Fénélon*, donnée en 1843, indique par des lettres italiques ces curieuses variantes qui attestent la supériorité de science et de raison du maître et la noble docilité du disciple.

Mt particulier.

LETTRE LIX.

MABILLON et Jean DURAND à Charles BULTEAU.

Rome, ce 15 octobre 1685.

Mon cher Monsieur, je ne veux point partir de Rome sans vous dire adieu. Nous partons aujourd'hui pour Naples; ce sera un voyage d'un mois. Obligez-moi de présenter mes respects à M. de Sainte-Beuve, et de le prier de ma part de faire mes civilités à M. le président Cousin, que je remercie de l'honneur de son souvenir; j'en dis autant pour Monsieur votre frère et pour M. Bigot, et le P. Pommeraye, lorsque vous leur écrirez. Je suis tout à vous. J. F. Mabillon.

Vous voyez, Monsieur, que le R. P. Dom Jean Mabillon est parti pour Naples avec le R. P. Procureur et Dom Michel Germain. Je suis demeuré seul, à peu près comme je demeurai il y a environ cinq ans, quand le R. P. Dom Ant. Durban retourna en France. Je vous écrivis l'ordinaire dernier assez au long touchant l'affaire des vicaires apostoliques dans les Indes; M. Le Fébure, leur agent en cette cour, partit hier pour retourner en France, en la compagnie de M. le comte de La Mothe Fénélon, gentilhomme de Limousin, qui revient de l'armée des Vénitiens, dont il n'estime pas fort la bravoure. M. Le Fébure emporte avec lui la lettre du Général des Jésuites,

dont je vous avais parlé; il eut, dimanche après dîner, une longue audience du Pape, dont il témoignait être assez content. Il emporte aussi quelques brefs du Pape, mais qui ne sont pas touchant les matières essentielles; il avait vu, le jour précédent, le Père Général qui se plaignait de ce que messieurs les cardinaux chassaient leurs missionnaires des Indes, et que, si on les chassait encore de la Chine, ils seraient entièrement bannis de l'Orient. Ce R. P. Général passe pour un grand homme de bien et pour un très sage Supérieur; il y a apparence qu'il n'est pas entièrement le maître de ceux que sa compagnie a, par ci-devant, envoyés en mission. Le P. Couplet, jésuite Flamand, qui attendait ici la fin du procès pour retourner en la Chine, doit, à ce qu'on m'a dit, aller en France pour travailler à la bibliothèque du Roi à traduire des livres chinois en langue latine. Si cela est, il n'y a guère d'apparence qu'il retourne jamais en la Chine, car il n'est pas jeune (1).

On dit aussi que M. l'évêque de Strasbourg vient à Rome pour solliciter lui-même son chapeau. Vous savez que cela n'est pas sans exemple; néanmoins, j'ai peine à le croire; le gentilhomme qui le sollicitait ici pour lui, appelé M. Tessier est retourné en France.

Vous savez que l'Impératrice est accouchée d'un prince; que Cassovie est pris; qu'on espère que l'Empereur sera bientôt maître de la Haute-Hongrie. Mais tandis que les armes de l'Empereur, secouru de l'argent du Pape, triomphent des ennemis de l'Église et de l'Empire, il se trouve ici une

femme qui ose faire la guerre à Sa Sainteté. C'est la vieille comtesse Carpegna. Elle avait été exilée hors l'État ecclésiastique pour quelque indiscrétion qu'elle avait commise, car elle n'a jamais passé pour être fort prudente et fort avisée ; et ayant eu permission de retourner à Rome, elle eut ensuite quelque différend avec la Chambre apostolique, pour la dot qu'elle prétendait des biens de son mari qui apparemment était débiteur de la Chambre, et n'ayant eu tout le succès qu'elle espérait de son procès, elle crut que l'Auditeur de la Chambre en était la cause. L'ayant trouvé il y a quelques jours dans une église, elle ne se contenta pas de lui en faire ses plaintes, mais encore elle le chargea d'injures et quelques-uns ajoutent qu'elle lui donna des soufflets. Le Pape l'ayant su, a exilé la dame hors l'Etat ecclésiastique pour la seconde fois. Elle n'a point voulu obéir, et est demeurée dans son palais, jusqu'à ce que le gouverneur par ordre du Pape y a envoyé des sbires pour l'en retirer par force ; elle, en ayant eu avis, s'est sauvée par-dessus les toits dans l'exemption de l'hôpital de Saint-Jacques des Espagnols. On dit qu'elle s'est vêtue à l'espagnole, et cependant elle n'a pas laissé de réclamer la protection de la France. En effet, la maison de Carpegna est sous la protection de France, et il y a quelques seigneurs de cette maison mariés dans le royaume. Samedi dernier, l'hôpital des Espagnols fut tout le jour entouré de sbires, pour se saisir de la comtesse si elle sortait, mais elle n'eut garde. Cette bonne dame a près de soixante-dix ans et n'a jamais été fort sage. Il semble qu'on devrait la

laisser mourir en repos. Cependant le Pape veut en avoir raison. L'Empereur demande la commande d'une des plus fameuses abbayes d'Allemagne pour un des fils du prince Charles de Lorraine. Je crois que cette abbaye s'appelle Camten. Il y a ici un Religieux de cette abbaye pour s'opposer à cette commande. Je me recommande à vos saintes prières, et suis, etc.

J. DURAND.

(1) Cette nouvelle ne s'est point vérifiée. Malgré son âge de soixante-quatre ans, le savant missionnaire, passionné pour la Chine, voulut la revoir. A peine embarqué en Hollande, il périt au milieu d'une tempête, écrasé contre les flancs du navire par un coffre mal assujetti.

LETTRE LX.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Naples, ce 27 octobre 1685.

Je serais le plus malhonnête homme du monde, si je ne vous rendais mille actions de grâces pour toutes celles que nous recevons ici à votre considération. M. Valletta, qui avait su notre voyage, nous vint au-devant, à une demi-lieue de la ville. Il ne nous a presque point quittés depuis notre arrivée. Il parle de vous comme d'un de ses meilleurs amis. Je vous prie, Monsieur, de lui savoir gré de ce qu'il nous fait, puisque vous y avez

bonne part. Il ne se peut rien voir de plus obligeant que M. Nicodemo. Il nous a régalés des *Délices* de cette ville, et il ne tient pas à lui que nous n'ayons tous les jours son carrosse. M. Laurenzo Crasso, était détenu au lit par les gouttes lorsque nous avons été chez lui, pour lui rendre votre lettre. Nous aurons le bien de le voir aussitôt qu'il sera visible. Vous voyez, Monsieur, comme l'on vous honore partout, et comme les marques d'estime que l'on a pour vous rejaillissent même sur ceux que vous avez la bonté de considérer comme vos amis. Je ne vous dis rien des beautés et des raretés de cette ville : vous le savez mieux que nous. Nous y avons trouvé un manuscrit de Proclus, *De Re Militari*, en grec, que je ne crois pas imprimé : je vous prie, en cas qu'il le soit, d'en écrire un mot à M. Valletta, afin que si nous n'étions plus ici on ne continue pas à le copier. Nous irons d'ici à l'abbaye de Cave, proche Salerne, et de là au Mont-Cassin (1). J'aurai l'honneur de vous écrire à notre retour à Rome. Cependant, je vous réitère mes très humbles remerciements pour toutes les honnêtetés que nous recevons ici. Dom Michel joint ses compliments aux miens, et M. Anisson souhaite que je vous fasse aussi les siens. Quand sera-ce enfin, que nous aurons le bonheur de vous voir ! Je vous prie cependant d'être persuadé que je suis de tout mon cœur, etc.

(1) La Cava, petite vallée à dix lieues de Naples, où se trouve le monastère de la Trinité, célèbre par son ancienneté et la richesse de ses archives. V. les *Voyages historiques, littéraires et artistiques en Italie*. Liv. XIV, chap. 6 et 12.

Mt. particulier.

LETTRE LXI.

Michel GERMAIN à Placide PORCHERON.

Naples, 27 octobre 1685.

Un ordre donné à mon insu par Dom Jean Mabillon à Dom Jean Durand, fait, mon Révérend Père, que quoique nous soyons à Naples depuis cinq jours, et que nous ayons encore plus à y rester, je ne recevrai vos chères lettres qu'au Mont-Cassin ou peut-être même à notre retour à Rome. Dom Jean en est le plus mortifié. Pourvu qu'il s'amende à cet égard, tout ira bien; car, à cela près, rien ne peut être plus heureux que notre voyage de Naples. Nous sommes sortis de Rome avec notre P. Procureur et notre commis. La campagne de Rome, et généralement presque tout le Latium jusqu'à Capoue, n'a rien de fort charmant. Il en faut peut-être excepter le large pavé de la *via Appia*, et quelques aspects sur la mer ou sur d'autres endroits bien distingués : mais les champs sont peu cultivés; on n'y voit presque point de villages. Les villes ne sont presque habitées que de paysans; dans certains lieux, comme à Terracine, les plus robustes même sont de la catégorie de Jonas : il n'est pas jusqu'aux cheveux pendants des personnes de l'autre sexe, qui, par le changement de couleur, donnent l'idée de la mort à ceux qui ont le cœur de les regarder. La terre prend une autre face à Capoue;

mais Capoue est tellement la faim et la misère, qu'elle ne se ressent presque plus de son bon terroir. L'ancienne Capoue est déserte ; la nouvelle est fort peu de chose. Averse semble valoir un peu mieux. Nous ne vîmes pas Gaëte plus près que de son môle, parce qu'il ne faisait pas sûr de se mettre en mer pour cette curiosité. Le môle de Gaëte n'est rien. La campagne de Naples a un très grand rapport avec la Lombardie ; la terre, les arbres, les bestiaux, y produisent abondamment toutes les commodités et même les délices de la vie. J'ai vu dans le chemin de deux heures plus de quinze cents buffles paître dans les champs.

Dispensez-moi de vous décrire Naples. Je le ferais bien si j'avais quatre heures à y employer : sans cela c'est un crime que de l'entreprendre. Fiez-vous à ce qu'en ont écrit les auteurs. Je m'accorde avec ceux que j'avais lus sur cet article. Souvenez-vous seulement que la mer, qui entoure comme en demi-cercle la ville, semble être devenue une belle glace pour le divertissement des Napolitains. De mémoire d'homme on n'y a vu que deux tempêtes, encore était-ce de ces émotions qu'Eurus et Zephyrus sont capables de causer. Vous savez qu'au-dessus des Chartreux, il y a une citadelle, dite le château Saint-Elme, c'est en latin *S. Erasmi*. Appliquez ce même mot au fort de Saint-Elme qui est à Malthe. Le cloître des Chartreux est tout de marbre, même le pavé ; l'église, la sacristie, les ornements donnent envie aux Napolitains de se faire reclus. Les églises de Naples sont aussi bien ornées, et plus dorées qu'à Rome.

Nous avons un petit monastère, dit Chiaja, dans le faubourg de la ville. Notre abbaye de Saint-Séverin est presque au milieu de Naples. Elle est très bien bâtie, et a une vue merveilleuse sur la mer, le Vésuve, et sur une bonne partie de la ville. Nos moines sont de bonnes gens, mais ce ne sont pas ceux de qui nous recevons le plus d'honnêtetés. Les Augustins du couvent de Saint-Jean de Carbonara nous ouvrent à discrétion leur bibliothèque. Les manuscrits du fameux cardinal Seripandi y sont, et nous y trouvons de quoi écrire au plus vite. La réputation de Dom Jean Mabillon et la recommandation de M. Magliabechi nous fait trouver dans Naples bien autant de gens de lettres qu'à Rome, qui n'omettent rien pour nous obliger. On ne saurait dire l'assiduité qu'ils nous rendent, et de crainte de perdre du temps par de nouvelles obligations, nous ne portons ni à M. le Vice-Roi, ni à M. le Nonce, les lettres qu'on nous a données pour eux. Je ne saurais vous marquer au vrai le temps de notre séjour à Naples; mais quand tout sera expédié, et Cava, vue proche de Salerne, nous irons au Mont-Cassin où le P. Procureur nous est allé préparer les logis. Nous y recevrons vos lettres, et même ici celles qui sont à Rome, car Dom Jean vient de mander qu'on nous les envoie. S'il y a quelque réponse qui demande qu'on fasse quelques démarches, à huit jours près, je n'omettrai rien pour y satisfaire.

Un savant de qualité, ravi de la belle encre dont une lettre de M. Thévenot est écrite, m'a prié de demander le secret dont on se sert à Paris

pour en faire de la meilleure et luisante. Ayez la bonté de vous en informer exactement, et de le marquer nettement en détail, et avec la dose des drogues et liqueurs qui composent cette excellente encre. En récompense de cette peine, vous aurez deux volumes in-4° qu'il nous a donnés. Quand votre lettre ne nous trouvera pas ici, comme il est bien certain, nous la lui ferons bien tenir de Rome.

Ce serait abuser étrangement de votre loisir et du nôtre, que de vous dire les nouvelles que des survenants rapportent en cette hôtellerie. Il n'y a pas la moindre vraisemblance à ce qu'ils disent des desseins du Roi. Pour ce qui est des Napolitains, ils sont tous vêtus à l'espagnole; mais sans doute qu'ils n'ont pas l'écharpe rouge; pas un ne nous a témoigné la moindre indisposition contre la France. Ils sont tous pleins du haut mérite du Roi, et ils parlent de la France avec plus de modération que les autres Italiens. Il n'y a que M. Maimbourg qui fait le comble de leur aversion. Il n'écrirait plus s'il savait combien ses productions lui font d'ennemis. Descartes a les plus beaux esprits de Naples pour sectateurs. Ils sont avides des ouvrages faits pour sa défense et pour éclaircir sa doctrine : nos libraires de Paris en débiteraient s'ils avaient ici commerce (¹). Ces savants ne sont pas jésuites. Tout Italiens qu'ils sont, ils ne les épargnent pas, même en leur présence; je m'en suis étonné. C'est pourtant ce que j'ai remarqué ici et ailleurs; c'est peut-être que fin contre fin ne vaut rien à faire doublure. On remarque que ceux du nom de Jésus ont de très-bonnes caves et d'excellents vins dedans :

notre compagnie, dont je n'étais pas, en a goûté et les a trouvés fort bons. La plupart de la noblesse qui n'est pas des premiers rangs, n'ayant point d'exercices militaires, s'adonne au barreau; de sorte que presque tous sont avocats et cavaliers en même temps. S'ils avaient un roi napolitain ou résidant dans le royaume, il en serait sans doute plus florissant. M. le Vice-Roi gouverne avec une justice, une sévérité et une application qui fait mettre le plus bel ordre qu'on ait peut-être jamais vu. Il est inflexible. Ses meilleurs amis, s'ils font mal, sont les plus rudement châtiés. Il a le don de commander (²). Ni homme, ni femme ne porte aucun or ni argent sur ses habits. Tous les hommes presque sont vêtus de noir; les personnes de l'autre sexe, la plupart de même, et dans une très grande simplicité. C'est comme dans les vieux tableaux de la nef d'Amiens. Il y a une si grande sûreté dans la ville et partout ailleurs, jour et nuit, que depuis deux ans et demi on n'a entendu parler que de deux meurtres.

Obligez-moi de présenter mes respects aux RR. PP. Assistants, au P. Sous-Prieur et à tous ceux de nos pères qui sont nommés devant ou après signor Goizot, sig. Emond, le P. Foucque, dans mes précédentes. Je dis la même chose pour nos MM. les savants, à qui je serais gros de parler d'un manuscrit grec, si je n'avais la bouche fermée à cet égard. Aimez-moi toujours, mon Révérend Père, et croyez que vous ne sauriez aimer personne qui ait plus de réciproque que votre, etc.

(1) Malgré la mise à l'index des *Méditations* en 1665, le cartésianisme trouva plus d'un champion en Italie et c'est par le royaume de Naples qu'il s'y propagea. Il fut introduit par le célèbre mathématicien et médecin calabrais Tommaso Cornelio dont la foi fut dénoncée comme suspecte, mais qui parvint à se justifier. Ses divers opuscules de philosophie et de médecine parurent avec ses élégantes poésies latines en 1688, quatre ans après sa mort: les remarques sur la digestion, qui méritèrent les éloges de Redi, sont aujourd'hui la partie la plus solide de ce recueil. Un autre chaud partisan du cartésianisme fut le sicilien Michel-Ange Fardella, mort à Naples en 1718, qui avait professé à Padoue et qui, pendant un séjour de trois ans à Paris, connut Arnauld, Malebranche, le P. Lami et Régis. Il parut à Naples, sous la rubrique de Cologne, 1702, une traduction du *Traité de l'âme et de la connaissance des bêtes* avec des notes par Gaëtan Lombardo, napolitain. La mise à l'index des *Méditations* qui porte, il est vrai, la formule adoucie *donec corrigatur*, fut à peu près regardée comme non avenue : la philosophie de Descartes domina en Italie jusqu'à nos jours ; on l'enseignait même au Collége romain.

(2) V. la lettre de J. Durand à C. Bulteau, du 23 novembre 1685, note 1.

Mt. particulier.

LETTRE LXII.

Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

Rome, (fin d'octobre 1685).

Pax Christi.

Dom Jean Durand est allé prendre l'air de la campagne pour deux ou trois jours, et des forces pour travailler avec plus d'application cet hiver. Je vous écris et pour lui et pour moi, et vous remercie des nouvelles de livres et autres pièces que vous avez la bonté de nous envoyer. Je vous fis l'ordinaire dernier les compliments et remerciements de Son Éminence qui vous prie de lui envoyer le *Pontifical de S. Grégoire*, les livres du P. Alexandre, tous trois (1), et ceux de M. Baillet, par la voie

de M. Pasturel. Il m'a voulu rendre les quatre louis d'or que vous avez avancés; mais j'ai cru que n'y ayant pas loin d'ici à la fin de l'année, on ferait mieux d'attendre jusque là, afin de faire un compte rond d'année en année. Ainsi, pour les quatre louis d'or, si vous en avez besoin, demandez-les ou au R. P. Dom Jean Prou ou au R. P. Dom Guy-Mercy; je leur en tiendrai compte dans l'état que je leur enverrai à la Diète.

On voit ici le livre fait contre M. de la Trappe; on veut que le P. Bouhours, jésuite, en soit l'auteur; mais on ne croit pas cet ouvrage digne de lui, et c'est peut-être une charité qu'on lui prête, comme à moi celle d'avoir voulu faire mettre à l'indice les livres de M. de la Trappe, à quoi je n'ai seulement pas pensé (1). A l'égard du livre de M. Burnet, Son Éminence nous prie de ne nous en pas mettre en peine; elle a écrit à M. l'ambassadeur en Angleterre pour le prier de le lui envoyer (2). Nos deux voyageurs ont reçu au moins autant de civilités à Naples qu'à Rome. Ils arrivèrent samedi dernier au Mont-Cassin, où ils verront à loisir ce qu'il y a de curieux; ils ne sauraient y rester moins de huit ou dix jours, et deux ou trois à Subiago. Ils ont ici encore à voir les bibliothèques du cardinal Chigi, Barberine, Capranica et la Vaticane; cette dernière sera celle dont apparemment ils auront le moins. On fait ici imprimer en italien la vie de sainte Gertrude; on a fait graver une planche nouvelle de cette sainte, dont j'envoie une image au R. P. Dom Jean Prou et une à vous. On ne blâme pas ici Monseigneur de Poitiers, de faire réciter quelque par

tie de l'office en langue vulgaire pour la consolation des néophytes. Quand cet usage serait reçu par toute l'Église, je n'y verrais pas grand inconvénient; les missionnaires des Indes et du Japon le demandent pour ces pays-là, et Sa Sainteté ne s'en éloigne pas; mais la chose n'est pas encore résolue; bien des gens souhaitent qu'elle le soit comme les missionnaires le demandent.

Vous ferez plaisir à Son Éminence et à nous de continuer à nous envoyer les journaux. Monseigneur Slusius, notre abbé, nous fait voir régulièrement les *Nouvelles de la république des lettres*, etc. Il y a de fort jolies choses et on les voit ici de bon œil. Le livre de M. Baillet est entre les mains de bien des gens; on en a envoyé vingt-cinq exemplaires à M. Croizier; la plupart sont déjà vendus. J'en ai retenu un, puisqu'on s'est oublié d'en envoyer au P. Mabillon; si cela arrive, nous nous accommoderons avec M. Croizier à l'amiable. Ce livre sera d'une grande utilité. On aurait souhaité qu'il eût tout de suite dit tout ce qu'il a à dire d'un auteur, et fait le catalogue des ouvrages imprimés et des tables des auteurs qui ont traité d'une même matière. L'ordre de son livre plaît pourtant à beaucoup d'habiles gens, et il n'est pas possible de les contenter tous.

Les constitutions de la congrégation de Bavière ont été renvoyées à Monseigneur Slusius et seront approuvées bientôt, à peu près comme le souhaitent nos Pères de Bavière. Dieu veuille que les choses aillent de bien en mieux dans cette congrégation. Sa Sainteté a envoyé quérir ce soir M. le Rési-

dent de Bavière ; je l'ai rencontré comme il allait à l'audience, et l'ai prié de ne point faire exécuter la bulle de sécularisation de l'abbaye qui d'abord avait refusé de s'unir à la congrégation. Il m'a assuré qu'elle ne le serait pas, qu'on ne l'avait expédiée que pour obliger ce monastère à s'unir, et que l'ayant fait il n'avait rien à craindre. Il y a ici un député d'une abbaye fameuse d'Allemagne que l'Empereur sollicite être mise en communauté et donnée à un fils du prince Charles de Lorraine. Ce député qui est Religieux est pour s'y opposer. Nos Pères le connaissent et l'ont vu en Allemagne. C'est, à ce qu'on dit, un homme d'esprit ; on espère qu'il réussira dans ce qu'il entreprend. On voit des copies manuscrites de la réponse au livre imprimé à Liége ; elle est courte, mais fort bien faite. L'auteur est Italien, mais il n'a garde de se vanter de cet ouvrage ; il passerait ici mal son temps. Le docteur Molinos fait toujours l'oraison de quiétude. Cette Cour est sensiblement touchée de la mort de Monseigneur le Chancelier et croit faire en lui une grande perte ; le royaume en fait encore une plus grande. On lui donne ici pour successeur M. l'Avocat ou Procureur Général. Le Roi est très capable de bien choisir ; laissons-le faire ([1]). Le prince de Palestrine, chef de la famille des Barberins, se meurt ; il est hydropique, et on ne croit pas qu'il en puisse réchapper. On voit quelque disposition à l'accommodement entre les deux Cours ; Dieu le veuille et nous donne une bonne paix. On parle d'un fameux livre de M. Arnauld contre les Jésuites, qui pourra la troubler ; il est en trois volumes. On voit ici ses lettres

au P. Malebranche, où il le traite fortement et chrétiennement. Je suis tout à vous. Je vous envoie une estampe de sainte Gertrude.

([1]) V. la lettre de Mabillon à Magliabechi du 22 février 1686.

([2]) L'auteur était Daniel de La Roque, alors protestant, fils du célèbre ministre Matthieu de La Roque. Son livre imprimé cette année, in-12, à Cologne, a pour titre : *Les véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe, avec quelques réflexions sur sa vie et sur ses écrits, ou les Entretiens de Timocrate et de Philandre*, sur un livre qui a pour titre : *Les saints devoirs de la vie monastique*. Quelques passages ont été cités par l'illustre auteur de la dernière vie de Rancé, après laquelle il n'en sera plus écrit. Le P. Bouhours, indigné de ce que ce livre lui eût été attribué, écrivit à un de ses amis : « On ne peut imputer un tel ouvrage qu'à un homme dont la conscience est sans honneur. » Rancé ne répondit point, et il conjura Maupeou, curé de Nonancourt, et l'un de ses biographes, de supprimer sa réfutation du libelle de de La Roque.

([3]) C'est l'*Histoire de la Réformation de l'Eglise d'Angleterre*, seconde partie, traduite par de Rosemond et imprimée cette année à Londres, in-4°. Après la publication de la première partie, les deux chambres du parlement firent un acte pour en remercier l'auteur et le prier de hâter l'achèvement de son ouvrage.

([4]) Le chancelier Le Tellier mourut cette année. Louis XIV lui donna pour successeur, le dévoué Boucherat dont la devise était un coq sous un soleil avec ces mots : *Sol reperit vigilem*, par allusion à la devise du Roi.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE LXIII.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Naples, 6 novembre 1685.

J'ai reçu les deux dernières lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire et de m'adresser à Rome. Je vous remercie affectueusement des bons avis

que vous me donnez touchant les nouveaux livres, et surtout de l'offre que vous me faites de l'exemplaire que vous avez des épîtres de *Petrus Delfinus*. Nous aurons le bonheur de vous voir dans quelques mois et de conférer de cela ensemble.

Je vous ai mandé que j'avais reçu le poème de *Henricus Septimellensis ;* je vous réitère les remercîments que je vous en ai déjà faits. Nous n'avons point trouvé de manuscrits de cet auteur.

Je ne puis vous exprimer les obligations que nous avons à M. Nicodemo : il nous comble de ses grâces ; je vous prie de nous aider un peu à l'en remercier. Nous ne sommes pas moins redevables à M. Valletta qui a toujours beaucoup d'estime pour vous. Je vous prie de ne pas prendre la peine d'examiner ce que je vous avais écrit touchant Proclus, *De Re Militari*. Ce n'est rien moins que ce que portait le titre du manuscrit, et au lieu de *De Re Militari*, ce n'est qu'un commentaire sur Hésiode. C'est ainsi que les titres des manuscrits trompent souvent, surtout pour ce qui regarde le grec.

Je suis extrêmement obligé à nos Pères de Florence de la bonté qu'ils ont pour nous. Nous avons reçu toutes sortes d'honnêtetés du R. P. Abbé de Saint Severin qui est en cette ville-ci. Nous aurons, Dieu aidant, quelque jour l'occasion de témoigner nos reconnaissances au R. P. Beverini de Lucques et au R P. Capassi de Pise. Nous ne doutons pas que vous ne soyez la principale cause qui nous attire tant d'honneur et d'amitié des gens de lettres. Nous en conserverons éternellement le souvenir, Dom Michel et moi, qui suis de tout mon cœur, etc.

Dom Michel, notre compagnon, vous présente ses très humbles respects, et vous remercie de l'honneur de votre souvenir. Nous partons demain avec les sieurs Valletta, Francisco d'Andrea et Hieronymo Alciato, pour aller à l'Abbaye de Cave proche Salerne. Nous retournerons ensuite en cette ville pour aller au Mont-Cassin.

Mt. particulier.

LETTRE LXIV.

Jean DURAND à Charles BULTEAU.

Rome, ce 13 novembre 1685.

Pax Christi.

On avait espéré, Monsieur, que le Pape contribuerait de son côté à la joie publique par la création des cardinaux, qu'on attend depuis si longtemps. La conversion des hérétiques en France, l'abolition de l'édit de Nantes, et l'interdiction entière de tout exercice de leur religion aux calvinistes qui restent dans le royaume, par un nouvel édit; le choix que Sa Majesté a fait du Pape pour être l'arbitre des prétentions de Madame sur le Palatinat, les heureux succès des armes impériales en Hongrie et la prise du comte Tékéli par les Turcs, tout cela joint ensemble faisait espérer qu'au prochain consistoire on entendrait dire *habetis fratres;* néanmoins, le Pape le tint hier à Monte-Cavallo, sans faire de promotion. On ne sait plus à quoi attribuer ce long retardement. On dit que Sa Sainteté ira aujourd'hui au Vatican pour y demeurer

l'hiver ; les Curiaux n'en sont pas fort contents parce qu'ils ont loin à aller pour négocier.

Le jour de S. Martin, il arriva ici un courrier au cardinal Pio, protecteur des affaires d'Allemagne, qui portait la nouvelle de la prise de quelques places par les Impériaux sur les Turcs ; il portait aussi que le Transylvain, ayant attiré adroitement le Tékéli, s'était saisi de sa personne et l'avait livré entre les mains des Turcs. On dit que le peuple de Turquie est extrêmement animé contre ce chef des rebelles, parce qu'il est la cause de la guerre où ils ont eu si peu d'avantage. Quelques-uns disent qu'on pourra bien le faire mourir publiquement pour satisfaire la rage du peuple ; d'autres disent que le Turc s'en servira pour faire sa condition meilleure, en le remettant entre les mains de l'Empereur en cas qu'il voulût faire la paix.

On a conté une action digne de la bravoure d'un général espagnol, arrivée il y a peu de temps devant Carthagène, dont je veux vous faire part. Le général des galères espagnoles passant avec ses galères devant cette place, qui, comme tout le monde sait, appartient au roi d'Espagne, le commandant de la place fit saluer le général des galères d'un certain nombre de coups de canon, selon la coutume. Le général, qui croyait mériter davantage, envoya un officier au commandant de la place, pour lui faire des plaintes de ce qu'il n'avait pas fait tirer un assez grand nombre de coups, et le menacer que, s'il ne lui donnait pas satisfaction, il se la procurerait lui-même par la force des armes. Le commandant répondit qu'il avait agi selon la cou-

tume et qu'il n'avait rien à faire davantage. Le général, entendant cette réponse, a fait ranger ses galères en bataille devant la place, fait braquer ses canons et mettre toute la soldatesque sous les armes. Le commandant de Carthagène, plus sage que le général des galères, voyant sa folle détermination, lui fit dire qu'il prît garde de ne pas attaquer une place du roi, son maître, et que d'ailleurs il lui était très facile de couler toutes ses galères à fond, ayant toute sa place bordée de canons. Les remontrances de ce commandant, jointes à celles des officiers des galères, firent revenir le bon sens au général et lui firent réserver sa bravoure à une meilleure occasion.

Je crois que le P. Mabillon est à présent au Mont-Cassin avec sa compagnie. Il paraît fort content de l'accueil qu'on lui a fait à Naples. Il a eu l'honneur de saluer le Vice-Roi qui l'a reçu très humainement. Le jour de la naissance du roi d'Espagne, qu'on faisait grande fête à Naples, le Vice-Roi les fit inviter et leur envoya un de ses carrosses pour les y conduire. Lorsqu'ils y furent arrivés, le Vice-Roi, les ayant aperçus, leur fit une grande révérence et leur envoya un bouquet par un de ses pages (1). Vous pouvez vous imaginer si cet honneur les fit bien regarder de toute l'assemblée. Trois des plus fameux avocats de Naples les ont conduits au monastère de la Cava, et veulent encore les conduire au Mont-Cassin. C'est tout ce que peuvent faire des sujets du roi d'Espagne à des religieux français. Mes civilités, s'il vous plaît, à tous nos RR. PP., entre autres à Dom Thomas Blampin,

Dom Placide Porcheron, Dom Nicolas Goysot, Dom Pierre Constant, Dom Thierry Ruinart, mais très particulièrement au R. P. Sous-Prieur, de l'amitié duquel j'ose encore me flatter. Je me recommande à vos saintes prières, et suis votre, etc.

(1) Ce vice-roi était Don Gaspard de Haro, marquis de Carpio, précédemment ambassadeur à Rome, vice-roi de Naples depuis le mois de janvier 1683 jusqu'à sa mort, arrivée le 15 novembre 1687; grand homme qui a mérité l'amour du peuple et les éloges de l'histoire par sa juste, sage et ferme administration.

Ms. de la Biblioth. royale.

LETTRE LXV.

Claude ESTIENNOT à Thierry RUINART.

Rome, 20 novembre 1685.

Pax Christi.

Nous avons envoyé vos lettres à nos voyageurs, excepté celles de l'ordinaire dernier et de celui-ci; ils sont allés à Cave et arrivèrent samedi au Mont-Cassin. Comme nous n'avons su où les trouver, ni par où leur envoyer vos lettres, nous les leur donnerons sitôt qu'ils seront de retour. Celle-ci n'est que pour vous en assurer et vous tirer d'inquiétude, si vous en avez, de n'avoir pas et ne pas recevoir encore de quinze jours ou trois semaines de leurs lettres. Ils ont eu tant d'embarras et d'occupation que nous n'avons eu que deux ou trois petits mots d'eux depuis que je les ai quittés; ils sont en bonne santé et autant caressés à Naples qu'ils le sont à Rome. Ils vous diront eux-mêmes le bon accueil que leur a fait le Vice-Roi, et les ami-

tiés qu'ils ont reçues des seigneurs Valletta, Nicodemo et quelques autres savants. Nous travaillons cependant assidûment pour eux. Notre cher collègue est allé prendre l'air de la campagne pour deux ou trois jours, afin de prendre des forces pour travailler avec plus d'application cet hiver que nous garderons encore nos Pères ; car ils ont bien des choses à faire et à voir en ce pays, et s'ils veulent, comme ils le doivent, voir tout ce qui peut leur être utile. Sa Sainteté se porte assez bien. On répond au livre imprimé à Liége en latin et en italien, et au dernier de M. Maimbourg ; j'entends des *Prérogatives de l'Eglise de Rome*.

Je suis de tout mon cœur, etc.

Mt. particulier.

LETTRE LXVI.

Michel GERMAIN à Placide PORCHERON.

Au Mont-Cassin, 26 novembre 1685.

Je ne vous ai pas écrit comme il faut, mon Révérend Père, depuis ma sortie de Rome, et je ne sais comment il m'est arrivé de ne l'avoir pu faire. Ce que j'ai mandé au très R. P. Général, et au R. P. Prieur, que j'ai souhaité que vous vissiez, m'a tenu lieu de tout. Mon intention est de vous dire aujourd'hui tout ce que ma mémoire me fournira. Naples est le plus délicieux endroit d'Italie. M. le Vice-Roi y tient une rigueur qui maintient toutes choses dans l'ordre ; de mémoire d'homme il ne s'est rien vu de plus calme, ni de plus exact que

l'observation des lois et de ses ordonnances. Les savants nous ont continué leurs honneurs et les marques de leur bienveillance jusqu'à la fin. Un d'entre eux, nommé M. Valletta, nous a menés dans son carrosse jusqu'à Averse. Le chemin de Naples, jusqu'à Averse, Capoue la vieille et la neuve, et, dans la route de Cassin, jusqu'à une bicoque qu'on appelle Caienello, soutient fort bien l'idée que les anciens nous ont donnée de la campagne heureuse. Capoue la vieille était un peu voisine des montagnes; la nouvelle a quelque chose de plus agréable. Il reste dans l'ancienne, ou proche de son enceinte, un amphithéâtre presque aussi entier que le Colisée de Rome, et qui ne lui cédait guère en grandeur et en magnificence. Il y a aussi une église et quelques anciens restes du vieux temps, que nous n'avons pas assez considérés. Dans Capoue la neuve on voit une infinité de restes de figures anciennes, d'épitaphes et d'inscriptions; les rues en sont pavées en quelques endroits, les maisons et les murailles en ont été bâties en partie. Nous avons donné de quoi dessiner deux anciennes pièces, et ma bonne fortune m'a fait aborder un vieux chanoine qui est le meilleur homme du monde. Ce bon homme a l'histoire de *Michael Monachus* dite *Sanctuarium Capuanum*. Nous en avons acheté deux exemplaires à Naples; mais dans le sien il y a une addition de la main de ce savant auteur, qui est assez considérable pour sa grandeur et encore plus pour les choses rares dont elle est composée. Comme le temps ne nous permettait pas de décrire cette addition, nous avons laissé de quoi à ce bon homme pour nous la faire transcrire par un notaire qui

paraît fort sage, et nous l'envoyer à Rome. Au pied de Caienello, il y a une hôtellerie, où nous avons appris à jeûner, car notre souper s'est terminé à des choux, dont je n'ai pu goûter, et à des noix et une pomme. Il a pourtant fallu payer trente francs pour le lit misérable, lit plein de puces et de punaises, où nous avons couché ensemble. De là au Mont-Cassin, le chemin est toujours entre, sur ou dedans les montagnes; il n'est pourtant point trop difficile, et pourvu qu'on marche à pied environ un quart de lieue, on peut faire aisément ce chemin en calèche. A la dînée, nous ne trouvâmes pour nous que du pain, du vin et des pommes. Par bonheur le vicaire-général des Barnabites, français de naissance, qui avec trois compagnons tenait ce même chemin, très bien muni de viande et de vin, etc., nous a donné de son fromage, des confitures sèches, et sur la fin un verre de vin de *Lacryma* pour fermer, dit-il, l'estomac. Ainsi nous arrivâmes à Saint-Germain, au pied de la montagne de Cassin, où notre voiturin, par mégarde, nous mena droit au palais ou monastère du Révérendissime Père Abbé, président de la congrégation. Il nous reçut très bien. Tous les Religieux qui sont avec lui, environ dix, nous firent une grande fête, et furent témoins de notre bon appétit.

Le lendemain matin nous montâmes à pied la sainte montagne, qui, dans ses tours, contient trois milles avant qu'on arrive au sommet où est situé le sacré monastère. Imaginez-vous une esplanade parfaite, au milieu de laquelle on a bâti un château plus long que carré, et au milieu une église fort

belle et fort régulière. Les bâtiments sont solides, et quoiqu'ils soient sur la montagne, ils sont aussi très élevés. Il n'y a point d'autre magnificence que la longueur du bâtiment, et la régularité des fenêtres qui pourtant ne sont pas plus grandes que celles de nos chambres. Il y a deux dortoirs l'un sur l'autre; mais on n'entend non plus de bruit de l'un dans l'autre que s'ils étaient tout-à-fait éloignés. C'est qu'ils sont voûtés. Toutes les chambres le sont aussi, et généralement tous les offices et lieux du monastère. Et cela est généralement pratiqué dans la congrégation du Mont-Cassin, qui peut bien se vanter de nous pouvoir donner des règles de bâtir sagement, solidement et agréablement. L'église a été réduite à la moderne. Il y a deux cours ou vestibules ornés de piliers tout à l'entour, qui rendent l'entrée de ce sanctuaire vénérable. En y entrant on y monte par environ trente degrés, ce qui augmente encore la vénération, et fait que du dortoir d'en haut on entre de plein-pied dans l'église. Le cloître inférieur répond au dortoir d'en bas et aux cryptes de l'église; le supérieur est très bien fermé, et l'on s'y peut promener sans crainte de froid. Le réfectoire est de même que celui de Saint-Remy, mais il y a un tableau à la place des Supérieurs, qui contient toute la surface du réfectoire, et est d'un prix inestimable. Il représente, 1° le miracle de la multiplication des pains; 2° en bas : saint Benoît qui donne du pain à tous ses ordres monastiques et militaires, et à bien d'autres; 3° la réédification du Mont-Cassin; 4° d'autres choses merveilleuses arrivées dans ce même lieu saint(1). La bibliothèque est rétablie tout

de neuf ; on relie les imprimés et les manuscrits tous d'une même manière. Les imprimés sont peu de chose. Il ne reste pas plus de cinq cents manuscrits dont nous avons été les maîtres. Des Cardinaux en ont enlevé les meilleurs, dont nous avons vu quelques-uns dans le Vatican.

Prenez vos mesures avec Dom Thierry, pour dire à M. Baluze, que je suis fâché qu'il ait donné aux Pères de Cassin, le tort qu'il leur a donné dans sa *Nova collectio Conciliorum*, comme s'ils avaient opiniâtrément refusé de lui communiquer le manuscrit d'où le P. Lupus a donné le supplément du grand Concile d'Ephèse. Ce manuscrit a été emprunté il y a longtemps par un Cardinal, qui ne l'a pas voulu encore rendre à ces bons Pères depuis ce temps-là. Il ne faut pas douter que ce ne soit le Cardinal Casanata qui, bien loin d'écrire au Mont-Cassin, comme l'espérait M. Baluze en s'adressant à lui, tient le chat dans sa manche, si bien enfermé, que quand ces bons Pères voudraient, ils ne pourraient rendre là-dessus aucun service à personne. Mais prenez garde de dire bien exactement à M. Baluze, qu'il se garde bien d'en rien écrire à Rome, parceque non seulement cela ne servirait de rien, mais encore cela pourrait empêcher que les efforts que nous ferons pour en avoir communication ne réussissent. Les Italiens n'ont pas confié cet ouvrage à un homme dévoué au Saint-Siége, pour le communiquer à un français, qu'ils savent s'être autrefois un peu déclaré contre quelques-unes de leurs prétentions ; ainsi il ne faut dire mot ; nous en aurons, Dieu aidant, pied ou aile, tôt ou tard, ou par nous, ou par nos Pères

qui restent à Rome. Mais M. Baluze, à qui je présente mes très humbles respects, doit, dans l'occasion en général, rendre justice aux Pères de Cassin, qui sont en effet de très honnêtes gens, et plus savants et plus habiles que nous ne croyions avant que d'y être venus.

Hier, nous fûmes présents à une thèse, où le répondant fit merveilles, et ni Dom Jean Mabillon, ni moi, n'avons jamais vu aucun de nos confrères si bien faire. D'ailleurs l'observance est très belle dans cet illustre monastère, l'abstinence continuelle, le silence et la ponctualité exacts; l'office divin y est très bien fait. Les Religieux, qui sont tous nobles, ont bonne grâce et la meilleure physionomie que j'aie encore vue dans une communauté entière. Ils sont environ soixante ou soixante-dix. Ils ont dix-huit commis, vêtus de violet. Tout leur équipage est une robe qui descend un peu plus bas qu'à mi-jambe, une ceinture de cuir, et quand ils sortent, un chapeau. Leurs souliers sont noirs, leurs bas blancs, et quand ils vont en public, à la communion (ce qui se fait toutes les fêtes et dimanches à la grand'messe), ils ont une robe de chambre violette par-dessus tout, presque entièrement semblable à celle des RR. PP. Jésuites. Je me suis étonné, et j'ai été un peu tenté de philosopher sur ce dernier accoutrement qui ressent quelque chose de son ancien sénateur, ou d'un maître d'école du temps que j'étais petit garçon.

Je reviens à la bibliothèque. Nous avons trouvé, Dieu merci, d'assez bonnes choses, et nous avons écrit deux ou trois mains de ce papier. Nous en pourrions écrire encore plus, si nous voulions mettre tout

ce qui n'est pas imprimé, mais il ne le mérite pas tout-à-fait assez à notre goût. On nous a offert d'aller aux archives, et nous irons tantôt. Outre les chartes, il y a aussi de très beaux manuscrits qu'on y cache, de peur que les séculiers ne prennent encore dessein de les demander si fortement, qu'on ne puisse les leur refuser. Notre séjour dans ce lieu saint, dépendra de ce que les archives nous fourniront. Si rien ne nous y arrête plus de deux jours, nous pourrons bien partir jeudi prochain; mais cela ne peut être marqué à présent. L'absence du manuscrit des Conciles nous sauve près de huit jours.

Nous avons dessein d'aller à Sublac; mais si le temps, qui devient beau aujourd'hui, était tel qu'il a été depuis que nous sommes entrés dans le monastère, nous pourrions bien différer à une autre saison à voir le berceau de l'Ordre. Il ne fait pas froid au Mont-Cassin, quoiqu'il soit élevé comme je vous l'ai marqué. Il domine sur une des plus belles et des plus riches plaines qu'on voie. Elle s'étend des trois côtés de la montagne de Cassin qui, de l'autre, touche à d'autres montagnes (dont une est encore plus haute) qui se continuent jusqu'en Calabre. Le Lyris et le Garillian, après s'être promenés dans la plaine de Cassin, se joignent et font un fleuve assez considérable qui se jette à Minturnes dans la mer. On ne saurait guère voir une plus grande solitude que le Mont-Cassin, et sans les pélerins qui y viennent de temps en temps, on pourrait dire que les Religieux y vivent presque hors du monde. L'air y est fort sain, et présentement il n'y a aucun Religieux malade. L'air de Saint-Germain est très grossier

et très mauvais. Il faut que, pendant quatre mois de l'année, ceux qui y demeurent viennent tous les soirs coucher sur la montagne dans le monastère. De la montagne, bien la moitié de la journée, la plaine paraît entièrement comme une mer, tant les brouillards qui montent y règnent absolument. Les yeux s'y trompent; et quoiqu'on voie disparaître cette mer, on ne peut s'empêcher d'en reprendre l'idée le lendemain. Je ne vous dirai rien des ornements ni de l'argenterie de l'église ; mais le lieu où est le tombeau de notre bienheureux Père saint Benoît et de sainte Scholastique mérite d'être décrit. (²) Il est dans la muraille que fait la crypte pour être fermé de la nef, d'où l'on entre dans cette crypte par deux fort beaux escaliers. On dit qu'il y a trois châsses; la première de plomb, la deuxième de marbre, et la troisième d'albâtre; au-dessus il y a un trou, et une autre ouverture couverte d'argent, où saint Benoît et sainte Scholastique sont représentés comme dans un même tombeau, pieds contre pieds. Au-dessus est le grand autel, disposé quasi comme celui de notre Saint-Germain, hormis que le Saint-Sacrement n'y est pas, suivant la coutume d'Italie. Il n'y a qu'un crucifix, six chandeliers et des bouquets. L'autel est des plus beaux marbres, façonné à la moderne. La croix, les chandeliers et les bouquets sont de bronze les jours ouvriers, et les fêtes, d'argent. Les uns et les autres sont beaucoup plus grands que je ne suis, et merveilleusement bien travaillés. Je ne crois pas qu'on puisse voir de l'argenterie mieux travaillée qu'à Naples, où celle-ci a été faite. Il y a un devant d'autel d'argent massif;

nos Pères de Saint-Severin en ont trois, dont le dernier fait a coûté dix mille écus romains; les autres, six. De tout ceci, vous pouvez croire que cette sainte maison est dans un état très florissant. Dans tous les environs on porte un grand respect aux Religieux de Cassin; et sous ce nom, on nous a fait la même chose. Je ne saurais assez bien exprimer les honneurs, les assiduités et les courtoisies que nous recevons du Prieur, qui est un homme de grand mérite, d'un abbé Jubilé, des doyens, des principaux officiers, du maître de théologie, et surtout de l'incomparable Dom Erasme de Gaiete, brave gentilhomme qui nous donne tout son cœur, son temps, ses livres, sa main et son travail.

Je vous promets que j'ai dit une messe pour vous, au pied du tombeau de notre bienheureux Père. J'ai fait tous les jours une prière pour vous et commémoration de vous au sacrifice, et cela pour reconnaître vos bontés à mon égard et pour vous souhaiter et aux vôtres un surcroît de tous biens. Mes respects, s'il vous plaît, au deux RR. PP. Assistants, à qui je vous prie de dire que j'ai aussi dit la messe pour chacun d'eux, au Père Sous-Prieur, à Signor Goyzot, au P. Foucques, à mon bon P. Emond, au R. P. Ant. Anth. et généralement à tous nos bons amis, comme M. Bulteau, l'oublieur, et F. Mathias et F. Gilles : si vous voyez mademoiselle de Fangouze, je vous prie aussi de lui présenter mes respects, et à tous nos messieurs les savants que je nomme sans les nommer. Je serai toute ma vie, le mieux qu'il me sera possible, mon Révérend Père, votre, etc.

Nous n'avons reçu aucune lettre ici, nous espérons en recevoir demain.

(1) V. La lettre de Gattola à Montfaucon, du 30 octobre 1695, note 1.

(2) Michel Germain paraît admettre ici l'authenticité italienne du tombeau de S. Benoit. V. la lettre de Claude Estiennot à Ch. Bulteau, du 3 juillet, 1685, note 1.

Mt. particulier.

LETTRE LXVII.

Jean DURAND, MABILLON et Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

Rome, ce 4 décembre 1685.

Nos voyageurs sont heureusement arrivés ce matin et en bonne santé. Ils sont très satisfaits de leur voyage ; comme je crois que vous en saurez un jour le détail, je ne m'efforcerai point de vous en dire les particularités.

On a fait imprimer ici l'édit du Roi qui interdit aux prétendus réformés l'exercice de leur religion, et qui révoque les édits de Nantes et de Nîmes traduits en italien. On dit que le Pape a témoigné beaucoup de joie de la révocation de ces édits, pour lesquels les papes, ses prédécesseurs, avaient témoigné autrefois tant de chagrin. Sa Sainteté est incommodée d'une fluxion au cou, depuis qu'elle est au Vatican. Néanmoins, on continue toujours les congrégations; on en tient aujourd'hui une au palais, sur des affaires particulières. On dit qu'il y

sera résolu de chanter le *Te Deum* pour remercier Dieu de la conversion des hérétiques de France. On espère enfin que le Pape fera des cardinaux. M. Tissier, gentilhomme français, qui sollicite le chapeau pour M. de Strasbourg, est retourné depuis trois jours de Venise où il était allé. Comme on croit que c'est par l'ordre de la Cour qu'il est retourné si promptement, on conjecture que les choses sont bien disposées.

J'ai lu le petit livre imprimé à Cologne contre le livre de M. l'Abbé de la Trappe : *De la Sainteté et des Devoirs de la Vie monastique*. Je ne sais que par conjectures qui est l'auteur de ce petit livre. Mais, selon mon petit sens, il est très indigne d'un honnête homme. Je n'ai l'honneur de connaître M. l'Abbé de la Trappe que par ses ouvrages et par la réputation de sa vertu ; mais assurément l'un et l'autre méritaient un traitement plus modéré et plus honnête. Il n'y a pas même une objection qui soit raisonnable, selon ma pensée, à la réserve de ce qu'il dit sur l'assistance des parents ; encore y donne-t-il un tour malin et peu digne d'un chrétien. J'ai lu pour mon édification le livre de M. l'Abbé de la Trappe, et j'ai remarqué la véritable idée de la vie monastique. Je le lis encore de temps en temps, et je m'estimerais heureux si je pouvais régler ma conduite sur de si beaux sentiments. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques endroits qui paraissent un peu trop poussés et qu'on pouvait modérer, mais on lui doit la même justice qu'on rend ordinairement à tous les grands auteurs, quand on trouve dans leurs ouvrages quelque chose de

moins châtié. On excuse ces petits défauts par les grandes vérités qu'on y découvre partout.

J'ai lu aussi, au moins en partie, l'ouvrage du R. P. Dom Denis de Sainte Marthe, de l'édition de Lyon. Le R. P. Procureur l'a lu aussi; il en est très satisfait, et pour moi, j'avoue que j'y ai beaucoup appris. Il y a beaucoup d'érudition et de connaissance de l'antiquité. Si l'auteur, pour son coup d'essai, a pu faire ainsi un coup de maître, nous avons lieu d'espérer que la suite en sera heureuse [1]. Je me recommande à vos saintes prières, et suis, etc.

J. Durand.

Nous sommes arrivés à Rome aujourd'hui, mon cher Monsieur, en fort bonne santé, Dieu merci. Bien nous en a pris; car la pluie nous a pris à sept milles d'ici en abondance. La solitude de Subiaco est une des plus touchantes que j'aie vues. Nous y célébrâmes la sainte messe, dimanche passé. On nous y a fait bien des amitiés, aussi bien qu'au Mont-Cassin. Les chemins de Naples au Mont-Cassin, et du Mont-Cassin à Subiaco sont très fâcheux à cause des montagnes de l'Apennin et du défaut d'auberges et de nourriture. Le temps nous a été extrêmement favorable. On ne peut recevoir plus d'honneur que nous en ont fait nos Pères du Mont-Cassin, où l'observance est en assez bon état pour l'Italie. Elle y peut passer pour une réforme. Il y a soixante-dix Religieux. Nous avons tout vu. Le reste à une autre fois. Dom Michel vous salue. Je suis tout à vous.

F.-J. Mabillon.

F. Claude Estiennot vous salue. Le P. Couplet, missionnaire de la Chine, va en France. Je crois que les décisions de la *Propaganda Fide*, qui n'ont pas été fort favorables à la Compagnie et à ses missionnaires dans la Chine, lui ont fait penser à cette honnête retraite. J'ai oui dire qu'on voulait encore établir des Vicaires apostoliques et Evêques dans des îles et colonies où il n'y en avait pas. Cela diminuera encore l'autorité de ces missionnaires. Je suis de tout mon cœur et tout à vous.

Il y a de la brouillerie dans la famille de Barberin, depuis la mort du prince de Palestrine. L'aîné a peine de voir son cadet, prince et héritier. Il y a plus d'un million de dettes. Cependant, l'aîné a sur la tête plus de vingt mille écus de rente de bénéfices.

(1) Ce premier ouvrage de Denis de Sainte Marthe était le *Traité de la confession auriculaire contre les erreurs des Calvinistes, où la doctrine de l'Église sur ce point est expliquée par l'Écriture-Sainte, par la tradition et par plusieurs faits très remarquables*; 1 vol. in-8°. Il est dédié à Bossuet.

Mt. particulier.

LETTRE LXVIII.

Michel GERMAIN à Claude BRETAGNE.

Rome, ce 6 décembre 1685.

Benedicite.

Mon Révérend Père, j'ai honte de mon silence auprès de V. R. La raison que je m'en suis donnée,

que ce que j'écrivais au très R. P. était ou devait paraître comme écrit à V. R., ne me satisfait pas. Je demande donc pardon de cette conduite, que je ne puis pourtant m'empêcher d'excuser de négligence, ou de quelque chose de pis. Voici, mon Révérend Père, à peu près l'état des choses. Nous avons ou nous aurons bientôt, c'est-à-dire avant que nous sortions de Rome, bien la valeur d'une rame de papier de nos écritures. Il y a des choses qui serviront extrêmement à faire approuver notre voyage et nos applications au Saint-Siége et aux Romains. La France n'en sera pas moins satisfaite. J'ai trouvé d'anciens statuts de la république de Venise, faits avant quatre cents ans, qui m'obligeront d'y retourner; ce ne sera qu'un détour de trois jours et de deux de séjour. Les autres longues découvertes ne touchent pas toujours les lieux où elles se trouvent, hormis celles qui ont été prises dans les inscriptions, les épitaphes et monuments publics, etc. Il en faut excepter Capoue, dont nous avons un beau supplément à l'histoire qu'on en a publiée. Ainsi il y aura peu de lieux où nous avons été, qu'on ne puisse en quelque sorte illustrer. S. A. S. Monseigneur le Grand-Duc ayant appris que nous nous disposions à aller dans ses États, nous a fait écrire que nous y recevrions tous les avantages qu'on y pourrait trouver. Son bibliothécaire, M. Magliabechi, nous offre ses découvertes. Il faudra encore séjourner à Milan, et apparemment à Turin. Notre monastère de Padolirone, de Mantoue, celui de Bobbio, les quatre de Gênes, Pavie, Parme, Plaisance, Bologne, Sienne, Pise et Florence,

nous fourniront peut-être encore quelque chose de bon. Ce qui me fait espérer que nous aurons surabondamment de quoi justifier nos applications.

Encore que je crois que V. R. sait d'ailleurs ce que nous avons écrit de Naples, en voici pourtant encore une idée. La route de Rome à Naples ne nous a valu que de la fatigue. Naples a fourni de bons livres au Roi et à notre bibliothèque. Ceux dont on nous a fait présent, tant à Naples qu'au *Mont-Cassin*, sont bien au nombre de vingt-cinq. Les Théatins ont des manuscrits tirés la plupart de nos monastères. Ils leur ont été laissés par des Archevêques-Cardinaux. Ils nous les ont montrés fort obligeamment, mais nous n'en avons pas tiré toutes les copies, tant à cause du travail immense, que parce que d'un côté, nous croyions les trouver en bonne partie ici, à la *Ghieza Nova*, ou l'Oratoire romain, et de l'autre, que deux savants de Naples nous ont offert de copier tout ce que nous leur manderons le mériter. Nous avons l'étiquette de tout. Je visitais souvent la Carbonara, qui est un couvent d'Augustins, qui a la bibliothèque des Cardinaux Gilles de Viterbe et Seripand. Il y a de fort bonnes choses, nous en avons copié assez; mais sur la fin, il faut que ces bons Pères aient conçu de la jalousie de nos découvertes, ou qu'ils aient été soufflés par quelqu'un, parce qu'ils ne nous ont plus donné que de belles paroles, au lieu des manuscrits qu'ils prenaient plaisir de nous inviter auparavant à examiner et copier (1). Nous en avons pourtant le meilleur, et un savant avocat s'est fait fort de nous envoyer le reste d'un, dont j'ai pris

toute la crême. Je ne répète pas ici les honneurs que Monsieur le Vice-Roi, presque tous les savants, et même quelques principaux de cette grande ville, ont rendus à notre frère.

Je viens à la Cava, où nous avons trouvé le chartrier très bien ordonné, peu de manuscrits, une observance très exacte dans le plus affreux rocher que j'aie vu. J'y ai autant écrit qu'un jour et demi le peut permettre. L'Abbé et les Religieux nous promettent vingt-deux pièces que nous leur avons marquées à transcrire. On ne saurait mieux recevoir des confrères que nous l'avons été à la Cava. Le P. Abbé de Saint-Séverin de Naples (qui est un très auguste monastère, où, tant dessous que dessus, il y a sept cloîtres fort beaux) a fait les derniers efforts pour nous retenir chez lui. Celui d'Aversa en a aussi bien usé. Mais nos Pères du Mont-Cassin et ceux de Sublac ont poussé la charité bien plus avant que je crains qu'on ne fît chez nous. Nous sommes restés dix jours sur la sacrée montagne. Pendant tout ce temps, on nous a laissés maîtres de la bibliothèque, dont nous emportons même les manuscrits dans notre appartement. Il en reste environ cinq cents qui ont été trop visités. Ils nous ont pourtant occupés avec les très riches et très belles archives pendant tout ce temps, où je puis dire n'avoir pas été presque un moment oisif. Un Religieux de fort bon lieu m'a prêté sa main quand la mienne n'en pouvait plus. Je lui dictais, tandis que notre frère prenait ses notices. Notre récolte n'est pas si abondante en ce lieu que nous l'aurions bien souhaité; mais que faire dans un

champ si cultivé par d'autres ? Nous avons pourtant de quoi être contents. Il y avait autrefois plus de douze cents manuscrits au Mont-Cassin. Dieu m'est témoin que j'y ai fait mon devoir au tombeau de notre Bienheureux Père pour vos intentions, mon Révérend Père, et que je me suis tous les jours acquitté de ce devoir, aussi bien qu'à Sublac, où il y avait autrefois plus de deux mille trois cents manuscrits. Le P. Abbé de Sublac est un saint homme ; s'il avait beaucoup de semblables, cette Congrégation, qui a de fort bons sujets, florirait plus qu'aucune autre d'Italie. Il est frère du Doge de Gênes, qui a précédé celui qui est venu en France. Outre le monastère de Sainte-Scholastique, assez agréable, où est la communauté, il y en a un autre à la Sainte-Grotte. Il n'y a qu'un Père et un Frère qui y demeurent pour la satisfaction des pèlerins qui y abordent en grand nombre. Il y a pourtant des bâtiments assez pour loger commodément une communauté de vingt moines ; mais, soit que le commandataire absorbe tous les revenus, soit qu'une si affreuse solitude épouvante les Italiens, ce lieu saint est désert. L'église en est pourtant fort belle et bien entretenue. Il y a quinze autels. La Grotte perd beaucoup de son horreur par la belle figure de marbre de notre Bienheureux Père, qui est assise comme en contemplation. On ne peut se prosterner sur le rocher de ce saint antre, sans jeter des larmes en abondance. Je n'oserais exprimer tout ce que j'en pense ; aussi bien ne me reste-t-il plus que le temps et l'espace nécessaire pour renouveler à V. R. mes très profonds respects, et l'as-

surer de l'attachement inviolable avec lequel je serai toute ma vie, mon Révérend Père, votre, etc.

Depuis ce que dessus écrit, j'ai reçu la lettre que V. R. m'a fait l'honneur de m'écrire. Je ne méritais pas que V. R. se donnât tant de peine; c'est un pur effet de votre bonté, dont je vous remercie très humblement. Mon esprit est toujours fort ténébreux, je ne manque point pourtant de mémoire. Dom Jean écrit exactement ce qu'il croit servir de fond à l'*Iter Italicum*. Je note aussi secrètement ce que je crains qu'il n'omette. Je ne lui en dis mot, et je suis sûr que V. R. n'en parlera pas non plus (²). Voici une nouvelle histoire en France. M. Diroys vint hier ici, et me dit en ami que le bruit avait couru que c'était le P. Procureur ou moi qui avions agi pour faire censurer le livre de M. l'Abbé de la Trappe. Je rejetai cette badinerie comme elle méritait, et je dis à M. Diroys que M. Félibien avait raison de lui écrire que j'étais trop honnête homme pour faire ces sortes de démarches. Par le paquet de Paris qui vient d'arriver, et par la visite que M. l'abbé de Tamiers, Procureur Général de l'Ordre de Cîteaux, vient de nous rendre, j'apprends qu'on en décharge notre P. Procureur, et qu'on rejette cela sur moi: même que M. l'Abbé de la Trappe s'en plaint aux puissances, et que cela embarrasse nos RR. PP., et fait du tort à la Congrégation. Il me paraît bien de la légèreté dans le procédé de M. l'Abbé de la Trappe, s'il est vrai qu'il tintamarre sur un bruit aussi faux et aussi badin que celui-là, qui est sans aucun

fondement tant soit peu apparent. Je suis mal édifié de sa conduite, et si la chose en valait la peine, je lui écrirais en droiture une bonne lettre, dans laquelle, en lui gardant tout le respect dû à son caractère, je lui apprendrais, tout grand saint et grand seigneur qu'il est, à être un peu moins chaud et moins crédule à ce qu'on dit qu'on fait contre lui. J'enverrais un double de cette lettre au très Révérend Père Général, et l'autre à M. le Procureur Général, son ami et mon patron; peut-être que cela le rendrait moins âpre à donner des impressions à des puissances contre des Religieux d'un corps envié, desquelles les grands ne reviennent pas aisément, et qui font toujours un méchant effet. Mais je ne ferai jamais aucune démarche où la Congrégation sera intéressée, sans la participation et l'agrément de nos Pères. Au reste, mon Révérend Père, c'est une pure folie que cette accusation, car il ne m'est jamais arrivé de dire ici un mot, ni en bien ni en mal, de M. de la Trappe. Je n'ai jamais songé à lui, ni à son livre, depuis que je suis hors de France; bien loin que j'en aie écrit en France ou ailleurs pour le faire condamner. Pour moi, je tiens cela une bagatelle qui n'est fondée que sur un mot que le P. Procureur se serait bien passé d'écrire; et, comme il s'en est depuis justifié, il faut que le prétendu crime, ne pouvant tomber sur Dom J. Mabillon, retombe sur moi. Mais je puis me dire avec Ovide : *Hoc quoque, Naso, feres quoniam majora tulisti;* et quand ce paquet sera fermé, je n'y songerai plus, à moins que je n'apprenne que M. de la Trappe ne continue

à en mal user, ou qu'il soit important de faire connaître au dehors la bassesse de cette calomnie; mais si je fais quelque chose, ce sera par le canal de V. R. ou de notre R. P. Procureur, et non autrement.

(1) Le secret du changement des Augustins de Saint-Jean Carbonara, dont se plaint Michel Germain, pourrait bien être tout simplement la paresse, si l'on se rappelle comment la partie principale de cette riche bibliothèque passa, en 1729, à Vienne. Des savants allemands avaient été envoyés à ce couvent pour prendre des copies des manuscrits, relever leurs titres ou rechercher les variantes. Après quelque résistance et de faux prétextes, les moines ayant reçu l'ordre du chef du Sénat napolitain de rendre leur bibliothèque plus accessible, finirent par être tellement effrayés de cette sorte de service, qu'ils aimèrent mieux offrir volontairement les manuscrits à l'empereur Charles VI, afin d'être tranquilles.

(2) Mabillon, six mois après son retour d'Italie, publia l'*Iter Italicum* en tête du *Museum Italicum*, Paris, 1687-89, 2 vol. in-4°. Il dédia l'ouvrage à l'Archevêque de Reims, Le Tellier, et n'omit dans sa relation que le récit des éclatants honneurs qu'il avait reçus. Les lettres de Michel Germain suppléent agréablement à ce silence, tant il jouit avec une joie naïve et profonde des succès et de la gloire de son humble compagnon.

Mt particulier.

LETTRE LXIX.

Jean DURAND et Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

Rome, ce 7 décembre 1685.

Monsieur, le billet que vous avez écrit par le dernier ordinaire est demeuré entre les mains du R. P. Procureur. Il ne manquera pas de faire les diligences nécessaires touchant ce que vous y marquiez

des avances faites pour Monseigneur le Cardinal.

Il est sorti depuis quelques jours une bulle, en forme de croisade, pour inviter les fidèles à contribuer de quelque chose à l'extirpation de l'ennemi commun, ou de leur personne, en allant eux-mêmes à la guerre, ou de leurs biens, en contribuant à l'entretien des armées. Le Pape accorde les mêmes indulgences, etc., que ses prédécesseurs ont accordées aux Croisés, à ceux qui feront l'une de ces choses. Je crois que le R. P. Procureur vous enverra une de ces bulles.

On dit que le livre de M. de Castorie, intitulé : *Amor pœnitens*, est censuré par l'Inquisition de Rome ; le décret n'en paraît pas encore.

Le P. Mabillon se dispose à dire son sentiment sur certains livres que les Cardinaux qui composent la Congrégation de l'Indice lui ont envoyés pour examiner. Cette Congrégation n'a rien voulu déterminer sur ces livres qu'il ne fût de retour de Naples.

Les heureux succès des armes impériales continuent en Hongrie. Les Turcs sont presque entièrement chassés de la Haute Hongrie. Les dernières nouvelles de Venise portaient qu'on avait vu le Tékéli, lié sur un charriot, conduit par trois cents janissaires, qu'on le nourrissait de pain et d'eau, et qu'on le conduisait dans cet équipage à Andrinople. Si cela est, la politique des Turcs est assez extraordinaire. Cette étrange conduite pourra servir aux vassaux de l'Empereur à demeurer dans leur devoir, et à conserver la fidélité qu'ils doivent à leur prince.

Le Pape, à ce qu'on dit, se dispose à faire l'éloge du Roi au premier Consistoire, pour la révecation de l'Édit de Nantes et la réduction des hérétiques au sein de l'Église ; mais comme Sa Sainteté s'est toujours trouvée incommodée depuis qu'elle est au Vatican, on ne sait quand ce Consistoire se tiendra. Il est certain que la conduite du Roi a extrêmement agréé au Pape, et avec très grande raison.

Nous avons vu ici la septième lettre de M. Arnauld contre le P. Malebranche. On ne peut rien de plus beau et de plus solide que ces lettres ; la modération de M. Arnauld y paraît admirable, quand on considère la manière injurieuse avec laquelle le P. Malebranche l'a traité. Il ne paraît rien de vieux dans la manière d'écrire de M. Arnauld, si ce n'est par la sagesse et la modération avec laquelle il s'exprime.

J'ai commencé à lire les *Éclaircissements* de M. l'Abbé de la Trappe ([1]). Il ne m'appartient pas de juger de ces sortes de livres, aussi n'en avais-je pas besoin en mon particulier pour être persuadé de la droiture des intentions de M. de la Trappe et de la sainteté de ses sentiments. Il s'est plaint que quelqu'un de nos Pères qui sont ici travaille à faire censurer ses livres ; j'en ai lu la lettre écrite de sa propre main. Mais assurément M. l'Abbé de la Trappe est très mal informé ; ce ne peut être que sur les rapports de quelques personnes malintentionnées qu'il a formé ce sentiment. Nous sommes tous très éloignés d'avoir la moindre pensée de procurer la moindre flétrissure à de si excellents ouvrages. Nous les lisons avec soin, nous tâchons de

nous en édifier et d'en tirer profit, bien loin de les faire censurer. Il ne tiendra pas à moi qu'on ne traduise ces ouvrages en italien, quoique je n'y aie autre intérêt que la gloire de Dieu et l'édification des moines d'Italie. J'en ai déjà parlé à plusieurs; il y en a un très sage et très éclairé qui s'y est comme engagé. Voyez, Monsieur, après cela, si c'est avec raison qu'on nous accuse de vouloir procurer la censure d'un livre que nous tâchons de faire connaître au plus de monde que nous pouvons.

Je me recommande à vos saintes prières, et suis, Monsieur, votre, etc.

La Réponse de M. Schelstrate à M. Maimbourg sur l'*Établissement et les Prérogatives de l'Église romaine* paraît depuis hier; je n'en sais pas le titre ne l'ayant pas encore vu ni personne qui l'aie vu (¹).

J. DURAND.

J'ai donné votre mémoire à Son Éminence, qui trouve que vous lui faites grand marché; il croyait vous devoir deux ou trois fois autant. Je lui ai dit que vous ne lui marquiez que votre déboursé. Je ne sais s'il m'enverrra les quarante quatre livres ou s'il vous les fera rendre à Paris. Il se plaint un peu de la lenteur de M. Pasturel à lui envoyer ses paquets, et il m'a témoigné que vous lui feriez plaisir de les adresser à M. Compain, qui est son banquier et qui est plus exact. Je crois qu'il envoie cet ordinaire, par la poste, le livre de M. Schelstrate qui répond à M. Maimbourg. Dom Jean voulait en envoyer un à

Monseigneur de Reims, mais on n'en a pu avoir. Ils ne seront en vente que demain. C'est un in-4° bien fait, à ce qu'on dit.

CL. ESTIENNOT.

(1) Les *Eclaircissements de quelques difficultés que l'on a formées contre le Traité de la Sainteté et des Devoirs de l'État monastique*, parurent cette année à Paris in-4°, et l'année suivante in-12.

(2) Le titre de la réponse de Schelstrate à Maimbourg était *Tractatus de Sensu et Auctoritate decretorum Concilii Constantiensis circa potestatem ecclesiasticam, cum actis et gestis ad illa spectantibus;* Rome, 1686 in 4°.

Arch. du Mont-Cassin.

LETTRE LXX.

MABILLON et Michel GERMAIN à GATTOLA.

Romæ, IV Idus dec. 1685.

Etsi omnibus Patribus et amatissimis Fratribus, qui in sacro Monte vestro degunt, in commune obstricti simus ob suam in nobis benevolentiam et beneficentiam, nulli tamen magis quàm tibi nos debitores esse ultrò agnoscimus. Secuti sunt exemplum tuum viri aliqui humanissimi, nec dubitarunt nos caritatis suæ officiis cumulare, cùm tuam in nos sedulitatem observarunt.

Optaremus equidem singulis singulas dirigere epistolas, ad significandas quas animo concepimus gratiarum actiones. Sed præterquam quòd frigidum esset hoc gratitudinis genus, malumus esse in æternum vobis obligatos, quàm levi hoc officio beneficiorum vestrorum gratiam minuere. Integra semper

in animis nostris erit; nec nisi morte nostra dissolvetur illud debitum, quo vobis obstricti sumus.

In hujusce rei fidem et cautionem, hanc tibi, Reverendissime Pater, epistolam mittimus, brevem quidem ac jejunam, sed affectibus nostris plenam. Huic addimus quosdam libellos, quos Reverendissimo Procuratori vestro Generali tradidimus ad vos transmittendos. Exiguum munus ne spernite. Omnes Casinates vestros, immò et nostros in Christo Patres et Fratres ex animo complectimur, et salutamus.

LETTRE LXXI.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Rome, ce 23 décembre 1685.

J'apprends ce soir qu'une litière de S. A. S. doit partir demain matin pour Florence. Je me sers de cette occasion pour vous renouveler mes respects au commencement de cette année, que je vous souhaite heureuse. Notre P. Procureur et Dom Michel en disent autant. Nous sommes de retour de Naples, il y a trois semaines, en bonne santé. Nous espérons partir d'ici au mois de février. Je suis dans l'impatience de témoigner mes profonds respects à S. A. S., que je prie Dieu qu'il conserve en parfaite santé *in multos annos*. Voilà un petit livre que je vous prie d'agréer. Je n'ai plus de temps que pour vous dire que je suis, de tout mon cœur, etc.

Mt. particulier.

LETTRE LXXII.

Michel GERMAIN à Claude BRETAGNE.

Rome, la veille de Noël, 1685.

Benedicite.

Mon Révérend Père, l'obligeante appendice que V. R. a eu la bonté d'ajouter à la lettre de Dom Placide, m'est d'un goût cent fois plus délicat que les délicieux mets ou desserts étalés à présent au Vatican pour nos seigneurs les Cardinaux, qui se muniront de ce repas, appelez-le dîner, ambigu ou collation, n'importe, avant que d'assister à matines et à la messe de minuit. Ces jours passés, le P. Recanati, capucin, prédicateur apostolique, leur présenta une autre sorte de mets, qui, selon notre proverbe, pouvait mieux servir pour laudes que ceux-ci pour matines. Il leur remontra fortement leurs devoirs, les défauts qu'ils commettent et l'exemple de leurs prédécesseurs. Il leur reprocha entre autres choses qu'ils n'allaient presque jamais à leurs titres, qu'ils négligent extrêmement; qu'ils passaient presque toutes les après-dînées à jouer, au lieu d'assister à Vêpres; que, lorsqu'on tenait chapelle, ils scandalisaient impunément les assistants en causant sans aucune réserve ni retenue. Des Cardinaux, il semble qu'il monta jusqu'à une petite chambre du Vatican, où Sa Sainteté s'enferme entre quatre foyers et sous sept couver-

tures toute la nuit et une bonne partie du jour. Il dépeignit si pathétiquement tout ce qu'on fait là pour la conservation la plus étudiée de la santé, que ceux qui étaient présents disaient de *nostro signore: mutato nomine, de te fabula narratur*. On assure que Sa Sainteté se porte mieux, et l'on dit que l'ouverture qui s'est faite à son corps ne pouvait arriver dans une saison plus propre que l'hiver, et que si ces parties avaient souffert cet accident en été c'en était fait du saint homme. Le Cardinal Pamphile se porte un peu mieux. Nous fûmes hier pour aller souhaiter les bonnes fêtes au Cardinal Casanate; il était en conférence avec M. le comte Cusoni, secrétaire des chiffres, et M. Schelstrate. Nous attendîmes longtemps, et tout se termina à deux mots en la présence de ces messieurs. Vous savez bien, mon Révérend Père, que le comte Cusoni, est neveu de feu Favoriti, et le plus avant dans la confidence du Pape. Ces conférences entre ces trois personnes arrivent souvent, et nous font croire qu'en fait de littérature on médite encore quelque chose contre les libertés et les propositions de l'église gallicane. Ne serait-ce pas aussi qu'on songe à mettre à l'index le livre de M. Baillet, du *Jugement des écrivains*. Cela est fort à craindre, non seulement parce qu'il y a un peu égratigné M. Schelstrate, mais aussi parce qu'il y a traité très rudement la Congrégation de l'index, qui tôt ou tard s'en vengera.

On dit que l'on ne fera rien pour marquer la joie que ressent le Pape de la suppression de l'édit de Nantes. Cependant, il y a environ cent ans que

Rome se comporta bien autrement sur ce qu'on fit contre les huguenots du temps de Charles IX. Car non seulement on en remercia Dieu publiquement, mais on dépeignit aussi, dans la salle royale du Vatican, le meurtre de l'amiral de Coligny et des autres qu'on égorgea le jour de la Saint-Barthélemy; ces peintures en font encore le principal ornement. Je prends, mon Révérend Père, la liberté de vous souhaiter les bonnes fêtes et en même temps une très heureuse année, suivie de quarante autres, et je vous renouvelle mes obéissances avec toute la soumission et les sentiments du cœur que peut concevoir celui qui sera toute sa vie, inviolablement, mon Révérend Père, votre, etc.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE LXXIII.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Rome, ce 29 décembre 1685.

Je prends la liberté de vous adresser cette lettre pour le R. P. Noris, et je le prie de vous mettre en main la réponse qu'il voudra bien me faire. J'ai appris que vous aviez trouvé une lettre nouvelle d'un ancien pour justifier Honorius. Je vous prie de me faire la grâce de me mander ce qui en est. Vous aurez vu sans doute le nouveau livre de M. Schelstrate contre M. Maimbourg; mais je ne sais si vous aurez vu celui de M. Baillet, c'est-à-dire le *Juge-*

ment des savants touchant les auteurs, qui fait bien parler du monde. L'auteur est de mes amis, et je souhaite que vous en soyez content. Nous avons parlé de vous avec M. Vaillant qui se loue extrêmement de la faveur qu'il a reçue de voir les médailles de S. A. S. Nous vîmes avec lui, il y a quelques jours, celles de la Reine. Nous sommes dans l'impatience, Dom Michel et moi, de vous voir au plus tôt; mais il faut encore différer pour un mois au moins. Cependant Dom Michel, aussi bien que notre P. Procureur, vous présente leurs respects avec moi, qui suis avec sincérité, etc.

Mt. particulier.

LETTRE LXXIV.

Michel GERMAIN à Placide PORCHERON.

Rome, 1er janvier 1686.

Je ne puis, mon Révérend Père, commencer autrement cette lettre que par un redoublement d'actions de grâces pour tous les biens dont vous continuez à me charger. Je vous en remercie de tout mon cœur, et vous souhaite toute santé et prospérité dans ce monde et dans l'autre. Notre découverte du manuscrit de Pacien ne saurait déplaire à M. Faure qui en était en peine, ni le paquet de nos écrits que nous enverrons bientôt à Monseigneur de Reims. Je tiendrai la main qu'ils vous soient communiqués, et je ferais plus si je n'étais quasi demi-va-

let. Que suis-je donc? moins que rien à cet égard. J'ai entendu de la propre bouche de l'archevêque de Rossane, Dom Angelo de Nuce, que c'est le cardinal même Casanate qui a le fameux manuscrit du Mont-Cassin, où sont les épîtres du grand concile d'Éphèse. Que M. Baluze n'en doute pas, qu'il se taise, et se fie de bonne sorte à son patron. Il n'y a point de mal à publier que nous n'avons plus l'estime qu'on nous avait donnée, de France, de la collection manuscrite des conciles d'Afrique que M. Holstein disposait. Elle ne contient rien de nouveau que les deux pièces avantageuses aux Moines, que cet auteur envoya à Dom Luc, et elle finit, ce me semble, en 502. La bibliothèque Barberine est très considérable pour les imprimés. On a trop feuilleté ses manuscrits pour que nous en puissions profiter. Nous ferons ce que nous pourrons. En récompense, le P. Joseppo Maria de Thomaso, celui qui a publié les trois anciennes liturgies gauloises, nous donne tout ce qu'il a (ceci entre nous deux), et, par la grâce de Dieu, il a de très bonnes choses prises du Vatican, etc., où nous ne pourrions jamais avoir accès. Faites valoir ce que je mande au très R. P. des suffrages présentés à la Congrégation de l'Index sur le Catéchisme des trois évêques. Prévenez les autres.

Je ne suis pas aussi fâché que vous disiez au dehors que l'illustre Raphaël Fabretti nous a montré la réfutation du jeune Gronovius qu'il prépare au public. Ce jeune homme ne devait assurément pas traiter ignominieusement, comme il l'a fait, ce savant homme. Nous savons par nos propres yeux

que Gronovius a tort pour le fond de l'affaire. L'écrit de M. Fabretti est plein de véhémence et de cruelles injures contre Gronovius. Nous ferons ce que nous pourrons pour les faire extirper, bien autant pour son intérêt que pour l'honneur de la république des lettres (¹); car un homme aussi savant et aussi vénérable que le sexagénaire Fabretti, prêtre et sous-vicaire de Rome, ne doit pas se venger par injures aussi bien que Messire Adrien Valois, puisqu'il a de bonnes raisons pour réfuter son adversaire, et que M. Adrien n'en avait aucune pour outrager ses amis. Il est bon que M. Ménage sache cela, et surtout M. l'auteur du *Journal*, à qui je souhaiterais qu'on pût dire respectueusement et en ami, que, pour avoir cru un peu facilement aux injures et à la présomption du jeune Gronovius, il a un peu maltraité M. Fabretti, dont lui et ses amis romains sont fort mécontents, et en parlent à l'italienne; M. l'abbé de La Rocque entendra bien ce que cela veut dire.

Je serais bien aise que M. l'abbé Chastelain sût que dans le nouveau livre, que le P. Thomaso donne au public, de l'*Antiphonaire* et du *Responsaire* ancien de l'Église Romaine, au jour de sainte Marie-Magdeleine, on lisait à l'invitatoire de Matines : *Regem virginum Dominum venite, etc.* Ce même invitatoire servait pour toutes les fêtes de Notre-Dame. Ce livre sera de son goût; mais encore bien plus ce que nous emporterons de Rome sur les anciens Sacramentaires ou Rituels. Si le Pape vous connaissait comme je vous connais, il vous ferait Cardinal à la première promotion, que l'on tient ici infaillible au

moins pour le Carême. Il ne tiendra qu'à lui que nous nous réjouissions ici publiquement de la conversion de nos huguenots, et que nous n'entendions à Saint-Louis une très belle oraison latine que M. le Cardinal a fait faire à l'honneur du Roi (¹). M. l'Ambassadeur ne nous fera point chasser de Rome, ni M. le Cardinal non plus. Je vous prie de donner au plus tôt cette incluse à M. Boucher, et de le prier d'ouvrir la lettre à Monsieur son oncle, s'il n'est pas à Paris. Je m'étais servi d'un jeune homme de Douai, fort sage, pour répondre à celles qu'ils m'ont envoyées, et pour faire tenir une petite boîte à M. le Doyen. J'ai peur que ce jeune homme, de qui je n'ai reçu aucune nouvelle, ne soit mort en chemin. Il y a encore remède à tout. Aidez-moi efficacement à présenter mes très humbles respects à Monseigneur de Meaux, aussi bien que ma reconnaissance pour les bontés qu'il a envers M. Ledieu. Embrassez M. Ledieu pour moi, et assurez de mes devoirs M. de Gaignières, M. Du Cange, M. d'Hérouval, M. Baluze, M. Sanson, M. Le Blanc, M. de Lacroix, Messieurs de la Bibliothèque, M. l'abbé Renaudot, M. Legrand, M. Dupin et celui qui veut être le dernier partout, M. Cotelier. Faites le même au dedans à signor Goizot, au P. Fouques, au bon P. Émond, à M. Clément et à tous ceux qui nous aiment ou appartiennent. Je serai toujours de plus en plus, mon Révérend Père, votre, etc.

(¹) Fabretti, dans son beau traité sur les aqueducs, avait attaqué les remarques de Jacques Gronovius sur Tite-Live et ses corrections à la topographie du Latium. Le philologue hollandais répliqua par son *Responsio ad Cavillationes Raphaelis Fabretti*, Leyde,

1685, in-8°, dans lequel faisant allusion au nom de Fabretti, il l'appelle *Faber rusticus* (artisan rustre). La victorieuse réfutation de Fabretti publiée sous le nom déguisé de *Jasithëus*, traduction grecque du nom hébraïque de Raphaël, et datée de Naples quoique imprimée à Rome, ne fut guère adoucie : jouant sur le nom de Gronovius, il le transforme en *grunnovius*, par allusion au grognement des cochons *(grunnitus)*, et il traite de *titivilitia* ou de futilités ses remarques sur Tite-Live.

(2) Les réjouissances pour la révocation de l'Édit de Nantes furent tardives à Rome. Ce n'est que dans le consistoire du 18 mars qu'Innocent XI prononça un discours latin pour se féliciter de ce qu'on appelait la conversion des hérétiques ; le *Te Deum* ne fut chanté que le 28 avril. V. les lettres de Michel Germain à Placide Porcheron du 18 septembre 1685, note 2, et à Claude Bretagne du 22 janvier 1686.

Mt. particulier.

LETTRE LXXV.

Jean DURAND et Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

Du jour de saint Maur (15 janvier) 1686.

Pax Christi.

Nous avons reçu votre dernière avec le journal et la fable de l'âne de Silène. On s'est étonné que le journaliste se soit avisé de faire mention de cette fable, lui qui n'avait jamais inséré dans ses journaux les autres fables du P. Commire. On peut dire néanmoins que celle-ci le méritait le moins de toutes ; j'en ai entendu faire la lecture en présence de personnes sages et capables de bien juger des choses, et qui n'en ont pas été édifiées. J'ai vu un prélat très savant qui a remarqué dans cette fable des fautes de jugement et d'expression. (1)

Pour ce qui est de l'auteur des livres du *Jugement des Savants*, il semble n'être pas ici dans toute l'estime que mérite son travail. Les Italiens se plaignent de ce qu'il n'a pas assez loué leurs auteurs, et qu'il parle avec trop de liberté de plusieurs ouvrages qu'il semble ne pas assez connaître. Cependant son livre se vend bien ; et de tous les exemplaires qu'on avait envoyés ici à Croisier, il ne lui en reste pas un seul. Je ne sais si vous aurez entendu parler d'un certain écrit d'un Curé de Malines, appelé *Œgidius Candidus;* cet écrit fait bruit ici, après en avoir beaucoup plus fait en Flandre. Ce bon Curé, dans une conversation qu'il eut avec des médecins dans un festin, ayant avancé quelques propositions peu favorables au Saint-Siége, fut dénoncé par ces médecins à Monseigneur l'Internonce, qui a envoyé ces propositions en cette Cour. Ce Curé l'ayant appris, et que la Faculté de Louvain les avait censurées, a fait cet écrit dont il est question pour se justifier. Il se plaint avec raison des médecins qui l'ont dénoncé sur une conversation faite dans un festin, où l'on ne parle pas toujours avec toute la réflexion nécessaire. Néanmoins, au lieu de borner son discours dans une plainte qui aurait paru raisonnable, il s'étend à défendre de sang-froid ce qu'il avait avancé dans la chaleur du vin : *Salutans*, dit-il, *cyatho et a disputantibus resalutatus;* et pour prouver que le Pape n'est pas infaillible, il rapportait au long, avec des commentaires de sa façon, le *Dictatus* de Grégoire VII, lequel, dit-il, contient bien des propositions qui ne sont pas articles de foi ; ce qui devrait pourtant être si le Pape

était infaillible ; puisque ce *Dictatus* a été fait par le Pape dans un synode. Ce bon Curé a quelque facilité d'écrire, mais il n'a pas assez de jugement ni de modération pour traiter ces sortes de matières ([2]).

Puisque nous parlons de livres, il faut que je vous dise le titre d'un ouvrage dont l'auteur de la *République des Lettres* fait mention, si pourtant vous ne le savez pas. C'est *La Sainteté et les Devoirs du Mariage chrétien selon les sentiments de l'Église réformée, retirée en partie maintenant à Wiewert.* Ce sont les disciples du malheureux Labadie qui sont, selon l'auteur de la *République des Lettres,* une espèce d'Abbaye de La Trappe dans le parti protestant ([3]). Je vous écris ceci, parce qu'on m'a dit que le journal de Hollande ne pénètre plus dans Paris depuis qu'on en a fait défense.

Le chevalier Lubormiscki a demandé dispense de son vœu au Pape, pour pouvoir se marier ; Sa Sainteté le lui a refusé. Il n'a pas laissé que de passer outre. Il avait une Abbaye de notre Ordre en espèce de commande, qui néanmoins dépend de l'élection des Religieux de cette Abbaye. Lubormiscki l'a laissée à un de ses neveux avec l'agrément du Roi, croyant que les Religieux ne manqueraient de l'élire, voyant que c'était l'intention du Roi. Ils en ont pourtant élu un autre qu'on m'a nommé, mais j'en ai oublié le nom.

On vient de me dire que le Pape fait une congrégation de Cardinaux, sous le nom de *Congrégation d'État ;* on croit que c'est pour les affaires d'Angleterre. Sa Sainteté se porte un peu mieux, quoi-

qu'elle ne donne pas encore audience, même à ses ministres; cependant toutes les affaires demeurent en suspens et rien ne s'exécute.

Le livre de Molinos a été censuré par l'Inquisition d'Aragon. Je crois que le R. P. Procureur vous envoie une copie de cette censure.

Il n'est pas vrai, comme on l'avait dit, que la Congrégation *De Propaganda Fide* ait fait défense aux Pères Jésuites de recevoir des novices; mais ce qui est vrai est que le Pape Clément X, ayant défendu à tous les réguliers de l'État ecclésiastique de recevoir des novices sans permission, on l'accordait sans la refuser à personne; mais depuis qu'on a été informé ici de ce qui est arrivé dans les Indes entre les Évêques, Vicaires apostoliques et les Pères Jésuites, lorsque ceux-ci ont été demander permission de recevoir des novices, on la leur a refusée. Je me recommande à vos saintes prières et suis votre, etc.

J. Durand.

M. Fromentin m'a écrit et me marque ne vouloir pas donner sa bibliothèque qu'à quinze cents louis d'or; vous en avez le catalogue, et nous attendons votre réponse l'ordinaire prochain, pour la faire à M. Fromentin. Si vous croyez qu'elle vaille ce qu'il en demande, et que cette bibliothèque accommode Son Éminence, on conclura le marché, sinon on lui dira ce qu'on a envie d'en donner.

La Reine de Suède fait creuser dans les Thermes de Dioclétien, et espère trouver des statues d'un grand prix. Le Seigneur Rospoli, proche de

Civita-Vecchia, n'a pas tant fait de dépenses et a eu un plus heureux succès ; car il a trouvé, en faisant bâtir, un grand nombre de médailles et monnaies d'or et d'argent. Mais la *Benedetta Camera* l'ayant su s'en est saisie et a mis en séquestre tout, jusqu'à ce qu'on sache ce qui pourra lui appartenir en ce trésor, et ce que pourra prétendre le dit Seigneur Rospoli, qui est pourtant souverain en quelque manière dans le lieu où il a trouvé ce trésor, nonobstant quoi le Pape, comme Seigneur dominant, prétend qu'il lui appartient.

CL. ESTIENNOT.

(1) La fable du P. Commire est *l'Asinus in Parnasso;* elle est adressée à Ménage. Ainsi que les deux suivantes, elle fait allusion au choix de l'Académie qui venait d'exclure Ménage et de lui préférer l'obscur Bergeret, premier commis de Colbert de Croissi secrétaire d'état des affaires étrangères, protégé par des dames de la cour, le P. La Chaise, la maison Colbert, et, il faut bien l'avouer, aidé de Racine qui le reçut et eut le tort de placer son éloge à côté de celui de Corneille. Benserade appela courageusement de cette injustice dans ses *Portraits* en vers *des quarante Académiciens*, lus en pleine Académie le jour même de la réception de Bergeret. Le nom de l'auteur des *Origines de la langue française* est un de ceux qui manquent à l'Académie ; elle garda trop de rancune de sa petite satire de la *Requête des dictionnaires*, et Christine s'était étonnée de ne l'y point voir, quand elle vint subitement assister à l'une des séances.

(2) Ægidius Candidus est un des vingt noms sous lesquels s'est caché le fameux et irascible théologien janséniste Gilles de Witte, doyen et curé de Notre Dame de Malines ; son écrit a pour titre : *Querela Ægidii Candidi, presbyteri, adversus quosdam eximios viros e facultate theologica Lovaniensi.* Il donna lieu à une vive controverse : défendu par l'auteur ignoré du *Jugement équitable sur la censure faite par une partie de la Faculté étroite de théologie de Louvain*, le docteur Steyaert, l'un des censeurs, publia plusieurs thèses pour soutenir l'opinion de cette Faculté, et répondre à trois répliques de l'auteur du *Jugement équitable*.

(3) Le Rancé de cette La Trappe protestante était Pierre Yvon, auteur du *Mariage chrétien, sa sainteté et ses devoirs, selon les*

sentiments de l'Église Réformée, retirée du monde et recueillie en partie maintenant à Wiewert. Amsterdam 1685 in-12. Yvon était à la fois pasteur et seigneur de Wiewert, dans la Frise ; car il avait épousé une des quatre demoiselles de Sommelsdyck à qui cette terre appartenait.« On aurait tort, remarque Bayle, de prétendre que la morale des solitaires de Wiewert est plus relâchée que celle des Moines ; car il est sûr que les conditions qu'ils imposent aux gens mariés sont plus difficiles à remplir que la loi du célibat. M. Yvon exige d'eux dans tout ce livre une si grande pureté d'actions et d'intentions, qu'il est beaucoup plus aisé de renoncer à l'*Hymen* que de parvenir, quand on s'y engage, à un détachement et à une immatérialité si raffinée. Quand il n'exigerait d'un homme que de ne n'aimer point sa femme à cause de sa beauté, il semble qu'il demanderait une chose très difficile; car en exigeant cela, il veut qu'un mari soit persuadé que, si sa femme était la plus hideuse du monde, il ne l'aimerait pas moins qu'il fait lorsqu'elle est une beauté achevée. Or très peu de gens sont capables de se persuader cela, et rien n'est plus malaisé que de faire faire au cœur des abstractions de logique : l'esprit en fait autant qu'on en veut.... » Une partie de la critique de Bayle s'applique assez à l'ouvrage étendu et austère d'une dame protestante, intitulé : *Le Mariage au point de vue chrétien*, qui a mérité à l'auteur, Madame Agénor de Gasparin, une médaille d'or dans le concours des prix Monthyon de 1843, et les éloges du secrétaire perpétuel de l'Académie.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE LXXVI.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, il giorno del mio glorioso santo.
(17 janvier) 1686.

Ecco qui incluse, a V. P. R., le due lettere che brama, del B. Ambrogio Camaldolense. L'ha copiate il sig. Abate Cenni, che nel mandarmele mi ha scritte le seguenti parole :

« Qui congiunte riceverà V. S. le copie delle due lettere del B. Ambrogio Camaldolense, impostemi da lei, per ordine dell' ottimo e dottissimo Padre Mabillon, a cui mi glorierò sempre d'obbedire; e tanto supplico V. S. volergli significare, con fargli riverenza in mio nome. »

La passata settimana mandai a V. P. R. una lettera che mi scrisse il degnissimo Padre D. Giacomo Ferri; ma perchè tal volta le lettere vanno male, le invierò di nuovo da me copiate per l'appunto le sue parole, intorno al particolare che V. P. R. brama di sapere.

« Ringrazio V. S. delle nuove del P. Mabillon e delle grazie da esso per il di lei mezzo trasmessemi; e in quanto al nome del Reverendissimo Padre Abate, allora di S. Procolo di Bologna, ed ora di S. Benedetto di Ferrara, è P. D. Lodovico Guerra di Brà, persona dotta e di costumi molto esemplari, oltre la nobiltà della nascita. »

Come già le avvisai, il manoscritto d'Umberto è finito di stampare, onde avvisi V. P. R. ciò che si dee fare.

Con che supplicandola dell' onore de' suoi stimatissimi comandamenti, la riverisco, come fò anche l'ottimo e dottissimo Padre Germain, e mi riconfermo ec.

Tutti gl' amici le fanno umilissima riverenza.

Mt. particulier.

LETTRE LXXVII.

Michel GERMAIN à Claude BRETAGNE.

Rome, ce 22 janvier 1686.

Benedicite.

Mon Révérend Père, il est impossible de rien ajouter à la joie que je ressens de la lettre que V. R. m'a fait l'honneur de m'écrire. Je vous demande trève pour vous communiquer l'index de nos copies. Dom Jean enverra bientôt ce travail à Monseigneur de Reims. L'index lui sera aussi envoyé par la poste : j'en ferai pour lors un extrait. Voici ce que je puis dire en général : Dom Jean Mabillon dit que nous avons bien trois rames de papier transcrites. Sur cela il y a bien de quoi faire un volume in-folio des anciens Rituels, Cérémoniaux, Sacramentaires, etc., de l'Église Romaine, qui nous fournira la tradition historique de la discipline ecclésiastique touchant nos mystères. Nous avons les catalogues de presque tous les manuscrits d'Italie; c'est un fond qui va loin. Sans parler de Milan, Venise, etc., nous avons pris tout ce que nous avons voulu à la *Chiesa-Nova*, ou l'Oratoire romain, chez la Reine, à Chigi, à Palestrine, chez Thomaso, à Sainte-Croix en Jérusalem, où nous avons trouvé très secrètement un *Diurnus Romanus* ancien de huit cents ans, où il y a huit à neuf pièces nouvelles. Le Vatican nous a

aussi produit d'assez bonnes choses, quoique nous n'en ayons pas été les maîtres comme ailleurs. Tout cela fait un corps considérable. La seule bibliothèque Chigi nous mettant en main les catalogues des autres endroits, faits très savamment par ou pour le Pape Alexandre VII, nous a donné de grandes lumières et abrégé bien du chemin, du temps et de la fatigue. C'est ainsi qu'il n'a pas fallu faire d'éclat pour aller à Saint-Jean-de-Latran, et que nous sortirons de Rome dans environ trois semaines, sans que personne sache véritablement les meilleures choses que nous avons, et sans qu'on nous veuille du mal de nos pillages, qui, par la grâce de Dieu, ne seront funestes à personne. Il nous est fort important que tout cela demeure secret, pour nous prémunir contre l'altération du seigneur Baluze, et d'autres, à qui la jalousie fait faire ici plus d'une démarche pour nous prévenir.

M. le Cardinal Barberin nous envoya hier inviter à la promenade dans son carrosse. Une fluxion sur la poitrine (qui n'est rien) avec un gros rhume m'empêcha de profiter de cet honneur, dont nos Pères jouirent avec distinction.

Avant-hier nous fûmes au cimetière *de Pontianis*, au-delà de la porte *Portese*. C'est le plus sain de tous les cimetières. Il est fort ample. Il y reste peu de corps saints dans ce qui en est découvert, mais on y voit de très anciennes peintures du baptême de Notre Seigneur, etc., avec une église souterraine, qui inspire le même respect qui animait les premiers fidèles qui y célébraient dans cette crypte les divins mystères. Nous fûmes hier matin à un

nouveau cimetière, découvert depuis huit jours le long du grand aqueduc, au-delà de la porte Majore. L'ouverture qu'on y a faite n'est pas éloignée de plus d'un mille de Sainte-Bibiane, *ad Ursum Pileatum*. Des allées du cimetière tournent assez de ce côté-là, ce qui fait croire que ce pourrait bien être le même que cet ancien *ad Ursum Pileatum*, où, selon une ancienne inscription, l'on enterra cinquante mille deux cent soixante-trois martyrs, *exceptis mulieribus et parvulis*. On nous permit de lever dans ce cimetière chacun un corps saint. Celui qui m'échut est fort grand, et plus grand que la place du sépulcre, de sorte qu'il fallut contraindre les cuisses et les jambes pour le contenir dans son trou. J'ai eu toutes les peines du monde à le tirer de terre, parce qu'elle était toute humide, condensée et mêlée opiniâtrément avec les ossements sacrés. La tête et les principaux membres sont entiers. On n'a pu tirer les petits que par morceaux. Je suis encore tout rompu de cette fatigue.

Nous devons aller demain voir le Cardinal Carpegna, Vicaire. C'est pour prendre jour, pour le rapport de la consultation de Dom J. Mabillon au Saint-Office, touchant les ouvrages de Vossius sur les Septante. En même temps nous lui demanderons les corps saints que nous avons levés l'un et l'autre, qu'on nous a fait espérer. M. le Sacriste du Pape en a apporté céans un entier à notre P. Procureur, avec deux boîtes d'ossements. Il en a encore trois autres boîtes, et en aura pour ses amis, selon qu'ils en auront besoin.

Vive saint Antoine! La procession des chevaux, des ânes et des mulets, qui vont tous, sans aucune exception, recevoir de l'eau bénite le jour de la fête, leur vaut plus de mille écus, sans compter dix-sept vieilles bêtes, chevaux et ânes, dont on fit présent à ces bons Pères. Tout Rome s'empresse d'aller voir cette cérémonie. Les bêtes chevalines ou saumaires, ornées de rubans, passent en revue devant un R. P. qui est en surplis et étole; il leur donne de l'eau bénite; et celui qui les mène laisse un cierge, ou de l'argent, ou du fromage, ou de toute sorte de denrées. Les bêtes à cornes ne viennent pas, ce me semble, le jour même, mais durant l'Octave. Sans cette dévotion, tout périrait, dit-on; aussi personne ne s'exempte de ce tribut, non pas même *nostro signore*.

Si j'entreprenais de marquer exactement la santé du Pape, il faudrait commencer par le premier vers des Métamorphoses d'Ovide: *In nova fert animus mutatas dicere formas*. A dix heures il est malade; à quinze, il se porte bien; à dix-huit, il mange comme quatre; à vingt-quatre, il est, dit-on, hydropique; c'est ce qu'on dit et qu'on craint le plus universellement. Il ne veut pas que le Cardinal Mellini, retourné d'Espagne, entre à Rome, parce qu'il serait obligé de lui donner audience publique pour achever la cérémonie de son cardinalat, ce qu'il ne veut pas faire. Sans doute il est persuadé du besoin qu'il a de faire des Cardinaux. Le Carême ne passera point sans qu'on en ait. Son plus grand retardement, dit-on, vient de ce qu'il fera de son neveu, Dom Livio, qu'il ne juge pas pro-

pre au mariage, ni capable de soutenir une brigue aussi puissante que celle d'un neveu qui aurait trente cardinaux à sa dévotion. Il y aura demain examen des Evêques nommés, pour les préconiser dans huit jours en consistoire. Cependant Sa Sainteté n'agit pas, et ne donne audience qu'au commissaire de la chambre pour tenir prêt l'argent destiné pour les confédérés contre le Turc. On dit que cet infidèle a offert de restituer Jérusalem aux Chrétiens si on veut lui donner la paix. Mais l'Empereur veut Bude, et les Polonais Kaminiek. On ne parle plus de faire des réjouissances publiques de la conversion de nos huguenots français. Le bon Cardinal Ottobon a été malade; il se porte mieux. Notre Congrégation n'a pas à Rome un meilleur ami que lui et Monseigneur Sluse, qui nous envoya encore hier douze bouteilles (*flascones vocant*) d'excellent vin, dont je ne boirai pas s'il plaît à Dieu; l'eau m'est plus nécessaire. Je suis, avec un entier respect et plein de reconnaissance, mon Révérend Père, votre, etc.

Nos Pères de Saint-Vannes sont arrivés; ceux de Cluni ne le sont pas encore.

Mt. particulier.

LETTRE LXXVIII.

Michel GERMAIN à Claude BRETAGNE.

Rome, ce 28 janvier 1686.

Benedicite.

Mon Révérend Père, nous n'avons rien reçu cet

ordinaire, que huit lignes, que Dom Antoine a fourrées dans le paquet du P. Procureur, pour me donner avis des bruits que M. de La Trappe fait courir, avec menace que, si son livre est censuré à Rome, on s'en prendra à la Congrégation. Sur quoi je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai écrit il y a bien un mois, que ce qu'a dit le prélat de la cour romaine qui sait le plus, c'est à savoir qu'avant que M. de La Trappe eût écrit, il l'estimait beaucoup; que quand son premier ouvrage a paru, il a beaucoup diminué de l'estime qu'il avait de sa personne; et enfin que quand sa défense a été publiée, il a perdu presque tous les sentiments avantageux qu'il avait de lui. Ce prélat sait l'injure que M. de La Trappe nous fait; il sait encore mieux notre innocence; et, dans une bonne rencontre, il rapporta une parole prononcée autrefois par le Cardinal Bona à un Procureur général d'une réforme considérable : « La ferveur de cet Abbé semble avoir quelque chose de la fureur. » Voilà ce que l'on gagne à calomnier les gens.

La bonne santé du Pape a commencé à éclater sur le Cardinal Mellini, revenu de sa nonciature d'Espagne. Il a eu pitié de le voir rôder si longtemps aux environs de Rome. Ce fut samedi dernier qu'il fit son entrée en carrosse. Il y avait, dit-on, au cortége, cinquante-quatre carrosses à six chevaux. J'étais dans ce moment à la bibliothèque Chigi, où je lisais des manuscrits. Encore que je ne misse pas la tête à la fenêtre, un bruit m'est venu apprendre que, dès avant midi, il venait des courriers en poste d'un peu plus loin que *Ponte-*

Molle, comme qui dirait Vincennes à l'égard de Paris, tout essoufflés, annonçant l'approche de son Éminence. Six arrivèrent, par intervalles, à la porte *del Populo* en cet état, avec des montures crottées, usées, toutes en désordre, quoiqu'elles fussent sorties de Rome après neuf heures trois quarts avant midi. Rien n'exprime mieux la ruse et la contenance des Gabaonites, que ces courriers enfaquinés, qui annoncèrent aux Cardinaux, amis et curieux, l'approche du Cardinal. Il termina sa glorieuse entrée au Vatican, où il entra une heure avant soleil couché; on dit ici à vingt-trois heures. Son audience dura au moins quatre heures, ainsi que M. Sluse vient de nous l'assurer. A présent que j'écris, ce même M. Sluse est aussi à l'audience du Pape qui est en parfaite santé. Cet embonpoint ne l'a pas empêché de faire, dit-on, vœu de ne plus sortir de sa chambre. Si cela est, dit M. Sluse, personne ne l'en pourra dispenser, non pas même Sa Sainteté elle-même, car il sera *de jure divino*. Comment donc faire pour tenir des consistoires, créer des Cardinaux, donner les audiences aux Ambassadeurs, etc.? Pour les consistoires, ils ne commenceront pas si tôt; c'est ce que Monseigneur Ciampini, qui le doit savoir, nous assurait hier pour cette semaine et la suivante. Quand il plaira à Sa Sainteté d'en indiquer, on assure qu'il les tiendra dans sa chambre. Nos seigneurs les Cardinaux se presseront un peu; quel grand mal à cela? Mais ce qui est fâcheux, est la médisance qui court que Sa Sainteté ressemble aux gros pécheurs, en ce que les scrupules de sa mala-

die ne le tourmentent plus, à présent qu'il est en santé, sur la création des Cardinaux dont on n'entend plus parler. Cela rend nos prétendants comme stupides. Sur le bruit d'un trésor caché proche de Frascati, M. l'Ambassadeur, M. le Cardinal, le cortége ordinaire, Madame de Bracciane et sa suite, etc., furent deux fois voir fouiller. On ne trouva rien de ce qu'on attendait; on y rit d'importance, et la bonne chère fut augmentée au retour. On nous y avait conviés; nous fîmes sagement de ne pas troubler cette fête. La nôtre fut de cracher, tousser et travailler, nonobstant le catarrhe : le mien diminue; Dom J. Durant est encore mal. Nous continuons nos écritures au palais Palestrine; il nous reste quarante pages à copier de la Chronique ou Histoire de Sublac. Que le P. Bastide ose cependant se servir de l'*Ego Gregorius* contre les remarques secrètes que nos longues expériences nous avaient fait faire: la lecture de la pièce entière, qui est gaillarde, lui fera sans doute, comme disait autrefois le P. Flambard, *cracher sur son ouvrage*. Entre les beaux endroits de ce ravissant privilége, qui ne rirait d'entendre saint Grégoire donner à Sublac un château, etc., à condition que les moines *clament quotidie centum Kyrie eleison et centum Christe eleison, etc.*

Notre Saint Père a donné pour Rome un petit jubilé, afin d'y interdire les folies du carnaval. Dom Jean Mabillon paraîtra demain à la congrégation de l'Indice, pour y rapporter son suffrage sur les ouvrages d'Isaac Vossius, d'Hornius, de Colvius, de Scotanus, etc., sur le déluge non uni-

versel, sur l'âge du monde, et sur le calcul et la version des Septante. Il fera ce rapport assis et couvert en présence des Cardinaux, après quoi on lui confirmera la qualité de consulteur de l'Indice, et non pas du Saint-Office, comme j'écrivais l'autre ordinaire. Cette marque d'honneur qui le retiendrait à Rome malgré les supérieurs, s'il en avait envie (Dieu l'en gardera), ne nous fera pas rester ici un jour de plus, et nous serons dehors avant la fin de février, quoique nous ne puissions avoir achevé pour lors; mais nos deux Pères qui restent ont pieds et ongles. M. l'abbé Palaggi, noble Florentin, auditeur du feu Cardinal François Barberin, après nous avoir menés en dévotion à Saint-Anastase, où sont les trois fontaines, nous donna chez lui un dîner magnifique, où rien ne manquait ni pour l'ordre des services, ni pour la quantité et la qualité des choses qui étaient présentées. Vous savez, mon Révérend Père, l'ancien caractère des Romains, *domi parci, foris magnifici*. De là, nous fûmes voir les tableaux, les médailles, les antiques, et surtout la bibliothèque du généreux chevalier Del Pozzo, parent du seigneur Palaggi [1]. Je m'arrêtai à la bibliothèque, où j'ai trouvé des manuscrits qui nous fourniront de bonnes choses, si nous en sommes les maîtres. Il faut du temps et des mesures pour cela. La *furia francese* n'obtiendrait rien des Italiens. Un peu de flegme nous a obtenu le très rare ouvrage de Sixte IV : *De Sanguine Christi*. Nos Pères de Sublac nous l'ont enfin envoyé. Si après cela M. Faure n'est pas content, il faut chercher de plus habiles que nous, car nous

taffio di Francesco da Barberino, uomo ne' suoi tempi famoso in lettere, che ad ogni cenno di V. P. R. copierò e le manderò.

Con altra mia, ho anche avvisato a V. P. R. che le ho mandato per mezzo del Padre Priore della Pace, i seguenti tre libri :

La vita di S. Romualdo; la vita di S. Gio. Gualberto, che per mandare a V. P. R. mi aveva data il P. D. Placido Poltri, Vallombrosano; la vita di Mecenate, del sig. Abate Cenni, che per mandare a V. P. R., mi diede l'istesso sig. Abate Cenni (1).

Avrei mandate a V. P. R. anche l'opere di Matteo Rossio ed altri libri, ma ho durata non piccola fatica che'l Padre Priore prenda i suddetti tre.

Ho anche con altre mie, più volte accennato a V. P. R., che'l manoscritto d'Umberto è finito di copiare, e che però ella avvisi come intorno ad esso vuol' esser servita.

Con che supplicandola insieme dell' onore de' suoi stimatissimi comandamenti, e riverendola, mi confermo, etc.

Di Carlo Marsuppini, ho alcune composizioni, sì in prosa che in versi, non mai stampate.

Nella nuova edizione che le ho trasmessa della vita di S. Romualdo, hanno, non sò perchè, tralasciato di mettervi il nome di chi l' ha tradotta dalla lingua spagnuola, che si leggeva nell' edizione di Venezia, il titolo della quale è il seguente : *Istoria della vita di S. Romualdo, Padre e Fondatore dell' ordine Camaldolense, ch' è una idea, e forma perfetta della vita solitaria, composta dal R. P. D. Gio. Da Castagnizza, monaco dell'ordine di san Be-*

nedetto; trasportata dalla lingua spagnuola nella italiana, da D. Timotheo da Bagno, monaco della congregazione Camaldolense; di ordine del R. P. D. Gio. Lodovico Pasolini da Faenza, Abate generale della suddetta congregazione. In Venezia, 1605, appresso Domenico Imberti, in-4.

Nella nuova edizione che ho mandata a V. P. R., hanno anche, non sò perchè, levata la lettera dedicatoria del traduttore ciò è del P. D. Timotheo da Bagno al P. Generale Pasolini, nella quale tra l'altre cose gli scrive : « Avendomi, V. P. R., comandato che io trasporti dalla lingua spagnuola nella nostra volgar favella, la vita del Padre nostro S. Romualdo ultimamente composta dal Padre Gio. da Castagnizza, monaco di S. Benedetto, autore non men dotto che pio, e dedicata da lui alla Maestà del Re Cattolico; ho presa la fatica con quel più ardente affetto, che abbastanza può corrispondere a gl' obblighi immortali, che tengo di servirla ed obbedirla in ogni occasione. Trasportai già ancora (come ella sà) dalla medesima lingua nella italiana il libro delle vite de' santi intitolato : *Flos sanctorum*. »

Il P. D. Timotheo da Bagno, nella sua dedicatoria al P. Generale Pasolini, scrive anche le seguenti parole : « Ora quale ella si sia questa mia fatica, dovendosi mandare in luce, a chi dovevo io raccomandarla, se non a V. P. R. che tiene il supremo grado nella nostra religione, da questo nostro gran Padre, già ormai seicento anni sono instituita? ed a chi potevo io più opportunamente ricorrere che a lei, la quale eletta già Procuratore Generale dell' ordine, carica molti anni esercitata da essa con sin-

golare integrità e prudenza, cotanto si affaticò per ottenere, come ultimamente ottenne, dalla santità di Papa Clemente Ottavo, che si celebrasse l'offizio di questo santo per tutta la Romana Chiesa, e fosse posto nel calendario romano. »

(1) *La Vita di Gaio Cilnio Mecenate, cavaliere romano*, de Cenni, livre agréable, savant, et qui offre de curieuses recherches sur les jardins et les maisons de Mécène, avait paru à Rome en 1684.

Mt. particulier.

LETTRE LXXX.

Michel GERMAIN à Claude BRETAGNE.

Rome, ce 12 février 1686.

Benedicite.

Mon Révérend Père, encore que le livre du Pontificat de saint Grégoire ne soit pas venu jusqu'à nous, je puis néanmoins dire à V. R., que les Romains qui l'ont vu, sont obligés d'avouer qu'il y a beaucoup de choses bien traitées (1). Je demandai à M. Schelstrate si on le censurerait; il en doute : les autres en auront donc encore plus d'éloignement. N'étaient vingt ou trente endroits où il nous étrille, me dit un autre, nous aurions obligation à cet auteur, et nous serions bien aises de le voir travailler sur le pontificat du grand saint Léon. Pourquoi sait-on à Rome qu'il a toutes les semaines conférence avec M. de Paris? Il s'en est vanté. Un Véni-

tien m'assura qu'un noble de la famille Contarini, parent du sénateur de ce nom, qui a été en France ambassadeur, tourne ou fait tourner en italien fort plat et assez mauvais, tous les ouvrages de M. Maimbourg, et qu'il les imprime à ses frais dans sa maison des champs ([1]). Cette version, destituée du feu et du beau tour que l'auteur donne à sa phrase, ne saurait être que mauvaise.

Nous fûmes hier, jour de sainte Scholastique, faire oraison à l'église de nos bonnes Bénédictines de *Campo Marso*. On nous vit de la grille; comme nous sortions, un prêtre nous vint prier d'aller un moment au parloir : nous y vîmes, au travers de deux grilles de fer, une religieuse fort sage qui nous édifia beaucoup par sa modestie et ses sentiments sur l'esprit et l'observance de la règle. Son habit est modeste et tout conforme à celui des bénédictines françaises, hormis que la guimpe est plissée et descend un peu moins bas qu'à Chelles. Elle entend le français et le parle médiocrement. Il lui a suffi, dit-elle, de nous avoir vus une fois au travers de la grille du chœur, pour reconnaître à nos manières que nous étions français, et bénédictins à nos habits.

Il paraît depuis deux ou trois jours un *bando*, c'est-à-dire une ordonnance du Pape, affichée par tout Rome, qui défend à qui que ce soit de vendre sans sa permission, d'acheter, de transporter, d'emballer, d'encaisser, ou disposer d'autres vaisseaux pour y mettre des statues, peintures, marbres anciens, médailles, joyaux, etc. Ce *bando* est fait directement contre la France. Tout Rome mur-

murait hautement, et accusait *Nostro Signore* de lâcheté, de ce qu'il laissait faire les Français. Elle ne pouvait supporter que M. de la Thuilière, envoyé de M. de Louvois pour gouverner l'académie française de sculpture et de peinture, eût enlevé deux belles figures, l'une de Germanicus tout nu, en posture d'un homme droit qui s'éveille en sursaut, et d'un autre plus ancien qui est en posture d'un homme empressé qui chausse ou commence à déchausser une sandale antique qui a ses ligaments un peu au dessus de la cheville du pied. M. Alvarès avec son achat de joyaux, qui s'est fait avec éclat et contestation, y a encore plus donné lieu. Le sieur Vaillant n'a pas tintamarré; mais son habileté lui a fait trouver moyen d'escroquer grand nombre de très rares médailles, dont il n'avait pas encore connaissance, ou du moins qu'il n'avait pas vues en France (¹). M. de Garsault avec son achat de chevaux ici et au royaume de Naples, et tous nos copieurs français de tableaux et d'anciennes figures ou de sculptures dans les arcs, etc. font encore dire que les Français enlèvent tout à Rome. Pour marque qu'on nous prend tous deux pour de braves gens, c'est qu'on n'a dit mot dans ce *bando* contre les livres imprimés et contre les manuscrits; ainsi Dom Jean a pu acheter encore hier trente-cinq manuscrits entre lesquels est un des plus beaux Ammien Marcellin qu'on puisse voir; le tout pour cinquante écus romains. Il a été magnifiquement reçu du Cardinal Chigi en lui présentant son livre *De Re Diplomatica*. Ce prince continue à nous permettre d'emporter ce que nous trouvons à notre

goût; il le sera sans doute de celui du public. Il en est de même du Cardinal Altieri, chez qui il y a aussi de belles choses, mais non pas comparables à Chigi, ou du moins qui nous conviennent tant. Le bibliothécaire de la Barberine ne s'est pas trouvé les quatre dernières fois que nous y fûmes. Cela est importun et nuira à notre collection. Nous achevâmes hier à la *Chiesa nuova*. Nous n'irons plus qu'une fois chez la Reine. S'il y reste encore quelque chose, ce sera pour remplir l'activité du P. Procureur. Deux fois suffiront pour conclure au Vatican, qui est l'endroit où nous avons été le moins libres. Il n'y a pas tant de choses anciennes non imprimées, et il y a de très fortes raisons pour que des étrangers de notre climat ne voient pas tout ce qui regarde les nouveaux conciles généraux. Nous partons demain pour Farfe, d'où nous reviendrons vendredi, et après douze ou quinze jours au plus de temps employé aux besoins qui restent, nous prendrons le chemin de Florence, apparemment le jour des Cendres. Je ne détermine pas. Je ne regrette que l'histoire de l'ancienne église de Saint-Pierre, en douze livres, et celle de Latran, plus petite, que nous obtiendrions si nous restions plus longtemps. Si nos Pères ont pouvoir de la faire copier, comme nous tâcherons d'obtenir, nous aurons de quoi faire avec le reste au moins un gros volume in-folio sous ce titre : *Romæ sacræ vetera monumenta nunc primùm edita*. Le silence de Monseigneur de Reims, depuis trois mois, la dépense de M. Anisson et la nôtre, *et revocantis amor patriæ*,

sont, entre autres, trois motifs qui nous font laisser *pendere opera interrupta*.

Hormis le *bando* qui paraît sous le nom du Pape, comme j'ai marqué ci-dessus, nous n'apprenons pas que Sa Sainteté ait rien fait d'éclatant, si ce n'est encore qu'elle a refusé audience à la Reine, à M. l'Ambassadeur et aux Résidents vieux et nouveaux de Savoie. Je vois bien qu'il nous faudra quitter Rome, sans avoir parlé au Pape, ni reçu sa bénédiction. Cela manquera incommodément à la description de notre *Iter Italicum*. Ce n'est pas notre faute. La Reine a beau faire creuser, ses travailleurs ne découvrent rien ; ils ont seulement déterré une spacieuse arcade qui par malheur n'aboutit à rien. Si j'osais, je garderais ma colère contre le Cardinal Capizuoli, duquel j'ai lu le suffrage ou écrit contre l'*Amor Pœnitens* de M. l'Évêque de Castorie. Ce vieux ex-maître du Sacré-Palais n'a que sa pure scholastique, dont il abuse ici de la plus étrange et cruelle manière du monde. Il traite la doctrine de ce livre de fausse, erronée, scandaleuse, téméraire, troublant les bonnes consciences, hérétique, etc. Il impose à l'auteur, et a si peu d'esprit que de trouver à redire aux choses les plus saintes et les plus autorisées dans l'Eglise ancienne. Avec cela, faut-il s'étonner s'il a pu surprendre les cardinaux de la congrégation du Saint Office, qui ont censuré ce livre sur son rapport? Comme Sa Sainteté n'a pas encore prononcé, des gens savants s'empressent de justifier cet auteur. Peut-être que la considération des grands services qu'il rend à l'Église, et la promesse qu'il a faite d'adoucir des

endroits qui ne sont pas supportables, même à ses amis, feront suspendre l'exécution de cette censure. Je serai toujours avec un fort grand respect, mon Révérend Père, votre, etc.

(1) L'*Histoire du Pontificat de saint Grégoire-le-Grand*, par Maimbourg, avait paru cette année, in-4°. Le libraire était Barbin, Maimbourg s'étant brouillé avec Cramoisy pour le titre mis à l'édition de ses *Œuvres*. V. la lettre de Mabillon à Magliabechi, du 22 février 1686.

(2) Il est étrange que Maimbourg ait excité un tel enthousiasme chez un Contarini, puisque c'est au sujet d'un écrit conciliateur du célèbre cardinal de ce nom que Maimbourg, dans son *Histoire du Luthéranisme* fait une si choquante allusion à l'*Exposition de la foi Catholique* de Bossuet, dont il relève les accommodements et les concessions aux protestants; opinion que Madame de Sévigné répandait avec légèreté avant d'avoir lu l'*Exposition*.

(3) « Le public, dit Voltaire, doit à Vaillant la science des médailles, et le Roi la moitié de son cabinet. »

Ms. particulier.

LETTRE LXXXI.

Michel GERMAIN à Claude BRETAGNE.

Rome, ce 18 février 1686.

Benedicite.

Mon Révérend Père, nous avons été à Farfe, une des plus anciennes abbayes de l'occident. M. du Chesne a imprimé quelques endroits de sa chronique; c'est peu de chose en comparaison de ce qui reste à donner au public. Je n'ai vu nulle part un si gros cartulaire que celui de ce monastère, fait il y a cinq cents ans, sur les originaux. Il y a bien deux mille pièces, tant dans ce prodigieux livre que dans

trois autres de la façon du même auteur. On ne nous a rien caché de tout cela, et nous avons même apporté avec nous le plus instructif ou historique de ces manuscrits pour nous en servir jusqu'à notre départ. Voilà une marque insigne de la bonté du P. Abbé. La bibliothèque, quoique de peu d'apparence, a quelques manuscrits négligés que nous avons parcourus avec profit, entre autres un ancien *Légendaire* qui nous a fourni trois actes de martyrs non imprimés, dont l'un est de la première classe, l'autre en approche, et le troisième ne fournit guère moins de notices singulières. Il y a aussi des imprimés du xve siècle, que nous ne trouvons pas à Rome, et nous aurons peine à les rencontrer dans le reste de notre voyage, entre autres le *Cérémonial Romain* imprimé par Augustin de Piccolomini, sous le pontificat d'Innocent VIII. Les Italiens font les choses de très bonne grâce, quand ils s'y mettent. Le P. Abbé de Farfe, qui est Visiteur, étant à Rome, nous vint voir, et nous invita d'aller chez lui; ayant su le jour de notre départ, il prit occasion du voyage d'un de ses religieux en cette ville pour nous accompagner. Il nous défraya dans le taudis où nous arrêtâmes en chemin, et parce que ce lieu n'a rien de propre pour nous, il acheta à Rome trois beaux poissons, etc. Le P. Abbé et toute sa communauté qui est de dix-huit religieux nous vint recevoir à la première porte du monastère, et pendant notre séjour, il ne nous quitta presque pas, que pour nous laisser en liberté de prier Dieu et de travailler. C'est un habile homme, très agréable dans l'entretien, qui sait et parle latin en perfection. Il y a bien

vingt-cinq ans, ce me semble, qu'étant à Saint-Benoît de Padolirone, proche de Mantoue, il fit connaissance avec Messieurs de Duras, de Lorge, et d'autres capitaines français qui logeaient chez eux avec leurs troupes. Il connut aussi pour lors M. Brachel, qui était intendant de cette armée, et nous en dit quelques traits fort spirituels. Farfe est à neuf lieues de Rome, dans la Sabine, au milieu des montagnes et des bois. Il était autrefois du diocèse de Spolète; à présent il fait comme un diocèse, par l'exercice de sa juridiction comme épiscopale, qui est toute à M. le Cardinal Barberin son commandataire. Le revenu de ce prince est, tous frais faits, d'environ cinq cents écus romains. Les Religieux en ont environ trois mille; mais pour un article, il en faut défalquer mille qu'on paie tous les ans à la *Benedicta Camera*. Cette somme se tire presque tout entière du louage des boutiques et des droits des deux grandes foires qui se tiennent à Farfe aux mois de mars et de septembre. On est d'abord surpris en entrant dans ce lieu; il y a assez de boutiques, ou maisons assez bien bâties, pour faire une petite ville. Dans ces lieux, personne ne demeure hors le temps de la foire. Le monastère est demi-entouré de ces édifices. Sa situation est au milieu des montagnes et des forêts, qui s'en éloignent assez du côté de l'Orient pour en rendre la vue agréable. L'air y est très froid, et nous souffrons, en travaillant, du côté que nous ne nous chauffons pas. Il y fait en été un chaud insupportable causé par la réflexion des ardeurs du soleil sur les montagnes. Les Religieux sont pour lors obligés de

retirer dans une autre solitude éloignée de neuf milles, pour y mieux servir Dieu. Au reste, les bâtiments sont fort agréables et très bien pratiqués. L'église a des beautés dans sa médiocrité. On y garde un trésor médiocre, et l'on y révère tous les samedis, par une grande affluence de peuple, une image de la Sainte Vierge, qu'on veut avoir été peinte par saint Luc. Elle est la plus ancienne que j'aie vue de celles qui ont cette réputation, même celle de Sainte-Marie-Majeure. Je lui donnerais bien quatre cents ans. On garde aussi avec religion une clé qu'on tâche de croire qu'elle ait été celle de la maison de Notre Dame à Nazareth transférée à Lorette. On nous a donné douze images de cette clé mystérieuse, et autant de petites clés de cuivre, bénies pour aider les..... à se délivrer. Si je les apporte, j'en donnerai quelques-unes au Père Sacristain, pour les joindre à la ceinture dans les occasions pressantes. C'est une chose surprenante de voir que dans toute la campagne romaine, qu'on traverse en allant à Farfe, il n'y ait pas un village, ni presque aucune terre cultivée, quoique le terroir paraisse bon. Presque tout cet espace est à la maison Barberine qui n'en tire pas grands revenus.

Notre Saint Père le Pape continue à se bien porter. Il continue aussi à ne vouloir rien faire, et à refuser surtout de donner audience. Il le fait, dit-on, pour se dépêtrer des demandes qu'il sait qu'on lui ferait. Par exemple, il refuse M. l'Ambassadeur parce qu'il sait qu'il a une lettre du Roi à lui rendre, qui l'obligerait peut-être à parler d'une manière propre à laisser entrer des gens de guerre dans

le Palatinat. Il a su, dit-on, que l'ancien Résident de Savoie, qui était auparavant son confident, lui veut demander une abbaye régulière en commande : cela le fait différer, et embarrasse beaucoup le Résident hors de charge, parce qu'il craint que la chancellerie de son pays, à laquelle il aspire, ne se donne à un autre. L'abbé Denof, envoyé de Pologne, a eu quelques différends avec le Cardinal Barberin, protecteur de cette couronne, sur le dernier paquet de S. M. Polonaise, qu'il a porté au Pape sitôt après l'avoir reçu, sans en donner connaissance au Cardinal qui prétend que cela lui appartenait. Il a même renvoyé le courrier sans la participation de cette Eminence qui s'en plaint. Il n'en viendra pas une guerre à tuer les gens. Le juif Alvarès est la seule cause apparente du dernier *bando* dont je parlais dans ma dernière. Car il a fait piaffe que tous les anciens marbres qu'il a achetés avec contestation et tintamarre étaient pour le Roi, ce qui s'est trouvé faux. Sur ce principe, étant à Civita-Vecchia, de concert avec le consul français, il voulut obliger M. Flambard, capitaine Malouin de vaisseau, à se charger du port de ces marbres. M. Flambard voulut voir l'ordre du Roi ; il n'y en avait pas. Il refusa d'obéir sans cela. Le consul le fit arrêter prisonnier. L'affaire fut portée à M. l'Ambassadeur qui se mit en colère contre le consul et le juif, et fit délivrer en diligence M. Flambard. Tout cela a irrité le Cardinal Spinola, gouverneur de Rome, et sera cause que, dans la suite, on n'en tirera pas si aisément les anciennes pièces qui sont dans les palais des parti-

culiers qui ont besoin d'argent comptant. Nous n'aurons point de consistoire avant la mi-mars.

Je suis, avec toute sorte de respects et de reconnaissance, mon Révérend Père, votre, etc.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE LXXXII.

MABILLON À MAGLIABECHI.

Rome, ce 22 février 1686.

Je ne sais ce que vous direz de moi, de ce que j'ai tant différé à répondre à vos lettres obligeantes; car j'ai enfin reçu la réponse du R. P. Noris, que vous aviez adressée à l'un de vos amis qui s'est trouvé mort. Je devrais en avoir remercié le R. P. Noris, mais j'espère qu'il nous fera grâce d'excuser des voyageurs qui sont dans un mouvement presque continuel. Je me réserve à le faire lorsque nous serons à Florence, ce qui sera dans peu de jours.

Je suis bien aise que vous ayez eu copie de toutes les lettres d'Ambroise Camaldule, et j'espère que vous nous en ferez part, comme vous nous l'avez fait espérer. Nous nous attendons à trouver chez vous une moisson abondante, qui nous donnera occasion de témoigner au public les obligations que je vous ai.

On nous mande de Paris que les livres de M. Maimbourg sont tous réimprimés en 12 vol., et que M. Cramoisy y a donné un titre qui ne plaît

pas à l'auteur, *composés par M. Maimbourg, ci-devant jésuite*. Il travaille à la vie de saint Léon; le P. Alexandre a achevé son travail sur l'histoire ecclésiastique ([1]); il vient de nous donner quatre tomes qui viennent jusqu'à notre siècle. Il y réfute le système de M. Schelstrate, touchant le concile de Constance, et tâche de se purger de la censure que l'on a publiée à Rome contre ses ouvrages.

Le P. Thomassin vient aussi de donner au public une défense de la conduite que l'on a gardée à l'égard des Huguenots de France pour leur conversion. C'est un gros in-8° ([2]). C'est maintenant la matière qui occupe le plus les esprits. J'espère qu'enfin les pieux desseins du Roi auront bientôt leur plein effet. Dom Michel vous présente ses respects, avec moi qui suis de tout mon cœur, etc.

([1]) L'Histoire ecclésiastique du P. Alexandre formait 24 vol. in-8° publiés de 1676 à 1686; l'auteur y ajouta en 1689 l'histoire de l'Ancien-Testament; le tout parut avec ce titre : *Historia ecclesiastica veteris novique Testamenti*, Paris, 1699, 8 vol. in fol. Une bulle d'Innocent XI, du 10 juillet 1684, condamna l'ouvrage au feu et défendit de le lire, de s'en servir et de le transcrire, sous peine d'excommunication *ipso facto*. V. les lettres de Sergardi à Mabillon de 1690, et de Mabillon à Sergardi du VIII des calendes de mai, de la même année.

([2]) Cette défense est le dernier ouvrage publié par le P. Thomassin; elle parut depuis sous le titre de: *Traité dogmatique et historique des édits et des autres moyens spirituels et temporels dont on s'est servi pour établir et maintenir l'unité dans l'Église catholique*, 2 vol. in-4° auxquels l'éditeur, le P. Bordes, ajouta un troisième, Paris, 1703. Comme si cette déplorable cause eût dû être funeste à l'auteur, il perdit, les trois dernières années de sa vie, avec la parole, l'usage de ses facultés mentales et jusqu'au souvenir de ses savants travaux sur les Pères, les Conciles et l'Histoire.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE LXXXIII.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, il giorno del gloriosissimo patriarca S. Benedetto, 1686.

Ecco a V. P. R. il catologo de' libri di Buda. Il P. Poltri Vallombrosano è stato quello che ha voluta durar la fatica di copiarlo, per servire V. P. R. L'esemplare che ebbe S. A. S. è scorrettissimo, onde non si maravigli degl' errori che troverà V. P. R. in questa copia, perchè il P. Poltri ha voluto copiarlo per l'appunto senza alterare o correggere cosa alcuna.

Quì inclusa mando anche a V. P. R. la risposta del sig. abate Cenni. Per notizia di V. P. R. il detto sig. abate Cenni non è Lucchese, ma di Siena.

Finalmente sono arrivati i libri. Scriverò pienamente a V. P. R. intorno ad essi la settimana seguente. Per ora le accennerò che ho subito fatto avere al P. Poltri il libro della *Liturgia Gallicana*, ed al sig. Salvini il Cotelerio, e l'uno e l'altro la ringrazierà con sue lettere. Il P. Granata tradotto in lingua francese, lo manderò a Camaldoli, ma intanto V. P. R. si degni d'avvisarmi chi lo dee avere, perchè nella lettera V. P. R. mi scrive che lo manda al R. Padre Maggiore, e sopra del libro era scritto che sia pel Padre Segretario. Intanto come ho detto lo manderò a Camaldoli, e gl' avviserò

che quanto prima gli scriverò di chi il libro sia.

Già scrissi a V. P. R. e adesso le riconfermo che se da S. A. S. non le è stato fatto mandare il manoscritto d'Umberto, che ella si degni di scrivere due versi al sig. Priore di S. Lorenzo, perchè me lo dia, ed io le lo manderò subito pel corriere. Non mi sovviene il nome del detto sig. Priore di S. Lorenzo, ma il suo casato è de' Frescobaldi, onde serve scrivere nella soprascritta della lettera : *All' Illmo e Rev^{mo} Sig^{re} e Pron. Col^{mo} Monsig. Frescobaldi Priore di S. Lorenzo.*

Con che supplicandola dell' onore de' suoi stimatissimi comandamenti, la riverisco e mi riconfermo, ec.

Il Padre Abate de'Canonici Regolari di Fiesole, ed il padre Lettore che è nipote di Monsig. Arcivescovo di Ravenna, mi impongono il riverirla.

Riverisco l'ottimo e dottissimo P. Germain. La seguente le manderò il nome del R. Padre Abate di Badia; come anche le notizie che si degna di domandarmi, della cappella di S. Lorenzo, ec.

Mt. particulier.

LETTRE LXXXIV.

Michel GERMAIN à Claude BRETAGNE.

Florence, ce 15 mars 1686.

Benedicite.

Mon Révérend Père, s'il fait aussi froid à Paris qu'ici, on y verra sans doute de la glace. La bise m'a sollicité tout le long du chemin de lui céder

notre chapeau et une partie de notre manteau, lorsque j'en avais le plus besoin. A cela près, le trajet de Rome à Florence, s'est fait assez heureusement. Nous ne nous sommes point arrêtés sur la route jusqu'à Sienne. Viterbe nous tenta pourtant, c'est une belle, grande et agréable ville. Je le fus encore plus d'aller voir a Montefiascone l'épitaphe de cet ivrogne allemand, où il y a trois fois EST ; vous savez l'histoire (¹). Mais la mauvaise enharnachure du cheval que j'avais, m'avait tellement rompu, que je ne pus sortir du cabaret où nous étions. Dom Jean était en calèche avec M. Anisson malade, qui pour tout n'a pris depuis Rome jusqu'à Florence que sept œufs. Acquapendente est bien nommé ; sa situation ne saurait être que très belle ; il y a grand monde dedans, et à ce qu'on dit, on y vit bien le carême, à cause du voisinage de la mer ou grand lac de Bolsène. Il paraît plus grand que celui de Zurich. Sienne garde encore tous les dehors d'une république florissante, mais le nombre de ses habitants, réduits à moins de trente mille, ses richesses et sa liberté sont fort diminués. Il y avait autrefois, dit-on, trois cent mille âmes. L'église cathédrale est un chef-d'œuvre; tout y est, au dedans et au dehors, de marbres blancs et noirs barrés. Elle est achevée. Son pavé est d'un travail surprenant, on en devrait faire des autels; son dôme, plus ancien que celui de Saint-Pierre, est magnifique, et soutenu par des colonnes fort minces. Il y a dans cette église les figures de huit Papes siennois. La chapelle des Chigi est trop riche. En un mot, tout y paraît admirable. L'église des Ja-

cobins est très vaste : on y garde le chef de sainte Catherine de Sienne. Celle des Cordeliers vaut mieux, et les Augustins en approchent. Ces derniers ont un beau couvent, et leur dernier général, mort il y a un an, leur a bâti un palais et une bibliothèque qu'il a rendue publique trois heures par jour. M. Magliabechi, bibliothécaire du Grand-Duc, nous a fait connaître M. l'abbé Mignanelli, noble siennois, de qui nous avons reçu de grandes honnêtetés. Il nous a menés au palais, où sont encore toutes les marques de l'ancienne liberté, mais ce ne sont plus que des apparences. Nous avons pris dessein de saluer le prince François, frère du Grand-Duc, qui est gouverneur de Sienne, mais il était à Pise avec le Grand-Duc, ou à l'Ambrogiane qui est un palais ou monastère enchanté à la campagne. M. l'abbé nous fit dîner à son logis avec M. le marquis son père, madame sa mère (chose rare en Italie), et un sien cadet. Ils sont huit frères, tous de bonne mine, mais pauvres et grands Français.

La bise m'a traité impitoyablement de Sienne à Florence. J'y suis pourtant, grâce à Dieu, en bonne couche. On commença à se battre à qui nous aurait. Les frères Feuillants français de la *Pace*, l'emportèrent d'abord sur nos Bénédictins. Nous restâmes un jour et demi dans leur monastère, hors la ville; mais enfin le Père Abbé fit tant, que nous sommes venus à l'abbaye qui est au milieu de Florence, où l'on nous a donné un fort bel appartement, et où rien ne nous manque. Les Feuillants nous avaient obtenu du Prince un carrosse du palais; nous n'en aurons plus besoin ici.

Ces Pères m'en veulent à cause de ce changement; je n'en mourrai pas. Si nous devons tant à M. Magliabechi pour les faveurs et bons accueils qu'il nous a procurés pendant toute notre route, jugez, mon Révérend Père, des biens qu'il nous fait ici. Mais avant que d'en parler, permettez-moi de vous faire le portrait de cet incomparable philosophe. Il est de taille médiocre, petite; âgé de quarante-huit ans. Sa mine porte bien cinquante-cinq ans; très maigre, dans la dernière négligence; ses cheveux comme ceux de feu M. Billaine, son manteau toujours porté à la romaine, son couvet qu'il ne quitte pas en hiver, non pas même dans le palais et en présence du Grand-Duc; son rabat négligé, quand il en porte, et encore plus les manchettes qu'il ne met qu'aux grandes fêtes de ses amis. Tout cela, et ce qu'on ne sait assez bien décrire, représentent un double et triple Varillas (*). Il n'en a pas moins d'esprit et d'honnêteté. Je n'ai jamais vu une mémoire plus féconde. D'abord il traita Dom J. Mabillon de premier homme du monde, et moi le second: et ces titres nous ont accompagnés partout où il a parlé de nous. Il est logé assez au large, dans une maison à deux ou trois étages où tout n'est que livres en pile: l'allée, les chambres, les escaliers, son pitoyable lit, le pavé, etc., ne sont que livres. Il en a plus de vingt à vingt-cinq mille. Il entretient des correspondances avec toutes les personnes savantes de l'Occident, de qui il reçoit très grande quantité de lettres, que le Grand-Duc lui fait rendre franches. Il lui donne aussi dix-huit cents livres d'appointements. Il est avec cela le maître, et sa com-

plaisance pour le Prince ne lui fait rien démordre de ce qu'il a une fois résolu. Par son moyen nous avons accès dans toutes les bibliothèques, où nous trouvons de bonnes choses. Il nous a aussi menés au savant P. Noris, qui est un des plus grands hommes de ce siècle. L'un et l'autre nous ont fait voir la galerie du Grand-Duc, où sont les plus riches dépouilles de la Grèce et de l'Orient. L'argenterie, les statues, les pierres précieuses, etc. y surprennent les yeux et l'esprit. Je songeais au ciel pour lors. On nous fit parler au Prince, fils aîné du Grand-Duc. Je ne vis jamais tant de grâces, de sagesse et de courtoisie dans une personne de ce rang. Il nous parla d'abord en italien, puis en très bon français, et fit paraître beaucoup d'esprit, et l'estime qu'il faisait de notre Frère. Il avait déjà donné ordre qu'un de ses carrosses fût à nous, tous les jours autant que nous voudrions. Nous n'avons pu voir le Grand-Duc qui est à Pise, où il restera une partie du carême. M. Magliabechi lui a écrit pour avoir permission de tirer copie des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Laurent. Cependant nous trouvons aux Servites de l'Annonciate de quoi nous appliquer longtemps, si l'on continue à en user comme on a commencé. Nous ne serons pas oisifs, et ne sortirons pas vides de Florence; quand nous n'en emporterions que ce que M. Magliabechi nous a donné, dont M. Faure pourra vous entretenir, nous aurons de quoi être contents. Je réserve aux autres ordinaires à parler du dôme et des autres églises de Florence, et des autres belles choses qu'on y peut voir. Je dirai seulement que je vis hier en pas-

sant dans l'église des Servites, le corps mort d'une dame de qualité exposé sur une estrade élevée de plus de vingt-cinq pieds, avec quantité de luminaires sur des chandeliers d'argent de ma hauteur; il y en avait bien quarante. C'est une coutume d'Italie d'y porter en terre les gens revêtus d'habits convenables à leur condition, la face découverte et les mains aussi.

Je suis avec un très profond respect, votre etc.

(1) V. les *Voyages historiques, littéraires et artistiques en Italie*, liv. XVII, chap. IV.

(2) Le manque d'usage, la toilette négligée et le manteau court de Varillas l'avaient rendu ridiculement célèbre. Ce manteau donna lieu à une plaisante citation de Ménage : « Il n'y a point de poète latin, rapporte le *Menagiana*, où il y ait plus de choses qui puissent tomber dans la conversation, que dans Martial; on y trouve tout. Là-dessus une personne me demanda un jour si j'y trouverais le manteau de M. de Varillas, de qui on venait de parler, je répondis sur le champ et sans hésiter :

Dimidiasque nates Gallica palla tegit. »

Mt. particulier.

LETTRE LXXXV.

Michel GERMAIN à Claude BRETAGNE.

Florence, 30 mars 1686.

Benedicite.

Mon Révérend Père, dans l'espérance que votre maladie ne serait rien, j'ai manqué à vous en marquer mon déplaisir, de peur de parler d'un mal

que je croyais que trois semaines auraient fait oublier : mais puisque l'on nous écrit d'une rechute, je dois vous assurer que j'y suis très sensible, et que j'ai tâché d'obtenir de Dieu une prompte guérison à ce mal, par le mérite de la très Sainte Vierge et des autres Saints, protecteurs de Florence. Nous y continuons nos applications ; tout nous est ouvert avec honneur. On ne se contente pas de nous faire maîtres des manuscrits ; on nous force quelquefois à dîner. C'est ainsi que les Camaldules des Saints Anges et les Servites de l'Annonciate en ont usé. C'est encore ainsi que les chanoines réguliers de Fiesoli en useront demain, et après-demain le Jésuite qui prêche très éloquemment dans l'église de nos Bénédictines de *Santa Felicità*. Le Révérendissime Père Abbé murmure de ce que nous nous prêtons ainsi à d'autres ; mais la paix se fait en comptant ceux que nous avons refusés, qui sont tous séculiers. Les Feuillants de la *Pace* commencent à avouer que nous sommes mieux ici placés que chez eux, au milieu de la ville et des bibliothèques, ayant à l'entour de notre monastère tous les libraires, dont les boutiques appartiennent à l'abbaye qui les leur loue. Je n'ai vu aucune nouvelle église considérable depuis ma dernière écrite, hormis celle de Sainte-Madeleine de Pazzi, dont le sanctuaire est tout de marbre. Le corps de la Sainte repose noblement sous le grand autel, dans un marbre sépulcral très bien orné. On y court en dévotion ; mais ce n'est rien en comparaison de celle de la *Madonna* de l'Annonciate. On s'y portait le jour de la fête. Le grand autel et le taberna-

cle, tout d'argent depuis le bas jusqu'en haut, est, à mon avis, la plus riche pièce d'Italie. Ces Pères ont, à la grand'messe et au salut, quatre céroféraires qui portent des chandeliers plus hauts que moi. Les cierges n'ont pas deux pieds de hauteur. Ces pauvres enfants n'en pouvaient plus. La chapelle de Notre-Dame reluisait en or, pierreries et argenterie. On dit que de quatre à cinq lieues à la ronde personne ne manque à se rendre ce jour-là à cette église, à plus forte raison toute la ville.

Nous avons tout fait en ce lieu, aussi bien qu'aux Camaldules. Nous avançons à Saint-Laurent : un traité de saint Anselme *de Corpore Christi* nous retient à la Croce. C'est une bonne pièce, mais l'écriture en est des plus mauvaises et des plus défectueuses que j'aie copiées. Nous aurons un ouvrage d'un docteur espagnol qui fut présent aux conciles de Constance et de Bâle, et qui marque en trois différentes manières toutes les questions qu'on agitait pour lors, qui ne sont pas éloignées de trois cents lieues de celles d'aujourd'hui, ni écrites par un mauvais français, quoique peut être né à Salamanque, ou à Madrid, ou à Helcala de Henarès. Que sais-je? La bibliothèque de Saint-Laurent me fait mal aux doigts, à la poitrine et ailleurs; mais elle nous apprend de bonnes choses, dont le détail demande un entretien, joint à la vue des pièces que nous transcrivons. Je ne sais si nous y achèverons nos travaux avant que d'aller à Lucques, à Pise et à Livourne, et peut-être voir le Grand-Duc à l'Ambrogiane. Nous avons envie d'aller en ces lieux le jour de saint François-de-Paule. Si nous

manquons un ordinaire sans vous écrire, prenez-vous-en, mon Révérend Père, à l'impossibilité de le faire.

Nous fûmes hier à Fiesoli, évêché distant d'un mille des murailles de Florence. Hormis l'abbaye des chanoines réguliers où nous restâmes, et cinq ou six couvents de mendiants, répandus sur divers coteaux de la montagne, il n'y reste que l'église cathédrale, le séminaire des clercs et environ dix à douze maisons de paysans. Je ne parle pas des vignes ou maisons de plaisance des seigneurs et des bourgeois de Florence. Tous les environs en sont pleins, de sorte qu'on peut croire que ces lieux délicieux occupent bien autant de maisons que la ville même, qui est peuplée de plus de soixante mille âmes, et qui en contiendrait bien trois cent mille, si les maisons étaient aussi remplies qu'à Paris. L'abbaye des chanoines réguliers de Fiesoli est l'ouvrage de Cosme de Médicis, aïeul de Léon X. C'était autrefois un monastère de notre ordre. Je n'ai encore rien vu de mieux entendu. L'Abbé, le Prieur, le Lecteur qui est neveu de l'archevêque de Ravenne, et tous les Religieux nous ont reçus magnifiquement. Le Prieur nous vint au-devant sur le grand chemin, l'Abbé hors de la première porte, et les Religieux avec lui. La bibliothèque nous fut ouverte à discrétion : nous y écrivîmes environ trois heures, après avoir vu tous les manuscrits, presque au nombre de deux cents. Le dîner, où l'Abbé et le Lecteur mangèrent avec nous, et auquel le Prieur servit avec un autre chanoine et un serviteur, ne cédait en rien aux plus magni-

fiques. Enfin tout fut le mieux du monde. Ce matin nous vîmes, avec M. Magliabechi et le P. Noris, la bibliothèque du palais du Grand-Duc. Tous les bons livres y sont, toutes les éditions rares s'y rencontrent, et tout cela est très noblement placé. Après la prédication du P. Jésuite qui prêche à l'abbaye de nos Bénédictines de *Santa-Felicità*, le Prieur des clercs de cette église nous montra les chartes de ces bonnes dames. Nous en vîmes de très belles du dixième et de l'onzième siècle. Nous en avons l'index, et l'on nous confiera les originaux mêmes, quand nous voudrons. Peut-on pousser plus loin la courtoisie? Le dîner que le prédicateur nous donna se sentait du bon endroit où nous étions. Cela remit un peu notre Père de la continuité de nos écritures et du remuement des manuscrits qui sont tous enchaînés et incommodes à manier aussi bien qu'à transcrire. Le Général ou Major des Camaldules nous a priés de ne différer pas à nous rendre à *la Santa Eremo*, pour leur apprendre, dit-il, ce que valent plusieurs manuscrits grecs et latins qu'on y conserve, sans savoir ce qu'ils contiennent. Nous tâcherons de leur donner cette satisfaction, et de prendre celle d'en profiter avec eux. Je renouvelle mes vœux pour vous obtenir une meilleure santé; je vous demande la conservation de vos bonnes grâces, et suis avec tout respect, mon Révérend Père votre, etc.

Ms. particulier.

LETTRE LXXXVI.

Michel GERMAIN à Claude BRETAGNE.

Florence, ce 18 avril 1686.

Benedicite.

Mon Révérend Père, voici les nouveautés de la quinzaine. Etant sortis de Florence le lundi saint, nous ne pûmes arriver à Arezzo que le mardi matin. A un bon mille de la ville, le P. Abbé de notre abbaye, qui est de la famille de Becci, de Castiglione-d'Arezzo, âgé de soixante-treize ans, nous vint au-devant, et nous prit dans son carrosse tout bottés et emmantelés que nous étions. Rien ne peut être plus obligeant, et même plus respectueux, que les honneurs et le bon accueil que ce vénérable vieillard et toute sa communauté firent à notre Père. Après avoir dit la messe, dîné, vu les archives, la bibliothèque et les autres lieux réguliers, il nous fit conduire en ville par le maître de théologie, en carrosse s'entend. Arezzo est grand, bien situé, bien bâti. Les églises et les monastères y sont en grand nombre. La cathédrale est belle, mais du troisième ordre. Il y a une collégiale d'une très ancienne structure. L'église de l'abbaye est moderne et la plus régulière de toutes. Les Olivétans sont bâtis sur les ruines de l'ancien amphithéâtre. Les Camaldules et les autres n'ont rien de

digne d'être décrit. Les places et le palais sont magnifiques. Nous n'avons profité dans Arezzo que des archives de nos Pères. M. le doyen de la cathédrale, que nous trouvâmes lisant les poésies de M. Ménage, est savant et galant homme, tout goutteux et cranqueux qu'il soit. Il nous a dit que les archives de son église enferment des chartes anciennes, et bien deux cents manuscrits; mais que pour pouvoir y entrer ensuite de l'assemblée du chapitre, il fallait attendre après Pâques. *Tanti non visa res.* Nous sortîmes donc le lendemain matin pour aller faire nos dévotions à Lavernia et coucher à Camaldoli. Notre guide, effrayé du vent terrible qui soufflait, ne voulut pas s'engager de passer Lavernia ce jour-là. Ainsi il fallut le laisser à trois milles près de notre route, et aller droit à Camaldoli. De la plaine on traverse au moins pendant deux lieues l'Apennin, avant que d'arriver à ce lieu. Après plusieurs montées et descentes fort raides, on descend dans le creux de deux montagnes, où se trouve assez de terrain pour qu'on y ait bâti un monastère bien régulier. Ce lieu est appelé Camaldoli par ceux du dehors, et parce que les eaux claires et vives qui descendent des montagnes se rassemblent là dans un torrent; Ambroise et Pierre Delphin, généraux de Camaldoli, l'ont toujours appelé dans leurs épîtres *Fons-Bonus*. C'est là où demeure la communauté des ermites qui vivent en commun, et où ceux de la *Sacra-Eremo*, qui est au-dessus de la montagne dont je vais parler, viennent quand ils sont malades. Car dans la *Sacra-Eremo*, on n'y prend aucun soulagement

dans les maladies. Du monastère on monte environ une demi-lieue, au travers des sapins très droits et élevés, pour arriver à l'ermitage. Ce saint lieu inspire de grands sentiments de religion. Il est presque à la cîme de la montagne : sa situation revient assez à la forme d'un amphithéâtre; son contenu ne passe guère celui du jardin de la Congrégation. On ne l'a enfermé de murailles que depuis environ soixante-dix ans. Cependant il subsiste du temps de S. Romuald. Il y a environ quarante ou quarante-deux cellules ou appartements, divisés en cinq rues. D'abord il n'y en avait que cinq; l'an 1296, le nombre montait à trente-huit; le reste a été fait depuis. La structure en est très simple, uniforme, et c'est la même du premier temps qu'on a réparée et ajustée de temps en temps: Les cellules et les appartements sont à peu près comme ceux des Chartreux. Ils ont tous une chapelle chez eux, où ils peuvent dire la messe quelquefois. Leur église est fort bien ornée et dorée; leur argenterie, les reliques et ornements sentent sa bonne maison. On nous donna à chacun une cellule d'ermite, et M. Anisson retournait le soir au monastère d'en bas.

Au plus haut de cet ermitage, il y a une chapelle et deux cellules séparées, répondantes néanmoins à la chapelle, pour deux reclus. Ces saints hommes ne sortent jamais de leur réclusion que le jeudi, vendredi et samedi saint, pour venir à l'office du matin, et le jeudi saint au réfectoire commun. Les visages de ces deux solitaires m'ont paru tout angéliques. Il semblait que les impressions de la grâce

et d'une onction toute divine y fussent gravées. Cependant leur vie est très dure, et ils ont le double des austérités, des offices et des oraisons des autres ermites. Ces Pères sont aussi de saints personnages, unis à Dieu, gais, contents dans leur retraite, et inviolablement attachés à leurs exercices. Ils jeûnent trois fois le Carême, au pain et à l'eau; jugez du reste. On ne saurait exprimer avec quelle joie et quelles bontés le Père Majeur, qui est un homme d'esprit et de mérite, les deux Visiteurs, le Procureur, le Cellérier, et généralement tous, nous ont reçus. Leur bibliothèque est belle; nous en fûmes les maîtres, et nous emportâmes dans nos cellules tous les manuscrits dont nous voulions nous servir; car il n'était pas possible de rester sans feu, tant le froid, le vent et la neige étaient cruels. Depuis jeudi matin jusqu'à mardi à huit heures du matin, on ne saurait lire, écrire, collationner les écritures, chanter, prier, plus que nous avons fait. Dom Jean en est tout usé; sans un secours tout particulier, il aurait dû crever. J'étais aussi bien bas, mais que faire au milieu de tant de si bonne besogne? nous en rapportons plus d'une main de papier écrit sur des manuscrits; un gros volume in-folio, manuscrit des épîtres du B. Ambroise, l'honneur de cet ordre, plusieurs autres de ses épîtres, quantité de Pierre Delfin, etc. Le jour de Pâques au soir, le Père Majeur descendit en bas pour nous montrer les archives. Outre que nous avions bien encore à faire en haut, nous ne pûmes y aller à cause des neiges, du frimas et de la tempête, que le lundi après-midi. Nous vîmes pendant cinq heures tous les anciens

titres, et Dom Jean me dicta presque pendant tout ce temps les principales choses, avec toute la volubilité de son esprit tout de feu, et animé par des découvertes de son goût. Le bon Père Majeur, le Visiteur, le Prieur d'en bas et le secrétaire du Majeur, qui entend le français, avaient pitié de mes doigts, et ils avaient raison, car je n'en pouvais plus. Enfin, ils consentirent volontiers que nous portassions des originaux dans notre chambre pour les y transcrire. Ce que je fis le lendemain dès la pointe du jour. Chargés donc de tous ces bienfaits et de quantité de couronnes ou chapelets de Camaldoli, et d'un jus de sapin, dit *lacrima d'abeti* en italien, fort médicinal, et montés sur les mules des Pères, nous allâmes le même jour, mardi, à Vallombreuse, éloigné de Camaldoli de dix-huit à vingt milles. Tout ce chemin est une montée ou descente continuelle, pleine de précipices; et je crois que si nous avions eu nos chevaux, il aurait fallu descendre cinquante fois, ou s'exposer encore plus à des chutes très dangereuses. Le désert de Vallombreuse n'est guère moins affreux que celui de Camaldoli, hormis que le tertre où est bâtie l'abbaye est plus grand, plus uni et au milieu de la montagne, et non pas au bas comme la communauté de Camaldoli, ou tout en haut comme les Ermites. Les bâtiments de ce monastère sont fort beaux et bien réguliers; l'observance y est exacte, à la viande près qu'on y mange. La solitude y est grande; et le froid extrême qui y règne au moins six mois de l'année empêche les Religieux d'en sortir, et les séculiers d'y aborder pendant tout ce temps. On y garde

l'hospitalité, et le jour même que nous y arrivâmes, il y vint aussi vingt-huit ou trente-huit pèlerins qui y couchèrent; c'est une coutume en Italie que depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, on fait quantité de pèlerinages à Vallombreuse, à Camaldoli, à Lavernia, à Lorette, où l'on reçoit gratis tout le monde. En effet, nous rencontrâmes à deux lieues de Vallombreuse une troupe d'environ quinze à vingt filles ou femmes, qui, avec un prêtre et le collier de pèlerine, les pieds nus, du moins quelques-unes, allaient en pèlerinage à cette église, et ensuite aux autres. Les Religieux de Vallombreuse sont entièrement vêtus comme nous, hormis qu'ils ont un rabat, quoiqu'ils aient toujours comme nous le capuchon sur la tête. Ils nous ont reçus avec un cœur et des marques de joie et d'estime toutes singulières. Leur bibliothèque a environ cent manuscrits, dont nous n'avons pas beaucoup profité. Ce qui regarde saint Jean Gualbert nous sera transcrit et envoyé par des Religieux qui nous ont offert leur service fort obligeamment. Le Père Abbé réside ordinairement à un lieu nommé Paterne, qui est à une grande lieue plus bas, à la fin presque des montagnes. C'est là où l'on conserve les archives que nous avons parcourues trop précipitamment; mais quoi! Dom Jean était si fatigué, et avait si grande envie de revoir Florence, qu'il a fallu partir ce même jour. On nous a promis aussi de nous envoyer copie de quelques chartes plus anciennes. Nous nous arrachâmes donc des mains du saint homme, le vénérable Abbé de Vallombreuse, pour continuer notre route qui fut assez heureuse, quoi

qu'arrosée de quatre heures de pluie douce, puis plus forte et continuelle. Nous prétendons aller demain à Pise, à Lucques et à Livourne. La chose n'est pas certaine, parce qu'à cause de l'assemblée générale de tous les chevaliers de Toscane qui se tient dimanche à Pise, on ne saurait trouver ni chevaux ni calèche. Nous verrons. Je suis très respectueusement, votre, etc.

Ms. particulier.

LETTRE LXXXVII.

Michel GERMAIN à Claude BRETAGNE.

Florence, ce 26 avril 1686.

Benedicite.

Mon Révérend Père, il n'y a qu'un moment que nous sommes arrivés de Pistoie, et je quitte tout le monde pour dire à V. R. qu'étant partis samedi dernier de bonne heure, nous arrivâmes le même jour à Pise, deux heures avant le soleil couché. Il ne se peut rien voir de plus délicieux que le pays qui est entre Florence, Pise, Lucques, Pistoie et le retour à Florence. Nous ne nous arrêtâmes pas à l'Ambrogiane, villotte où le Duc a un petit palais, proche des Récollets espagnols qui sont, dit-on, de grands illuminés.

Pise est une très grande ville, bien bâtie, qui garde encore dans ses édifices des marques de son ancienne liberté, mais elle n'a pas vingt mille âmes.

Son commerce a passé à Livourne, et le Grand-Duc y domine absolument. Le dimanche matin on commença la cérémonie du chapitre des chevaliers toscans de saint Étienne. Ils firent une procession solennelle, où ils étaient bien trois cents avec la robe de l'ordre. Le Grand-Duc, comme chef de cet ordre, fermait la procession. Toute l'église de Saint-Étienne est pleine de drapeaux pris sur les Turcs, et la place voisine était toute ornée des plus grands étendards pris aussi sur ces mêmes infidèles. La cathédrale de Pise est toute de marbre, aussi bien que le baptistaire commun de toute la ville, qui est au parvis, et le cimetière qui est à côté. C'est un très long et vaste cloître où l'on enterre tous les morts. Je n'ai encore rien vu de si magnifique. Ayant peu à profiter dans Pise, nous en sortîmes le même jour de dimanche pour aller à Livourne. Cette place est comme la clef des États du Grand-Duc, toute neuve, bâtie à plaisir, fortifiée selon toutes les règles; son port sûr et en très bon ordre. Nous y vîmes environ vingt-cinq vaisseaux étrangers, entre lesquels il y en avait six ou huit de français. Les galères et les autres bâtiments du Grand-Duc sont plus avant en terre, dans des canaux de la mer. Tout est prêt pour être mis à la voile au premier jour, c'est-à-dire quatre galères, et ce qu'ils appellent deux ou trois galiotes. Les captifs ou forçats de ces galères en sortent tous les matins s'ils veulent, et vont dans la ville, un fer au pied, travailler pour gagner leur vie, moyennant une piastre par semaine qu'ils paient au Grand-Duc. Il y en a même qui ont à eux de peti-

tes boutiques où ils vendent du pain, du vin, des harengs, etc.; le soir ils rentrent dans les galères, où on leur donne le pain et l'eau du Grand-Duc, et où ils sont attachés à la chaîne. Il y a dans Livourne plus de vingt mille âmes; toute sorte de gens y sont bien venus. On y compte plus de cinq mille Juifs qui sont les plus riches négociants. Les Turcs, les Arméniens et tous les Orientaux y exercent librement leur religion et y sont vêtus de leurs modes. Il en est de même des Anglais, des Hollandais et de tous les protestants, qui y ont pleine liberté. Nous retournâmes de Livourne à Pise le lundi, et le mardi nous allâmes à Lucques. C'est une petite république, pleine de noblesse et de gens d'honneur. Les recommandations de M. Magliabechi nous y firent combler de civilités. Un curé se fâcha de ce que nous n'étions pas descendus chez lui. Le P. Beverini, professeur en éloquence dans le collége des Pères de la *Matre di Dio* (qui sont faits comme les Jésuites qu'on ne veut pas à Lucques), le plus habile orateur, poète et peut-être théologien d'Italie, fit bien plus. Un noble médecin nous vint trouver à l'hôtellerie pour nous tirer chez lui; M. l'abbé Burlamachi, que nous avions reçu à Saint-Germain, voyant que nous tenions ferme, nous envoya six flacons de vins excellents et deux bassins de moustacholes (1). Le médecin Fiorentini envoya encore un autre bassin. Un autre noble, nommé Orsetti, que nous avions mené à Saint-Denis avec Monseigneur Gabrielis, voulut encore nous attirer. Le cardinal Spinola, évêque de Lucques, ayant su notre arrivée, voulut nous

voir ; il nous reçut très favorablement, nous obligea à prendre son carrosse pour faire le tour des remparts, qui sont les plus beaux d'Italie, nous fit la grâce d'ordonner qu'on nous montrât le *volto santo*, c'est-à-dire le fameux crucifix de Lucques, qu'on ne montre qu'à des personnes de considération ; enfin il nous fit ouvrir les archives de l'évêché, où nous trouvâmes de fort anciens originaux de Didier, roi des Lombards. Le chanoine archiviste et bibliothécaire de la cathédrale, se fit une fête de nous montrer la bibliothèque et les archives de son église. Les archives n'ont rien de plus ancien que le onzième siècle. Il y a environ trois cents manuscrits à la bibliothèque que j'ai tous tenus et feuilletés, en buvant étrangement de poussière. Tous nos messieurs qui nous regardaient faire, ne nous considéraient pas autrement que comme des soldats français qui montent à l'assaut. En effet, il y faisait chaud, et l'on me prenait quasi pour un cordelier, tant nos habits étaient gris de poussière. Nous y avons trouvé de quoi faire parler de Lucques; et, ce qui est meilleur, le brave M. Fiorentini, savant fils d'un très savant père, s'est offert de lui-même à nous tout copier ce que nous souhaiterions. Cela nous a fort abrégés; et l'assurance que nous avons du brave M. Moriconi, le bibliothécaire, nous a fait dire adieu à Lucques, jeudi d'assez bonne heure, pour arriver à Pistoie deux heures avant le soleil couché. Pistoie n'est pas moins grande que Pise. Les rues sont droites, longues et larges, les maisons bien bâties, mais peu habitées. L'église cathédrale ne vaut pas celle de

Lucques, ni de Pise. La *Madonna* est fort belle, et se ressent de la magnificence du pape Clément IX, bon pistoyen; aussi ses armes sont-elles partout. Notre proxénète, M. Magliabechi, nous avait adressés à un gentilhomme qui garde un livre tout écrit, disait-on, en écorce, dont personne ne savait déchiffrer un mot. Ce sont des tablettes de cire, sur dix à douze planches, où sont écrites les dépenses qu'un roi de France, ou du moins un prince, peut-être le duc de Bourgogne, fit pour lui et pour les seigneurs de sa suite, dans la route de Paris en Flandre et en divers autres endroits du royaume. Il y a environ trois cent soixante ans que ces tablettes sont écrites. Elles seraient mieux à la bibliothèque du Roi qu'à Pistoie. Bien des nobles seraient bien aises d'y voir marqués leurs ancêtres ([1]). Encore que nous ayons pu voir à Pise le Grand-Duc, nous n'avons pourtant pas voulu l'aborder dans la confusion de la cérémonie de son chapitre, d'autant plus qu'il sera ici demain ou après, et que le P. Abbé souhaite fort de nous présenter à S. A. S. Nous lui devons cela, après la magnifique réception qu'il nous continue depuis six semaines. Nous ne resterons ici que jusqu'à jeudi au plus tard. Je me donnerai encore l'honneur de vous écrire une fois avant que de partir pour Boulogne, où nous serons avant la fin de la semaine. Ce sera là proprement notre dernière station (qui ne durera pourtant pas huit jours) à moins que Venise, Milan, Bobbio et Padolirone ne surpassent nos espérances. Je n'ai précisément que le temps de me dire avec tout respect, votre, etc.

(¹) Les *mustaccіuoli*, toujours très goûtés en Italie, sont des gâteaux de chocolat, d'amandes et d'épices.

(²) Ces tablettes en cire noire sont aujourd'hui à la galerie de Florence. Elles contiennent la dépense du roi Philippe-le-Bel pendant un voyage, et s'étendent du 28 avril au 29 octobre 1301. D'après quelques conjectures, elles pourraient être du neveu de Joinville. Ce manuscrit a été illustré par Cocchi, dans sa lettre critique à Pompée Neri, du 24 janvier 1746. L'abbé Lebeuf, dans une dissertation sur les manuscrits en cire noire, regarde un manuscrit pareil de la bibliothèque de Genève comme beaucoup plus instructif, et il croit même qu'on ne peut rien tirer des autres. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XX.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE LXXXVIII.

MABILLON À MAGLIABECHI.

Bologne, 4 mai 1686.

Il n'y a qu'un moment que nous sommes arrivés en cette ville, mais je ne puis laisser retourner le muletier, sans vous témoigner combien nous sommes obligés à S. A. S. de la bonté qu'elle a eue de nous donner la commodité d'une litière. Il faisait hier, et principalement aujourd'hui, un grand froid et un vent furieux sur les montagnes : mais nous avons été à couvert de l'un et de l'autre sous les ailes de sa charité.

Je n'ose pas prendre la liberté de remercier moi-même S.A.S. de la grâce qu'elle nous a faite : je vous prie, Monsieur, de nous rendre encore ce bon office, après tant d'autres dont vous nous avez comblés pendant notre séjour à Florence. Nous ne pouvions avoir un meilleur truchement que vous, pour exprimer les sentiments que nous ne pouvons

expliquer nous-mêmes. Consultez votre esprit et votre cœur là-dessus, et faites-nous la grâce d'employer tout ce que vous avez de plus énergique pour marquer à S. A. S. nos très humbles reconnaissances. Ne craignez pas d'excéder en cela, et soyez assuré que nous vous avouerons de bon cœur en tout ce que vous pourrez dire là-dessus. Je ne parle pas seulement de la litière, mais de toutes les grâces que nous avons reçues pour la communication des bibliothèques, etc. Le temps ne me permet pas d'en dire davantage. Pour ce qui est de vous, Monsieur, je me réserve à une autre occasion pour vous remercier de toutes les bontés que nous avons ressenties de votre part. Je vous prie néanmoins avec Dom Michel, d'être bien persuadé que nous n'oublierons jamais ce que nous vous devons. Permettez-moi de joindre ici nos respects pour le R. P. Noris, M. le Prieur de Sainte-Luce, et tous nos bons amis de Florence. N'oubliez pas surtout M. Orlandi, M. le Prieur de Sainte-Félicité lorsqu'il sera de retour. Dom Michel vous présente ses respects, avec moi qui suis de tout mon cœur, votre, etc.

Mt. particulier.

LETTRE LXXXIX.

Claude ESTIENNOT à MABILLON.

Ce 16 mai 1686.

Pax Christi.

Mon Révérend Père, j'ai reçu en même temps

les deux lettres que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire, du 19 avril et du 2 mai de Florence. Elles m'ont bien donné de la joie, en m'apprenant que vous avez été bien reçu partout et que vous avez fait bonne récolte. Je ne pus vous faire réponse samedi, car nous fûmes travailler à la bibliothèque Vaticane, pour nos Ambrosiens, et nous n'en revînmes qu'à la nuit. Par la même raison, je ne pus vous envoyer la lettre de M. l'abbé Taya, ci-jointe. Il est en peine de la réponse à sa lettre, qu'il attend. J'ai fait part de vos nouvelles à vos amis, singulièrement à M. notre Abbé, qui m'a ordonné de vous saluer de sa part *ex corde*. M. notre Prieur, M. l'abbé Bernou, M. Aurout et les autres font la même chose. Dimanche dernier son Eminence, ayant pris possession de son titre dès la veille, se rendit à la Trinité du Mont accompagnée de plus de quarante prélats. L'église était fort bien ornée, et la façade de l'église était chargée de tableaux représentant les principales actions du Roi pour la religion, avec des inscriptions tirées toutes de l'Écriture Sainte. La Messe fut chantée par la plus belle musique que j'aie encore ouïe dans Rome. M. le cardinal Maldachini, Monseigneur l'Ambassadeur, M. le duc de Mantoue, madame de Bracciane, madame la duchesse de Modène, et grand nombre de personnes de qualité s'y trouvèrent. A la fin de la Messe on chanta le *Te Deum* au bruit du canon, et le P. Segneri fit ensuite l'éloge du Roi en latin. Son Éminence assista à la cérémonie, revêtue de sa chape sur un trône qu'on lui avait préparé au côté de l'évangile, et sous un dais de damas chargé de ga-

lons d'or à grandes crépines d'or fort riche. Elle traita ensuite tous les prélats à la *Propaganda Fede*. Il y avait quatre-vingts couverts ; on y servit à quatre services de quatre-vingts plats chacun, et puis le fruit. Ce dîner seul coûta, à ce qu'on dit, près de mille écus. Le soir toute la façade de l'église fut éclairée de plus de quatre cents flambeaux de cire, et les arbres, depuis l'église jusqu'à la place d'Espagne, d'une infinité de lampes, de sorte que tous ces arbres paraissaient en feu. On avait dressé un théâtre proche de la fontaine pour des musiciens, et des balcons, proche des maisons, pour les Cardinaux. Le Duc de Mantoue et les dames prirent place dans un de ces balcons avec le P. Dorival ; par la rencontre heureuse que je fis de Monseigneur d'Ervaux, il nous y mena et aux eaux rafraîchissantes, liqueurs, etc., qui s'y donnèrent. Les Éminences, seigneurs et dames, après avoir pris quelque peu des confitures qu'on servit, distribuèrent le reste à une infinité de peuple qui était dans la place qui, depuis la montagne jusqu'à la rivière, était toute remplie de monde et de carrosses. Pendant l'illumination, qui dura plus de trois heures, il y eut différents concerts d'instruments et de voix, et la cérémonie finit sur les dix heures et demie ; il y eut neuf Cardinaux seulement et grand nombre de Prélats. Enfin il ne s'est peut-être pas vu, de mémoire d'homme, une fête plus magnifiquement faite que celle-là. Les Romains voudraient en voir souvent de semblables, mais leur curiosité n'accommoderait pas ceux qui les font, car celle-ci a coûté, à ce qu'on dit, à Monseigneur l'Ambassadeur et à son

Éminence près de dix à onze mille écus. Nous eûmes une petite partie de la fête, quatre ou cinq de nos amis étant venus, ensuite de la cérémonie, faire pénitence avec nous. On imprime la relation de cette fête et nous vous en enverrons, s'il s'en présente occasion, un exemplaire en italien.

Nous avons perdu M. l'abbé Azardo; il est allé demeurer à la place d'Espagne; nous sollicitons M. l'abbé Dufour à prendre sa maison. On dit que M. le Duc de Mantoue part cette semaine; mais on ne sait si c'est pour aller à Venise ou dans ses états. Quoi qu'il en soit, son séjour en ce pays-ci a fait parler bien des gens.

Le fils de M. de Croissy arriva ici hier au soir et est logé à Farnèse. Il y a quelque apparence qu'il passera ici l'été. M. le Duc de Brantami est parti et n'a pas eu audience de Sa Sainteté, quoiqu'il l'ait fait demander.

On nous doit apporter cette semaine la vie de saint Nicolas; voyez par où vous voulez que je vous l'envoie, aussi bien que les copies des *Diaria Camlanea*; et ceux que vous nous avez demandés. Si vous n'en êtes pas pressé, je crois qu'on fera bien de les envoyer dans le premier ballot que fera le sieur Croizier. *Parvis de Crassis*, est une bonne pièce et différente tout à fait de ce qui en est imprimé. On vous le copie. On m'a promis aussi son *Diarium Leonis* X. *Lasciate far a noi, per l'amore di Dio, col tempo avrete tutto e più che voi n'avete domandato, e noi non avemo promesso meno che noi vorressimo dare. Baccio le mani a V. P. ed al P. Michaële Germano.*

Le P. Chappes m'écrivit hier et me marque qu'il a écrit à son Excellence pour se plaindre fortement de la congrégation et de son Procureur-Général en cette cour. Il me sollicite de lui prêter la main pour la réformation de la congrégation. Vous pouvez bien juger que je ne lui ferai pas de réponse. Mes civilités, je vous prie, à M. Patin et à sa famille et singulièrement à messieurs ses neveux qui vous attendent, à ce que je crois, à Padoue.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE XC.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, li 25 maggio, 1686.

In una lettera del sig. Anisson de' 18 del presente, erano due preziose righe di mano di V. P. R., a me certo più grate di ogni tesoro del mondo. Da esse veddi che V. P. R. godeva ottima salute, il che mi fù di estremo contento. Il sig. Iddio, come ne lo prego, le conceda gli anni di Nestore, per gloria ed utile di santa chiesa, di tutta la republica letteraria del nostro secolo e de' suoi servidori, tra quali mi pregio di essere, siccome il minore di merito, così il maggiore di affetto e di riverenza. Circa al sig. cardinale Barbarigo, subito che ebbe parlato con V. P. R., mi scrisse una lettera, della quale dietro a questa carta le ne mando copia esattissima, avendola io copiata per l'appunto, senza levare, aggiugnere o mutare ne meno un jota.

Tutti gl' amici, e particolarmente il sig. cav.

Orlandi, il sig. Paolini, Priore di S. Lucia, il sig. Benvenuti, Priore di S. Felicità ec., riveriscono V. P. R. e l'ottimo e dottissimo P. Germain, con tutto il cuore e mi creda, che nel mio povero museo, non si parla giornalmente di altro che della somma santità della lor vita, incomparabil dottrina, infinita cortesia, ec.

Con che supplicandola dell'onore de' suoi stimatissimi comandamenti, e riverendola, mi confermo ec.

Copia per l'appunto senza di alterare ne meno un jota della lettera scrittami dall'Emin. sig. cardinale Barbarigo:

« È stato a visitarmi con mio grand'obbligo e piacere, il P. Mabillon col P. Germain compagno suo non men di viaggio che di virtù; e nella piccola e breve occasione, che ho avuto di parlar con lui, ho affermato meco stesso anch'io, non verificarsi de' grand'uomini, che la presenza diminuisca la fama. Io ho invitato l'uno e l'altro a lasciarsi servire in vescovado, e non ho potuto impetrarlo, perchè vollero passare a Venezia, dove ancora si trattengono; ma al loro ritorno spero che mi favoriranno, come m'ha già favorito il P. Dezza, il quale si è lasciato persuadere a fermarsi in casa mia, trattatovi con ogni confidenza e senza complimento alcuno, non considerandosi come forestieri. Pensi V. S. se mi rincresceva che le mie pastorali occupazioni, abbiano a tenermi privo della conversazione d'ospiti tanto dotti e gentili. Ma forse tornerò a Padova a tempo di goderne alquanto, e di dare al P. Mabillon il buon viaggio.

Ringrazio V. S. con particolare affetto che m'abbia fatto conoscere soggetti di tanto nome, e registrerò questo fra tant'altri favori che ricevo continuamente da lei; assicurandola che, se hanno, come ella dice, fatto costì guadagno de' cuori, il mio ancora si dichiara preso dal merito loro veramente singolarissimo. Con che riconfermando a V. S. le mie obbligazioni, resto di V. S. affettuosissimo per riverirla sempre di tutto cuore.

Card. BARBARIGO [1]. »

Il R. P. Maggiore di Camaldoli è ritornato da me, dopo che io avevo scritta questa lettera. La riverisce con tutto il cuore, come fa anche 'l cortesissimo ed eruditissimo P. Germain. Mi dice, che senza indugio mi darà quelle lettere copiate del Generale Pietro Delfino, per mandare a V. P. R. Una solamente non la trovano in alcuna maniera, avendone fatta ogni diligenza, che è la prima notata da V. P. R. nella parte seconda, laquale è secondo la nota di V. P. R., scritta *Paulo Monacho*.

Volevo mandar le lettere alla posta, che ne ricevo una del sig. abate Schelstrate, de' 18 del presente, nella quale tra l' altre cose mi scrive le seguenti parole: « Curavit Pater Papebrochius ad me » mitti opusculum in-16, Coloniæ anno currente » editum, cujus titulus est : *Considérations sur* » *le Traité historique de l'établissement et des prérogatives de l'Eglise de Rome et de ses Evêques, par* » *M. Maimbourg, ci-devant Religieux de la compagnie de Jésus*. Nonnulli credunt auctorem esse celebrem illum Arnaldum, qui in provinciis Belgii alicubi latitat. Ego verò putem, auctore uno

» ex ejus discipulis editum esse (²). Non nisi pri-
» mum folium huc usque obtinui, quantum ta-
» men ex eo colligere licuit, non minus nobis,
» quam Gallis ipsis, opusculum displicere de-
» bebit, etc. »

Il sig. Ramazzini si duole aspramente della sua cattiva fortuna, che non era in Modena quando V. P. R. vi passò. Mi scrive, che se avesse saputo che V. P. R. doveva passarvi, che non sarebbe escito di Modena per tutto l'oro del mondo. Tornò la seguente mattina, e spera, per quanto mi scrive, che V. P. R. sia per ripassarvi. Il R. P. Maggiore di Camaldoli è stato da me, e si duole di naverla trovata in Firenze per farla servire nel suo ospizio, come era il suo ardentissimo desiderio.

(¹) Parmi plusieurs autres traits honorables à Mabillon, épars dans les vingt-cinq lettres du cardinal Barbarigo à Magliabechi, insérées au tome II des *Clarorum Venetorum ad Ant. Magliabechium epistolæ*, on remarque celui-ci de la lettre du 17 novembre 1685, qui offre un curieux et franc aveu de la négligence italienne: « Godo di che quello fà il P. Mabillon, della diligenza che ponedi ritrovar manuscritti che per lo più stanno nelle librarie a cibo de' tarli, e non ad erudizione degl' uomini ; ma mi dispiace che noi Italiani siamo così negligenti, che lasciam venire i forastieri a cercare quello che sta nelle nostre casse, in casa nostra. »

(²) Les *Considérations sur le Traité historique de l'établissement et des prérogatives de l'Église de Rome*, livre dont Bayle loue l'érudition, étaient du rigide abbé Jacques Boileau, frère de Despréaux, auteur de *la vie de Madame de Liancourt,* à la tête du *Réglement* donné par cette dame pour la conduite de sa maison, Paris, 1698, in-12 ; et de *Lettres sur différents sujets de morale et de piété*, Paris, 1737, 2 vol. in-12, dont la XXIX[me] traite de la dernière maladie de Pascal.

LETTRE XCI.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Parme, ce 27 mai 1686.

J'ai reçu les deux lettres que vous avez pris la peine de m'écrire depuis notre départ de Florence, l'une du onze courant, qui m'a été rendue à Padoue : l'autre du dix-huitième de ce même mois, que nous avons reçue à Parme où nous sommes arrivés hier à dix-huit heures.

Pour répondre en peu de mots à l'une et à l'autre en même temps, je vous dirai que nous avons trouvé les effets de ce que vous nous aviez promis en la personne de son Em. monseigneur le cardinal Barbarigo, et en celle du R. Abbé de Bologne. Je vous ai déjà mandé, ce me semble, qu'en passant par Padoue pour aller à Venise, nous étions allés rendre nos respects à son Em., lequel s'étant plaint de ce que nous n'étions pas allés descendre chez lui, nous ordonna au retour de ne prendre point d'autre logis que dans son palais. En effet, ayant su que nous étions partis de Venise le lundi avant l'Ascension, il nous fit l'honneur de nous envoyer au-devant un de ses carrosses qui nous conduisit au palais épiscopal, où il était pour ce jour-là et le suivant seulement. Je ne peux vous exprimer les bontés que son Em. a eues pour nous pendant ce temps. Nous sommes ravis d'avoir joui pendant ces moments précieux

de la plus douce et aimable conversation que l'on puisse avoir d'une personne de cette qualité, dont la piété, la vertu, l'amour pour les lettres seront éternellement gravés dans nos esprits. Son Em. étant parti le mardi pour continuer ses visites, nous restâmes chez lui : et ce fut pendant ce temps-là qu'étant allés Dom Michel et moi à Saint-Jean *in Viridario* nous avons conféré le *Henricus Septimellensis* en la manière que vous trouverez écrite sur l'imprimé que vous nous aviez donné. Je souhaite que nous ayons satisfait à vos désirs. Le manuscrit de cette abbaye est assez défectueux, mais je crois pourtant que vous trouverez des restitutions qui ne vous déplairont pas.

Étant partis de Padoue le jour de l'Ascension après dîner, nous sommes venus le jour suivant à Mantoue, et de là à l'abbaye de S. Benoît où il y a encore d'assez bons manuscrits. Enfin nous sommes arrivés ici hier où nous sommes comblés des faveurs du R. P. Abbé, du R. P. Prieur et du R. P. secrétaire, qui est une personne d'un rare mérite à mon avis. Le R. P. Abbé nous avait envoyé son carrosse à six milles de cette ville à la rencontre : et il nous veut obliger encore de nous en servir demain jusqu'à Plaisance, d'où nous espérons aller à Bobbio, et de là à Pavie et à Milan, où j'aurai l'honneur de vous écrire(1). Cependant je vous remercie très affectueusement, Monsieur, des mémoires de Vallombreuse que vous avez pris la peine de m'envoyer, comme aussi de la lettre de notre aimable P. Beverini, que je vous renvoie avec mille actions de grâces. Au reste j'ai eu bien du déplaisir de n'avoir pas eu

l'avantage de voir M. Ramazzini à Modène, et de ce que nous ne sommes plus en état de réparer cette perte. Je me souviens toujours de celle que nous avons faite en vous perdant de vue, puisque vous étiez comme notre étoile polaire, pour ce qui regarde les lettres. Nous n'oublierons jamais les faveurs que nous avons reçues de S. A. S. et nous continuerons à prier Dieu pour la conservation d'une personne aussi nécessaire à son État que lui. Je n'ai pas le temps de m'étendre davantage. Si vous avez occasion de revoir le R. P. Major de Camaldoli et d'écrire au R. P. Beverini, obligez-nous, s'il vous plaît, de leur témoigner nos reconnaissances. J'oubliais à vous dire que nous avons reçu ici deux exemplaires de la *Scanzia quarta* et que l'on nous a promis ici la cinquième. J'aurais bien voulu avoir pour nous les trois premières, mais je crains qu'elles ne se puissent recouvrer (²). Je me suis oublié aussi de demander au R. P. Procureur des RR. PP. Ermites de Camaldoli un exemplaire de la *Vie de S. Romuald*, composée par Castaniza, laquelle ils ont fait rimprimer depuis peu. Vous voyez que je suis un demandeur éternel : mais je vous demande encore, par-dessus tout, la continuation de votre bienveillance pour Dom Michel et pour moi, qui suis de tout mon cœur, etc.

(¹) L'Abbé des Bénédictins de Saint-Jean-l'Évangéliste de Parme était le Père Arcioni. V. sa lettre à Mabillon, du 11 juin 1686.

(²) Ce recueil était la *Biblioteca Volante* de Cinelli, le satirique ami de Magliabechi, qui, par l'excès de ses injures, n'avait que trop mérité les inimitiés dont il sera parlé à la lettre suivante. Charles Nodier, dans un piquant et véridique article des *Mélanges*

tirés d'une petite bibliothèque, a cité quelques-unes des honnêtetés littéraires de la *Biblioteca Volante*, où sont grossièrement attaqués deux des plus illustres contemporains et compatriotes de l'auteur, Viviani et Redi. Cette Bibliothèque, continuée par le docteur Sancassani et le P. Mariano Ruele, forme vingt-trois tablettes (*scanzie*), dont le détail est donné par Gamba et qui furent imprimées in-8°, dans les diverses villes de l'Italie de 1677 à 1739.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE XCII.

Michel GERMAIN à MAGLIABECHI.

Parme, ce 27 mai 1686.

Pax Christi.

Ce n'a pas été sans violence que j'ai différé jusqu'à présent à vous rendre mes devoirs et à vous remercier des insignes bontés que vous nous avez fait paraître à Florence, et même dès notre entrée en Italie. La reconnaissance due à tous ces bienfaits exigeait que je rompisse mon silence; et l'estime de votre incomparable vertu et de cette profonde érudition que j'ai admirée dans votre entretien me pressait encore plus de me rendre à ce devoir; mais j'ai toujours cru devoir plutôt respecter vos occupations si sérieuses et si utiles à la république des lettres que me satisfaire moi-même; et sans l'occasion d'*Henricus Septimellensis* que je vous renvoie corrigé et revu sur le manuscrit des chanoines réguliers de Padoue, je resterais encore plein d'estime pour vous, mais n'osant point vous en rien découvrir. Le temps et l'occasion me feront

peut-être en dire plus; mais rien n'augmentera jamais l'idée que j'ai conçue de votre mérite et du bonheur qu'ont les gens de lettres d'être connus de vous. Ces sentiments de vénération que je conserverai toute ma vie pour vous, m'ont rendu attentif à ce qui regarde votre illustre personne; et comme vous m'avez témoigné que depuis quelque temps votre désintéressement vous avait fait négliger de recevoir la pension que S. A. S. vous offre, j'en ai conçu du chagrin, et je n'ai pu m'empêcher de vous le témoigner avant que de sortir de Florence. Personne au monde que vous, Monsieur, ne m'a parlé de cette résistance opiniâtre que vous faites, et je n'ai rien entendu des friponneries faites à votre ami, etc., que le peu que vous m'en avez dit en général, et ce que vous me faites l'honneur de m'en marquer en détail dans votre lettre (1). Je déteste de toute mon âme ces lâches intrigues, et je prie Dieu de bon cœur de convertir ceux qui ont le malheur d'en être les auteurs, ou qui les fomentent pour décréditer la vertu et le mérite. Ils n'en viendront pas à bout. Pour vous, Monsieur, vous êtes hors d'atteinte, et je défie tous les calomniateurs ensemble de persuader au plus petit esprit de France, des Pays-Bas, d'Allemagne ou d'Angleterre que vous ayez aucune part à ce qui fait le chagrin de vos envieux et aux faussetés dont ils chargent votre ami, etc. Mais, au bout du compte, souffrez, Monsieur, que je vous dise que pour un grand esprit tel que vous êtes, vous êtes un franc bon homme. Quoi donc! parce qu'un calomniateur est venu à la traverse semer la zizanie, il sera vrai

que vous refuserez la pension de S. A. S. (*)? Point du tout, s'il vous plaît; ne donnez pas cet avantage à vos adversaires. Méprisez-les comme je les méprise, et recevez avec vos bonnes et saintes intentions, l'honneur que S. A. S. veut bien rendre à vos veilles et à l'assiduité incroyable de vos travaux. Nos savants de Paris ne sont pas comme vous. On les accuserait d'avoir mangé trois papes, sans que pour cela ils se dépitassent contre la pension du Roi. Bien loin de cela, quand trois mois se passent sans qu'ils aient *touché* (c'est le mot de l'art), ils font ressouvenir tout doucement par leurs amis communs les puissances de leurs services passés et de l'ornement qui manque à leur muse. Vous ne voudriez pas, Monsieur, que ces gens-là passassent pour être plus sages que vous dans cette rencontre. Laissez-vous donc rendre justice, et ne résistez plus à la grâce de Dieu et à l'honneur que S. A. S. rend à vos mérites. C'est le moyen de réjouir extrêmement ceux qui, comme moi, sont à vous du meilleur cœur. Permettez-moi, Monsieur, de remercier ici messieurs les Prieurs de sainte Félicité et de sainte Lucie, aussi bien que M. le chevalier Orlandi, de l'honneur de leur souvenir. Je présente mes très humbles respects à ces illustres amateurs des belles-lettres; et, si vous voulez bien que le très R. P. Noris et votre syncellite le seigneur Carlo, ce bon prêtre qui est si souvent chez vous, soient aussi de la partie avec le capitaine de La Rena et le bienheureux gazettier, je vous en serai tout-à-fait obligé. Conservez-vous un peu mieux que ci-devant, pour l'honneur de la

patrie, qui garde en votre personne un trésor inestimable, et pour la consolation de vos amis et serviteurs. Je suis le dernier de ces derniers, mais je souhaite ne céder à personne dans le respect, dans l'attachement et la fidélité que vous doit votre, etc.

(1) Voyez la note 2 de la lettre précédente.

(2) Magliabechi voulut même quitter la Toscane après les calomnies qui avaient été répandues sur son intime liaison avec Cinelli. Il ne tarda pas à être justifié par l'opinion et à rentrer en grâce. Dès 1674, une première attaque avait été dirigée contre lui; il obtint de ses amis et principalement des ecclésiastiques un certificat de bonne vie et mœurs (*de vita et moribus*), dressé devant notaire et qui attestait: « Magliabechium virginem esse, innocentiam baptismalem, ut aiunt, sarctam tectam servasse, non hominem esse; sed angelum e cœlo demissum, et humana carne involutum, ut divinæ sapientiæ particulam humano generi communicaret: tandem quasi alterum Messiam esse. » Noris seul ne voulut point signer cette étrange pièce; par des motifs sur lesquels il ne consentait à s'expliquer qu'avec Magliabechi irrité de son refus. (V. sa lettre au P. Paul Mariani, du 13 octobre 1674.) Fontanini avait secrètement invité Magliabechi, par cette belle lettre, à venir à Rome où une existence honorable lui était assurée: « Ho stracciato subito il suo foglio, in risposta di cui le dico, che sono indegnissime e scandalosissime le azioni praticate con V. S. Illustrissima, che reca tanto onore alla sua ingratissima patria, e all' Italia tutta. Se si risolverà a lasciarsi godere e adorar quà, non avrà alcuna soggezione immaginabile, perchè questa è de' cortigiani poveri e infelici, non di chi ha posta la felicità nelle lettere e nella virtù, come V. S. Illustrissima. Troverà casa e stanze da porre i suoi libri; avrà carrozza e un servo, e una serva per li suoi bisogni, e tutto quello che le occorrerà. Allora poi i forestieri verranno tutti a dirittura a Roma senza pensare a Firenze: e veramente Roma è degna di lei, perchè ne fa la dovuta stima... Quì è vero, che ci sono degli scioli, e de' poetucci, che fanno gran negozio di quattro versi volgari, come odo praticarsi anche costà; ma finalmente ci sono anche gli uomini che se ne ridono, e che conoscono la vera letteratura, e che l'apprezzano dov'è, come in V. S. Illustrissima, che

la possiede in sì alto grado. Qui non avrà a pensare a gabelle, nè a tasse per la perrucca. In somma averà ozio, quiete, libertà, e tutto quello che saprà desiderare, e che di giustizia se li conviene. La supplico a far riflessione a quanto con tutto in cuore le dico, e a lacerare il foglio dopo letto, e considerato, mentre per sempre sono, e sarò tutto suo.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE XCIII.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, il primo giugno 1686.

Non sarei stato questa sera ad incommodare V. P. R. con mie lettere, avendola pur troppo infastidita con esse pel passato, ed essendomi più che noto, che ha ella altro che fare, che perder tempo nel leggere le mie inezzie. Sono con tutto ciò costretto a farlo, per doverle avvisare, come il P. Poltri, Vallombrosano, giovane di età; ma studioso e di santi costumi, mi ha dato per trasmittere a V. P. R. da sua parte il seguente libro: *Istoria del Patriarca S. Gio. Gualberto, primo abate ed institutore del monastico ordine Vallombrosa; scritta da D. Diego de' Franchi, Abate di Ripoli, del medesimo ordine. In Fiorenza appresso di Gio. Batista Landini*, 1640, in-4. Il detto P. Poltri, mi ha detto di essersi ardito a donarle il detto libro, perchè V. P. R., non so se a Vallombrosa o in altro luogo, dove le fù fatto vedere, mostrò di desiderarlo. Avrebbero questi Padri Vallombrosani bramato che V. P. R. si fosse tratte-

nuta qualche tempo da essi, per aver campo di servirla, come anche per farle vedere alcuni loro archivi, ne' quali hanno scritture antichissime, ec.

Con che, per non tediarla più lungamente, farò fine; col supplicandola dell'onore de' suoi stimatissimi comandamenti, riverirla, come fo anche il P. Germain, ottimo e dottissimo mio signore e padrone, e riconfermarmi ec.

Dopo scritto il P. Poltri mi ha portato fin a casa l'inclusa per V. P. R., è più che vero quello che sopra ho scritto della santità de' suoi costumi, e in oltre, credo che sia suo zio, il sig. Paoli Poltri, collaterale delle milizzie di S. A. S., e che sia suo fratello il sig. cav. Poltri, auditore per il Gran Duca nello stato di Sienna. Perchè sono pochissimo informato delle genealogie potrei ingannarmi, ma è però certissimo, che questo ottimo Padre è della medesima famiglia de' detti signori ministri, in cariche così degne, di S. A. S. La prego a degnarsi di rispondergli un verso.

Il sig. Biringucci, ajo del serenissimo principe Gastone, mi ha detto, dopo che avevo scritta questa mia lettera, che mi darà alcune notizie per mandare a V. P. R. Tutti gl' amici riveriscono umilmente V. P. R., e l'istesso fà il S. D. Filippo di Anastasio, che è quà di passaggio, col sig. principe di Avellino, ed oggi è stato da me. Mi dice di averla conosciuta e riverita in Napoli.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE XCIV.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Milan, ce 2 juin 1686.

Il faut encore vous écrire à vos dépens, c'est-à-dire sur votre papier. C'est pour vous donner avis que j'ai trouvé encore un exemplaire de *Henricus Septimellensis* dans la bibliothèque Ambrosienne, mais sans glose ni commentaire. Une main récente a mis à la fin que cet ouvrage a été écrit en 1325; mais il n'est pas malaisé d'ailleurs de savoir le temps de cet auteur par les récits qu'il fait en plusieurs endroits de son poème (1). A propos de ce poème, il me souvient que vous m'avez donné deux petits ouvrages imprimés, l'un de Poggius, l'autre de Léonard Arétin. Mais celui d'Arétin n'est pas entier. Si vous me vouliez faire la grâce de m'envoyer par quelque occasion un autre exemplaire vous m'obligeriez beaucoup.

Pour ce qui est des écrits que le R. P. Major de Camaldoli vous doit envoyer, et pour les autres copies que vous aurez la bonté de nous envoyer d'ailleurs, vous pourrez, si vous le jugez à propos, les donner à M. Brisson qui nous les fera tenir par le courrier ou par quelque autre commodité, si le paquet était trop gros. Excusez s'il vous plaît mes importunités.

Il faut vous dire sous le secret que Dom Michel

revint hier d'Arone et a obtenu pour six mois le manuscrit de l'*Imitation* pour le porter en France. Le P. Provincial nous a fait cette grâce; mais ajoutez à cela un autre exemplaire *Sancti Joannis Gersen* que notre cher Dom Benoît Bacchini nous a donné à Parme. Je ne saurais vous exprimer les grâces que nous avons reçues de M. l'Abbé et de lui. M. l'Abbé nous a donné son carrosse jusqu'à Plaisance, et le P. secrétaire nous a fait la grâce de nous y accompagner avec le P. Gaudentio, carme, qui est un fort honnête homme, bon ami de nos Pères.

Je pars demain pour Monza, avec une lettre de M. le comte Valerio Zani à M. Bosca. Je vous prie, lorsque vous écrirez à M. Zani de lui témoigner nos reconnaissances pour les bontés qu'il a eues pour nous. Nous partirons mercredi pour Pavie. De là nous irons à Bobbio et puis à Gênes, où nous résoudrons le reste.

Je suis avec respect aussi bien que Dom Michel, votre, etc.

(¹) V. la lettre de Magliabechi à Mabillon du 29 septembre 1685, note 2.

Mt. particulier.

LETTRE XCV.

Jean DURAND et Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

Rome, ce 4 juin 1686.

Monsieur, on ne parle guère présentement à

Rome que de l'élection des Généraux des Dominicains et des Carmes. Les premiers firent le leur la veille de la Pentecôte, et le sort tomba sur le R. P. Cloche, français de nation, de Saint-Sever-Cap. C'est un très digne sujet, homme de tête, savant, capable de rétablir ce grand ordre et de le maintenir dans sa splendeur, et tellement agréé de toutes les nations, que de quatre-vingt-cinq voix, il en a eu soixante-douze. Les Espagnols surtout, conduits par le P. Gusman, le plus apparent d'entre eux, lui ont tous été favorables. Le Pape néanmoins lui avait d'abord donné l'exclusion, sur de faux rapports qu'on avait faits à Sa Sainteté de sa conduite; mais les vocaux français ayant fait à Sa Sainteté de très humbles remontrances, par une supplique très bien faite à laquelle M. l'Ambassadeur joignit une lettre, et qui lui fut présentée par le cardinal Altieri, protecteur de l'ordre, le Pape, étant mieux informé, révoqua son exclusion qui avait un peu aigri les esprits, et qui ne servit pas peu à les réunir en faveur du P. Cloche. Il y a cent soixante ans qu'il n'y avait point eu de Général de l'ordre de Saint-Dominique, qui fût français (1). Vous savez qu'il est grand d'Espagne, et qu'il se couvre en parlant à Sa Majesté Catholique.

Les Carmes font aujourd'hui leur Général; le Pape leur en a désigné neuf qui sont tous italiens, à la réserve d'un qui est flamand des pays nouvellement conquis par le Roi. Il s'appelle le P. Séraphin, très bon Religieux, très honnête homme, et fort affectionné à la nation française. Mais comme sa conduite est fort régulière et fort exacte, et que

les Italiens ne s'accommodent pas d'une si grande régularité, ils n'ont eu garde de le choisir.

On vient de me dire que les carmes ont élu un Savoyard absent, pour leur général, dont tous sont fort contents. Il était du nombre des neuf, et, selon les apparences, il n'aurait pas été élu s'il avait été présent, car personne ne voulait céder.

L'affaire de Saint-Denis est plus de moitié faite; le Pape, à ce qu'on dit, a donné son consentement pour la suppression de la manse abbatiale de cette même abbaye et pour son union à la nouvelle communauté de madame de Maintenon. Cette nouvelle a surpris bien du monde. On n'aurait jamais cru qu'on eût demandé la suppression d'une abbaye qui pouvait faire une partie considérable de l'apanage d'un prince.

On a fait ici courir le bruit que le prince Charles de Lorraine, voyant que l'Empereur avait donné la conduite du principal corps d'armée au duc de Bavière, avait prévu que le gendre le devait bientôt emporter sur le beau-frère, qu'il avait pris résolution de quitter le service de l'Empereur, et qu'il avait envoyé au Roi carte blanche pour son accommodement. Néanmoins, on voit par les gazettes que ce bruit est faux, et que ce prince tient encore le même rang dans l'armée de l'Empereur qu'il y a tenu jusqu'à présent. On ne doute presque plus que l'armée navale ne soit destinée contre le Portugal. Vous saurez mieux que moi ce qui en est. On avait cru que le Roi, ayant envoyé le comte Cassoni, secrétaire des chiffres, pour traiter avec l'ambassadeur d'Angleterre, s'est enfin rendu aux

instances de ce ministre ; mais on sait, au contraire, que cette affaire n'est pas si près d'être accommodée. Ce qui est certain, est que Sa Sainteté a envoyé ordre au comte d'Adda, son nonce en Angleterre, de se plaindre à Sa Majesté Britannique de la manière peu respectueuse dont son Ambassadeur l'a traitée ([2]). On dit que Sa Sainteté s'offre de faire jusqu'à quatre cardinaux de la nation anglaise, pourvu que le roi d'Angleterre se désiste de la demande qu'il a faite du prince de Modène ; j'ai de la peine à croire que le Pape soit si libéral en chapeaux rouges.

Madame de Bracciane a été invitée par le marquis de Liche, vice-roi de Naples, d'aller voir cette belle ville. Il lui a envoyé deux galères jusqu'à Neptune qui est à douze ou quinze milles de Rome. On dit que le Vice-Roi prépare une magnifique réception à cette dame qui, toute française qu'elle est, est fort estimée des Espagnols ; son premier mari, le comte de Chalais, *s'étant* retiré en Espagne après le malheur qui lui arriva en France, elle l'y suivit, et y acquit une réputation qu'elle s'est toujours très bien conservée.

Le lundi de la Pentecôte, il y eut une procession générale de tout le clergé de Rome, depuis l'église Saint-Pierre jusqu'à celle du Saint-Esprit ; les cardinaux y assistèrent au nombre de treize, mais le Pape n'y assista point. Je me recommande à vos saintes prières, et suis votre, etc.

F. J. DURAND.

F. Cl. Estiennot vous assure de ses civilités. Je

crois que vous aurez eu des nouvelles de nos voyageurs. Les dernières que nous en avons sont de Venise, le 18 mai. Je crois qu'ils seront à Paris, environ l'Assomption de Notre Dame. Vous saurez, avant que celle-ci vous soit rendue, que le Pape a consenti à l'union de la manse abbatiale de Saint-Denis en France au séminaire de madame de Maintenon.

(1) Le titre du Général des Dominicains est *Ministre général des frères Prêcheurs*. Les lettres habiles du P. Cloche à Fénelon et à Bossuet, écrites de Rome pendant et après l'examen des *Maximes des saints*, montrent que ce Religieux était digne de sa fortune.

(2) V. la lettre de Cl. Estiennot à Dom Bulteau, du 29 juin 1687, note 2.

Ms de la Bibliot. royale.

LETTRE XCVI.

ARCIONI à MABILLON.

Parmæ, 3 idus junii 1686.

Quòd tu, sociusque tuus, ad nos divertere dignati sitis; quòd in bonam partem acceperitis mei, et monachorum meorum amoris argumenta, quibus pro modulo publico debito satisfacere conati sumus; et quòd hoc præstare volueritis in tam operoso itinere, aliudque suadentibus gravissimis vestris curis: id profectò totum a summa vestra benignitate acceptum referimus, et ejus mentis sumus ut credamus debita potiùs contraxisse, quàm vel ex minima parte persolvisse. Proindè non nisi confusio-

nis materia mihi fuit humanissima epistola, quippè qui sciam nihil præstasse vestris meritis dignum, sed neque votis meis par, sive temporis paucitatèm spectem, qua vobis frui potui, sive officia tenuissima quibus vos prosecuti sumus, sive tandem exiguas vires, quæ certè non respondent animo erga vos obsequentissimo. Quòd vobis tamen aliquo modo officia nostra gravia fuerint, ægrè ferrem, ni id pro certo scirem, hujusce rei culpam (parce verbo) e vestra vera sapientia ac religiosa animi moderatione procedere, quæ exigua pro magnis reputat : cùm de cætero non potuerim diffiteri, quin et vestræ modestiæ consulerem iis hospitalitatis officiis quæ nihil vobis dignum haberent, cùm vestra summa eruditio ac pietas majoribus ac valdè majoribus dignæ essent. Vide ergo, vir eximie, quomodò ejus tantummodò gloriere de quo me culpare, humanissimo sanè culpandi genere, voluisti. Cognitione tui summi meriti fretus, nil non exiguum facere poteram, quamvis hoc ipsum exiguum pro magno habitum iri a tua humanitate divinarem. A Deo quidem optimo maximo, qui tuis meritis, pietati, laboribus respondere potest, omnia precor, quæ ego præstare nequeo; præcipuè verò valetudinem bonam inter tot labores pro ecclesia susceptos. Hæc verò vota et mea sunt et monachorum meorum, qui specimen monasticæ conversationis se aliquando vidisse gavisi sunt. Memineris mei apud Deum, vir eximie, qui in tuî osculum ruens, ex animo sincero et obsequentissimo me subscribo, tuî et Michaelis Germain, etc.

LETTRE XCVII.

MABILLON A MAGLIABECHI

Gênes, ce 14 juin 1686.

Voici la dernière fois que nous aurons l'honneur de vous écrire d'Italie. Depuis celle que je vous ai écrite de Milan, nous avons vu Pavie, Bobbio et Gênes où nous sommes arrivés il y a deux jours. Nous en partons aujourd'hui pour continuer notre route vers Turin, où nous arriverons dimanche, s'il plaît à Dieu. M. le marquis de Malaspina est à l'île de Corse ; c'est pourquoi nous n'avons pu lui rendre la lettre que vous nous avez fait la grâce de nous donner pour lui. Nous avons donné l'autre aux Pères barnabites de cette ville, pour la faire tenir au R. Père à qui elle est adressée, lequel demeure un peu loin d'ici. Le peu de séjour que nous avons fait en cette ville, joint à la fatigue du voyage, nous a privés de l'honneur de le voir.

Nous n'avons pu trouver à Bologne ni ailleurs la dernière édition des ouvrages de *Matthaeus Bossius*, que nous avons vue à Tiroli. S'il vous en tombait un exemplaire entre les mains, vous nous obligeriez de nous le faire tenir à Paris, à condition, comme il est bien juste, que nous vous rendrions l'argent qu'il vous aurait coûté.

Si vous pouviez nous envoyer, avec les autres copies des pièces que nous espérons de votre bonté,

l'histoire de l'arrivée de Charles VIII en Italie par *Bernardus Oricellarius*, ce serait un surcroît d'obligation que nous vous aurions. Je vous prie d'excuser ma liberté.

On me mande de Paris que M. Maimbourg a achevé la vie de saint Léon qu'il va donner au public. Ne sera-t-il jamais en repos?

Si par aventure vous voyez un jeune Frère du monastère des Anges, lequel a beaucoup de disposition pour la sculpture, vous m'obligeriez de lui dire que M. de la Thuillière, directeur de l'Académie Royale à Rome, m'a répondu que l'institution de cette Académie étant pour des seuls Français, il ne pouvait y donner place à ce bon Frère, mais que s'il demeurait à Rome, il aurait tout l'accès qu'il voudrait dans l'Académie. C'est pour me décharger envers ce bon Frère de la parole que je lui avais donnée d'en écrire à ce monsieur qui est notre ami. Si par la même occasion vous voulez bien témoigner nos reconnaissances au R.P. Abbé des Anges, comme aussi au P. Caramelli et à son collègue, vous nous obligeriez beaucoup. Je n'ose vous prier de la même grâce envers le R. P. Abbé de Badia, le R. P. Noris et tous nos amis de Florence. En vérité il faut avoir bien peu de retenue, pour en user de la sorte envers une personne comme vous. Je crains que vous ne vous repentiez de nous avoir témoigné tant de bontés.

Je suis de tout mon cœur, aussi bien que Dom Michel, votre etc.

M. Anisson vous présente ses respects.

LETTRE XCVIII.

MABILLON à BACCHINI.

Genuæ, 14 junii 1686.

Antequàm ex Italia pedem efferamus, iterum de litteris convenire lubet, tum ut tecum semel adhuc eo, quo possumus, modo colloquamur, tum ut gratias tibi agamus, imò per te Reverendissimo Patri Abbati vestro, ob litteras commendatitias quas nobis ambo ad Patres nostros monasterii S. Salvatoris Ticinensis tradidistis. Effectum illum habuerunt, qualem optare poteratis, idest amplissimum et libentissimum, qui ex sinceris pectoribus emanare sine dubio cernebatur. Reverendissimus P. Abbas Ticinensis imprimis nos quasi filios apud se habebat : cæteri Patres optimo Patri hac in re obsecundabant. Apud Bobium humanitas non impar. Utrobiquè nonnulla invenimus ad nostrum genium et gustum antiqua scilicet monumenta. Senatoris et Pusterlae itidem instrumenta vidimus ([1]).

Genuam appulimus ante duos dies; hodiè, idest, postridiè sanctissimi sacramenti, Augustam Taurinorum contendemus, mari Ligustico valedicturi. Intra festum sancti Johannis Lugdunum, deo dante, perveniemus. Ubique nos Reverendissimi Patris nostri et vestri comitabitur memoria, totiusque cœtus vestri cui nos obnixè commendamus. Tuî admodùm, Reverende Pater, nec si vellemus, oblivisci

possemus. D. Michael socius meus, atque D. Anisson Reverendissimum P. Abbatem, teque, tuosque ex animo salvere jubent. Omnes R. P. Priori, R. R. P. P. Lectoribus eorumque scholaribus salutem plurimam dicimus. Gratias agimus P. Johanni B. Gentili ob suas litteras ad R. P. D. Bernardum Bissum, cujus colloquio et familiaritate plurimùm recreati sumus. Iterum vale.

P. S. Cum mihi scribere dignaberis, oro, ut mihi accuratè designes locum, ubi Carolus VIII castra posuit secùs Parmam, nomenque fluvii vicini. Topographia tua agri Parmensis hac nos sollicitudine liberaret.

(¹) Le monastère dit *du Sénateur* doit ce nom à l'homme puissant qui le fonda au VIIe siècle; celui de Pusteria, fondé par Théodote, avec la permission de Bérenger II roi d'Italie, est du Xe siècle.

Ms de la Bibl'oth. royale.

LETTRE XCIX.

MAGLIABECHI à MABILLON, à Lyon.

Firenze, li 25 Giugno 1686.

Scrivo a V. P. R. in questa poca carta, perchè dovendole mandare l'inclusa composizione, non voglio fare il piego troppo grosso. La composizione io non l'ho letta, perchè adesso solamente l'ho ricevuta, onde non posso intorno ad essa scriverle cosa alcuna. Dell'autore di essa posso bene con ogni verità accennarle, che è un sacerdote prete secolare, di costumi innocentissimi. Nella lettera che

mi ha scritta, e che io mando a V. P. R. avvisa, come potrà vedere, che si correga, si levi, e si aggiunga, ciò che si vuole.

Il P. Maggiore di Camaldoli mi ha portate copiate quelle lettere di Pietro Delfino, che V. P. R. gli lasciò in nota. Io le consegnerò quà sigillate, a quel merciaio francese, che ella mi scrisse, ma è necessario che dal sig. Anisson o da altri, gli sia raccomandato il negozio, perchè le mandi sicure, e non vadano male, perchè que' Padri stimo che mal volentieri le ricopiassero di nuovo.

Ho in questo tempo ricevute due cortesissime lettere di V. P. R., che mi sono state più grate di ogni tesoro; una di Milano de' due del presente, e l'altra di Genova de' 14. Dell'una e dell'altra, ne rendo a V. P. R., quelle maggiori grazie che so che posso. Ho detto a quel Padre degli Angioli, pittore, quel che V. P. R. si è degnata di comandarmi, come anche salutati in suo nome, tutti quelli che V. P. R. mi ha comandato; ed essi mi hanno imposto il renderle grazie della memoria che si degna di conservar di loro, e da lor parte anche di riverirla.

La servirò dell'opusculo del Poggio e di ogni altra cosa.

Di giorno in giorno aspetto, sì i versi del P. Beverini, come la nota di tutti coloro a' quali sono scritte l'epistole del B. Ambrogio, nel manoscritto di Lucca ed il principio di tutte le dette lettere. Con che supplicandola dell'onore de' suoi stimatissimi comandamenti, la riverisco ec.

Riverisco l'ottimo e dottissimo P. Germain.

Ms. particulier.

LETTRE C.

Jean DURAND et Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

2 juillet 1686.

Pax Christi.

Monsieur, après avoir longtemps attendu le premier tome de *Saint Ambroise,* on nous l'a enfin apporté ce matin avec les autres livres qu'on nous envoie de Paris. Il y a entre autres six exemplaires d'un livre in-folio intitulé les *Cinq Ordres d'Architecture* de Vincent Scamozzi. Nous ne savons s'ils sont tous pour nous. On nous ferait plaisir de nous envoyer un mémoire des livres qui sont pour nous, ou d'en mettre un dans la balle; cela nous délivrerait de quelque embarras. Nous ne pouvons pas vous mander le sentiment des habiles gens de ce pays-ci sur la nouvelle édition de *Saint Ambroise;* personne ne l'a encore vue. Je n'ai eu le temps que de lire une partie de la magnifique préface, je crois que le reste sera de même; on ne peut guère voir de plus belle impression.

Les Espagnols n'ont point fait de cavalcade la veille de la Saint-Pierre, ni présenté la haquenée et la cédule au Pape selon la coutume. La difficulté est venue de ce que le Pape n'a pu descendre en l'église de Saint-Pierre, à cause de ses infirmités, pour l'y recevoir, et de ce que Sa Sainteté n'a pas voulu non plus la recevoir au lit, n'étant pas assez mal

pour être obligé de garder le lit, il la voulait recevoir dans la salle du consistoire. Les Espagnols, qui s'offraient de présenter à Sa Sainteté le tribut annuel dans les deux premiers lieux, ne l'ont point voulu faire au troisième, alléguant pour raison qu'il n'y a point d'exemple qu'aucun des prédécesseurs de Sa Sainteté ait reçu cet hommage en consistoire. Sur le soir l'agent d'Espagne alla pour présenter la haquenée, avec la cédule de sept mille ducats, au cardinal Camerlinque qui était dans la salle appelée des tributs, avec les clercs de la chambre, pour recevoir les tributs de toutes les provinces et villes dépendantes de la chambre apostolique. Mais le Cardinal ne la voulut point recevoir, et renvoya fort rudement l'agent d'Espagne, en lui disant que ce n'était pas ainsi qu'il devait traiter le siége apostolique. Le Pape a été fort choqué de la conduite des Espagnols; Sa Sainteté a dépêché un courrier en Espagne, pour se plaindre à sa Majesté Catholique de la conduite de ses officiers et pour en demander satisfaction. Quelques-uns ont voulu dire que le Pape voulait mettre le royaume de Naples en interdit, mais il n'y a pas d'apparence; le sujet n'en vaut pas la peine. Les Espagnols de leur côté se plaignent de ce que le Pape craint si fort de s'incommoder, qu'il ne veut pas seulement se faire porter depuis sa chambre jusqu'à sa chapelle qui n'en est pas éloignée de cent pas (on y peut aller à couvert), où ils s'offrirent de faire à Sa Sainteté tous les hommages accoutumés.

Je vous mandai l'ordinaire dernier que le secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre était re-

tourné et qu'il avait apporté ordre à ce ministre de se soumettre entièrement à la volonté du Pape. Il est vrai que ce secrétaire est de retour, mais il n'est pas vrai qu'il ait apporté de semblables ordres. L'Ambassadeur attend l'arrivée d'un autre courrier qu'il dépêcha après la dernière audience qu'il eut du Pape. Celui-là déterminera tout le succès de cette affaire. Madame de Bracciane est de retour de Naples, comblée d'honneurs et de régals de la part du Vice Roi et des seigneurs napolitains et espagnols. Entre autres choses ce Vice-Roi traita cette dame à Puzzolo avec une magnificence extraordinaire. Il la servit lui-même à table toujours nu-tête et sans épée, et lorsqu'il lui servait à boire il mettait un genou en terre; cette révérence est d'autant plus profonde, que c'est un Espagnol qui perd sa gravité et qui abaisse sa hauteur. On en a un peu ri ici, néanmoins ceux qui connaissent ce Vice-Roi savent qu'il est capable de cela et de quelque autre chose de plus. Madame de *Bracciane* a beaucoup de mérite; le Pape même l'estime beaucoup. On me dit dernièrement que Sa Sainteté la préférait à toutes les dames romaines pour sa modestie, et surtout qu'elle s'était soumise plus régulièrement que toutes les autres au réglement qu'il avait fait touchant la nudité de la gorge et des bras [1]; Sa Sainteté ajouta, ce dit-on, que la reine d'Espagne avait aussi porté beaucoup de respect à ses ordres et qu'aussitôt que son Nonce les eut fait publier en Espagne, la Reine fit faire un habit neuf qu'elle envoya au dit Nonce, pour savoir s'il était taillé suivant l'ordonnance. Les Françaises en effet

sont naturellement plus retenues et plus modestes que les Espagnoles et les Italiennes.

Je me persuade que Dom J. Mabillon et Dom Michel seront présentement arrivés. Je leur écris, pour les congratuler de leur retour après un pénible voyage. Je me recommande à vos prières, et suis votre etc.

J. Durand.

Le *Saint Ambroise* est parfaitement bien imprimé; nous en ferons les présents cette semaine. On ne nous a point donné de livres de M. Thiers ([2]). Je manderai l'ordinaire prochain ce qu'on commencera à dire du *Saint Ambroise*. Monseigneur Slusius et autres le vont dévorer; nous le lirons aussi avec avidité et attendrons avec impatience le deuxième tome et le troisième de l'*Abrégé de l'Histoire de l'ordre, de M. des Cinq Étoiles*. On est un peu en colère de ce qu'il ne s'avance pas tant qu'on souhaiterait; cela soit dit sans le vouloir fâcher, car je suis son serviteur et son ami ([3]).

Cl. Estiennot.

([1]) Innocent XI, par un édit du 30 novembre 1683, ordonnait « à toutes filles et femmes de se couvrir les épaules et le sein jusqu'au col, et les bras jusqu'au poing avec quelque étoffe épaisse et non transparente. » Celles qui n'obéissaient pas dans six jours étaient excommuniées *ipso facto;* et à l'article de la mort, le Pape seul pouvait les absoudre. « Les confesseurs qui présumeraient absoudre de cette excommunication l'encouraient eux-mêmes, et étaient soumis à toutes les peines, tant spirituelles que temporelles, qu'il semblerait bon à Sa Sainteté; auxquelles peines temporelles étaient également sujets les pères, les maris, les maîtres et autres chefs de famille, par la permission ou connivence desquels les filles et les femmes auraient contrevenu à l'ordonnance.»

Un autre édit du 6 mai 1686 défendait aux femmes d'apprendre à chanter ou à jouer des instruments d'aucun maître séculier, régulier ou ecclésiastique, et les religieuses ne pouvaient apprendre la musique que de leurs compagnes. Urbain VIII écrivit en 1635 à Stravius, administrateur de la Nonciature des Pays-Bas, afin de prescrire aux évêques de procéder contre les femmes mondaines, « qui se découvraient le sein et les épaules et se parsemaient le visage de mouches, » et de leur interdire même l'entrée des églises.

(2) Le curieux livre de Thiers publié cette année est le *Traité des jeux et des divertissements qui peuvent être permis ou défendus aux Chrétiens*, in-12.

(3) Dom Louis Bulteau était l'auteur de cet *Abrégé de l'Histoire de l'Ordre de Saint Benoît* en 3 vol. in-4°, complément de son *Essai de l'Histoire monastique d'Orient*. Il est dédié à la Dauphine, au nom du Supérieur et des Religieux de la congrégation de Saint Maur; Nicole et Dupin l'ont très loué. Le tome III, intitulé *Histoire du Xe siècle de l'Ordre monastique* que Dom Bulteau estimait plus que tous ses autres ouvrages ensemble, est resté manuscrit; il se conserve, ainsi que le tome IV; touchant le XIe siècle, parmi les manuscrits de la bibliothèque royale.

Ms de la Biblioth. royale.

LETTRE CI.

MAGLIABECHI à MABILLON, à Lyon.

Firenze, li 4 luglio 1686.

Ecco a V. P. R. i nomi di tutti coloro a' quali sono scritte le lettere del B. Ambrosio Camaldolense, con i principii delle medesime lettere conforme sono nel manoscritto di Lucca. Questa fatica per servire V. P. R. e favorirmi l'ha fatta il sig. abate Giacomo Maria Cenni, segretario dell'Em. sig. cardinale vescovo di Lucca, che V. P. R. conobbe nella detta città di Lucca. Gl'inclusi fogli sono tutti scritti di mano del medesimo sig. abate Cenni, che mi impone il riverire umilmente V. P. R. in

suo nome, ed è un sig. come V. P. R. avrà veduto, non solo dotto e cortesissimo, ma anche d'incolpatissimi costumi. Mi immagino che in quel manoscritto, che è in Lucca, non vi si ha lettera alcuna che non si trovi, o nel mio manoscritto, o in quelli del sig. Eremo di Camaldoli, o in quelli di Venezia, e che per conseguenza V. P. R. le abbia tutte. Con tutto ciò se ve ne fosse alcuna che V. P. R. non avesse, la prego ad avvisarmelo, perchè il medesimo sig. abate Cenni le trascriverà subito tutto quello che le mancasse.

Perchè il piego venga più aggiustato, ho levati i fogli dal loro ordine, ma V. P. R. gli potrà raggiustar subito senza di alcuno incommodo, perchè come vedrà ho fatti i numeri alle carte.

La passata mandai a V. P. R. una ode latina di un amico mio, sopra il zelo del Re Cristianissimo per la conversione degli eretici, e la seguente settimana le manderò un elogio di un altro amico.

Sto aspettando che V. P. R. mi avvisi se io debba anche consegnare in un involtino sigillato al sig. Brisson, le lettere del Generale Pietro Delfino, che ha fatte copiare il R. P. Maggiore di Camaldoli, e altre scritture.

Con che supplicandola dell'onore de' suoi stimatissimi comandamenti, la riverisco e mi riconfermo ec.

Riverisco l'ottimo e dottissimo P. Germain, come anche il sig. Anisson.

Veramente le cose manoscritte verranno più sicure pel corriero. Possono avvisare al sig. Brisson, come le dee inviare.

Tutti gli amici riveriscono V. P. R.

Ms. de la Biblioth. royale.

LETTRE CII.

BACCHINI A MABILLON.

Parmæ, die 7 Julii 1686.

Cum resciverim litteras quæ a vobis scribuntur, hic non reddi, quòd magister, quem vocant, postarum, nullo cum vestris gaudeat commercio; propterea opere pretium duxi admonere te brevi hac schedula, ut si quando dignaberis expectatissimos characteres ad me conscribere, studeas ut epistola dirigatur Augustam Taurinorum Domino Joanni Francisco Braidæ ipse etenim mittet eas simul cum cæteris quæ Patri Gaudentio nostro diriguntur. Hic apprimè vos salutatos vult, et quamprimùm meditatur iter aggredi, quò ad vos veniat. Interim verò cogitat ephemerides litteratorum qui *olim Romæ* fiebant, sed intermissæ sunt, emittere, et primas hoc quidem mense parat excudere. Ego verò a multis jam diebus curæ nostrarum sanctimonialium addictus sum; quo in munere gaudeo quòd non tam occupationibus devinciar, ut credebam, quarè æquali saltem otio fruor ad studia percurrenda, quo fruebar, cum a secretis Reverendissimi Abbatis eram. Bis quidem in hebdomada a summo manè usque ad vesperas confessionibus mihi incumbendum est; at reliquis diebus sum mei juris, et nihil aliud mihi agendum remanet, quam mihi musisque operam dare. Hoc tibi propterea scribo, quia pro tua in me

benignitate ac humanitate, id gratum fore tibi pro certo scio. Curabo certè, ne tempus in vacuum currat, quod suppetet, sed pro meis viribus eo utar. Omni animi obsequio saluto Patrem Dominum Michaelem, iterumque saluto; et cùm aliam miserim epistolam simul cum *Vita Domini Bertoldi*, et diplomate Cunigundis in qua scripsi quæ volebam, nec modò quidquam novi occurrat, hujus quidem periodos paucis concludo. Vale igitur, et me, ut cœpisti, amare perge, sed in amoris signum sæpius jube quæ in meæ servitutis signum exsequar. Interim addictissimus animo sum tuî, etc.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE CIII.

MAGLIABECHI À MABILLON.

Firenze li 13 luglio 1686.

La cortesissima lettera di V. P. R., de' 27 di maggio scrittami di Parma, che al solito mi è stata più grata di ogni tesoro, o che se mi fosse stata scritta da qualsivoglia gran monarca, ho io ricevuta solamente adesso. La cagione di questo indugio è derivata, perchè mi veniva in un pacchetto di altre cose, che doveva portarmi un amico, e non per la posta. Rispondendo per tanto a quello che in essa si degna di scrivermi, nel primo luogo le renderò mille milioni di grazie, di tutti i suoi favori, e secondariamente le accennerò, come son certo, che'l P. Procuratore degl'Eremiti del S. Eremo di

Camaldoli mi darà quella vita di S. Romualdo, per mandare a V. P. R. quando però esso non me la desse poco o nulla importa, perchè V. P. R. l'avrà in ogni modo, perchè in tal caso le manderò io l'esemplare che ho nella mia povera libreriuola.

Circa a quelle scanzie della *Biblioteca volante*, il sig. Anisson mi disse, che la terza, le era stata data dal sig. Valletta, al quale è dedicata, e che aveva comprate la prima e la seconda, in Napoli, dal sig. Bulifon, duplicate, cioè un esemplare per la libreria del Re Cristianissimo, e l'altro per V. P. R. se in questo fosse nato qualche errore, e che V. P. R. non le avesse, la prego ad avvisarmelo, che le trasmetterò subito le dette tre scanzie, bramando di servirla in cose infinitamente maggiori.

Le due passate settimane, ho mandati due grossi pieghi a V. P. R., che ho quà consegnati al sig. Brisson, come si degnò di ordinarmi ch' io facessi. Nel primo di essi è un ode di un amico mio, in lode di chi è superiore ad ogni lode, cioè del Re Cristianissimo. Nell' altro, vi sono i principii di tutte le lettere del B. Ambrosio Camaldolense, che si trovano nel manoscritto che è in Lucca, avendo fatta tal fatica per servirla, il sig. abate Cenni, segretario del sig. cardinale vescovo di Lucca. Bramo sapere se V. P. R. gl' ha ricevuti.

Quì incluso troverà V. P. R. un elogio di un amico mio, che voleva stampare quà in Firenze, ma essendogli convenuto per suoi affari partire, l'ha fatto imprimere in Pisa. Lo mando a V. P. R.,

di ordine del suo autore, che umilmente la riverisce. L'istesso anche fanno il sig. cavaliere Orlandi, il sig. Priore di S. Felicità, il sig. Priore di S. Lucia, e tutti gl' altri amici. Con che supplicandola dell' onore de' suoi stimatissimi comandamenti e riverendola, mi confermo, ec.

Riverisco l'ottimo e dottissimo P. Germain, mio signore e padrone. Manderò un altro esemplare a V. P. R. dell' opuscolo del nostro Poggio, come ella brama. Vorrei anche compirle l'altro esemplare che è diffettato, e la prego ad accennarmi che foglio le manchi.

Mt. particulier.

LETTRE CIV.

Jean DURAND et Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

Rome, ce 16 juillet 1686.

Pax Christi.

Monsieur, je vous mandai l'ordinaire dernier que le Pape n'omettait rien de ce que peut faire un saint pontife pour réformer les mœurs des habitants de Rome, et pour leur inspirer le respect et la vénération pour les églises. L'édit qu'on a publié pour cet effet par l'ordre de Sa Sainteté s'observe avec assez d'exactitude, et afin qu'on l'observe encore avec plus de soin, on a nommé dans chaque communauté une personne grave pour avertir charitablement ceux qui s'oublieraient de leur devoir. Les Jésuites de

la maison professe ont donné cette commission au P. Grimaldi, qui, à ce qu'on dit, est tel qu'il faut être pour s'en bien acquitter; et pour exprimer toutes ses bonnes qualités en un mot, *Deum timet, sed hominem non reveretur*. Il en donna une preuve fort convaincante le vendredi d'après la publication de cet édit. Les Jésuites font ce jour-là dans leur église une certaine cérémonie qu'ils appellent *de la bonne mort;* il y a toujours grand concours de monde, et même il s'y trouve assez souvent bon nombre de prélats. Monseigneur le vice-gérant qui, comme vous savez, est comme l'évêque de Rome, parce qu'il y fait toutes les fonctions épiscopales sous l'autorité du Pape et du Cardinal Vicaire, pour donner bon exemple au peuple, se trouva à cette cérémonie. On dit que ce prélat est l'auteur de tous ces édits, et qu'étant lui-même fort zélé, il inspire au Saint-Père les mêmes sentiments; mais soit qu'il crût que ce n'est que pour le peuple qu'on fait ces sortes d'ordonnances et qu'il crût n'y être pas compris, soit qu'il eût déjà oublié ce qu'il avait lui-même prescrit, il se joignit à deux ou trois autres prélats, dont quelques-uns avaient le dos tourné au Saint-Sacrement et causa assez longtemps et assez haut. Le P. Grimaldi qui était en sentinelle s'en aperçut et prit patience pendant quelque temps, mais voyant que ces bons seigneurs y prenaient goût, et que le peuple en pourrait être mal édifié, il s'approcha du vice-gérant avec beaucoup de respect, et lui dit qu'il priait sa seigneurie illustrissime de se souvenir de l'ordre du Pape qui défendait de causer dans les églises. Le vice-gérant fort surpris lui dit qu'il s'en souve-

nait, mais qu'il ferait mieux d'exercer son zèle à l'égard de quelques-uns de ses confrères, qu'il lui montra, qui causaient actuellement avec des femmes. Le P. Grimaldi répondit qu'il ne les avait pas vus, mais qu'il les ferait avertir; puis en faisant une profonde révérence il se retira à son poste. Cette action a fait grand éclat dans Rome, et a plu à bien des gens qui sont naturellement bien aises de voir que ceux qui veulent passer pour réformateurs soient réformés.

Le Pape tint hier consistoire et y donna le chapeau au cardinal Mellini qui s'occupe à présent à rendre ses visites aux cardinaux, aux ambassadeurs et aux princes. Le Pape ne laisse passer aucune occasion de témoigner l'estime qu'il fait du Roi. M. l'Ambassadeur eut la semaine passée une longue audience de Sa Sainteté, dont il fut très satisfait. On attend le courrier dépêché à la cour de Madrid pour savoir quelle issue aura l'affaire des Espagnols pour la haquenée. Sa Sainteté, à ce qu'on dit, témoigne être très peu satisfaite de la dureté des Espagnols qui voulurent l'obliger de sortir de son appartement, pour recevoir l'hommage qu'ils lui doivent, quoiqu'ils sussent qu'elle était incommodée; et il loue au contraire la modération des Français qui ne firent aucune instance à Sa Sainteté d'assister à la chapelle qui se tint au Vatican, pour rendre grâce à Dieu de la conversion des hérétiques de France. Vous jugez bien par ces dispositions que la nation française sera bientôt la plus considérée en cette cour. Je ne sais en quel état est l'affaire de l'ambassadeur d'Angleterre.

Un homme fort sage et qui est né sujet du roi d'Angleterre, nous disait dernièrement, à l'occasion de cette affaire, que les Anglais ne savent pas encore parler italien, et que les Italiens ont oublié l'anglais durant la longueur du schisme. Ces deux nations croient également que tout leur est dû; le temps leur fera voir qu'il faut quelquefois se relâcher en quelque chose.

Je crois vous avoir mandé quelque chose touchant la réponse de M. Arnauld au traité *De la Nature et de la Grâce*, du P. Malebranche. J'ai lu le second livre qui répond à la première partie du système du P. Malebranche. M. Arnauld renferme ce système en treize propositions, dont les six premières regardent Dieu, comme agissant dans l'ordre de la grâce par des volontés générales, et les sept dernières, l'humanité de J. C., comme étant la cause occasionnelle qui détermine les volontés générales de la cause universelle à chaque effet particulier. En vérité c'est dommage que le P. Malebranche, à qui Dieu a donné de si grands talents et qui s'exprime d'une manière si noble et si élevée, se soit écarté du chemin que les Pères avaient tracé, et qu'il ait mieux aimé suivre ses propres imaginations que de parler le langage de l'Eglise, enseigné par les Apôtres et par les Pères. C'est une providence de Dieu d'avoir conservé M. Arnauld jusqu'à présent pour pouvoir réfuter aussi solidement qu'il a fait tant de vaines subtilités. J'espère avoir demain le troisième livre, qui répond aux sept dernières propositions du système du P. Malebranche. M. Arnauld, selon mon petit sentiment, surpasse tout ce qu'il a

écrit jusqu'à présent dans ces derniers livres. Il développe, avec une admirable netteté, le discours si pompeux du P. Malebranche et le réfute d'une manière invincible. Je me recommande à vos saintes prières et suis votre, etc.

F. J. DURAND.

Monseigneur Slusius est dans les mêmes sentiments que vous marque Dom Jean pour les livres de M. Arnauld et croit que le P. Malebranche est battu. Ce Père passe ici pour un homme d'esprit, mais il y a peu de gens qui puissent ou qui veulent le lire et l'entendre, ce qu'on ne fait pas sans une application plus grande qu'on n'en a ordinairement en ce pays-ci. Tous les gens de bien souhaitent comme vous que l'affaire d'Angleterre n'ait pas de fâcheuses suites et qu'elle s'accommode. Mais quelle apparence! de l'humeur dont est le Pape et le roi d'Angleterre. Le Pape est, enfin, à ce qu'on dit, tout français, n'étant plus ni espagnol, ni etc.

CL. ESTIENNOT.

Ms. particulier.

LETTRE CV.

Claude ESTIENNOT à MABILLON.

Rome, le 16 juillet 1686.

Pax Christi.

Mon Révérend Père, la lettre que vous nous avez fait l'amitié de nous écrire de Lyon du 26 juin,

nous a bien donné de la joie en nous apprenant que vous êtes arrivé en France en bonne santé. Je vous ai écrit à Gênes, à l'adresse du banquier que vous me marquiez et je ne sais pas comme ma lettre ne vous a pas été rendue, car elle vous a attendu à Gênes au moins huit ou dix jours. Nous vous avons fait copier les *Diaria Antonii Petri*, etc. *Itinerarium Clementis P. P. VII; Sixti V. Vita, a Guidone Gualterio; Formula fidei catholicæ tradita in synodo Lovisii; Conclavia* etc. On vous copie le *Cérémonial* de monseigneur le cardinal Casanata. On a copié celui de Paris, de Grasse, de *Capella papali* et plusieurs autres pièces, de sorte que nous avons près d'une rame et demie d'écriture. De vous envoyer cela par la poste, quelque bon marché qu'on en pût avoir, vous coûterait huit ou dix pistoles à Paris. Nos Pères de Saint-Vannes m'ont promis en s'en retournant d'en prendre une partie; M. Croizier, de mettre tout ce que nous voudrons dans le premier ballot qu'il fera. Voyez après cela ce que vous voulez que nous fassions. Si j'ai le loisir, je vous enverrai, l'ordinaire prochain, la liste des pièces que nous avons, afin que vous voyiez celles dont vous aurez le plus de besoin et que nous vous les envoyions par la poste. Vous avez eu beaucoup de satisfaction et d'honneur dans votre voyage. Il était juste que cela fût mêlé de quelqu'amertume; peut-être que ce que je vais vous dire vous en donnera encore un peu, mais je crois qu'il faut que vous le sachiez. On a écrit ici deux lettres; l'une de Boulogne, l'autre de Florence. Dans celle de Florence, que j'ai lue, voici ce qu'on dit : « Ha-

bemus hic patrem Mabillonium suavissimum et doctissimum, gallum tamen et gallorum doctrinæ tenacissimum, præsertim in his quæ contra sanctæ sedis reverentiam iniquiora apud eam gentem obtinent. Nos, Itali, marcessimus et exteros litteris armatos coercere non studemus. » M. Schelstrate m'a fait voir cette lettre et m'a prié de vous saluer de sa part et vous dire que, dans les lettres que vous écrivez aux Italiens, vous ferez bien de ne pas vous ouvrir et ne dire rien qui soit tant soit peu contraire aux sentiments de cette Cour, si vous ne voulez bien qu'on le sache. Mais pour revenir à la lettre de Florence, l'ayant vue, Dom Jean Durand a reconnu par le caractère, qu'elle est du P. Noris ; nous avons été confirmés et par le caractère et par le style, car il est presque le seul italien qui se fasse un plaisir d'écrire en latin. Si dans l'occasion vous jugez à propos de lui en toucher quelque chose, sans y mêler ni engager M. Schelstrate, vous ferez bien. Il en a mal usé à votre égard, et je n'aurais pas cru qu'un habile homme eût voulu se servir de ce que aucun ami, habile homme comme lui, peut lui avoir dit dans la conversation (1). Je ne doute pas que M. Schelstrate n'ait fait voir cette lettre à M. le cardinal Casanata et à d'autres; pour celle qu'on a écrite de Boulogne, je ne l'ai pas vue. On m'a dit qu'elle est dans des termes semblables à celle de Florence.

Le P. Colloredo n'est plus bibliothécaire. Son successeur nous ayant fait quelque difficulté de nous laisser copier ce que vous souhaitez, nous en avons parlé au P. Colloredo, et, l'affaire proposée au chapitre, on a conclu de vous donner tout ce que vous

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE CVI.

BACCHINI À MABILLON.

Parmæ, 17 Julii 1686.

Habui hoc manè, quò inter gravissimas hypocondriacas affectiones, quibus per hosce æstivos calores distineor, solarer, cùm per eruditissimum item ac humanissimum virum Dominum le Blanc salutationem dulcissimam tuo nomine exhibitam recepi. Gratias quàm possum maximas ago tibi, Reverendissime Pater, quòd memor meî esse dignaris; id mihi enim gratissimum, et inter gratiosissima numerandum. Vix optimum meum desiderium ergà clarissimum virum Dominum supra dictum offerre potui, tùm quod præ infirma valetudine fractus sum, tùm quia eumdem associatum viderim clarissimo equiti Nostrati comiti videlicet ex Tertiorum familia.

Verùm non potui me cohibere, quin hosce pauculos versus tibi scriberem, in devotionis ac obsequii tesseram, cùm, elapsis mensibus frustra binis, scriptis epistolis, quæ procul dubio deperditæ sunt, responsum expectaverim. Hisce igitur quas nunc festinanter scribo, rogo te ut meo nomine Patrem Porcheronum plurimùm salutes, ac referas ei gratias me per litteras egisse ipsi, pro *Notitiâ Anonymi nostri Ravennensis* transmissâ, admoneasque me nondùm volumen ipsum recepisse, quod pro sua

humanitate se missurum fore pollicitus est, cujus quidem maximo desiderio teneor. Itinerarium Antonini Lusitanum, per Patrem Gaudentium in proximum iter ad vos adventantem, incolumem sic mittam. Maximo is usui mihi fuit, ac cum Bergerio adjunctisque meis quisquiliis recudendum duximus. Id tamen non prius erit, quàm Pater Gaudentius universam characterum græcorum seriem fundendam curet, quæ possit usui esse cum cætero quin pessimo loco simus, nec conducat, ea uti, quam Italia nostra suppeditavit (¹). De reliquo opus quam proximè ad umbilicum ductum iri spero, maximè si Dominus Optimus Maximus valetudinem bonam concedat. Rem quantùm præ angustia licuit cum humanissimo Patre le Blanc contuli, utinam potuissem prolixius; ut enim conjicere potui, quàm plurima habet collecta antiqua monumenta, quœ hinc indè per Italiam vidit. Anonymum Ravennatem omninò necesse est ut videam, antequàm universum opus proferam. Hæc aliaque in causa sunt ut moras traham.

Frequens memoria tuî inter nos, qui universi Deum precamur ut te ad plurimos annos sospitem servet. Sex monachos optimœ indolis apud me adscivi, qui studiis ecclesiaticis incumbunt et præstituto tempore materias exhibent quibus studuerunt. Fortè id aliquando proderit. Adjuva nos precibus tuis apud Deum, Reverendissime Pater. Omnes isti mecum te humillimo salutant obsequio, idemque apud Patrem Dominum Michaelem factum volunt. Hæc currente calamo scripsi. Propterèà si quid præter grammatices orthographiæque

regulas scriptum sit, æqui bonique consulas rogo. Vale, et, ut soles, me ama.

(¹) L'entreprenant Père Gaudens Roberti venait de décider un papetier de Parme, Joseph dall' Oglio, à établir une imprimerie pour la réimpression des ouvrages rares, opération utile, mais qui, à la mort prématurée de Roberti, fut cause de longs procès entre les religieux de son couvent et dall' Oglio.

Bibl. Magliabechiana de Florence.

LETTRE CVII.

MABILLON A MAGLIABECHI.

Paris, ce 30 juillet 1686.

J'ai reçu en même temps deux ou trois de vos lettres avec la liste des lettres d'Ambroise Camaldule, comme elles se trouvent dans le manuscrit de Lucques, et le poème excellent que M. Poderetti a fait à l'honneur du Roi. Je n'ai pas encore eu le temps de le faire voir, n'étant de retour que depuis deux jours d'un voyage que Dom Michel et moi avons fait à Reims, immédiatement après notre arrivée à Paris où nous sommes à présent en assez bonne santé, Dieu merci, et tout disposés à vous rendre service. Nous serions les plus méconnaissants du monde, si nous n'embrassions avec ardeur toutes les occasions de vous témoigner nos reconnaissances, et à tous les amis que vous nous avez procurés en Italie. Je vous prie de marquer à M. Poderetti l'obligation que je lui ai d'avoir travaillé à la louange de notre grand monarque, en

attendant que je puisse avoir l'occasion de lui en écrire moi-même, et de lui faire connaître les sentiments que nos gens de lettres auront de son poème, et le jugement qu'ils en feront. Je ne doute pas qu'il ne soit tout-à-fait avantageux et qu'il ne corresponde au mérite de l'auteur, et au jugement que vous en avez fait vous-même. Obligez-moi aussi de faire mes compliments à M. l'abbé Seravali que je remercie de ses beaux vers, comme aussi M. l'abbé Cenni, lequel m'a obligé sensiblement en m'envoyant le catalogue des lettres d'Ambroise Camaldule. Après que nous serons un peu débarrassés, nous commencerons tout de bon à disposer nos mémoires pour les donner au public, qui reconnaîtra les grandes obligations que nous vous avons. Je n'ai pu encore examiner si, dans le manuscrit de Lucques, il y a quelques lettres d'Ambroise qui ne se trouvent pas dans votre manuscrit. Si cela est, j'aurai recours à vous comme à notre asile.

Je vous enverrai au premier jour, par M. Anisson ou par le R. P. Banchini, quelques livres qui manquent à votre bibliothèque, savoir: les deux derniers tomes de nos *Actes*, les deux tomes de l'histoire de Reims, avec le premier tome du *Saint Ambroise* (¹), que nous vous prions d'agréer pour marque de nos reconnaissances, avec l'histoire de N. D. de Soissons, que Dom Michel a composée, et le *Saint Cyprien* d'Oxford, s'il se peut trouver.

Je vous prie de faire tenir cette lettre ici incluse au P. Poltri, religieux de Vallombreuse, qui est un jeune homme que j'estime beaucoup pour son honnêteté et pour l'amour qu'il a pour les lettres. Je

tâcherai de lui envoyer quelques livres pour lui témoigner ma gratitude.

Lorsque vous écrirez à Sienne à M. l'abbé Mignanelli, obligez-moi de l'assurer de nos services et de nos reconnaissances, et de le prier de ma part de m'envoyer le mémoire des papes dont les statues sont érigées dans l'église du Dôme, et de voir exactement s'il y a quelque statue ou quelque peinture de la papesse Jeanne, et si on se souvient qu'il y en ait eu autrefois. Baronius écrit qu'elle fut ôtée de son temps, et cependant M. de Launoi dit qu'elle reste encore aujourd'hui dans l'église du Dôme avec celles des autres papes. Je ne me souviens pas de l'avoir vue. Cela est à marquer (1).

Si, par occasion, vous trouviez la dernière édition des lettres et ouvrages de Matthæus Bossius, vous m'obligeriez beaucoup de m'en faire tenir un ou deux exemplaires, et je vous en ferai tenir l'argent incessamment.

Lorsque j'aurai reçu les lettres de Petrus Delphinus, que le R. P. Major a fait écrire pour nous, je me donnerai l'honneur de le remercier plus particulièrement. Je lui suis infiniment obligé, aussi bien que Dom Michel qui vous présente ses très humbles respects. Je vous prie de témoigner nos reconnaissances à M. le Prieur de Sainte-Félicité et de Sainte-Lucie comme aussi au R. P. Noris, à M. le cav. Orlandi et à tous nos amis de Florence, dont nous conserverons éternellement le souvenir.

Je viens de recevoir une autre de vos lettres avec l'éloge imprimé du Roi, dont je vous remercie

très affectueusement. Je sais que l'on a écrit de moi à Rome d'une manière fort désobligeante, comme si j'étais déclaré contre le Saint Siége. On l'a écrit de Florence, et je sais celui qui l'a fait sans que je lui en aie donné aucune occasion. Dieu lui pardonne. Je vous écris ceci en ami.

M. Baillet continue son ouvrage du *Jugement* des auteurs. Il imprime ce qui regarde les poètes. Le *Glossaire grec* de M. Du Cange n'est pas encore achevé. Je vous prie de nous faire copier au plus tôt le témoignage que les Pères grecs donnèrent au concile de Florence touchant l'Eucharistie, comme il se trouve original dans le cabinet de S. A. S. Mes respects à M. Bernard.

(1) Le premier tome du *Saint Ambroise* parut cette année ; le deuxième, en 1690. L'éditeur était Dom du Frische, secondé de Dom Le Nourri. Cette édition estimée, qui coûta huit ans de travail et que Dupin regarde comme la plus correcte, fut dédiée à l'archevêque de Paris, de Harlay.

(2) L'ancienne tête de la papesse Jeanne, placée parmi la nombreuse série des papes, à la frise du dôme de Sienne, était, en 1600, devenue le buste du pape Zacharie I, par ordre du Grand-Duc Ferdinand, à la prière de Clément VIII et de l'archevêque, le cardinal Tarugi. Montfaucon s'est trompé lorsqu'il a dit que c'est en celui de Zacharie, le prophète, que ce buste a été changé. V. la lettre de Magliabechi à Mabillon, du 25 octobre 1686.

Mt. particulier.

LETTRE CVIII.

Jean DURAND et Claude ESTIENNOT à C. BULTEAU.

Rome, ce 27 août 1686.

Pax Christi.

Monsieur, vous excuserez si je vous écris cet

ordinaire plus brièvement qu'à l'ordinaire. Il y a quelques jours que je vais à la bibliothèque du Vatican travailler pour *le Saint Hilaire*. J'y ai même encore été ce matin; ainsi je n'ai ni le temps de vous écrire bien au long, ni n'ai pu apprendre grand'chose pour vous mander; néanmoins comme je me fais un plaisir de vous entretenir, au moins par lettre ne le pouvant faire autrement, je ne saurais me dispenser de vous écrire ce qu'on entend de nouveau dans Rome. Il y a quatre ou cinq jours qu'on faisait courir le bruit qu'il était arrivé une barque de Raguse à Ancône, laquelle portait que les Chrétiens avaient défait le secours que les Turcs avaient envoyé à Bude. On avait de la peine à croire cette nouvelle, étant venue par une voie si éloignée de Bude; néanmoins, le Grand-Duc envoya ici hier un staphet au Pape qui confirme la victoire des Chrétiens contre les Infidèles, et on la croit assurée. Néanmoins personne dans la ville n'en a fait aucune démonstration de joie, soit que les Romains se soient épuisés à la fausse nouvelle de la prise de Bude, soit qu'ils aient peur que cette nouvelle ne se trouve encore fausse. Néanmoins j'ai vu des personnes sages qui n'en doutent point. C'est d'Inspruck que la nouvelle en est venue au Grand-Duc. On ne doute pas non plus que Bude ne tombe entre les mains des Chrétiens, ayant perdu l'espérance du secours. Le comte Borromée a différé sa cavalcade à mercredi, jour de saint Augustin. Le Pape recevra l'hommage des Espagnols dans son antichambre, comme Sa Sainteté l'avait désiré auparavant. Les Espagnols, comme vous voyez, sont

obligés de suivre ses volontés. Mais ne serait-ce point une adresse du comte Borromée pour pouvoir demeurer longtemps à Rome et avoir le temps de traiter avec Don Livio, son beau-frère, et peut-être avec Sa Sainteté qu'il voit, à ce qu'on dit, assez souvent. Qui le sait? L'Empereur a fait faire des prières et des jeûnes pour attirer la bénédiction du ciel sur son armée. On dit que tous les habitants de Vienne jeûnèrent la veille de l'Assomption, au pain et à l'eau. C'était ce jour-là que les Chrétiens avaient choisi pour donner l'assaut général. Nous sommes aujourd'hui au quatorzième jour, et on n'a point de nouvelles de la prise de la ville.

La question de M. Arnauld avec le P. Malebranche n'est pas seulement de métaphysique; le P. Malebranche, dans ce traité *De la Nature et de la Grâce* s'était étrangement égaré du chemin que les apôtres, les pères et tous les théologiens avaient suivi pour expliquer les mystères de la prédestination et de la persévérance. M. Arnauld tâche de le faire rentrer dans le bon chemin. Je ne sais s'il y a personne à présent qui fût capable de le faire aussi solidement que ce docteur. Selon mon petit sentiment, je trouve le système du P. Malebranche aussi éloigné de la vérité et peut-être aussi dangereux que beaucoup des erreurs des calvinistes; ainsi ce n'est pas perdre le temps que le réfuter.

Ce n'est pas le doctorat en médecine que demandent les RR. PP. Jésuites, lorsqu'ils font instance d'entrer dans l'université de Montpellier. Avant que cette ville eût été désolée par l'hérésie, les Dominicains étaient en possession, à ce qu'on

dit, d'y professer publiquement la théologie. Ils avaient été obligés de discontinuer à cause que l'hérésie prévalait dans cette ville-là. Maintenant que, par la grâce de Dieu et par le zèle du Roi, l'hérésie est éteinte à Montpellier aussi bien qu'ailleurs, on a voulu y rétablir la faculté de théologie. Les Dominicains ont cru que c'était à eux qu'il appartenait de l'enseigner ; les Jésuites, de leur côté, l'ont prétendu et l'ont enfin obtenu, à l'exclusion de tous autres religieux de quelque ordre qu'ils pussent être, même des Dominicains, par la faveur de monseigneur l'évêque de Montpellier, à qui le Roi avait renvoyé le jugement de cette affaire. Il ne m'ennuie pas de vous entretenir ; je serai presque aussi importun que de coutume. Je me recommande à vos saintes prières et suis votre, etc.

F. J. Durand.

Le R. P. Dom Jean a été tous ces jours et encore aujourd'hui à la bibliothèque Vaticane, ce qui est cause qu'il nous laisse tant de papier blanc. L'ordinaire prochain, apparemment, il ne nous en laissera pas tant, car il vous fera la description de la cavalcade qui se doit faire demain. M. Dalo est notre voisin ; nous nous voyons souvent ; c'est assurément un fort honnête homme et qui se tirera de partout. Les affaires de M. de Fermarul, procureur des missions des Indes chez qui il est logé, vont fort bien. Il fait état de s'en aller au mois de septembre et nous laisser M. Dalo. Nous lui ferons, et à la considération de son mérite et à la vôtre, les services que nous pourrons. Nous lui avons offert les

livres de notre petite bibliothèque et il y a pris ceux qu'il a voulu. Il a fait grande amitié ou plutôt renouvelé celle qu'il avait faite à Paris avec M. Schelstrate qui lui a donné à dîner; quelque vendredi nous en ferons autant, s'il plaît à Dieu, et y boirons à votre santé. J'ai dit à monseigneur Slusius que M. *des cinq étoiles* allait continuer son histoire monastique d'Occident (¹). Il m'a dit de l'exhorter de sa part à le faire et au plus tôt. Je suis tout à vous.

CL. ESTIENNOT.

(¹) Voyez la lettre de Cl. Estiennot à Charles Bulteau, du 2 juillet 1686, note 3.

Ms de la Bibliot. royale.

LETTRE CIX.

BACCHINI à MABILLON.

Parmæ, VI Kal. Septembris 1686.

Acceperam mense elapso primas post tuum à Rhemis regressum mihi datas epistolas, quibus maximo suffusus fueram gaudio, idque statim respondens ostenderam, cùm ecce mihi novam lætitiæ materiam elapsa hebdomada attulit epistola humanissima, quâ inter cœtera, de libris, quos petivi, brevì vectori Lugdunensi consignandis ac de illorum pretio admones. Pergratum verò id mihi fuit, quod conjicere poteris ex supra dictis responsivis meis litteris, quibus de eodem pretio percunctatus sum. Tanta autem cura non debuisti obniti ut me de eorumdem librorum pretio edoceres, qui nove-

rim pretiositatem et raritatem eorum, et de tua in me liberalissima humanitate; adjungis etenim alios sanè optimos libros, quos tùm Reverendissimo Abbati nostro, tùm mihi mittere digneris, de quibus et suo et meo nomine gratias reddo omnes quas possum. Libellum Patri Abbati Ticinensi mittam statim ac eum recepero, et Patri Gaudentio, qui vos salutatos jubet, exemplar alterum pretiosi operis de *Azymo* consignabo. Pretium verò librorum, quod scribis, cum majori diligentiâ ac celeritate faciam ut Lugduni solvatur in manus domini Anissonii, per ministrum mercatoris Parmensis, qui M. Tondu vocatur, ibi degentem, et de hâc re ad majorem cautelam te iterùm admonebo. Epistolæ Alberti Sarthianensis jam penè omnes descriptæ sunt, quas, cùm primùm bonam occasionem nactus fuero, mittam : sed hæ occasiones raræ sunt, nec confert uti tabellariis in rebus alicujus molis. Pater Gaudentius cogitat iter ad nos aggredi; si id erit, ejus operâ utar. Omnes nostri Patres, quos salutatos voluisti, Patremque dominum Michælem toto cordis affectu salutatum volunt. Pater verò Abbas jubet, ut tester de suo in vos obsequio, quo agit gratias pro epistolis, quas, te scripsisse dicis, sed deficiente commercio, non accepit. Interim si quid jubere volueris, seu nos tuis dulcissimis caracteribus beare placuerit, mittere poteris eâdem viâ Taurinensi quâ misisti ultimas à me receptas. Sed quæso te, Reverendissime Pater, in epistolæ inscriptione parce titulis, nec enim doctoratûs laurea insignitus sum, nec ea insigniri merui. Sufficit quod me tui humillimi servuli titulo digneris.

Transivit hinc diebus elapsis Pater Abbas Bobiensis qui, cùm sermo de te incidisset, jussit ut ad te scribens suo nomine te salutarem, simulque orarem ut meminisses de quibusdam lapidibus pretiosis in quadam Bobiensi cruce compactis, quos te vidisse asserit, et de quibus aliquid à te petiisse contendit. Id ego præstò reliqua tu noveris. Te insuper admonitum vult, ut, si quid sibi de hâc re scribere volueris, epistolam Taurinum mittas et quam vocant *sopracopertam*, dirigas admodum Reverendissimo Patri Domino Paulo Morotio, monacho congregationis nostræ.

Emi nuper vili pretio codicem manuscriptum affabrè descriptum, in quo adsunt omnia opera Dionysii Areopagitæ versionis Ambrosii Camaldulensis; insuper duos alios codices manuscriptos carthaceos similes illi quem apud me vidisti, in quibus, inter cœtera, adsunt aliqua divi Bernardi Clarevallensis opuscula.

Fuit hîc elapsis diebus Dominus Olaus Odhelius, suecus, cum quo multos sermones habui de te. Ipse Bononiæ emit codicem manuscriptum qui continet opera jam edita Sallustii, et aliqua alia fortuitò inventa.

Hæc autem sunt quæ tibi in prœsens scribenda habui. Omni animi conatu Patrem Dominum Michælem saluto, et vos utrosque rogo quatenùs aliquid jubeatis, ut tantæ vestræ humanitati, pro mea imbecillitate, respondere valeam. In primis verò memineritis meî in orationibus vestris, ut aliquid aliquando in commune bonum et ego possim. Vale.

LETTRE CX.

MABILLON au cardinal COLLOREDO.

Parisiis, 10 sept. 1686.

Jam ergo mihi mutatus es in Principem, qui modò Pater, et si dicere audeam, amicus eras. O mutatio dexteri excelsi, sed mutatio habitûs et honoris, non animi ut spero, non cordis. Erit semper in eminentissima dignitate Leander noster, benignus, modestus, Deum timens, et omnibus amabilis. Hoc nomine tibi gratulor, eminentissime Domine, quòd nova dignitas tua gradum ad novas virtutes et ad Ecclesiæ profectum datura sit, te que digniorem faciet, non solùm coram hominibus, sed etiam coram Deo. Vide quàm imprudenter, et penè impudenter tecum agam, qui tam indignis modis de tua promotione congratuler : sed scio ad quem loquar, et si dat ausum fiducia, non dubito quin eam tu præferas amplissimis elogiis, quæ ab homine eloquentiore quidem proficisci possent, sed non a cordatiore, et si dicere licet, tuî observantiore. Magna de te concipio, Eminentissime Domine, magna de te spero sperantque omnes, qui te aliquando noverunt : sed magna de te prædicere non audeo, ne tibi adulari, non gratulari videar. Quis mihi det te videre purpuratum, te alloqui, te frui paulisper, ut olim tam benignè nobis abs te concessum est! Sed alio vertenda sunt vota, nempe ut diù vivas incolu-

mis in tua dignitate, ut te ipsum semper eundem exhibeas, te audias, te vincas. Hæc vota mea sunt apud altissimum qui te provexit, hæc vota nostri Michaelis Germani, qui tibi verbis meis impensè gratulatur, ne, si tibi novam idest alteram epistolam scriberet, gravissimis occupationibus tuis obstrepere videretur. Unum oro, ut liceat nobis identidem scribere Eminentiæ tuæ, quod eâ quâ decet verecundiâ et parcitate faciemus. Nunc in ea dignitate es, in qua Congregationi nostræ non modò bene velle, sed etiam auctoritate tua adesse possis; si ergo nos amare perges, hanc Congregationem fove, et dilige. Hoc unum est, quod abs te peto, nam modò illa sana et tranquilla sit, beatus sim, idest modò ut te Patronum habeamus. Si summo Pontifici optimo, piissimo, scribere mihi liceret, de hâc promotione gratias agerem : sed quis ego sum, ut id audeam? Certè qualiscumque sum, totus tuus sum, futurusque sum in perpetùum.

Bib. de l'Université de Bologne.

LETTRE CXI.

MABILLON à D'AGUIRRE.

Idibus septembris 1686.

Cognovi ex certis nuntiis et ex publica fama, te in numerum purpuratorum Ecclesiæ procerum ab optimo pontifice nostro Innocentio relatum esse : quâ de re gratulor, Ecclesiæ, quòd virum piissimum doctissimumque, de republica christiana et littera-

ria benè meritum inter principes viros habeat; deinde ordini nostro, quòd futurus sis istius columen, uti et ornamentum : postremò tibi ipsi etiam gratulor, quòd sine ambitione ulla hanc dignitatem sis consecutus. Liceat ne mihi etiam mecum tacitè gratulari, quòd amicum sortitus sim inter purpuratos principes. Verùm timeo ne, nimis superbum id sentire, quod non ægrè tamen est spero, mihi concessura est singularis tua modestia et humanitas. Sed quid dicam de studiis et litteris? Quantùm favoris ac præsidii abs te accipient? Absit enim ut propter novam dignitatem intermittenda abs te putem studia, amoremque litterarum, a quibus tantùm decoris et ornamenti accepisti. Habebimus brevì, ut spero, novam collectionem Conciliorum Hispaniæ, quam jam dudùm nos sperare jubes. Quod si forte de typographi opera satagis quœso ut rationem habeas Anissoniorum Lugdunensium, qui tibi probè noti sunt. Hi quippe fideles erunt et accurati, nec ulli melius libros impressos transmittent in exteras regiones. Da veniam, Eminentissime Domine, quod in tam seria occasione, quæ mihi ad tibi congratulandum concessa fuit, de ejusmodi minutiis ad te scribam. Quid enim scriberet litterarum amator, nisi de litteris, præsertim ad eum qui in posterùm futurus est Patronus litterarum, ac litteratorum? Cœterùm injuriam facerem Eminentiæ tuæ, si te ad subeundum Ordinis nostri patrocinium invitarem. Sed patere quæso, ut te deprecer pro nostra S. Mauri congregatione, quam tuæ fidei et protectioni obnixè commendo. Vale, et diù vive in ecclesiæ et ordinis decus et ornamentum.

LETTRE CXII.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Paris, ce 16 septembre 1686.

Vous voulez bien que je prenne la liberté de vous adresser une lettre que j'ai pris la hardiesse d'écrire à S. A. S. pour lui témoigner la joie que j'ai de la nouvelle promotion du Prince Sérénissime monseigneur son frère au cardinalat (1). Je prends occasion de remercier S. A. S. des grâces qu'il nous a faites avec tant de bonté pendant notre séjour à Florence. Je n'ai pas osé écrire au Prince Cardinal, n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui. Ce n'est guère mon humeur d'écrire aux grands, mais il me semble qu'il y avait de la justice à témoigner quelque reconnaissance à S. A. S. après tant de grâces. C'est un fort méchant compliment, mais c'est plutôt une production du cœur que de l'esprit. J'aurais bien souhaité lui présenter quelques livres, mais que pouvons-nous faire qui soit digne de lui? J'aurai néanmoins l'honneur, ou plutôt je prendrai la liberté de lui envoyer ce que nous ferons touchant notre voyage d'Italie, dans lequel il a si bonne part.

Je vous envoie les livres dont je vous ai déjà écrit. Ils sont enfermés dans un ballot de livres que j'envoie à Parme au R. P. Bacchini, qui vous doit

envoyer ce qui vous regarde et quelques-uns de nos amis de vos quartiers, auxquels je vous prie de les faire distribuer.

Je vous ai déjà mandé, si je ne me trompe, que M. Baillet avait publié cinq tomes touchant les poètes; vous savez que c'est l'auteur de l'ouvrage qui porte pour titre : *Jugement des Savants touchant les Auteurs.*

Il paraît depuis deux jours un in-4° de M. Dupin, docteur de Sorbonne, touchant les quatre propositions du clergé de France, divisé en sept dissertations latines. C'est l'auteur d'un autre ouvrage sous le nom de *Nouvelle Bibliothèque des auteurs* Ecclé*siastiques.*

Il y a de plus un nouveau *Traité des Jeux et des Divertissements*, par M. Thiers, que j'avais grande envie d'envoyer aux jeunes Princes Sérénissimes avec le dialogue *des Nouveaux Mondes* (1). Mais je différerai de le faire à une autre occasion.

M. Burnet imprime son voyage d'Italie, *mais* il me semble que sa course ayant été si rapide, il n'aura guère eu le temps d'observer bien les choses : mais peut-être fera-t-il son voyage sur les livres. On dit qu'il écrit contre les catacombes (2). Je suis avec respect aussi bien que Dom Michel, votre etc.

Je ne vous envoie pas le *Saint Cyprien* d'Oxfort, d'autant que l'on le réimprime avec addition, et que je n'en ai trouvé qu'un exemplaire de la première qui est imparfait.

Les deux premières lettres *ad Eugenium* dans le huitième livre du manuscrit d'Ambroise qui est à Lucques, sont imparfaites dans votre manuscrit.

Je vous prie de m'en obtenir copie par l'abbé Cenni, auquel je présente mes respects.

(1) D'après l'usage établi depuis Léon X, d'avoir toujours un cardinal de la famille Médicis, le pape Innocent XI venait de nommer le frère de Côme III, François-Marie, quoiqu'il eût toujours montré assez peu de dispositions pour l'état ecclésiastique. Il remit le Chapeau en 1709, et épousa la princesse Éléonore de Guastalla.

(2) C'est le célèbre ouvrage de Fontenelle : *Entretiens sur la pluralité des Mondes,* qui venait de paraître anonyme, in-12, à Paris, chez la veuve Blageart.

(3) Le voyage de Burnet en Italie était de l'année 1685. Sa relation, superficielle et satyrique, parut à Londres l'année suivante, un vol. in-8°.

Archivio Mediceo de Florence.

LETTRE CXIII.

MABILLON au GRAND-DUC DE TOSCANE, COME III.

Gênes, 16 septembre 1686.

Il faut enfin que la joie emporte sur moi ce que le respect, la vénération et la reconnaissance n'ont pu obtenir jusqu'à présent. Après avoir reçu tant de grâces et de bienfaits de votre Altesse Sérénissime, il était de la dernière justice de lui en témoigner nos très humbles et très sincères reconnaissances. Mais la honte causée par la considération de ce que vous êtes, Monseigneur, et de ce que je suis, m'a toujours empêché de m'acquitter de ce devoir, quelques pressants motifs que j'en aie eus d'ailleurs. Mais aujourd'hui que je vois tout le monde,

et principalement vos sujets, dans une réjouissance universelle à l'occasion de la promotion du Sérénissime prince Monseigneur votre frère, j'ai cru qu'il me serait permis d'entrer dans la foule pour en témoigner mon extrême joie à votre Altesse Sérérissime, n'osant pas le faire à la personne même de ce Prince Sérénissime, de qui je n'ai pas l'honneur d'être connu. La grande allégresse que tout le monde témoigne de cette promotion ne vient pas seulement de la part que l'on prend aux *intérêts* de cette famille si illustre, à laquelle on doit le renouvellement des sciences et des beaux arts, mais elle provient encore de l'espérance comme assurée que l'on a, que ce Prince fera pour la vertu et pour les lettres, ce que les Cosme, les Laurent, les Léon et les Léopold ont déjà fait, et que, comme votre Altesse Sérénissime est l'honneur des princes chrétiens par ses excellentes vertus, ce Prince aussi sera l'ornement principal du Sacré Collége, et l'appui de la vertu et des lettres dans toute l'Eglise. Il ne nous reste qu'à prier Dieu de conserver votre Altesse Sérénissime, les Princes Sérénissimes avec toute votre famille royale. Ce sont les vœux de Dom Michel, notre compagnon, et de moi qui suis avec un très profond respect, Sérénissime Prince, etc.

LETTRE CXIV.

MABILLON à BACCHINI.

Parisiis, 16 septembris 1686.

Vereor ne apud te inconstantiæ notam incurram, qui, cùm ad te de libris transmittendis memoriale jam scripserim, nunc illud emendare cogor. De Augustini voluminibus per nostros editis tenes quod dixi, nempe extremæ chartæ editionem jam prorsùs divenditam esse, nullumque primorum ex ea voluminum exemplum penes typographum superesse. Mediæ chartæ pro nostris pretium erat quindecim francorum pro singulis voluminibus : sed cum ad typographum pergo, is auctum pretium dixit.

Indignatus recessi; et cùm ad amicum quemdam rei gestæ historiam expono, ille dixit, se habere universos Augustini tomos extremæ chartæ, sed ligatos, quos vendere volebat. Conditionem accepi pro septuaginta quinque francis, quod pretium erat tibi a me significatum pro media charta non ligata. Ecce una mutatio. Sed accipe aliud inconstantiæ meæ factum. Portorium pro singulis libris ponderalibus, ex hâc urbe Lugdunum usque, est quatuor assium ac proinde crescet vecturæ pretium

longè supra summam, quam tibi primò significaveram. D. Anissonius Lugduni pretium solvet, tibique exactum pretium renuntiabit. Hæc tibi exponenda erant, amicissime Pater, ut tibi factum meum approbarem. Sed est etiam aliud, quod tua benigna interpretatione eget. Erant mihi quidam libri Florentium mittendi ad nostrum Magliabechium, et quosdam alios. Omnes in unum fasciculum conjeci cum tuis tumultuatim. Sed facilè tuos discernes ab istis, qui inscriptionem ad eos, quibus dirigendi sunt, singuli præ se ferunt. Id abs te peto, ut cùm fasciculum tuum acceperis cum tuis, ex reliquis alium fasciculum componi cures transmittendum ad nostrum Magliabechium, qui unumquemque libellum pro sua inscriptione distribuet. Ad hæc librum de *Liturgia Gallicana* ligatum quæso ut, cum incompacto libello de *Azymo*, R. P. Gaudentio nomine meo offeras. Habes ex adverso contenta in fasciculo. Mille obsequia nostro R. P. Abbati, totique sacro vestro conventui. Penè exciderat, quod in tuo illo fasciculo inclusus est libellulus de *cantu Juliensi* pro R. P. Abbate S. Salvatoris propè Ticinum, quem velim ipsi dirigas nomine meo cum multiplici significatione nostrorum obsequiorum. Salutat te tuosque noster Michael Germanus. Excusa præcipitem calamum. Vale.

Ms. particulier.

LETTRE CXV.

Jean DURAND et Claude ESTIENNOT à Charles BULTEAU.

Pax Christi.

Rome, le 20 septembre 1686.

Monsieur, la promotion que le Pape a faite au commencement de ce mois et dont je vous écrivis l'ordinaire dernier a causé des sentiments bien différents dans cette cour. Ceux qui ont été promus et ceux qui prennent quelqu'intérêt à leur élévation en ont témoigné bien de la joie. Les autres, au contraire, qui espéraient être du nombre des promus, et leurs amis, ont bien de la peine à dissimuler leur chagrin. M. le Patriarche Altoviti, entre autres, a fait davantage éclater le sien. Ce bon seigneur était un des plus anciens prélats de Rome, d'une probité reconnue, d'une naissance illustre, et qui, sous le pontificat précédent, avait souffert persécution jusqu'à essuyer les mousquetades pour plaire au premier ministre de ce pontificat-là. Heureux s'il eût souffert pour la justice, il serait au moins au rang des confesseurs, n'ayant pu arriver à la pourpre des martyrs. Il avait même, selon les apparences, toujours eu bonne dévotion d'être cardinal, et il avait d'autant plus de sujet de l'espérer sous le pontificat présent, que le Pape avait toujours témoigné faire état de sa personne,

et lui donnait souvent des audiences assez longues et assez favorables. Le jour que le Pape tint le consistoire, où Sa Sainteté créa les cardinaux, monseigneur Altoviti, qui se doutait que le Pape dût faire ce jour-là la promotion, ordonna à l'un de ses gens de se trouver au palais à l'issue du consistoire pour savoir ce qui s'y était passé. Cet homme qu'il avait envoyé voyant qu'on publiait la promotion, au sortir du consistoire, s'informa si le Patriarche Altoviti en était ; mais soit qu'on voulût lui donner du plaisir pour un moment, ou qu'on se moquât de lui, on lui dit qu'oui. Aussitôt il courut au palais de son maître lui donner cette nouvelle qu'on pouvait appeler bonne, si elle eût été vraie. Monseigneur Altoviti le crut tout bonnement et en attendait la confirmation par les visites et les compliments de ses amis. Mais quand il vit que personne ne venait le congratuler, et qu'ayant entendu nommer les nouveaux cardinaux, il ne se vit point du nombre, sa joie se changea en un tel chagrin qu'il serait difficile de l'exprimer. Enfin, il prit une résolution assez extraordinaire. Il écrivit d'abord deux lettres, l'une au Pape et l'autre au cardinal Cibo où apparemment il décharge son cœur et se plaint de l'injustice qu'il prétend lui être faite, et les ayant envoyées au palais, il monta en chaise et s'en alla à Camaldoli, ou à Vallombreuse ou en quelqu'autre lieu fort retiré se faire ermite. Dieu se sert de toutes sortes de moyens pour nous attirer à lui. Je souhaite que celui-ci vienne de lui et qu'il lui plaise donner à ce nouveau solitaire l'esprit de solitude et intérieur, le don de persévérance dans cet état,

et qu'après l'avoir détaché du monde par une voie si extraordinaire, il l'unisse uniquement à lui. Les autres prélats de Rome qui aspiraient au cardinalat n'ont peut-être pas eu moins de chagrin dans le cœur que le Patriarche Altoviti; mais ils ne l'ont pas fait éclater si haut; aussi tous n'ont pas la vocation à la vie érémitique.

Le Pape donna le chapeau jeudi dernier aux nouveaux cardinaux dans le consistoire public, c'est-à-dire à ceux qui se trouvèrent à Rome. Ils sont présentement occupés à faire leurs visites. Sa Sainteté a mis de nouveaux officiers dans la chambre apostolique en la place de ceux qu'elle a faits cardinaux. Monseigneur Bichi, Abbé de notre abbaye de Montmajeur, est auditeur de la chambre; monsignor Imperiali, trésorier de la chambre. L'abbé de Palestrine quitte son droit d'aînesse et la qualité de prince de Palestrine à son cadet pour être clerc de chambre, et monseigneur Homodei, ci-devant proto-notaire, devient clerc de chambre. Monseigneur Servien, camérier d'honneur du Pape, va en France porter la barette aux nouveaux cardinaux.

Hier il arriva un staphet qui apporta la nouvelle de la prise de Bude; mais nous avons été si souvent trompés que nous ne savons qu'en croire, quoique les Espagnols et autres partisans de la maison d'Autriche nous aient assez rompu la tête par leurs coups de pistolets et cris d'allégresse. A la première nouvelle de la prise de cette ville, quelques-uns de la lie du peuple allèrent encore vers la Juiverie pour la piller; mais le gouverneur a fait renforcer la garde qui est aux avenues de ce

quartier-là, ce qui apaisa le tumulte. Ces émotions populaires si fréquentes et avec si peu de fondement font croire à bien des gens qu'il y a quelque principal agent qui conduit cette machine. La nouvelle promotion n'a pas entièrement apaisé les esprits comme on se l'était promis.

On n'a pu trouver aussi ce livre contre les médecins imprimé à Naples; mais nous avons donné ordre à un libraire d'ici de le faire venir de Naples. Quand nous l'aurons, nous vous l'enverrons (1).

Je me recommande à vos saintes prières et suis votre etc.

F. J. Durand.

Je vous supplie de présenter mes respects au R. P. Dom Claude Guesnié et à tous nos savants sans excepter signor Goysot.

J'ai prié de nos amis de nous chercher le livre que vous souhaitez pour M. Bernier, et s'il ne se trouve pas à Rome, de le faire acheter ou à Capoue ou à Naples. Ce n'est pas ici la dépense ni l'oubli qui sont cause que vous ne l'avez pas.

F. Cl. Estiennot.

(1) Il s'agit du livre élégant de Leonardo di Capua, célèbre médecin et moraliste napolitain : *Parere intorno l'incertezza della medicina* imprimé à Naples par Bulifon, 1681 in-4°, qui fut suivi des *Tre Ragionamenti intorno alla incertezza de' medicamenti* imprimés par le même, sans date. L'illustre médecin Redi, qui ne se sentait point atteint par l'ouvrage, a peint spirituellement, dans une lettre, l'enthousiasme qu'il excitait parmi la haute société de Naples : *Un tale Lavagna ha scritto un libro contro il Parere ec. di Leonardo di Capua, e tutto Napoli sopra di ciò è sottosopra, ed*

i Cavalieri e i signori grandi di quella città hanno pigliato le parti e le difese di Leonardo di Capua, ma il volgo e la plebe de' mediconzoli grida, strida e lo vorrebbe lapidare, come scopritore della medicinale ciurmeria.

LETTRE CXVI.

MABILLON à MAGLIABECHI

Paris, ce 4 octobre 1686.

Je reçus hier deux lettres de votre part avec celle du R. P. Abbé de Badia de Florence auquel je vous prie de faire tenir cette réponse. Je vous suis extrêmement obligé du soin que vous prenez des choses qui regardent nos personnes et nos études. Mais si vous voulez me faire l'honneur de me continuer vos bons offices, je vous prie aussi de me permettre de vous témoigner nos reconnaissances. Vous nous désobligeriez si vous ne receviez les livres que nous avons envoyés de la manière que nous vous les adressons, c'est-à-dire par amitié. C'est violer les lois de l'amitié que de vouloir empêcher ce petit commerce. Si vous ne voulez pas qu'il soit gratuit à votre égard, nous sommes bien payés par avance par tant de présents que vous nous avez faits. Mais j'ai encore bien plus d'égard à l'amitié qui en est le principe, laquelle je préfère à tous les présents, étant le premier et le plus excellent de tous les dons. Ne pensez donc pas à nous rien envoyer, si ce n'est peut-être que vous trouvassiez le *Matthæus Bossius* entier; mais je ne veux pas absolument que vous

vous dépouilliez du vôtre pour nous. Pardonnez-moi si je parle ainsi; je ne souhaite pas que notre amitié vous coûte si cher.

Si vous aviez occasion d'écrire au R. P. Benoît Bacchini à Parme, je vous prierais de lui dire qu'il ne se mît pas en peine de faire transcrire la vie de S. Bonosus Abbé, puisque l'on vous en a envoyé la copie de Bologne. J'en remercierai dans peu de temps le R. P. qui a pris la peine de nous la copier.

Nous n'avons pas encore reçu le paquet que vous avez pris la peine de nous envoyer : mais il est arrivé à Lyon et nous le recevrons au premier jour.

Nous avons trouvé à Saint-Michel de Muran l'oraison funèbre de *Petrus Delphinus* et on nous en a donné une copie fort mal écrite, n'y en ayant qu'une seule imprimée dans Venise.

Ne parlons plus, je vous prie, de ce que l'on a écrit à Rome à mon sujet : je le pardonne de bon cœur à celui qui l'a fait, quoique ce soit contre la vérité. Je prie Dieu de lui donner de meilleurs sentiments. Je n'y veux plus penser. Je ne lairrai pas d'être son serviteur.

Il paraît un nouveau livre d'un docteur de Paris, intitulé : *De antiqua Ecclesiæ disciplina Dissertationes historicæ.* C'est M. Dupin qui en est l'auteur. Les honnêtes gens voudraient bien qu'il n'eût pas paru, et M. le chancelier même, que je vis avant-hier, nous témoigna qu'on l'avait surpris pour le privilége et qu'il voudrait que le livre ne fût pas imprimé. Cela renouvelle encore les contestations, qui n'ont été que trop agitées.

On m'a envoyé depuis deux jours, d'Angleterre, un beau livre imprimé à Oxfort, sous ce titre : *Francisci Willugbeii Armig. de historia piscium, libri quatuor* (1). On y continue aussi le même dessein touchant les plantes. Il faut avouer que les Anglais travaillent bien à présent : je souhaite que M. Schelstrate réfute efficacement leur erreur touchant la primauté de l'Eglise romaine (2). Mille remercîments à M. le prieur de Sainte-Félicité, à celui de Sainte-Lucie, au seigneur Mazzi et à M. le cav. Orlandini, de l'honneur de leur souvenir. Je suis tout à eux aussi bien qu'à vous. Dom Michel vous fait ses compliments, et il est aussi bien que moi, avec respect, votre etc.

(1) Le savant ouvrage de Willughby avait été revu par Jean Ray son ami, son condisciple et son gouverneur au collége de la Trinité de Cambridge, et imprimé in-folio aux frais de la société royale de Londres. « C'est à Ray et à Willughby, dit Cuvier, qu'était réservé l'honneur de donner pour la première fois une ichtyologie où les poissons fussent décrits clairement et sur nature, et distribués d'après des caractères tirés uniquement de leur conformation, où leur histoire enfin fût débarrassée de tous ces passages des anciens rapportés si arbitrairement aux diverses espèces par les auteurs du seizième siècle, et dont un si grand nombre sont eux-mêmes ou invraisemblables ou inintelligibles. » *Hist. des Poissons*, livre I.

(2) Le livre de Schelstrate qui parut l'année suivante a pour titre : *Dissertatio de auctoritate patriarchali et metropolicâ adversus ea quæ scripsit Ed. Stillingfleet*, *decanus Londinensis*, *in libro de originibus Britannicis*; Rome, in-4°.

LETTRE CXVII.

MABILLON A MAGLIABECHI.

Paris, ce 6 octobre 1686.

J'ai reçu l'écrit de M. Pietro Biringucci touchant les papes qui sont issus de la ville de Sienne (1). J'avais dessein d'écrire une lettre de remercîment à ce très honnête seigneur, pour le remercier tant de l'envoi de cette pièce que de la bonté qu'il nous témoigna lorsque nous étions à Florence, en nous introduisant chez le prince Gaston. Mais je vous prie de suppléer à mon défaut, et de marquer à M. Biringucci que l'on ne peut être plus reconnaissant que je le suis de ses honnêtetés. Un mot de votre bouche éloquente vaudra mieux qu'une lettre de ma main.

La pièce de l'Eucharistie que je demande est dans un original du Concile grec et latin, souscrit par les Pères du Concile. Je vous prie de me l'envoyer par la poste, en grec et en latin; elle est fort courte.

Pour ce qui est de la vie de saint Jean Gualbert et les autres choses que vous avez dessein de nous envoyer, je crois qu'en effet il vaudra mieux les envoyer par mer à la première commodité et les adresser à M. Anisson.

Je vous prie de donner ce mot de lettre au R. P. Poltri. Je ne vois point d'apparence que l'on veuille imprimer en cette ville les sermons de sainte Humilité.

Je vous prie de vous souvenir de la peinture de la papesse Jeanne, que l'on dit être à l'église cathédrale de Sienne, ce que je crois faux. Il est important d'éclaircir cela. Je suis avec tout le respect possible, votre etc.

Je ne sais si nous commencerons par les épîtres d'Ambroise, mais en tout cas, les choses que nous avons de vous occuperont bien la moitié au moins de nos recueils.

(¹) Le nombre de ces papes monte à huit et témoigne de la piété et de l'habile conduite des Siennois.

LETTRE CXVIII.

Michel GERMAIN à MAGLIABECHI.

Paris, ce 7 octobre 1686.

Il ne se peut rien de plus honnête, de plus chrétien et de plus obligeant que la lettre dont il vous a plu m'honorer. Je l'ai lue avec un singulier plaisir, et après en avoir communiqué à Dom J. Mabillon tout le contenu, j'en ai usé de la manière que vous me marquez, soyez-en très sûr. J'entre entièrement dans votre sentiment touchant l'ouvrage qui se présente à copier dans la bibliothèque de l'Annonciade; la prudence et la charité vous ont inspiré d'attendre le temps commode pour en tirer copie. Pour ce qui est de celui d'Humbert qui est à Saint-Laurent, il n'y a nul inconvénient puisqu'il est entièrement honorable, et qu'il favorise partout

la cause de Grégoire VII, dont notre Père tâchera dans le premier volume des Actes de justifier la conduite et les saintes intentions. Il en est de même et encore plus utile, de nous faire part de ce que nous vous demandons de l'armoire gardée soigneusement à la chapelle de la république de Florence, qui est au vieux palais. Entre autres choses, il y a un grand parchemin où les actes du concile de Florence sont écrits en grec et en latin. Nous n'avons pas besoin de ce vénérable original dont on a un semblable à Bologne et un autre ici à Paris. Mais il y a une autre petite pièce qui est comme l'appendice de ce même concile, laquelle est fort courte et écrite aussi en grec et en latin, et souscrite des Pères grecs du concile. Elle contient en peu de paroles les sentiments de ces Pères touchant plusieurs articles de foi et entre autres ceux de la présence réelle du corps de J.-C. dans l'Eucharistie, de la transsubstantiation, etc. Il vous souviendra, Monsieur, que nous dîmes pour lors que cette pièce serait très importante à l'Eglise dans la conjoncture présente de la conversion des Calvinistes, si on la publiait en cas qu'elle n'ait pas encore été imprimée; car vous savez, Monsieur, que le ministre Claude et les autres ont eu la hardiesse d'avancer que les Eglises orientales avaient toutes la même doctrine qu'eux sur l'Eucharistie et sur la plupart des points controversés. Nous avons parlé de cette explication des sentiments des Pères grecs du concile de Florence à monseigneur de Meaux et à d'autres évêques et prélats et docteurs, qui tous reconnaissent que cette pièce n'a pas encore paru,

et qu'il est absolument nécessaire qu'on la produise. Ce sera une gloire due à la grande et incomparable piété de S. A. S. le Grand-Duc, que ce soutien de la foi catholique vienne de son trésor.

Dom J. Mabillon travaille avec une diligence incroyable à mettre ses Mémoires en état de paraître au public. Il commencera par la description de notre *Iter Italicum* qui est presque entièrement achevé. Dieu sait avec quels termes il se complaît lui-même à exprimer la haute idée qu'il a du mérite, de la grandeur, de la bonté et de la vertu de ce prince, aussi bien que de l'obligation que nous avons à S. A. S. Rien ne peut mieux convaincre le public de ce qu'il en dira aussi bien que de vous, Monsieur, dont je ne crois pas devoir vous faire le détail, que le prompt envoi de la copie de cette pièce. Comme elle n'est pas longue, si elle ne pouvait être prête quand vous nous enverrez les autres ou l'autre de Saint-Laurent, je crois que vous feriez bien de nous l'envoyer par la poste, d'autant que nous commencerons notre impression par les pièces que nous avons trouvées à Florence par votre moyen, ce qui doit composer, avec la description de notre *Iter Italicum*, un volume in-folio. Il n'est pas nécessaire qu'on sache à Rome que notre intention est de commencer par la publication des pièces de Toscane. Vous savez qu'à Rome on veut primer en tout et partout. Je crois qu'il est inutile de vous marquer que le grec des Pères de Florence ne nous est pas moins nécessaire que le latin que nous vous demandons. Cela n'est pas une affaire, la pièce étant fort courte. Il est vrai que l'on

réimprime en Angleterre le saint Irénée, et que même on y songe à une réimpression de saint Cyprien à laquelle on assure qu'on ajoutera le livre qui a paru depuis peu sous le titre de *Dissertationes Cyprianicæ*. Vous savez ce que c'est, et vous conviendrez facilement avec moi que cet ouvrage n'a guère plus de rapport avec la réimpression de saint Cyprien qu'avec celle de tous les autres Pères de l'Eglise de ce temps-là. Il faut, au reste, avouer que les Anglais ont d'habiles gens, et qu'ils font tous les jours des ouvrages très doctes. Que ne rentrent-ils dans le sein de l'Eglise catholique? Je ne vous ai point écrit exprès d'un nouvel ouvrage latin in-4° d'un de nos docteurs nommé M. Dupin. Il contient plusieurs dissertations touchant l'autorité du Pape. Je n'ai pas encore eu le temps de le lire, mais ceux qui l'ont vu n'en sont point contents, parce qu'il affaiblit trop l'autorité et la prééminence du Saint Siége. Nos évêques mêmes prétendent qu'il s'éloigne sur cet article de leurs véritables sentiments, qui sont bien éloignés de ceux de cet auteur sur ce premier point de l'autorité divine du Saint Père. On vient de donner une nouvelle édition du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, réduit en lieux communs par ordre alphabétique (1). Comme cet ouvrage est un des meilleurs qu'on ait entre les spirituels, peut-être qu'il serait bon qu'on fît la même chose en Toscane; ce qui servirait peut-être à la perfection des sujets de S. A. S. Le P. Lanfredini, doyen de la Badia, trouverait peut-être là de quoi exercer sa belle plume. Je vous remercie des nouvelles littéraires que vous m'apprenez de Naples. Ce qui occupe

le plus nos imprimeurs, ce sont une infinité de livres qu'on fait pour l'instruction des nouveaux convertis, qu'on distribue à milliers dans les provinces ([2]). Je continue à vous supplier de permettre que tous ces Messieurs, et les Révérends Pères de notre connaissance à Florence trouvent ici, sans les nommer, les respects de Dom J. Mabillon et les miens. Faites-moi aussi la grâce et la justice d'être entièrement persuadé que je suis plus sincèrement et d'un meilleur cœur que personne, votre etc.

([1]) Cette édition peu connue a pour titre : *Les Élémens de la Perfection Chrétienne ou les quatre livres de l'Imitation de J.-C. rédigés en lieux communs, selon l'ordre alphabétique*. Paris, veuve Edme Martin et Jean Boudot, 1686, in-12.

([2]) Bayle annonçant dans les *Nouvelles de la république des lettres* de juin plusieurs ouvrages de controverse, commence ainsi son article : « Les livres de cette nature se multiplient tellement en France, qu'ils demanderaient eux seuls tout un journal ; la librairie n'y roule plus que sur cela; plusieurs personnes d'esprit commencent à s'ennuyer de ce manége..... Heureux M. de la Thaumassière, avocat de Bourges, d'être dans une province où les imprimeurs ne seront pas détournés de travailler à son Histoire de Berry. » Malgré l'ironique saillie de Bayle, ce prosélytisme par la presse sera toujours préférable à celui des dragons et des cuirassiers.

Ms de la Bibliot. royale.

LETTRE CXIX.

BACCHINI À MABILLON.

Parmæ, die 14 octobris 1686.

Tres jam hebdomadæ elapsæ sunt, ex quo meo nomine à Bancario Parmensi, qui vocatur il sig.

Tondu, missa est scheda Lugdunum domino Horatio Luizzi, suo ibi agenti, ut vocant; vigore cujus solvere debet Dominis Anissoniis pretium librorum quos mittere te, dignatus es scribere, videlicet francos 189.

De hâc re te admonitum volo, ut scias me quanto citius curasse ut debito satisfacerem meo, licet ei, quo ob tuam humanitatem teneor nunquam satisfacturum sciam. Expecto non sine impatientiâ libros eosdem, qui mihi maximo usui erunt, sed usque modo nihil de illis rescivi, nec bibliopola Ticinensis, cui rem commendavi, quidquam *scripsit*.

Epistolæ Alberti Sarthianensis descriptæ sunt, nec non quædam alia; sed oportet opportunitatem expectare, ut commodè mittantur. Tabellariorum usus in ea re incertus, et nimis dispendiosus. Attamen si quid de hoc jusseris, exsequar statim.

Hæc sunt, Reverendissime Pater, quœ in præsentiarum tibi scribenda habeo. Reverendissimus Pater Abbas, sicut et Pater Prior, Patres *lectores*, omnesque monachi, te et sodalem tuum Patrem Dominum Michaelem salutatum volunt. Ego item, ut soleo, utrosque officiis obsequentissimi cordis prosequor. Excusa, quæso, pro tua humanitate, epistolam malè conceptam, et pejùs exaratam; dùm rogans ut aliquid jubeas, quo meum obsequentissimum animum probem, me suscribo, etc.

Arch. du Vatican.

LETTRE CXX.

MABILLON à Monsignor CIAMPINI.

Paris, le 21 octobre 1686.

J'ai reçu les mémoires que vous avez eu la bonté de m'envoyer touchant Cencius, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je vous prie, à votre loisir, de me donner aussi quelque instruction touchant le tombeau qui a été trouvé à Naples, dont vous m'avez fait la grâce de me donner le crayon : savoir en quel lieu il a été trouvé, s'il était de marbre, et les autres circonstances que vous en saurez. Permettez-moi aussi, s'il vous plaît, de vous demander en quel livre vous m'avez fait voir que Mombritius avait tiré ses vies de saints de l'archive de Saint-Jean de Latran. Je vous demande pardon de mes importunités.

Il paraît ici depuis peu un livre imprimé sous le titre de *Dissertationes Ecclesiasticæ*, dont l'auteur est un docteur nommé M. Dupin. Il traite des quatre propositions du clergé de France. Ce livre a été fort mal reçu des honnêtes gens, et M. le Chancelier a défendu qu'on le vendît. Il est fort fâché que ce livre ait paru, comme il me l'a témoigné lui-même, aussi bien que plusieurs évêques.

On nous mande ici que vous avez trouvé l'invention d'une nouvelle lunette d'approche. Que ne suis-je à Rome pour en faire l'expérience (*), et

pour vous renouveler mes très humbles respects et mes reconnaissances. Mais il faut se contenter de le faire par lettres, comme je le fais de tout mon cœur, en vous assurant que je serai toute ma vie aussi bien que Dom Michel, votre etc.

(1) Ciampini avait publié cette année à Rome un livre in-4° sur les nouveaux télescopes.

Ms. particulier.

LETTRE CXXI.

Claude ESTIENNOT à MABILLON.

Pax Christi.

Rome, ce 22 octobre 1686.

Mon Révérend Père, M. l'abbé de Cabanes se nomme Dominique de Jarente de Cabanes; mais le nom de Cabanes est celui d'une terre qui est à la famille. Il a trois noms de baptême dont le dernier est Dominique, mais je crois qu'il suffira que vous le citiez sous celui de l'abbé de Jarente de Cabanes. Sa famille est une des plus nobles de la Provence et du Comtat d'Avignon; ils la croient descendue de Jarente, Abbé de Saint-Benigne de Dijon dans le XIe siècle; et comme ce prélat eut beaucoup de réputation et fit bien de l'honneur à sa famille, par reconnaissance elle prit le surnom de Jarente; c'est ce que porte la tradition.

Son Eminence monseigneur le cardinal Slusius

a reçu votre lettre et l'a lue avec plaisir ; comme il nous a institués, le P. Dom Jean et moi ses secrétaires français, nous y ferons réponse l'ordinaire prochain, et son Eminence nous a donné ordre de vous la faire d'une manière distinguée et à vous et au R. P. d'Urban. Il y faudra pourtant parler d'un style éminent; vous verrez comme nous nous en tirerons. Mon dit seigneur notre Abbé s'attend que dans les occasions vous lui ferez service, et persuadé qu'il en est, il nous ordonna hier de vous prier de lui envoyer par la poste et au plus tôt le livre de M. l'abbé Dupin *De antiqua disciplina*. Il paiera et le livre et le port ; vous savez qu'il n'épargne rien pour les livres, et il souhaite passionnément d'avoir celui-ci. Le précis que nous en a mandé M. *des cinq étoiles* lui a plu extrêmement; il vous prie même, quand il y aura quelque livre qui devra faire du bruit et qui pourra s'envoyer par la poste, de vouloir bien nous l'envoyer et mettre l'adresse pour moi; je vous tiendrai un compte exact de ce que vous aurez avancé et je prie le R. P. Dom Jean Prou ou le R. P. secrétaire, de vouloir bien vous donner ce qu'il faudra pour cela, car il n'y a rien à risquer et ce n'est pas l'Eminence que vous savez.

Je n'ai pu encore examiner les manuscrits de la bibliothèque de la Reine, dont je vous ai parlé, et voir si ce sont ceux que vous me marquez; en voici encore quelques-uns qui peut-être vous auraient échappé et à nous aussi. Vous verrez ce qui pourra vous être utile et on y travaillera *in tempore opportuno*.

1° *Onufrii Panvinii tractatus de variis modis eligendi pontificis;*

Nous en avons un que je crois un fragment de la bibliothèque du cardinal Altieri.

2° *Anonymus, de animo.*

3° *Diarium rerum gallicarum sub Carolo VII.*

4° *Catalogus authorum ineditorum.*

5° *Tractatus seu allegationes ducis Dansburg contra Ludovicum IX, regem Francorum.*

6° *Tractatus quòd officiarii regii non possunt excommunicari.*

7° *Fragmentum annalium Francorum Theodulpho Aurelianensi adscriptum.*

8° *Andreæ Maricanensis prioris historia Francorum ad annum MCLXXXVII.*

9° *Collectio Synodalis ad clerum Coloniensem, anno 1470.*

10° *Revocatio propositionum episcopi Ebroicensis, de conceptione, facta anno 1388.*

11° *Historia Ecclesiæ Turonensis.*

12° *Historia Mathildis imperatricis.*

13° *Vita Raynaldi abbatis Vezeliacensis.*

14° *Vita sancti Vodoaldi presbyteri.*

15° *Cartularium ecclesiæ Petræ sanctæ.*

16° *Catalogus ecclesiarum Franciæ.*

17° *Rodulphi episcopi Nemausensis canones pœnitentiales.*

18° *Giraldi Cambrensis Epistola et collectio variarum cartarum.*

19° *Fratris Francisci de Monte Belluna planctus de miserabili statu Franciæ.*

20° *Optantii libellus de Vitiis.*

21° *Roberti de Euromodio, monachi claravallensis, tractatus super documenta Catonis.*

22° *Anonymus, De vestimentis sacerdotalibus.*

23° *Mathei Vindocinensis carmina in Tobiam.*

24° *Hincmari carmina de fonte vitæ.*

25° *Antonii Raudensis epistolæ variæ.*

26° *Laurentii Prioli, Venetiarum Ducis, constitutiones.*

27° *Propositio facta coram Eugenio IV in consistorio per Petrum episcopum Meldensem pro requisitione concilii generalis, anno 1444.*

28° *Episcopi Jaensis historia ecclesiastica et tractatus de dogmatibus christianæ fidei.*

Voyez en tout cela s'il y a quelque chose qui passe pour vous. Nous fûmes hier à la bibliothèque

du cardinal Chigi où nous prîmes les manuscrits *De ecclesiis galliæ et unionibus ipsis factis* à quoi nous travaillerons le plus tôt que nous pourrons. Le seigneur Thomasso de Juliis vous salue ; vous ne l'oublîrez pas dans votre *Iter Italicum*; il est autant attaché à l'étude et à servir son patron que son neveu l'est peu, car il est encore à se promener depuis le mois de juillet.

M. Mazzi de Florence m'a envoyé son livre *De Matrimonio* (1), et m'a fort recommandé un jeune homme à qui j'aurais fait copier la vie de saint Nicolas s'il avait su écrire le grec.

Nous travaillons présentement à la bibliothèque Vaticane aux *variis lectionibus* de saint Hilaire sur les psaumes. Je vous prie de le dire au R. P. Dom Pierre Coustant, à qui je souhaite une bonne santé et une conversion parfaite et sincère, et au P. Dom Julien Raguideau. J'ai de la joie de la réintégrande des RR. PP. Seroux, Rougié et Lamy; pour le R. P. Dom Mommole, il n'en a plus de besoin.

M. le cardinal Capisucchi nous fit encore jeudi l'honneur de nous venir voir à Casa, où il fut près d'une heure. Il attend réponse de la lettre qu'il vous a écrite et je la lui ai promise. L'affaire est de conséquence et votre jugement sur le titre fera celui de cette Cour.

On attend votre *Iter Italicum* avec empressement. Monseigneur le cardinal Casanata qui vous salue, me demanda quand vous travailleriez à l'histoire des cérémonies; il croit que ce sera un ouvrage fort utile; nous y contribuerons de tout ce que nous pourrons, car je crois que vous aurez un extrait de

tous les *Diaria* des maîtres de cérémonies depuis près de deux cents ans ; on n'en trouve pas de plus anciens. Dom Jean fait dessiner l'image de l'Empereur de la bible de S. Paul, et s'ingénie pour vous avoir un *ritratto* de la Véronique qui soit exact. Il n'est point parti de barques, ni de navires; c'est pourquoi ce que nous vous envoyons est encore à Rome; nous y joindrons un autre petit paquet de tout ce que nous avons copié depuis. Il n'y a que la vie d'Ambroise Camaldule que nous ne pourrons pas vous envoyer, que vous ne nous ayez donné une notice plus exacte du manuscrit, et que le P. Sei, bibliothécaire de la *Chiesa nova*, ne soit de retour de la campagne. Tous les *Monsignori* et vos amis vous saluent. M. Schelstrate attend le livre *De antiqua disciplina Ecclesiæ* pour rendre le sien public, et nous l'attendons pour Monseigneur notre Abbé, *presto, presto. Bacio le mani a vostra Reverendissima paternità.*

(¹) Le titre véritable et singulier de ce traité théologique (sur le mariage, est *Mare magnum sacramenti matrimonii in exiguo*, La grande mer du sacrement de mariage en raccourci), résumé in-folio, imprimé à Venise.

Ms de la Biblioth. royale.

LETTRE CXXII.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, li 25 ottobre 1686.

Questa sera al tardissimo, ricevo due lettere di V. P. R., una de' 4 del presente e l'altra de' 6;

come anche una altra lettera dell'ottimo e dottissimo Padre Germain de' 7 del presente. Perchè l'ora è tardissima, risponderò la seguente settimana a tutte le dette lettere. Per ora le ne avviso subito la ricevuta, e le ne rendo mille milioni di grazie, essendomi veramente state più grate d'ogni tesoro. Domattina consegnerò in propria mano del P. Abate di Badia la sua, come anche l'altra al P. Poltri. Come ho detto, io risponderò la seguente settimana, e per ora brevemente le accennerò, come V. P. R. sarà servita in tutto quello che si degna di comandarmi.

Il sig. abate Mignanelli, che adesso credo che sia canonico della cattedrale di Siena, in una sua lunga lettera de' 14 del presente, mi impone il riverire V. P. R., e'l P. Germain, in suo nome, e confermarle la grandissima stima che fa del loro incomparabil merito. Intorno alla domanda di V. P. R., nella sua lettera mi scrive le seguenti parole che le trascriverò per l'appunto : « Le dico dunque brevemente, come intorno al particolare della Giovanna Papessa, è verissimo che fosse in questo duomo a tempo del cardinal Baronio; ma da Clemente VIII fù fatta levare, per opera del medesimo Baronio appresso al cardinal Tarugi, allora arcivescovo di questa città, il quale s'adoperò col serenissimo Gran Duca, acciò n'interponesse la sua autorità; come si ha da una lettera dell'istesso Baronio a Florimondo Remondo, il quale la rapporta nella sua favola di Giovanna Papessa, come osserva anche il P. Alessandri alla parte seconda del secolo nono, dissertazione terza, rispon-

dendo a questo frivolissimo argomento e a tutti gl'altri, diffusamente; ed a me pare si possa aggiugnere a ciò che dice il P. Alessandri, che essendo fatta quella parte della chiesa dove era questa statua, nel XIV secolo, doppo il principio, come si raccoglie da nostri scrittori, non è maraviglia che lo scultore seguisse l'errore del volgo, che senza esaminare esattamente la verità del fatto, viveva allora in molta cecità ed ignoranza in questa materia. Ciò che dice Monsieur de Launoy che ancor vi sia, è falso; se però non volesse intendere della materia sola di quella statua, laquale come io trovo nelle scritture antiche di quest' opera, fù a tempo di un rettore di casa Finetti, per ordine del Gran Duca, con lettera al suo auditore, mutata in quella di Zaccaria primo, e oggi si vede rappresentante la figura e il nome di questo pontefice. E ciò è quanto posso dirle sopra questo particolare. »

Hò trascritte a V. P. R. le parole per l'appunto della lettera che mi ha scritta il sig. abate Mignanelli, dalle quali si vede, che quella statua vi è ancora, ma non rappresenta più la Papessa Giovanna, ma Zaccaria primo.

Da molti mi viene scritto, che'l sig. abate La Roque, ne'suoi giornali, si degna più volte di nominarmi con lode. Questo è un effetto della sua somma cortesia, non meritando io questi onori per capo alcuno. La prego per tanto a farmi grazia quando s'abbatta a vederlo, di riverirlo in mio nome e rendergliene da mia parte umilissime grazie.

Questa settimana mi è stato trasmesso il seguente

opuscolo, che è di due soli fogli : *Considerazioni per lequali, mediante la grazia di Dio, l'anima può pervenire al dispregio delle cose terrene, e all' amor delle cose celestiali, di S. Bernardino da Siena. Prima edizione. In Lucca per Jacinto Paci,* 1686, in-12. Il detto opuscolo fù copiato secondo che quivi si legge, nel 1563, dall'originale già composto e scritto di propria mano da san Bernardino da Siena. La copia si è trovata nel Collegio Romano, fra le scritture che furono già del P. Girolamo Brunelli Sanese, della compagnia di Giesù. Ha trovata adesso la detta copia il P. Gio. Francesco Vanni, che credo che legga la lingua ebrea nel Collegio Romano, e l'ha mandata a Lucca al sig. Domenico Vanni suo fratello, che l'ha data in luce. Se V. P. R. ne vuole un esemplare me l'accenni, che le lo manderò subito nella maniera che mi avviserà.

Anche in Siena si stampa un altro opuscolo, scritto già da san Bernardino, e non mai pel passato impresso che da in luce il P. Dezza della Madre di Dio.

Con che supplicandola dell' onore de' suoi stimatissimi comandamenti, la riverisco e mi riconfermo ec.

Riverisco l'ottimo e dottissimo P. Germain. La prego quando s'abbatta a vedere i seguenti dottissimi signori a farmi grazia di riverirgli in mio nome, sig. abate Baluzzi, sig. canonico Joly, sig. Paolo Pellisson, sig. abate Menagio, sig. Emerico Bigot, sig. Sansone, sig. Du Cange, ec. Mostrerò la lettera di V. P. R. domattina al sig. Biringucci. Scriverò quanto V. P. R. mi comanda al P.

Bacchini, sarà V. P. R. servita de l'*Humbertus* e di tutte l'altre cose, come del concilio di Firenze.

Quì incluso le trasmetto un epigramma del sig. Ramazzini.

Faites-moi la grâce de me dire en quelle estime est le P. Homey, religieux de Saint-Augustin, e se le sue opere hanno tanto credito come lo pretende detto Padre.

Ms. de la Bibliot. royale.

LETTRE CXXIII.

MAGLIABECHI à MABILLON.

Firenze, li 10 novembre 1686.

Ecco a V. P. R. la risposta alla sua lettera, del Serenissimo Padrone, tutto stimo ed affetto, pel mio degnissimo, dottissimo e riveritissimo P. Mabillon.

Sono adesso apportatore a V. P. R. di una cattiva nuova. A'giorni passati, mandai a V. P. R. una lettera latina del P. Beverini, de' 23 del passato, che stimo che riceverà senza indugio. Il giorno dopo a che'l detto P. Beverini ebbe scritta a V. P. R. la detta lettera sorpreso da fierissimo accidente, per apertura di vena nella testa, in meno di mezza ora, se ne morì. Aveva esso superata una malignissima febbre, e mentre che erano tre o quattro giorni che se ne trovava libero, e riceveva le congratulazioni degl' amici, dal suddetto accidente, è stato morto. Gl'ultimi che abbia riveriti siamo stati noi, avendo scritto a V. P. R. ed a me, un solo giorno avanti della sua morte. Questa perdita mi ha trafitta l'a-

nima, ma se'l Signore Dio ha voluto così, è necessario l'acquietarsi nella sua santa volontà. Oltre alla letteratura, era di una cortesia senza pari, e d'incorrottissimi costumi, onde mi giova sperare, che da questa valle di miserie, se ne sia volato a godere la gloria eterna del cielo.

Senza indugio manderò a V. P. R. quella copia del concilio Fiorentino, e tutte l'altre cose che V. P. R. mi domanda. La detta copia del concilio Fiorentino la manderò per la posta, perchè V. P. R. possa inserirla nell' *Itinerario* d'Italia.

Come quà le dissi, io ho molti manoscritti, e se V. P. R. ne volesse dare in luce alcuno, o nel suo *Itinerario* d'Italia, o altrove, ad ogni suo cenno le li farò copiare.

Ultimamente le scrissi, che tra le mie scritture, mi era data alle mani la seguente : *Instructiones pro Papa Eugenio Quarto, datæ nuntiis missis ad principes christianos contra congreg. Basil. principia. Post benedictionem, et litterarum et cœt!...* Finisce, *ad ea quæ objiciuntur contra Romanam Curiam.* Facilmente sarà stampata, o ne' Concili del P. Labbe, e del P. Cossart, o in altro luogo, ma se non fosse impressa, ed alcuno volesse darla in luce, io le la farò copiare.

Il P. Poltri riverisce umilmente V. P. R., e mi impone lo scriverle, che santa Umiltà, scrisse que' sermoni in lingua latina, non in lingua toscana. Ho mandata la copia di uno di questi sermoni al P. Papebrochio, che mi scrive, che vuole stamparlo per un saggio, negl'ultimi due tomi degl' *Atti de' santi di Maggio*, che adesso ha sotto'l torchio. Il

P. Casari è stato alcuni giorni in Firenze, onde è venuto più volte al mio povero museo, e mi ha detto che ha trovati non so che manoscritti, e che lavora per V. P. R. In Venezia si ristampa il libro del P. Elizalda intitolato : *Forma veræ Religionis quærendæ et inveniendæ*, che era già stato impresso in Napoli, come ben sa V. P. R.

La prego quando per fortuna si abbatta a vedergli, a farmi grazia di riverire in mio nome, i dottissimi signori, sig. Du Cange, sig. abate Baluzzi, sig. abate Menagio, sig. abate Joly, sig. Bullialdo, sig. Bigot, sig. Pellison, sig. Sansone, sig. abate de La Roque.

Con che supplicandola dell'onore de'suoi stimatissimi comandamenti, e riverendola mi confermo ec.

Riverisco con tutto il cuore l'ottimo et dottissimo P. Germain.

Il seguente nobil sonetto, facilmente non dispiacerà al sig. abate Menagio, e a gl'altri signori, che in Parigi, si dilettano della nostra poesia.

Per la morte del Padre Bartolomeo Beverini,

SONETTO DEL SIG. DOMENICO BARTOLI.

Così maligna Dea, con cieca guerra,
Ancidi tu, chi più di vita è degno ;
E'l lauro che del ciel vince lo sdegno,
Di tuo ferro al furor, cede e s'atterra ?
Così senza pietà mandi sotterra,
Chi fù d'alta virtù, pregio e sostegno ;
E spingi a morte il più sublime ingegno,
Che mai forse fin qui, vivesse in terra ?
Ma senti ; quell'Orfeo, di cui si spoglia,
Il Serchio empia per te, con più bel vanto,
Vo' che meco in Parnaso, oggi s'accoglia,
Sì disse Febo, e se lo pose accanto ;
Ma il cor li punse invidiosa doglia,
Quando maggior di se, provollo al canto.

Tutti gl'amici riveriscono V. P. R. e mi creda che non passa giorno che nel mio povero museo, non si faccia soavissima commemorazione del suo gran merito. Dalla lettera di V. P. R. veggo, che ha una copia scorrettissima dell' Orazione per la morte del generale Pietro Delfino, onde le manderò io il mio esemplare stampato.

Mi parve che V. P. R. mi dicesse che bramava gl'*Atti di S. Proto e di S. Jacinto*, scritti dal beato Ambrosio Camaldolense. Ad suo ogni cenno le li farò copiare.

Bibliot. de Parme.

LETTRE CXXIV.

MABILLON à BACCHINI.

Parisiis, 11 novembris 1686.

Brevem ad te epistolam scribo in præsens, sed vereor ne grandem tibi inde molestiam procreem. Dum lustraremus bibliothecam Padolironensis Monasterii, occurrit nobis inter alios codex ms. continens : 1° *Summam* Johannis Beletti *de ritibus Ecclesiæ*, deinde *Tractatum* Gezonis monachi *de corpore et sanguine Domini*. Hujus Gezonis præfationem indicemque capitulorum tantummodò descripsimus, nec prævidere nobis licuit, quanti liber iste futurus esset momenti ad stabiliendam fidem catholicam in his motibus, quos a Calvinistis patimur. Nunc verò cognita hujusce libri utilitate, te rogo, mi Pater, utere tua auctoritate, et si licet adhibe etiam auctoritatem, Rev. Abbatis tui, et nostri, ut copiam

hujusce libri Gezonis quantociùs habere possimus, si codicem ipsum obtinere ad tempus non liceat. Ages in hac re causam non solùm nostram, sed etiam Ecclesiæ, qua nihil tibi antiquius esse persuasum habeo. Ex te resciam, quæso, quid indè, sperare possim.

Scripsi postrema hebdomade ad Rev. Abbatem Bobiensem de lapillis illis quorum mentionem in postremis tuis faciebas. Significavit mihi nuper noster Magliabechius te cogitare nescio quam editionem scriptorum, quæ in meum honorem redundant. Rogo te, amantissime Pater, si qua te tanget cura mei, ut ab ejus modi editione abstineas. Idem peto a R. P. Gaudentio, qui ejusdem rei conscius est. Tantis honoribus ferendis impar sum, atque prorsùs indignus. Sincerè et candidè loquor, vim mihi feceris, si hanc editionem non prohibeas, idquod a bonitate et amore in me tuo expecto. De his hactenùs. Tardiùs fortasse quàm optarem ad te libri nostri pervenient, qui tamen a die septembris ab hac urbe dimissi sunt versùs Lugdunum. Plurimam salutem Rev. P. nostro ego sociusque meus D. Michæl Germanus apprecamur, eique obsequia nostra in perpetuùm vovemus. Totum religiosum cœtum vestrum, in primis vero R. P. Priorem, et P.P. Lectores, salvere jubemus. Vale a me, et a nostro Michaele.

LETTRE CXXV.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Paris, ce 18 novembre 1686.

J'ai reçu la lettre obligeante que vous m'avez fait la grâce de m'écrire du 25 octobre, avec l'épigramme du seigneur Ramazzini, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je ne vois pas les choses disposées à présent pour faire imprimer toutes ces pièces. Il faudra ménager les moments lorsque l'occasion s'en présentera favorable; car vous savez que le grand secret dans ces sortes de choses est qu'elles soient faites *in tempore*. Je vous suis toujours extrêmement obligé du soin que vous avez de ce qui regarde notre grand Monarque : et vous ne vous trompez pas lorsqu'en cela vous croyez me faire plaisir.

Je suis fort content de la réponse que vous a faite M. l'abbé Mignanelli au sujet de la statue de la Papesse Jeanne. J'ose encore vous prier de lui en témoigner mes reconnaissances lorsque vous aurez occasion de lui écrire.

Je ne manquerai pas au premier jour de témoigner à M. l'abbé de La Roque le sentiment que vous avez de ses honnêtetés à votre égard.

Je suis extrêmement fâché de ce que le ballot de livres que j'envoie à Parme n'est pas encore arrivé. Il a été longtemps en chemin d'ici à Lyon.

J'espère qu'il ira plus vite de Lyon à Parme. Vous savez que vos livres y sont enfermés : et je souhaiterais que vous les eussiez reçus au plustôt. Je vous recommande la copie du Concile de Florence touchant l'Eucharistie, comme aussi le reste de ce qui nous manque du. traité d'Humbert, cardinal, qui est dans la bibliothèque de Saint-Laurent.

Nous commencerons bientôt l'impression de notre voyage d'Italie. Vous n'y serez pas traité assurément comme le bibliothécaire de Bénédictbayrn en Allemagne l'a été dans l'*Iter Germanicum* (¹). Nous serions les plus ingrats du monde, si nous pouvions oublier les obligations infinies que nous vous avons. Je souhaite qu'au moins vous n'ayez pas sujet d'être mécontent de nous, quoiqu'à vrai dire je vous prierai d'avoir beaucoup plus d'égard à la bonne volonté que nous avons, qu'aux bons effets.

Je ne sais rien de nouveau touchant la littérature. Le Glossaire grec de M. Du Cange n'est pas encore prêt d'être achevé. La raison est qu'il faut lui envoyer les épreuves de Lyon à Paris par la poste. On tâchera d'abréger cette longueur, en lui faisant donner un imprimeur ici. En ce cas il sera bientôt conclu.

Les réviseurs du livre de *Disciplina ecclesiastica* de M. Dupin n'ont pas encore fait leur rapport. Cependant l'édition sera bientôt distribuée; j'aurais souhaité que cette révision eût été faite avant l'impression de ce livre (²).

Vous aurez su sans doute la cérémonie royale qui a été observée lorsque M. le cardinal Ranucci a reçu le bonnet de la main du Roi. Il ne s'est rien

vu de plus beau, à ce que l'on en rapporte, car vous pouvez bien croire que je n'y étais pas, et M. le Cardinal en est tout pénétré. M. l'évêque de Strasbourg et celui de Grenoble voudraient bien avoir reçu le même honneur. Obligez-moi de faire nos amitiés à tous nos amis de Florence, dont la mémoire ne s'effacera jamais de nos cœurs. Dom Michel est tout à vous aussi bien que moi qui suis votre etc.

Je voudrais bien savoir le nom du Père Abbé de Saint-Procule de Bologne.

(1) La mésaventure de Mabillon et de Michel Germain au couvent de Bénedictbayrn, près Munich, offre une scène littéraire et patriotique, fort agréablement racontée dans l'*Iter Germanicum* : « In vigilia Nativitatis beatæ Mariæ, sub vesperam, ad Benedictoburanum cœnobium accessimus, boni ominis nomen : sed res nec nomini, nec festo respondit. Solemnis erat ipsa die translatio sanctæ Anastasiæ, cui ecclesia loci dedicata est. Cum diu in vestibulo monasterii constitissemus, circumstante nos famulorum turba, qui nos avide prospectabant quasi ex novo orbe advectos, dictum est tandem nobis non superesse locum in diversorio, propter hospitum, qui eo die illuc convenerant, multitudinem. Hospitii præfectus, vir sane honestus, visus est id gravatè ferre, obtulitque vadem schedulam ad comparandum noctis insequentis hospitium. Actis gratiis, nulla viatici necessitate nos eò deflexisse reposuimus : sed ad videndum ea, quæ ad historiam monasterii atque Ordinis in suis monumentis pertinere possent. Hoc unum rogare, ut per breve quod ad noctem supererat temporis spatium, liceret monasterium et bibliothecam lustrare. Non potuit negare vir bonus. Itaque vidimus cœnobium novis et præclaris ædificiis instructum, ecclesiam nondum absolutam, bibliothecam elegantem cum pergula ad libros superiores. Vocatus e cænaculo bibliothecarius adfuit, incoctam bilem in Francos despumans. Multa jactantem comiter excipiebat Michaël noster, evolvendis libris aliàs intentus, patienterque, ferebat pro tempore : sed cum iræ longius irent, modestè cum eo pugnabat, non quidem tunc Germanus, sed, ut res exigebat, ex animo Gallus. Ille nihilò placatior, duriora reponere, falsos rumores pro veris in os ingerere,

Venit in Michaelis auxilium Helvetus interpres noster, etiam latinè sciens, qui multa aptè de Rege ac de regno, deque tota gente (et is quondam ex regiis excubitoribus fuerat) honorificè *dixit*. Hic vix pedem ex bibliothecæ aditu nescio quid visurus *extulerat*, cùm bibliothecarius fores ipsi cum multo fragore occlusit. Hæc non sine fremitu senserunt in suo regno Musæ humaniores. Interim libros revolvere pergimus, atque inter editos sparsim etiam scriptos invenimus. In illis feliciter unus occurrit, primorum fundatorum Abbatum epitaphia versibus continens, ex quibus constat eos Francos fuisse : Ergo, inquam, non tam male de vobis meriti sunt Franci, quibus vestram debetis originem. Et quidem eo titulo nobis jus hospitii vindicare licebat. Sub hæc, dum illi nescio quid mussitant, epitaphia describimus, quorum hæc summa est: Francos germanos, scilicet Lantfridum, Waldramnum, et Gundramnum, ex aula Pippini eo secessisse, atque unum *post alterum* conditi ab se loci Abbates fuisse. In *alio codice*, *homiliis* per annum præmittitur Caroli Magni epistola, a nobis edita in lib. I. Analectorum. In alio, Acta sancti Fotini et sanctæ Balbinæ, martyrum Lugdunensium. Hæc cursim tantùm delibare nobis licuit, cùm instantis noctis tempus cogeret nos in viculum aliquantisper dissitum divertere, ubi duæ tantùm domunculæ erant in regia ad Tirolenses via, sed honestius hospitium quàm ut in agresti *loco* nobis sperandum foret.

(2) La révision du livre de Dupin, avait été principalement provoquée par les plaintes du Nonce, Ranucci.

LETTRE CXXVI.

MABILLON à MAGLIABECHI.

Paris, ce 6 décembre 1686.

J'ai été extrêmement affligé de la nouvelle de la mort de notre très cher P. Beverini, que vous m'avez apprise par votre dernière lettre. C'était un des plus honnêtes hommes que nous ayons vus dans notre voyage, et qui avait uni une grande probité avec un bon cœur, beaucoup d'esprit et

beaucoup de capacité. C'était à mon avis un des hommes qui écrivaient le mieux de notre siècle. Nous étions tout pleins d'estime et de vénération pour lui, Dom Michel et moi, et nous en avions parlé si souvent qu'il était déjà connu en ce pays-ci. Mais enfin Dieu l'a retiré de ce monde, et je ne doute pas qu'il ne lui ait fait miséricorde en l'autre. Ce serait grand dommage que son histoire de Lucques et ses autres ouvrages non imprimés fussent perdus ([1]). Nous avons prié Dieu pour lui.

Je devais avoir commencé par vous remercier de la lettre de S. A. S. que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je ne méritais pas qu'un si grand prince prît la peine de m'écrire, et c'était assez de grâces qu'il voulût bien trouver bon que j'aie pris la liberté de lui présenter mes très humbles respects. Mais S. A. S. a tant de vertu et d'humilité, qu'elle ne dédaigne pas de s'abaisser jusqu'à moi en m'honorant d'une de ses lettres, que je garderai précieusement, en mémoire d'un si grand prince, auquel je souhaite, aussi bien que Dom Michel, une longue prospérité et à toute sa famille.

Les deux lettres d'Ambroise que je vous prie de nous envoyer du manuscrit de Lucques sont les deux premières du huitième livre *ad Eugenium IV*. La première commence par ces mots : *Cogor ex officio*, la seconde par ceux-ci : *Non possum non ægre ferre*. Je prie très humblement M. l'abbé Cenni de vouloir bien me faire l'amitié de nous en envoyer copie et nous lui en aurons un surcroit d'obligation.

Vous me ferez plaisir de m'envoyer par la poste

